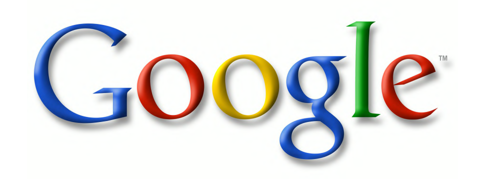
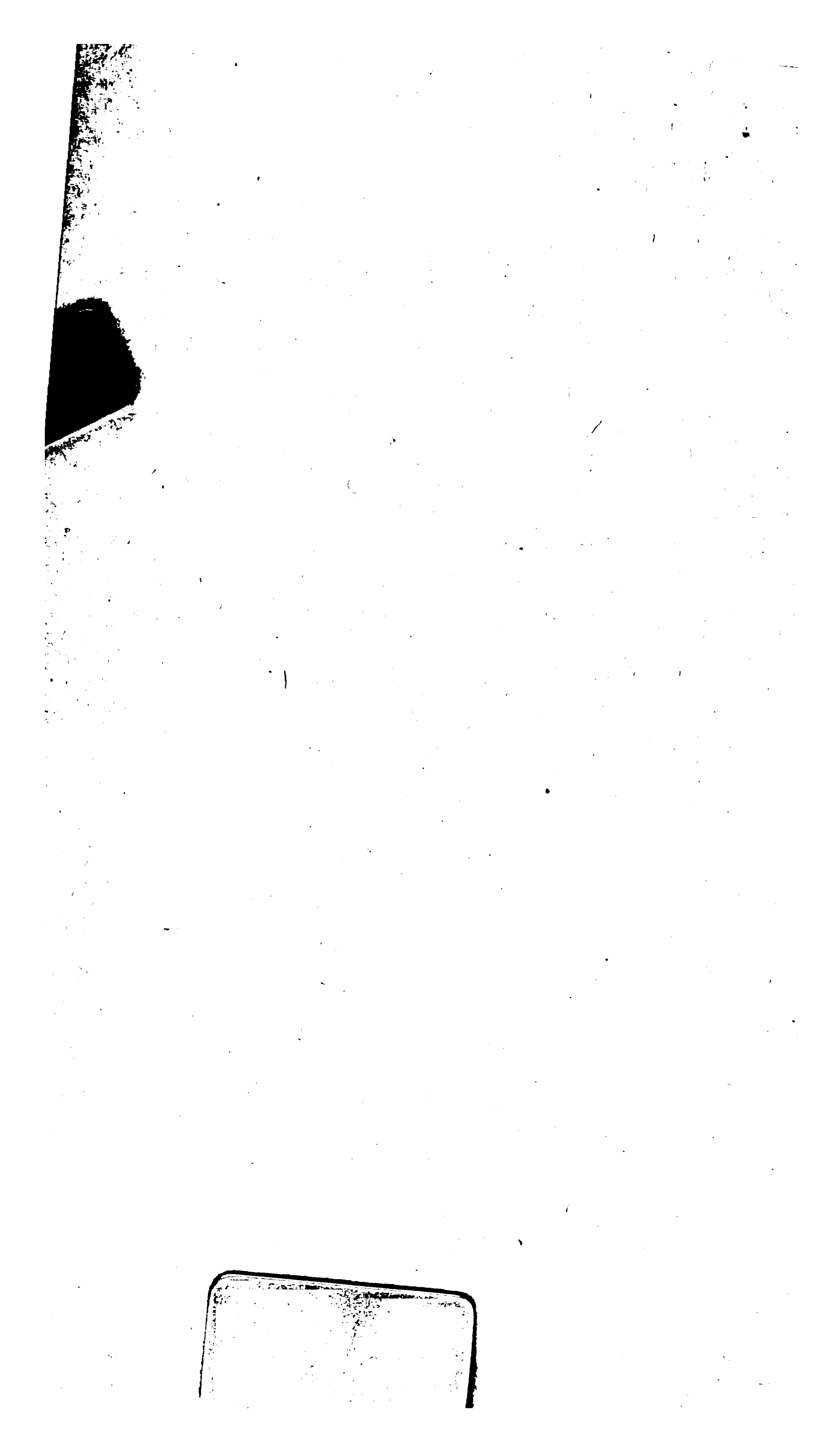




Nouvell

K

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,
OU
RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES
GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME XXIX.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N°. 26.

1826.

Baie DUSKY

CAP Ouest

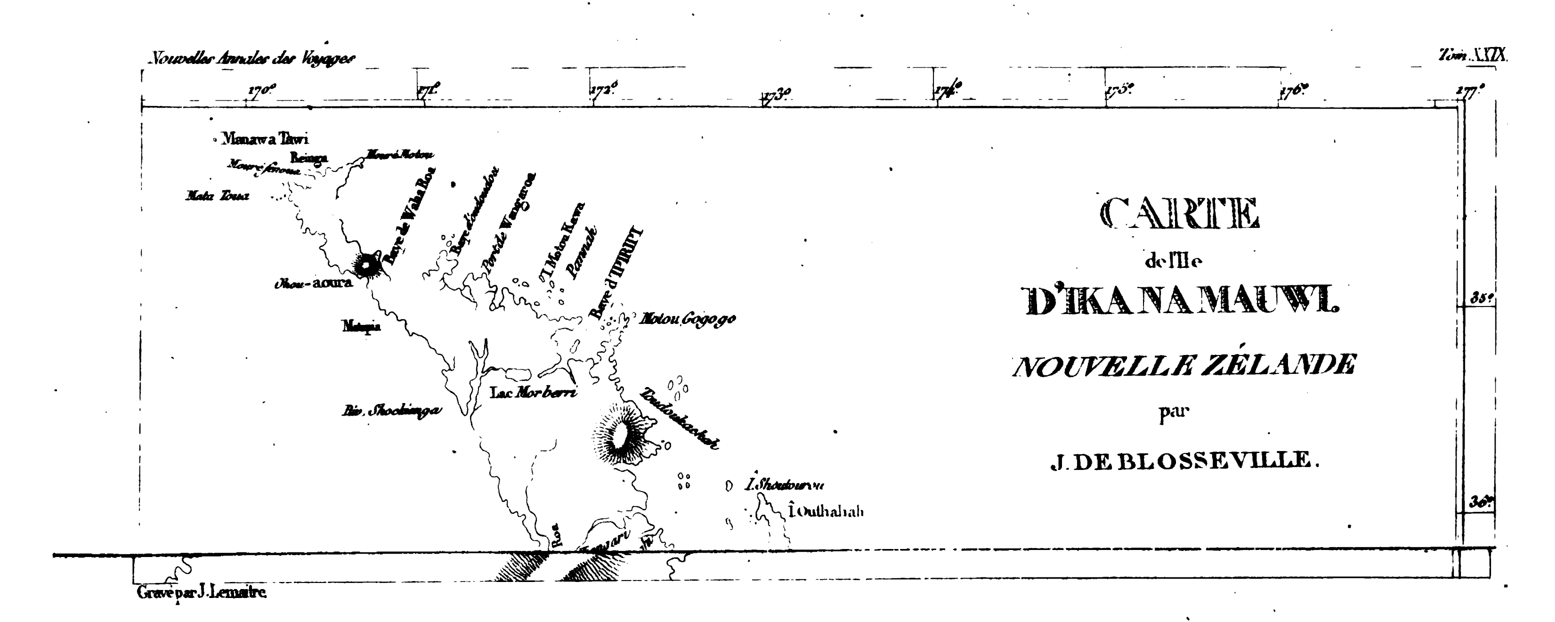
Baie CHALKY

I. Chalky

46°.

Baie PRÉSERVATI

CAP PUYS



Gravé par J. Lemaitre

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

MÉMOIRE GÉOGRAPHIQUE
SUR LA NOUVELLE-ZÉLANDE (1),

Par M. JULES BLOSSEVILLE, *enseigne de vaisseau.*

ILE D'IKA-NA-MAUWI.

LES voyages du capitaine Cook, qui ont si bien fait connoître la côte orientale *d'Ika-na-mauwi*, n'offrent pas le même intérêt dans la description des rivages sablonneux et arides qui bordent cette île à l'ouest. Ce grand navigateur, en les longeant à une distance peu considérable, n'y vit qu'une ligne continue sans coupures ou enfoncemens remarquables; et si, quelquefois, il crut apercevoir l'entrée d'un port ou d'une baie, ces accidens du terrain ne lui parurent que des indications trompeuses. Une autorité si décisive dut éloigner tous les navires de ces bords périlleux

qui rappeloient la côte du désert de l'Afrique, et n'offroient que les chances d'un naufrage. Cependant plusieurs rivières, ayant leurs embouchures sur cette côte, moins ingrate qu'on ne l'avoit supposé d'abord, y forment des havres spacieux, et c'est aux naturels du pays qu'on en doit la connoissance. Entraînés par leurs habitudes belliqueuses dans des expéditions lointaines que la possession des armes à feu rend chaque jour plus fréquentes et plus meurtrières, ils vont ravager au loin le territoire de leurs ennemis, et ces mœurs barbares sont la source de leurs notions géographiques. Des chefs entreprenans font même, à la tête d'armées nombreuses, le tour de l'île entière, et portent partout le fer et la flamme; revenus dans leurs *hippahs* ou villages fortifiés, ils y racontent leurs hauts faits, et, conservant le souvenir des lieux qu'ils ont visités, ils tracent avec intelligence, sur les cartes des Européens, la route qu'ils ont suivie et les différens théâtres de leurs scènes de carnage. C'est ainsi que la géographie a profité plus d'une fois des maux qui désolent l'humanité, et que cette science si aimable et si paisible a marché souvent sur les pas de la guerre.

Le nom de M. *Marsden*, chapelain de la Nouvelle-Galles, restera attaché à l'histoire de ces découvertes; le zèle pieux et philanthropique de ce digne ecclésiastique, lui cachant les dangers

et les fatigues de l'entreprise, il a traversé plusieurs fois l'île d'*Ika-na-mauwi*; son caractère vénérable a partout commandé le respect, et ce sentiment qu'il a si bien inspiré s'attachera sans doute au nom européen. M. Marsden a donné, dans sa Relation (*b*), d'importans détails sur l'intérieur des terres découpées dans tous les sens par des rivières navigables qui établissent des communications faciles entre les deux côtes, et fourniront, par la suite, des moyens de transport aux productions d'un sol fertile. Ses descriptions sont intéressantes, sa route est bien indiquée, et on la suivroit pas à pas sur une carte déjà faite; mais les détails topographiques qu'il n'accompagne d'aucune détermination exacte, et qui ne contiennent que très-peu d'indications de distance, ne suffisent pas pour construire une carte avec quelque précision. J'ai employé, cependant, les notes recueillies par ce respectable voyageur; mais j'ai profité particulièrement des observations et des plans d'un missionnaire qui l'avoit souvent suivi, et j'ai coordonné le tout d'après les indications que m'ont procurées des chefs guerriers, et particulièrement d'après celles de Toui (connu par son voyage en Angleterre), qui s'étoit fixé à bord de la *Coquille*, pendant tout le temps que nous passâmes dans la baie des Iles ou d'Ipiripi. Ce même chef m'a fourni les noms nationaux des points les plus remarquables,

de son pays, et j'ai remplacé sur la carte, par cette nomenclature plus convenable, les dénominations données par les Anglois. J'ai tiré également parti de la Relation de John Liddiard Nicholas qui a inséré, dans son intéressant voyage fait en 1814, des détails géographiques qui ont du mérite, mais que le défaut de cartes rend souvent inintelligibles. J'ai tracé, d'après sa description, le lac Morberri, la baie d'Oudoudou, les détails de la côte-nord et quelques criques et rivières. M. White, missionnaire méthodiste à Ouangaroa, m'a communiqué une esquisse de cet excellent port; il avoit offert de m'y conduire dans son canot et de me ramener par terre, mais il ne dépendit pas de moi d'effectuer cette belle excursion.

Depuis Cook, un grand nombre d'Européens ont visité la Nouvelle-Zélande qui offroit au commerce ses bois, son lin, les baleines qui fréquentent ses côtes, etc., et, aux navires que ces diverses choses y attiroient, des vivres abondans pour nourrir leurs équipages (*c*). Toutes les relations qui sont le fruit de ces fréquens rapports, offrent des tableaux de mœurs bien tracés et des descriptions moins exactes que poétiques (*d*); mais leurs auteurs, simples curieux, n'ont fait faire de progrès à aucune science. Les navigateurs anglois ou américains ont recueilli sans doute des observations plus précises dans la

sphère de leurs connoissances; mais ils ne les ont pas publiées, et l'hydrographie n'y a rien gagné. Le bureau des cartes d'Angleterre doit posséder beaucoup de renseignemens, et, entre autres, ceux que lui auront fournis les capitaines Downie et Skinner, commandant les vaisseaux du roi *le Coromandel* et *le Dromedary* (*e*), chargés d'approvisionner le port Jackson de bois de construction; ces officiers ont exploré la côte orientale, depuis le cap-nord jusqu'aux rives de la Thames (1), et visité l'entrée de la Shooukianga. Le chirurgien du *Coromandel*, émule de Bass, s'est beaucoup occupé de travaux géographiques, et a levé des plans importans. J'ai pu juger de leur exactitude par celui de la baie des Iles dont j'ai vu une copie réduite; elle a été pour nous un guide excellent.

Je suis loin de posséder des matériaux complets; mais, dans une science qui marche pas à pas, et où une connoissance en amène une autre, il me semble utile d'arracher à l'oubli des découvertes qui peuvent être utiles au commerce et à la navigation, quoique la France paroisse avoir renoncé

(1). Les insulaires nomment cette rivière *Chouracki*. Voyez *Observations d'un officier anglois sur la Nouvelle-Zélande faites durant un séjour de dix-huit mois dans ce pays*, par M. Cruise. (NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, T. XXII.)

aux avantages qu'offrent ces pays lointains situés près de ses antipodes. Je pense donc qu'il est avantageux, en attendant des déterminations plus exactes, de placer sur les cartes, avec des indications qui limitent la confiance : le port de Wangaroa et la baie d'Oudoudou, le lac Morberri, la rivière Shooukianga, la baie Kaïpara, les ports de Manoukao, de Waïkato et de Tarranarki, un grand nombre de rivières intérieures; enfin, le grand lac de Koto-Doua et l'île de Mokoïa baignée par ses eaux. Voici les notions que j'ai acquises sur ces différens lieux; je me suis gardé d'y réunir le fruit des travaux de la *Coquille*.

Wangaroa. — Le port de Wangaroa au nord des îles Motou-Kawa (Cavalles) est à 25 milles de la baie d'Ipiripi (des îles); son entrée, presque masquée par l'île d'Aroliva, n'a qu'un quart de mille d'ouverture, mais il s'élargit dans l'intérieur, et, s'enfonçant jusqu'à sept milles, il se termine par des marécages. Au nord et au sud, les côtes sont escarpées et présentent en regard deux montagnes appelées par les Anglois dôme de Saint-Paul, au-delà desquelles on mouille par six brasses; auparavant, on en trouve dix. A quatre milles environ de l'entrée, un petit ruisseau offre, au fond d'une anse, une excellente aiguade. On m'a dit qu'un bras de mer peu considérable, mais bien abrité, se dirigeoit au nord,

et se voyoit dès qu'on avoit doublé la passe; mais un chef a, devant moi, démenti son existence. Au S. S. O., on trouve l'embouchure d'une belle rivière qui remonte en serpentant vers l'établissement des missionnaires méthodistes ou wesleyens. Ce port étant peu fréquenté, il est facile d'y obtenir des vivres et des rafraîchissemens à bon marché et en abondance. Nulle part la nature n'est plus majestueuse, et la vue des côtes qui avoisinent l'entrée de Wangaroa a inspiré à M. Nicholas un de ses passages les plus éloquens.

Les îles Motou-Kawa présentent un très-bon abri, en mouillant par 8 ou 9 brasses sous celle de Pannak qui est la plus grande, et dont la côte est très-acore. L'entrée par le nord est préférable; celle du sud est rendue dangereuse par quelques roches.

Oudoudou. — Le dépôt des cartes possède un croquis de la baie d'Oudoudou (baie Lauriston de Surville; Doubtlen bay (*f*) de Cook) tracé par les officiers du *Saint-Jean-Baptiste* (1); le mouillage y est dangereux, et le naufrage devient inévitable avec des vents de la partie du N. E. (*g*). On a appris des naturels que deux rivières navigables, dont la source est la même, et qui se séparent en deux bras, à vingt milles de leur

(1) C'étoit le nom du vaisseau commandé par Surville.

embouchure, se jettent à la mer sur la côte-sud de la baie, et que, peut-être, des navires pourroient y entrer. Tout le pays environnant produit de superbes bois de construction. Les eaux sont très-poissonneuses.

Sur la côte-nord, il existe plusieurs enfoncemens où il est très-dangereux de mouiller; si l'on s'y décidoit, il faudroit y rester en appareillage. On peut se procurer des vivres et des rafraîchissemens en restant sous voiles.

Rivière Shooukianga.—La Shooukianga est une rivière fort importante que les navires anglois fréquentent depuis peu d'années. Une barre qui a occasionné déjà plusieurs naufrages se trouve à son embouchure et en rend l'entrée fort dangereuse; il n'y reste de basse mer que neuf pieds d'eau, mais la marée y monte de 7 à 10. L'établissement est 9 heures ½. La carte des missionnaires de Kidikidi (*h*) place l'entrée par 35°—28′ latitude sud; sa vraie position est par 35°—32′ 0″ S., et on en possède des plans assez détaillés. Je m'abstiendrai de tracer une description tronquée de la rivière et de ses affluens, je resterois au-dessous des données que plusieurs géographes ont déjà sous les yeux.

Kaïpara. — Le havre de Kaïpara est marqué sur la carte des missionnaires par 36°-38′ latitude sud; c'est, à deux minutes près, la position de *false bay* (baie fausse) de Cook; l'iden-

tité est évidente, et la baie existe bien réellement. Ce havre est formé par quatre rivières dont les eaux s'y réunissent, et son entrée n'est que leur embouchure commune, au milieu de laquelle se trouve un petit îlot. Une de ces rivières, le Waïzoa, remonte au nord, à une distance considérable, sans s'éloigner beaucoup de la mer; une autre, la Kotamata, a sa source près de Bream-head (cap des Brêmes), et n'est séparée que par un isthme étroit d'une rivière qui se décharge sur la côte orientale, au sud du même cap. La troisième se dirige vers l'est, et la quatrième au S. E. Celle-ci passe également dans son cours à une distance d'environ deux milles du Waï-Tamata, rivière qui se jette dans le Thames; et la langue de terre, qui empêche leur réunion, étant basse et unie, permet le transport des pirogues d'une mer à l'autre. On trouve dans le havre de 30 à 80 pieds d'eau, fond d'argile, mais on ignore si la barre est praticable. M. Marsden a visité le pays environnant, qui n'offre, en général, que des dunes hautes et sablonneuses.

Manoukao. — Le port de Manoukao est situé à 50 ou 60 milles au sud de Kaïpara. J'ai placé ainsi son entrée par 37°-20′ lat. sud; il reçoit les eaux des deux rivières: l'entrée a deux milles de largeur, le courant est très-rapide, et les bancs sont nombreux.

Waïkato. — Waïkato passe pour être un havre

rempli de bas-fonds qui reçoit le Ouaï-pa, rivière considérable dont la source est sur les flancs du Pouké-é-Aoupapa (mont Egmont ou le pic Mascarin). Les missionnaires le placent par 37° 38′ latitude sud; c'est à peu près la position de Woody-head (1) qui seroit une des pointes de l'entrée, mais Cook en a passé très-près et auroit dû l'apercevoir; ne seroit-il pas plus probable que ce havre se trouve par 37°-58′ S. derrière Albatross-point? J'ai entendu dire, d'ailleurs, que Gannet-Island (île des Mouettes) se trouvoit devant l'entrée d'un port, et il n'en peut guère exister deux dans cette partie de la côte, car le Ouaï-pa ne pourroit pas traverser les rivières qui se jeteroient dans le havre présumé d'Albatross-point (*i*), pour arriver ensuite à celui de Waïkato, où doit se trouver son embouchure. Différentes analogies soutiennent cette idée, et, dans le doute, j'ai placé Waïkato par 37°—58′ sud.

Tarranarki. — On ignore si Tarranarki est un bon ou mauvais port; les missionnaires disent qu'il est excellent, mais Toui m'a assuré le contraire. Son entrée, qui se trouve au S. E. du cap Egmont ou Borel, est indiquée par 39°-48′ latitude sud; il reçoit une rivière qui vient de l'E. S. E. Le pays environnant est couvert d'arbres dont le bois est d'une excellente qualité.

(1) Woody-head est une pointe élevée.

Morberri. — Je n'ai trouvé de renseignement sur ce lac qu'en lisant l'ouvrage de Nicholas, j'emprunterai ici ses expressions. « Ce lac poissonneux s'étend environ huit milles de l'est » à l'ouest et quatre du nord au sud ; la distance » de la baie des Iles est seulement de quinze » milles, et la rivière Tecaddi Caddi, qui se jette » dans cette baie, ne passe qu'à cinq milles du » lac. Aucune situation ne conviendroit mieux à » un établissement européen. Suivant le rapport » des naturels, une rivière, qui a sa source dans » ce lac, traverse l'île, se dirige à l'ouest et se » jette à la mer. » C'est un des affluens de la *Shooukianga.*

Lac de Koto-Doua. — Le grand lac de Koto-Doua, dont les missionnaires connoissent mal la situation, est placé sur la carte, d'après les différentes distances, à des points connus de la côte que Toui m'a indiquée ; il a 30 milles du nord au sud, et 18 seulement de l'est à l'ouest. Au milieu, s'élève l'île de Mokoia qui n'a que trois milles dans sa plus grande dimension ; elle n'offre plus que les ruines d'un village très-peuplé, dont les habitans paisibles furent massacrés par les tribus féroces de la baie d'Ipiripi. Le lac a de 20 à 26 brasses de profondeur ; ses eaux douces sont alimentées par une dizaine de rivières ou ruisseaux et par une source chaude qui se trouve au N. E. Au Sud, il est bordé par plusieurs

collines volcaniques, au pied desquelles l'eau bouillonne souvent. Voilà certainement un des points les plus propres à attirer l'attention des voyageurs et des géologues qui trouveront peut-être dans ce lac le cratère d'un volcan éteint.

En portant tous ces détails sur une carte, on commence à avoir, sur la topographie et la géographie physique de l'île d'Ika-Na-Mauwi, des idées générales qui font remarquer des contrastes frappans entre les deux grandes divisions de la Nouvelle-Zélande. Des montagnes plus ou moins élevées, des collines, des volcans éteints, des vallons, des plaines étendues, des terrains fertiles, des forêts épaisses, des déserts sablonneux, des lacs et des marais, enfin des rivières nombreuses, larges et profondes, et des ports superbes, font, de l'île septentrionale, un des pays les plus variés et les plus accessibles que l'on connoisse. Tout est différent dans l'île méridionale, et nous verrons bientôt qu'en traversant le détroit de Cook, la scène change complétement : à mesure que ces contrées deviendront mieux connues, les différences seront encore plus sensibles.

Un homme d'un grand mérite, également zélé pour l'histoire naturelle et pour la géographie, M. Cunningham, botaniste du jardin de Kew, qui a accompagné le capitaine King dans sa dernière exploration des côtes-nord de l'Australie, et à qui on doit des découvertes importantes dans l'inté-

rieur de la Nouvelle-Galles, où il fait chaque jour d'utiles excursions, se promet d'explorer bientôt la Nouvelle-Zélande. Il m'a répété souvent qu'il croyoit que cette belle tâche lui étoit réservée; il la remplira, j'espère, avec autant de sûreté que d'honneur, car ses manières franches et hardies ne peuvent manquer de lui faire des amis et des protecteurs chez les hordes sauvages qu'il doit visiter.

Nous avons d'autres raisons pour penser que la Nouvelle-Zélande sera bientôt mieux connue. Le gouvernement anglois, instruit, par le moyen des missions chrétiennes, de la nature du pays et de la préférence à donner à certaines localités comme siéges d'établissemens, ne tardera pas à y étendre un rameau de sa colonie australe. Tout semble l'annoncer, et il adoptera sans doute le projet qu'un colonel lui a présenté; cet officier, qui a su s'attacher et discipliner des sauvages du Canada dans la guerre d'Amérique, demande à s'établir sur les bords de la Thames avec un certain nombre de vétérans; il espère, par sa conduite adroite et judicieuse, et par des secours prêtés aux plus foibles, désarmer les tribus les plus puissantes; arrêter, par un acte de l'autorité, l'introduction des armes à feu; inspirer aux naturels le goût de l'agriculture et des habitudes paisibles, et faire luire ainsi chez eux l'aurore de la civilisation. Voilà certainement la domination

sous le voile de la philanthropie, mais l'esclavage même n'est-il pas préférable à l'état de terreur et d'hostilité perpétuel dans lequel ces peuples cruels se plongent en dépeuplant et ravageant leur propre pays; cette colonie militaire, dont on peut déjà prévoir le succès, amèneroit la connoissance totale de l'île où les Européens pourroient voyager librement et sans crainte.

Ile de Tawaï-Poénammou.

J'ai déjà rappelé que la côte-ouest-d'Ika-na-Mauwi étoit une des parties foibles de l'exploration de Cook : l'île entière de Tavaï-Poénammou, le canal de la Reine-Charlotte excepté, partage dans sa relation la même stérilité d'intérêt sur la côte méridionale, elle n'arrète l'attention que sur la baie Dusky. Ce labyrinthe immense fut le seul endroit visité, et il le fut avec peu de succès; Vancouver y relâcha par la suite, et n'ajouta que peu de détails à ceux que le premier passage des Anglois avoit fait connoître. Les naturels, qu'on entrevit à peine, ne formoient qu'une seule famille qui n'étoit pas fixée dans ce canton, et l'on doit concevoir que des rapports très-légers avec des sauvages d'un caractère défiant fournirent peu de faits aux observations de l'homme; l'histoire naturelle fut étudiée seule d'une manière

assez satisfaisante, et la géographie laissa beaucoup à désirer; c'est l'opinion de Cook lui-même (1). Je ne déprécie pas d'aussi nobles travaux; je sais toutes les causes qui s'opposoient à leur perfection, et mon seul but est d'indiquer la grandeur de la tâche qui restoit à remplir. Cette tâche appartenoit naturellement au peuple qui, par une ambitieuse prise de possession, avoit étendu sa domination sur ces contrées, et le voisinage de l'admirable colonie de Port-Jackson lui procuroit toutes les facilités possibles pour atteindre ce but; cependant ce ne fut aucune idée libérale, mais bien l'appât du gain qui attira les Anglois sur ces bords orageux.

L'esprit de découverte et d'entreprise fit juger que la chasse des phoques qui fréquentent ces côtes rocailleuses procureroit de grands bénéfices; le résultat répondit à l'attente, et cette mine de richesses ouverte par les colons de Sidney, et partagée avec les seuls Américains, n'est pas encore épuisée. Lorsqu'un navire est armé pour une expédition de ce genre, on l'approvisionne pour toute la durée de la campagne, et son équipage a une part proportionnelle aux bénéfices. Combien est active l'ardeur du gain, puisqu'elle peut décider des hommes à supporter les fatigues et les privations réservées aux chasseurs de phoques! Arrivés

(1) *Voyez* premier Voyage de Cook, T. III, éd. in-8°.

sur une côte qui paroît favorable, ils s'embarquent dans leurs canots; et, s'absentant pour plusieurs jours, ils explorent les moindres criques et les rochers battus par la mer, certains que, là où sa fureur est plus grande, les animaux qu'ils poursuivent seront plus nombreux. Le navire laissé à la garde des hommes les moins utiles, reste dans un havre sûr et reçoit les réparations nécessaires, quelquefois même il est à moitié désarmé. Mais le plus souvent, si la chasse paroît heureuse, un détachement d'une huitaine de matelots est abandonné sur des bords sauvages avec les armes, le canot, la poudre et les vivres qui lui sont nécessaires, et le navire qu'on peut considérer comme une métropole flottante, va établir, dans des îles éloignées, d'autres colonies passagères séparées quelquefois par plusieurs milliers de lieues. Au bout de quelques mois, d'une année même et plus encore, les hommes qui les composent sont recueillis avec le produit de leurs peines, lorsqu'ils ne deviennent pas victimes d'un naufrage qu'ils ignorent et qui les sépare du monde entier, mais dont ils préféreroient les dangers à l'incertitude qui les tourmente. Un séjour prolongé et des courses continuelles leur font connoître les moindres enfoncemens, les retraites les plus cachées, la nature des côtes, les vents régnans; aucune particularité enfin ne leur échappe. Ils ne sont pas étrangers aux productions du sol

et aux animaux qu'il nourrit; l'intérieur même du pays où ils sont fixés devient quelquefois le but de leurs excursions.

La chasse des phoques mérite d'être traitée à part, et je n'ai effleuré ce sujet que pour faire connoître avec quel soin et quel détail les chasseurs explorent les plages qu'ils visitent. S'ils possédoient le zèle et les connoissances nécessaires pour donner de l'exactitude à leurs travaux, les cartes qu'ils construisent seroient précieuses, parce qu'elles seroient complètes sous tous les points; mais le temps qui les presse et la lenteur des méthodes rigoureuses ne s'accordant pas avec la nature de leurs opérations, on ne peut considérer les matériaux qu'ils fournissent que comme propres à remplir l'espèce de canevas que Cook nous a laissé. On conservera donc ses déterminations principales, et on intercalera les nouvelles découvertes, en attendant qu'un navigateur instruit vérifie et coordonne l'ensemble.

La chasse des phoques n'est pas la seule spéculation qui ait attiré des navires sur ces bords; plusieurs y ont fait de simples relâches, d'autres y ont pris des cargaisons de pins et de lin (*Phormium tenax*) qui y pousse en abondance. C'est pour recueillir cette plante utile que le sloop le *Snapper* y fut envoyé, en 1822-3, par le gouvernement de Sidney; le capitaine Edwardson, qui le commandoit, m'a prêté ses journaux, d'après lesquels

j'ai rédigé la relation de son voyage qu'on lira à la suite de ce mémoire. Comme matériaux hydrographiques et météorologiques, j'ai cru devoir ne rién retrancher de ce qui m'a paru important, certain que les marins au moins auroient eu à se plaindre de ces suppressions.

L'île de *Tawaï-Poénammou* a été certainement explorée avec plus de soin que celle d'Ika-na-Mauwi, cependant elle est beaucoup moins connue; ce n'est que dans les cartes les plus récentes que la prétendue île de Banks est jointe à la terre principale par un isthme sablonneux, que l'île Stewart en est séparée par le détroit de Foveaux, et qu'on voit les ports Pégasus, Facile et Mason.

Ces corrections sont dues au navire anglois *Pegasus ;* mais l'existence des havres Milford, Chalky, Preservation, Macquarie, Snapper et Williams n'est connue que d'un petit nombre de personnes.

Les nouveaux Zélandois méridionaux n'ont occupé que les deux extrémités de leur île et quelques points de la côte orientale; celle de l'ouest ne présente qu'une longue solitude, un ciel ingrat, des tempêtes fréquentes, des forêts impraticables. La hauteur et l'escarpement des montagnes, jointes à l'humidité constante du sol, sont les circonstances locales qui ont arrêté le développement de la population ; il faut y réunir aussi deux rai-

sons puissantes, les mœurs barbares des naturels et le manque d'animaux et de végétaux utiles qu'on n'a introduits chez eux que depuis peu de temps. Ces insulaires ont des canots parfaitement construits, cependant ils s'éloignent peu de leurs villages ; et, bien différens des naturels de l'île du Nord, ils n'ont procuré aux Européens aucune connoissance de leurs côtes. Ils n'ont fourni quelques renseignemens que sur l'intérieur de leur île, qui devient quelquefois le but de leurs excursions. Dans ces voyages pénibles, ils parcourent généralement dix milles par jour à travers les bois, s'arrêtent pour dormir au coucher du soleil et ne repartent qu'une heure après son lever. On a appris, par ces voyageurs, qu'un volcan brûloit à environ 120 milles ou douze jours de marche au nord du détroit de Foveaux, et que non loin de là se trouvoit la pierre verte, ou Poénammou, qui est si précieuse à ces insulaires, que sa recherche peut seule les attirer si loin de leurs habitations. Cet endroit devient certainement un lieu de rendez-vous pour tous les naturels, même pour ceux du nord : l'objet du voyage suffit pour leur en faire surmonter toutes les difficultés.

Je vais donc consigner ici des renseignements d'autant plus exacts qu'on en est redevable aux seuls Européens ; c'est d'après les matériaux que m'ont fourni avec une extrême obligeance les capitaines Edwarson, Charlton, et d'autres ma-

rins anglois, que je décrirai les ports de la côte méridionale qui ne figurent sur aucune carte, et je présenterai ensuite sur la constitution de l'île entière quelques rapprochemens qui m'ont paru curieux. Je commencerai par le havre Milford qui a été découvert récemment.

Havre Milford. — Ce havre, situé sur la côte occidentale, est placé, d'après la position de la pointe méridionale de l'entrée qui se trouve par 44° 35 latitude australe. A environ 5 milles vers le sud, on remarque une ouverture qui semble conduire à un port, et qui pourroit causer une erreur dangereuse, si le temps étoit brumeux. Il faut donc prêter une grande attention, lorsque le vent souffle du large. Devant l'entrée de Milford on voit un rocher qui a l'apparence d'un vaisseau sous voiles : comme il en est éloigné de 5 milles, c'est une excellente reconnoissance; le passage préférable est au sud du rocher, celui du nord étant dangereux. Après avoir dépassé d'un mille la pointe sud, on aperçoit une petite île près d'une pointe de terre; il faut la ranger de près, se diriger ensuite vers le sud, et mouiller dans l'endroit qui paraitra le plus convenable; la profondeur varie de 10 à 5 brasses. On ne rencontre, dans cette partie de l'île, aucun habitant; on trouve, en abondance, dans les forêts, des espars d'une excellente qualité et assez grands pour servir de mâts d'hune à des vaisseaux de

premier rang ; vers l'intérieur on aperçoit d'énormes chaînes de montagnes couvertes de neiges perpétuelles.

Entre le havre Milford et la baye Dusky, il existe plusieurs petites baies ou criques, qui méritent l'attention des navigateurs ; mais je n'ai pas de données assez positives pour les décrire.

Baie Dusky. — Je n'ajouterai aucun détail important à ceux que Cook et Vancouver ont donnés. Je sais seulement que le havre Facile et l'anse du Gouter sont préférés par les nombreux navires que la chasse des phoques attire dans cette baie, et que ces animaux fréquentent de préférence la pointe des 5 doigts, l'île Verte, et l'île de Fer.

Baie Chalky. — Au sud du cap Ouest, se trouve l'entrée de la baie Chalky, au milieu de laquelle s'élève l'île Chalky, qui lui donne son nom et sert de reconnoissance. Cette île, remarquée par Cook dans son second voyage, ressemble à l'île de Wight sur la côte d'Angleterre, et est formée de roches d'une couleur blanchâtre. Le plan qui accompagne ce mémoire, dispense d'une description étendue ; mais il est utile de dire que le passage le plus sûr pour entrer est celui du sud, en laissant à tribord le rocher de la table qui est élevé de quelques mètres au-dessus de l'eau. La baie, s'étendant dans la direction du N. O., est

exposée aux vents de cette partie qui soufflent avec une violence extrême ; et des bâtimens pourroient s'y trouver en danger, quoique la tenue soit bonne et la côte acore. Les meillenrs mouillages par tous les temps sont le port du nord et le port du sud; le premier surtout est préférable pour un navire en détresse, c'est un véritable bassin. Des ruisseaux et des cascades présentent des aiguades faciles, mais aucune rivière ne se jette dans cette baie qui est aussi fréquentée que celle de Dusky par les chasseurs de phoques.

Baie Preservation. — Cette baie se trouve directement au sud de celle de Chalky; elle est aussi profonde, mais beaucoup moins sûre, on y mouille rarement, et je ne l'ai dessinée que d'après un croquis peu soigné; j'espère qu'on en pourra corriger bientôt les inexactitudes. La côte S. O. de Tawaï-Poénammou est tellement découpée, que deux ou trois milles de canal établiroient une communication intérieure entre les trois baies, Dusky, Chalky et Preservation, qui occupent sur la côte un développement de treize lieues, et dont les bras extrêmes vont aboutir presque aux mêmes points en formant deux grandes presqu'îles.

Rivière Windsor. —Cette petite rivière, qui reçoit des chaloupes, est d'autant plus remarquable qu'on n'en connoît pas d'autre sur cette côte.

La mer brise avec la plus grande violence sur sa barre, lorsque le vent souffle de l'ouest.

Port Macquarie. — Ce port, le seul que nous connoissions sur la côte-sud, n'est, d'après l'avis de M. Edwardson, qu'une baie ouverte, dangereuse, et beaucoup plus mauvaise encore que celle qui porte le même nom sur la côte orientale de l'Australie. Il est encombré de bancs de sable, séparés par un étroit canal; et les marées y sont si violentes, qu'un canot, armé de cinq hommes, peut à peine en refouler le courant. La grosse pointe du Vieillard, à l'entrée du port, paroît improprement nommée; elle s'abaisse et se termine par des rochers peu élevés. Je crois que le port Macquarie est connu de plusieurs marins, sous le nom de *baie du Massacre;* des matelots anglois y ayant été tués par les naturels dont ils avoient pillé les provisions.

Port Snapper. — Ce port passe pour être fort bon; il se trouve sur la côte-ouest de l'île Rouabouki, qui porte aussi le nom d'île Verte et d'île Goulburn.

Ile Stewart-Port Williams. — Tous les chasseurs font un grand éloge de ce port, situé sur la côte-nord de l'île Stewart; il paroît qu'il est bien abrité. On y trouve de 8 à 10 brasses fond de sable. Sur les bords d'une crique d'eau douce, s'étend une grande plaine couverte de beaux arbres, du genre des pins, qui sont d'une excel-

lente qualité. Quoique le terrain soit marécageux, il ne produit pas de phormium.

L'île Stewart possède encore plusieurs havres qui ne sont pas bien connus; quant à ceux qui portent le nom de Pegasus, de la Morue, Mason et Facile, je n'en parlerai point, parce que je les ai trouvés marqués sur une bonne carte de Nozie, publiée en 1820. Cette même carte m'a fourni des latitudes que j'ai conservées de préférence à celles du capitaine Edwarson, dont l'autorité ne m'a pas paru suffisante, pour changer des déterminations déja adoptées par des géographes. Toutes les longitudes sont assujetties à celle du cap Ouest, déterminée par l'accord des observations de Cook et de Vancouver. Je crois que la carte qui accompagne ce mémoire rectifiera beaucoup d'erreurs; mais je suis loin de croire qu'elle en soit exempte, malgré la peine que je me suis donnée, pour coordonner les matériaux que j'avois entre les mains. On verra dans cette carte *deux îles Solander*, séparées par un canal très-étroit, que M. Edwarson dit avoir aperçu, en passant entre ces îles et celle du centre.

Détroit de Foveaux. — Tous les navigateurs qui ont visité le détroit de Foveaux, ont été frappés des rapports qu'il offroit avec le détroit de Bass, et cette ressemblance leur a paru presque aussi juste dans les détails que dans l'ensemble. En effet, l'île Solander est placée, à peu près, comme

l'île King, à l'entrée occidentale du détroit. La chaîne des îles Rouabouki représente celle des îles Furneaux ; la terre est également élevée sur la côte du sud et basse sur celle du nord, où les montagnes s'éloignent du rivage ; la pointe Raggeddy ressemble au cap Occidental, et le port Macquarie rappelle les ports Phillip et Western. Si l'on veut enfin étendre ce rapprochement à la Tasmanie et à l'île Stewart, on verra *le port Dalrymple* représenté par *le port Williams*, et le canal d'Entrecasteaux remplacé par le port Pegasus. La séparation, ou plutôt l'isolement que présentent deux des grands promontoires qui regardent le pole austral, ont attiré l'attention des savans; ils pourront joindre à leurs précieuses remarques un fait nouveau rendu plus curieux par une comparaison détaillée et plus sensible par l'examen de la carte.

Les courans sont bien plus violens dans le détroit *de Foveaux* que dans celui *de Bass*, et les marées sont aussi très-différentes. On y rencontre de fréquens tournans d'eau, et l'on y est exposé aux plus grands périls lorsque la direction des vagues est contraire à celle du vent. Le passage le plus dangereux est entre l'île du centre et la grande terre; il seroit imprudent de le traverser avec des vents foibles ou au commencement de la nuit. Le flot et le jusant s'y précipitent alternativement pendant le cours d'une marée, de tous les

points de l'horizon, avec une vitesse qui atteint quelquefois 5 à 6 milles. La mer s'élève de 10 pieds; et, les jours de nouvelle et pleine lune, elle est haute à trois heures après midi. — Les roches triangles qui découvrent de basse mer contribuent à augmenter le danger.

Les vents les plus à craindre dans ces parages soufflent du S. O. à l'O. N. O., ils règnent en décembre, janvier et février, et sont quelquefois remplacés par des bourrasques de l'est. Si l'on étoit surpris dans le détroit par une de ces bourrasques, il faudroit se hâter d'en sortir et gagner le large à l'ouest le plus tôt possible.

Sans m'étendre sur la fertilité remarquable de l'île septentrionale et sur les produits de tout genre qu'elle peut fournir, j'ai indiqué combien de faveurs variées la nature s'étoit plu à lui prodiguer; j'aurois pu même avancer que cette supériorité d'avantages ne peut lui être disputée par aucune des îles nombreuses de l'Océanie ni par aucune partie de l'Australie. Si maintenant on veut jeter un regard sur l'île méridionale qui n'en est séparée que par un détroit de quelques milles, on ne voit plus que l'image d'un bouleversement complet. Sa surface est couverte par d'énormes masses de montagnes qui, après avoir élevé jusqu'aux nues leurs pics décharnés dont la neige voile souvent la stérilité, se tapissent, vers leurs bases, d'une riche verdure, et descendent vers la

mer d'une manière brusque et rapide. Aucune rivière ne peut tracer son lit entre leurs flancs rapprochés ; les eaux accumulées forment des torrens rapides, ou bien elles se débordent ; et, franchissant les obstacles, elles tombent à la mer, de cascade en cascade. Il n'appartient qu'à ceux qui les ont vus de décrire ces sites sauvages et ces scènes de désordre entretenues par l'action des feux souterrains ; mais l'examen seul de la carte fournit l'observation d'un fait curieux, relatif à l'hydrographie, et ce fait nous offre encore entre les deux îles le contraste le plus frappant.

A la place de ces belles rivières de l'île du nord qui portent dans des ports nombreux le tribut de leurs eaux, ou qui forment elles-mêmes à leurs embouchures des baies aussi spacieuses que sûres, on ne rencontre dans l'île du sud que de vastes golfes dont les bras ramifiés conduisent la mer dans l'intérieur des terres ; parvient-on à l'extrémité de ces profondes découpures, l'on n'y voit que de misérables ruisseaux, et l'on se trouve désabusé à chaque instant comme sur les côtes de l'Australie. Toutes les baies de *Tawaï-Poénammou* se terminent en effet comme les baies et comme les golfes de ce singulier continent, et je cite, à l'appui de cette remarque qui n'offre aucune exception, le détroit de la Reine-Charlotte, la baie de l'Amirauté, le havre Milfordt, les baies Dusky, Chalky et Preservation, enfin le port Pe-

gasus. Je suis même disposé à croire que la baie Aveugle et la baie Sombre (1), mieux examinées, viendront encore fortifier ce système.

De beaux arbres, propres à tous les usages de la marine, du phormium en abondance, et des phoques nombreux dont la fourrure est précieuse, voilà les ressources que *Tawai-Poénammou* peut offrir. Elles avoient fixé un moment l'attention d'un peuple industrieux (2), mais il paroît que le projet d'y établir un comptoir (3) a été abandonné par des raisons politiques. La considération de ces avantages bornés, ainsi que l'existence de quelques positions favorables et de plusieurs cantons accessibles à la culture, peuvent adoucir les couleurs sombres du tableau que j'ai essayé de tracer, mais il n'en est pas moins, dans son ensemble, d'une grande vérité. Si, quelque jour, ces contrées sont colonisées par les Européens, l'île méridionale ne sera que la succursale de celle du nord, à moins que des mines précieuses, recelées dans ses montagnes et devinées déjà par les naturalistes (4), ne lui donnent par la suite une importance qu'il est impossible de prévoir.

(1) Dans le détroit de Cook.

(2) Des Américains.

(3) Pour le commerce des fourrures.

(4) *Voyez* Voyage de Cook.

NOTES.

(*a*) Le nom collectif de Nouvelle-Zélande paroît devoir être conservé malgré son impropriété. Les habitans de ce pays paroissent l'avoir consacré en cherchant à l'adopter; mais la dénomination angloise de New-Zealand prononcée par eux *Nouï-Tiréni*, embarrassera peut-être un pour les étymologistes. *Eaheino-Mauwe*, nom conservé par Cook à l'île septentrionale, prouve encore une fois que les Anglois sont peu propres à faire des vocabulaires, l'irrégularité de leur orthographe les entraînant par habitude dans un cercle de formes vicieuses. *E-ika-na-Mauwi* est le nom véritable, et signifie poisson de *Mauwi* (1). Je ne me hasarderai pas à traduire ce dernier mot qui a plusieurs significations (2); mais je puis assurer que les naturels comparent leur île à une baleine dont ils voient les nageoires dans différens caps, la tête dans la côte nord et l'œil dans la baie des Iles ou le lac *Morberri*. Leur imagination, qui veut ainsi associer l'idée d'une île et d'un poisson, peut servir à trouver l'étymologie du nom de l'île méridionale *Tawaï Poénammou* (3) qui signifieroit

(1) Marion, ou plutôt Duclesmeur, écrit *Eakenomaouré*.

(2) Dans une de ses acceptions, c'est le premier homme; dans une autre, c'est la main gauche.

Les peuples sauvages rapportent toutes leurs positions à l'orient, au point où le soleil se lève; le nord se trouve donc à leur gauche. En comparant les deux îles, celle du nord seroit libre de la gauche. Je regarde, au reste, cette interprétation comme fort douteuse.

(3) Tawaï, tavaï et tevy poénammou sont les trois manières d'écrire ce nom.

poisson produisant la pierre de jade vert, pierre aussi précieuse dans ces contrées que le fer l'est pour nous. En effet, *Tawaï* désigne une espèce particulière et remarquable de poisson, et poénammou est la pierre verte. Or, d'après une tradition ancienne et populaire (Voy. *Voyage de Nicholas*), la pierre de jade étoit la substance intérieure d'un poisson qui, bouillie sur le feu, se résolvoit en un liquide glutineux, qu'on modeloit suivant la forme désirée, et qui se durcissoit à l'air. Ne serait-ce pas une allégorie assez naturelle des grandes opérations chimiques de la nature? La pierre de jade, il est vrai, n'est pas une pierre volcanique, mais elle se trouve au milieu de toutes les matières que vomit un volcan, et les naturels ne peuvent pas distinguer son origine.

(*b*) Le journal de M. Marsden, imprimé dans le 14e *supplément au* 21e *rapport de la société des missionnaires*, est suivi d'autres renseignemens relatifs à la Nouvelle-Zélande. Il contient 60 pages d'impression serrée et ne peut être lu sans un vif intérêt.

(*c*) Dans l'année 1823, onze navires ont été expédiés du port Jackson pour la Nouvelle-Zélande; deux se sont perdus, l'un dans la baie des Iles, l'autre à l'entrée du Choukianga.

(*d*) Voyez le voyage de Nicholas, *Narrative of a voyage to New-Zealand, performed in the years* 1814-15, by John Liddiard Nicholas, Esq.; 2 vol. in-8°. London, 1817. Une traduction abrégée de la relation de Nicholas se trouve dans l'ouvrage suivant: *Abrégé des voyages modernes depuis* 1780 *jusqu'à nos jours*.... par M. Eyriès. Paris. 1824. 14 vol. in-8°.

(*e*) Le brick le *Satellite* et la corvette la *Tees*, capitaines *Currie* et *Coe*, appartenant à la station des Indes-Orien-

tales, ont visité aussi la Nouvelle-Zélande en 1823 et 1824.

(*f*) M. De Krusenstern sépare par un isthme le doubless bay de la baie Lauriston, et place le premier havre au fond de Sandy bay ou *Ouaha-roa*; ce n'est pas l'opinion reçue.

(*g*) Les dangers courus par le navire de Surville prouvent ce fait.

(*h*) Kidikidi, principal établissement des missionnaires dans la baie d'Ipiripi.

(*i*) Cook croyoit qu'il existoit un port derrière Albatross-point.

NOTICE SUR STRABON,

Par M. Malte-Brun (1).

Strabon, le premier géographe de l'antiquité, sous le rapport historique et littéraire, naquit à Amasée dans la Cappadoce, environ cinquante ans avant J.-C. Ses ancêtres, du côté maternel, étoient au nombre des personnages les plus distingués de la cour des Mithridates. C'étoient des généraux, des gouverneurs ou satrapes, des pontifes, dotés de riches domaines; les uns d'origine grecque comme *Dorylaus*, les autres du sang asiatique (comme l'indique le nom de *Moaphernes*). Mêlés dans toutes les affaires publiques du royaume du Pont, tour à tour favoris ou victimes de la cour, quelques-uns prirent, dans des vues ambitieuses, le parti des Romains; et un oncle de Strabon livra quinze châteaux-forts (2) à Lucullus, mais n'obtint pas de Pompée,

(1) Cette notice paroîtra dans le t. XLIV de la *Biographie universelle*.

(2) Φρουρια n'est pas bien rendu par *places fortes* dans la traduction françoise de Strabon. On peut conclure, de ce passage et de quelques autres, que le gouvernement du royaume du Pont étoit féodal, mais avec un mélange de despotisme.

successeur de ce général, l'exécution des magnifiques promesses qui lui avoient été faites (1).

Comment arrive-t-il qu'après nous avoir si bien instruits de l'histoire de ses aïeux maternels, notre auteur ne nous apprenne rien sur son père? Comment un nom romain se trouve-t-il mêlé parmi ceux des grands seigneurs d'un royaume asiatique? Le silence de Strabon nous autorise d'abord à croire que sa famille paternelle étoit d'une origine obscure. Nous ajouterons encore qu'elle paroît avoir été *semi-romaine*, et nous croyons qu'elle a été fondée par un protégé de la maison de Pompée-le-Grand. Cette hypothèse paroîtra si singulière, que nous devons présenter avec beaucoup de soin les motifs qui nous la font regarder comme digne d'attention.

La connoissance que ce géographe avoit de la langue latine, est prouvée par ses citations de Fabius Pictor, de Cæcilius et d'un certain Asinius, ainsi que par le jugement motivé, quoique trop sévère, qu'il porte sur les plagiats des historiens latins à l'égard des ouvrages historiques des Grecs. Peut-être aussi sa juste appréciation de la grandeur politique et de la sagesse administrative des Romains, ainsi que sa conviction de la nécessité d'un pouvoir monarchique,

(1) Strab., *Géog.*, x, p. 477, 478. Ed. de 1620, xi, p. 499; xii, p. 557.

paroîtront à un lecteur assidu de son ouvrage, une preuve que Strabon étoit élevé dans les idées romaines des derniers temps de la république.

Les liaisons de Strabon avec la maison de Pompée nous semblent assez frappantes. Notre géographe saisit avec une sorte d'empressement l'occasion de parler honorablement de Pompéius Strabon, homme peu recommandable (1). Enfin, il semble classer Sertorius avec le *brigand Viriatus*, et même contredire, d'après des mémoires particuliers, les circonstances glorieuses de la mort de ce capitaine (2). Il nous apprend lui-même qu'il suivit les cours de cet Aristodème qui avoit été gouverneur des enfans de Pompée (3). Tout ceci ne semble-t-il pas indiquer dans Strabon un Romain du côté paternel, et le fils d'un homme lié avec la maison de Pompée? Nous risquerons même une conjecture plus positive. Pompée Strabon, père de Pompée-le-Grand, eut le sobriquet de *Strabon* ou louche, non seulement parce qu'il avoit lui-même ce défaut, mais encore parce qu'il l'avoit en commun avec Ménogines, son cuisinier, auquel il ressem-

(1) Strab., *Géog.*, v, p. 212, Cic. Corn. 1.

(2) Strab., *Géog.*, III, p. 158, 161. Putéanus a pris la liberté de corriger ici le texte, et il a été suivi par tous les éditeurs; mais nous ne tenons aucun compte de ce changement violent.

(3) Strab., *Géog.*, XIV, p. 650.

bloit beaucoup (1). Pompée-le-Grand, étant extrêmement difficile sur sa nourriture (2), n'auroit-il pas eu soin d'amener dans son expédition d'Asie le fameux cuisinier de son père, devenu, par héritage, son esclave ou son client? Le cuisinier du quartier général, devenu peut-être intendant, n'a-t-il pu faire épouser à un parent, ou épouser lui-même une riche héritière d'une famille illustre, mais placée, par les circonstances, à la merci du général en chef? De tout temps, et même de nos jours, on a vu ce qu'il y a de plus élevé s'abaisser avec beaucoup de flexibilité pour conserver les faveurs de la fortune.

Divers détails viennent confirmer cette conjecture : le géographe Strabon avoue qu'il n'avoit pas la vue bonne (3); peut-être conservoit-il un vice héréditaire dans les organes visuels, et c'est précisément le *strabisme* qui expliqueroit ces expressions erronées sur la position parallèle des îles d'Elbe, de Corse et de Sardaigne. Nous savons qu'il est possible de contester les raisons sur lesquelles nous nous appuyons; une à une, elles paroîtront foibles, mais leur ensemble nous a paru aussi concluant que bien d'autres hypothèses admises; d'ailleurs, en eussions-nous une idée exagérée, leur

(1) Plin., 7, cap. 12.

(2) Cic. ad *Attic.*, 7, 2.

(3) Strab., *Géog.*, v. p. 223, 225.

rapprochement n'en sera pas moins utile pour ceux qui voudront examiner cette question, que nous croyons avoir été entièrement négligée, et dont, cependant, la solution jetteroit une nouvelle lumière sur l'histoire littéraire d'un ouvrage important.

Quoi qu'il en soit, Strabon, né avec de la fortune, reçut une éducation distinguée; il fit ses études à Nysa (près Tralles) sous Aristodème; à Amisus, dans le Pont, sous Tyrannion, et à Séleucie (de Cilicie) sous Xénarque, philosophe péripatéticien. Devenu un des hommes les plus lettrés de son temps, il alla visiter Alexandrie, si fameuse encore par ses savans, quoique déjà privée d'une grande partie de ses trésors littéraires; c'est probablement là que la lecture des écrits des géographes-astronomes lui inspira l'idée d'une géographie plus philosophique et plus historique. Il s'y attacha encore au péripatéticien Boëthus de Sidon; mais à Tarse, ville éminemment littéraire, il adopta les doctrines du stoïcien Athénodore, doctrines qui semblent avoir prédominé dans ses écrits et leur avoir imprimé un caractère d'élévation et de gravité, quelquefois même aux dépens de ce goût d'observation exacte, que la philosophie d'Aristote eût favorisé davantage (1).

(1) Strab., *Géog.*, II, p. 103: « Nous autres stoïciens, « nous n'aimons pas les subtiles recherches d'Aristote. »

Strabon, qui, dans sa jeunesse, avoit parcouru l'Asie-Mineure et le Pont jusqu'aux frontières de l'Arménie, visita, vers l'an 24 avant Jésus-Christ, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Egypte jusqu'aux cataractes : il se lia d'amitié avec Ælius Gallus, qui, par ordre d'Auguste, entreprit une expédition en Arabie. Plus tard, il visita la Grèce, entre autres la ville de Gnossus en Crète, chère à son cœur par des souvenirs de famille, l'immortelle Athènes, les ruines de l'infortuné Péloponèse, peut-être la Macédoine, et plus certainement l'Épire. Il parcourut la péninsule Italique, et vit, des hauteurs de Populonium, les îles d'Elbe, de Corse et de Sardaigne. Nous croyons aussi qu'il voyagea dans la Sicile, et ce fut même apparemment par cette voie qu'il entra dans l'Italie : car, dans un voyage maritime, il longea de près la côte de la Cyrénaïque (1). Enfin, un long séjour dans la capitale de l'empire lui ouvrit l'accès aux sources romaines pour décrire l'occident et le nord de l'Europe.

Il consacra ses momens de loisir à la composition de ses ouvrages; savoir : des *Mémoires historiques*, cités par Josèphe, par Plutarque et par lui-même, et de la *Géographie*, dont la majeure partie nous est restée. On peut assurer qu'il ne termina cet ouvrage que dans les premières

(1) Strab., *Géog.*, XVII, p. 838.

années du règne de Tibère, par conséquent dans un âge avancé, surtout si, avec M. Schoell, on veut le faire naître soixante ans avant J.-C.; car, en ce cas, il auroit eu soixante-quatorze ans à la mort d'Auguste. Les derniers événemens relatifs à l'histoire de la Judée, que notre auteur rapporte, sont la mort d'Archelaüs, fils d'Hérode, dans l'exil, l'an 7 de J.-C., et la nomination d'Antipas et Philippe, fils d'Hérode, à la dignité de Tétrarque, l'an 2 de J.-C. S'il eût connu le second voyage d'Antipas à Rome, et son exil à Lyon, en l'an 38, il en auroit naturellement parlé dans cet endroit où il peint les malheurs de la famille d'Hérode. Ainsi la rédaction du XVI[e] et avant-dernier livre de Strabon tombe certainement dans l'espace compris entre l'an 7 et l'an 38, comme M. Letronne l'a remarqué (1). D'autres assertions resserrent encore cet espace: un passage du IV[e] livre démontre que l'auteur écrivoit trente-trois ans après la conquête et la pacification des peuplades montagnardes de la Rhétie par Drusus et Tibérius (2), événement que nous croyons pouvoir fixer à l'an 15 avant J.-C.; par conséquent, Strabon avoit commencé la rédaction de son ouvrage l'an 18 avant J.-C., époque qui convient avec le tableau de la tran-

(1) Letronne, *Not. sur la trad. franç.*, T. V., 25.

(2) Strab., *Géog.*, IV, p. 206.

quillité générale de l'empire, tracé à la fin du ve livre, après le triomphe de Germanicus sur les Chérusques (en l'an 17 avant J.-C.), dont notre auteur fut probablement témoin oculaire.

On a cité le passage du XIIe livre sur l'autonomie des Cyzicéniens, comme une preuve que ce livre a été rédigé avant l'année 26 de J.-C. (1); et, en effet, il semble que tout l'ouvrage étoit terminé avant les malheurs domestiques qui se succédèrent dans la dernière moitié du règne de Tibère. Nous croyons aussi qu'un écrivain philosophe comme Strabon, qui a rendu justice aux grandes idées qu'il entrevoyoit dans le système théologique et législatif de Moïse, n'auroit pas gardé le silence sur J.-Ch., s'il avoit connu sa mort. Tout semble donc contraire à l'opinion de M. Gossellin, qui fait écrire Strabon jusqu'à l'an 44 après J.-C.

Mais, d'un autre côté, tout système chronologique positif sur notre auteur est sujet à des difficultés. Comment expliquer son silence sur l'insurrection de Tacfarinas, sur le grand tremblement de terre en Afrique? On sait qu'il parle de Germanicus comme vivant (2). Nous pensons qu'il faudroit examiner si l'ouvrage de Strabon n'offre pas des indices d'une double ré-

(1) Strab., *Géog.*, XII, p. 576; Casaub., *ad loc.*; Lips., *ad* Tacit. *Annal.* IV, c. 36; Letronne, l. c.

(2) Strab., *Géog.*, VI, p. 288.

duction. si notre auteur, travaillant en riche amateur, dans des momens de loisir entre ses voyages, n'a pas rédigé quelques parties de son ouvrage, par exemple, le XVIIe livre, dans un âge moins avancé, sur un plan moins étendu que, par exemple, les livres XIe à XVIe. si le manuscrit du VIIe livre a jamais été complétement terminé. si l'auteur a mis au jour son travail; ou si ce précieux monument, resté imparfait, n'a pas été d'abord conservé dans sa famille, et publié seulement à un petit nombre de copies, qui auront circulé dans la partie orientale de l'empire romain. Cette dernière conjecture devient presque indispensable pour expliquer comment la géographie de Strabon a pu rester inconnue à son siècle; comment un érudit, un bibliophile, un naturaliste comme Pline, un moraliste, et de plus un stoïcien comme Sénèque, et un historien-géographe comme Tacite, ont pu ignorer complétement l'existence d'un ouvrage qu'ils étoient trop bons juges pour ne pas apprécier? En supposant que Tacite n'ait pas eu occasion de nommer Strabon, comment n'auroit-il pas, en parlant d'Archelaüs, roi de Cappadoce, profité des faits curieux que ce géographe seul a consignés? Comment Sénèque n'auroit-il pas rapporté tant de curiosités naturelles décrites par Strabon? Comment Pline, qui aime à faire combattre les Grecs entre eux,

n'auroit-il tiré aucun parti des disputes de notre auteur contre Éphore et Possidonius? Il nous paroît démontré que ces trois écrivains n'ont point vu la Géographie de Strabon et n'unt jamais entendu parler de lui.

Les écrits de Josèphe et de Plutarque sont les plus anciens où l'on trouve Strabon cité; mais ce n'est que comme auteur des *Mémoires historiques*, qu'il avoit composés avant sa Géographie, et dans lesquels il paroît avoir réuni des recherches critiques sur diverses époques de l'histoire. Quatre livres de cet ouvrage se rapportoient à des événemens antérieurs à Polybe; il cite lui-même le sixième comme étant le *deuxième* de ceux qui font suite à Polybe. On voit par Plutarque, qu'il les avoit au moins poussés jusqu'à la mort de César. Les premiers qui ont cité sa Géographie, sont Marcien d'Héraclée, Athénée et Harpocration.

Ce n'est que dans le moyen âge qu'a commencé la haute réputation de Strabon : elle devint tellement exclusive, qu'on la désignoit simplement sous le nom du *Géographe*. Cette réputation n'est certes pas usurpée. Seul parmi les anciens, avec Hérodote et Tacite, il a conçu la géographie comme une doctrine historique, comme le tableau raisonné de la surface du globe avec tous les objets de curiosité générale, à une époque donnée, tandis que Pline et Ptolémée, dominés par un faux esprit scientifique, n'y voient qu'une

aride nomenclature ou une table des positions astronomiques. Strabon convient qu'un géographe doit emprunter aux sciences mathématiques et physiques ce qui est nécessaire pour déterminer la figure et les mesures de la terre. « Il doit « connoître les animaux, les plantes et tout ce « que la terre produit d'utile ou de nuisible...... « Il doit fixer ses regards sur les divisions natu- « relles de la terre, et sur la diversité des nations « plutôt que sur les limites que les caprices des « gouvernemens fixent momentanément.... Les « montagnes, les fleuves, les mers, les peuples, « voilà les objets qui doivent lui servir de ja- « lons.... Mais il doit moins rechercher les ex- « pressions mathématiques que celles qui se font « aisément comprendre..... La géographie doit « être calculée pour l'usage de tout le monde, et « spécialement pour celui des hommes politi- « ques. Elle est d'une haute utilité pour toutes « les connoissances civiles; l'avoir ignorée a été « la cause des plus grands malheurs; son étude « est un objet digne du philosophe moraliste » (1).

Ce sont là des principes vrais, éternels, dignes de l'attention de ces esprits faux qui, encore de nos jours, veulent réduire la géographie à des formes mathématiques, ou l'obscurcir par des terminologies barbares et par un jargon métaphysique.

(1) Strab., *Géog.*, I, p. 4, 9, 14, 42; IV, p. 177; VI, p. 253.

C'est dans ces principes que Strabon conçut son bel ouvrage. Les deux premiers livres en forment comme l'introduction : il y passe en revue les systèmes d'Ératosthènes et d'Hipparque, ainsi que les principales assertions d'Éphore, de Polybe, de Possidonius. Malgré les erreurs de Strabon, malgré sa vénération un peu superstitieuse pour la geographie d'Homère, dans laquelle il ne sait pas distinguer les fables mystiques et héroïques d'avec les observations réelles, ce travail est la base de nos connoissances sur l'histoire de la géographie ancienne. Le troisième livre, où se trouve la description de l'Ibérie, contient, outre les extraits de Polybe, de Possidonius et d'Artémidore, beaucoup d'aperçus recueillis dans des Mémoires du temps de César et de Pompée. La peinture des mœurs et de la civilisation y offre le plus grand intérêt. Le vaste pays des Gaules, avec les îles Britanniques et Thulé (la Norvège), occupent l'auteur dans le quatrième livre, où il a beaucoup profité des mémoires de César, mais non pas sans quelque confusion, et où il s'est de nouveau donné le tort de tourner en ridicule les relations de Pythéas, au lieu de les analyser fidèlement. Il est juste d'observer que ce livre paroît contenir l'indice d'une [illegible]ne (1), et que le géographe se plaint de la [illegible]

(1) Strab., *Géog.*, IV, p. 178.

discordance qui régnoit entre les auteurs romains eux-mêmes sur les endroits les plus rapprochés de Rome. Le nom latin des *Vates* et d'autres indices prouvent qu'il avoit consulté beaucoup d'auteurs romains ; et les importans détails qu'il nous a laissés sur Marseille, cette Athènes des Gaules, ne sont pas seulement tirés des républiques d'Aristote, mais encore de la bouche des Romains qui y avoient étudié.

La description des nations qui habitent les Alpes, quoique intéressante, laisse regretter que l'auteur ait craint, par respect pour les oreilles délicates, de nous donner une nomenclature plus complète. Dans les livres v^e et vi^e, il décrit l'Italie avec ses îles. A l'exception d'une erreur relative à la Ligurie, c'est un des morceaux les mieux faits de la géographie ancienne. L'auteur, pénétré du même esprit que Denys d'Halicarnasse, discute avec une bonne critique les origines des Romains, des Étrusques et des autres nations italiques, sans citer Tite-Live, soit qu'il ne l'ait pas connu, soit qu'il ait eu en lui peu de confiance.

Tout ce tableau de l'Italie est rempli d'observations personnelles de Strabon ; mais quel est le *chorographe* dont il invoque l'autorité en parlant de la Sardaigne ? Les érudits n'ont pu le découvrir ; toutefois, il nous paroît bien évident que ce n'est pas Agrippa, car notre géographe cite nommément, à plusieurs reprises, ce grand homme

d'état, mais c'est toujours comme administrateur, jamais comme auteur d'une chorographie. Par quel bizarre caprice l'auroit-il donc déguisé sous le nom du *chorographe*, en rapportant les mesures faites par ses ordres? Nous irons même plus loin : nous croyons que la carte d'Agrippa a été très-imparfaitement connue de Strabon.

M. Lelewel, dans ses recherches sur la géographie ancienne (en polonois), a traité fort savamment de cette carte, et a même essayé de la reconstruire sur une petite échelle. Sans pouvoir lire avec fruit un livre polonois, nous croyons avoir déchiffré, à coups de dictionnaire, le sens des observations de M. Lelewel, et nous nous flattons d'avoir compris ses cartes. Ce savant et ingénieux critique, après avoir examiné les mesures faites par ordre d'Agrippa, montre les vices et les erreurs du système de Strabon, ou plutôt l'esquisse que ce géographe historien essaie de donner des systèmes précédens connus en Grèce. La carte qui résulte des mesures locales positives ordonnées par Agrippa, est très-supérieure en exactitude à la carte formée des aperçus de Strabon; et, comme il seroit injuste de supposer que celui-ci auroit mal compris des matériaux aussi clairs et aussi authentiques, on doit penser qu'il n'a pu en avoir une communication complète. Pline lui-même, mieux servi, en raison de son rang dans l'état, ne paroît pas avoir

toujours rapporté exactement les élémens de la carte d'Agrippa; et, en effet, nous sommes tentés de croire qu'elle n'est jamais devenue véritablement publique, quoiqu'elle ait été répandue en beaucoup de mains.

Qu'on nous permette de développer nos idées, encore peu mûries, mais intimement liées au sujet de cet article. Auguste et Agrippa nous semblent d'abord avoir été frappés de la nécessité administrative et militaire d'avoir de bonnes routes, et d'en posséder dans les archives de l'état des tableaux exacts. Cette pensée, bien plus que l'amour de la géographie, guidoit leurs opérations. Des inspecteurs des grands chemins furent d'abord distribués dans l'empire (1). Ensuite les rapports de ces *ingénieurs des ponts et chaussées* ayant fait connoître l'extrême inexactitude des mesures géographiques antérieures, on résolut de faire mesurer toutes les distances itinéraires de l'empire, et ici on fut obligé d'avoir recours au savoir des Grecs (2). « Zenodoxus acheva la mesure des parties orientales de l'empire en vingt-un ans cinq mois neuf jours; Théodotus, celle des parties septentrionales en vingt-neuf ans huit mois dix jours; Polyclète, celle des parties méridionales, en vingt-cinq ans un mois dix jours. » Peut-on ré-

(1) Suet. *In Oct.*, 37.

(2) Æthicus Ister, *Cosmograph. init.*

voquer en doute une indication si minutieuse? Peut-on y méconnoître l'esprit sévère d'Agrippa?

C'est probablement sur les murs du portique commencé par Agrippa, que cette indication se trouvoit gravée. Ce portique offroit, aux regards du public, une mappemonde, sans doute rectifiée en gros d'après les travaux des *ingénieurs-géographes*. Mais les détails de ces travaux étoient la propriété du gouvernement. Végèce nous en apprend l'emploi. « Chaque gouverneur, nous « dit-il, reçoit une description de sa province, « avec indication des distances des lieux *en* « *milles*, de l'état des routes et des petits che- « mins, des montagnes et des rivières (1). » Voilà comme, par le rapprochement de trois passages des anciens, nous croyons concevoir la nature du grand travail ordonné par Agrippa. Si maintenant on nous demande ce que Strabon entend par le *chorographe*, nous dirons qu'il a voulu désigner l'*ingénieur-géographe* de la partie respective de l'empire à l'égard de laquelle il invoque son autorité. Pourquoi ne cite-t-il que rarement ces ingénieurs? parce que leur travail, contemporain de la rédaction de l'ouvrage de Strabon, n'étoit pas achevé, et n'étoit connu qu'à l'égard de quelques parties. Pourquoi ne les désigne-t-il pas nominalement? parce que, dans leur qualité d'employés de l'état, ils étoient soumis à de

(1) Veget., *De re militari*, III, 6.

grandes restrictions à l'égard des communications.

Peut-être notre géographe a-t-il encore connu un écrivain romain que nous regardons comme important, quoique ses ouvrages soient perdus; c'étoit un certain *Balbus*, qui avoit rédigé, du temps d'Auguste, un ouvrage complet sur les mesures et les limites de toutes les provinces romaines, ouvrage peut-être extrait avec permission du grand travail officiel (1). Si ce Balbus a été le secrétaire-rédacteur latin attaché aux ingénieurs-géographes grecs, on conçoit que le nom de *Chorographe* lui a pu rester dans le langage usuel. Mais nous manquons de matériaux pour décider plus spécialement cette question : il nous suffit que le mot *chorographe* dénote ici moins un individu qu'une fonction, une mission. Telle est la solution que nous proposons d'un problème que Casaubon avoit promis d'examiner, et que les traducteurs françois de Strabon se sont aussi engagés à résoudre. Nous allons voir s'ils tiendront leur parole; et si, se fondant sur quelques passages de Pline, ils soutiendront que c'est Agrippa lui-même qui a écrit une chorographie, où il aura voulu rester anonyme, mais qui, plustard, aura été citée sous son

(1) « *Balbus mensuras limitum et terminorum, tmeporibus Augusti, omnium provinciarum formas et civitatum* « *mensuras compertas in commentarios contulit.* » Frontinus, *De Coloniis*, p. 366.

nom, de sorte que Strabon aura pu ignorer cette circonstance connue de Pline. Notre hypothèse est plus dans les mœurs et l'esprit des Romains.

Le livre VII de Strabon est consacré, dans sa première moitié, à la description des pays entre le Rhin et le Tanaïs, et au nord du Danube, c'est-à-dire à la moitié de l'Europe actuelle. Mais, selon notre auteur, la terre habitable se terminoit au cinquante-cinquième parallèle, et le rivage de la Germanie venoit presque en ligne droite joindre un Océan sarmatique imaginaire, qui occupoit l'emplacement de la Scandinavie et de la Russie septentrionale. On conçoit donc combien cette esquisse doit être succincte, incomplète, fautive; elle l'est même comparativement aux auteurs grecs cités par Pline, et dont une partie étoit connue à notre auteur, mais qu'une critique systématique lui faisoit prendre pour des hommes crédules ou même pour des imposteurs. C'est ainsi qu'il rejette les relations de Pythéas sur *Thulé*, nom vague sous lequel ce voyageur réunissoit les choses qu'on lui avoit rapportées, ou que peut-être il avoit vues en partie, sur tous les pays au nord-est et à l'est des îles Britanniques; Strabon dédaigne également Hécatée de Milet (le jeune), dont Pline au moins a tiré quelques indications curieuses, quoique mal rendues; il paroît avoir ignoré les écrits de Philémon et de Xénophon (de Lampsaque), écrits

qui, d'après Pline, devoient être remplis de détails curieux sur la mer Baltique et les pays Gothiques et Slavons, entre autres de noms géographiques recueillis dans l'idiome même de ces peuples.

En regrettant la déplorable négligence d'un esprit aussi élevé que Strabon (négligence signalée mais non pas rachetée par les extraits informes du compilateur Pline), nous devons reconnoître que ce septième livre contient plusieurs morceaux importans tirés de sources originales ou perdues. Tels sont les détails sur la Germanie, tirés d'un *Asinius* qui, selon nous, pourroit bien être Asinius Pollion; tels sont les fragmens de Posidonius sur les migrations des Cimbres, confondus avec les Cimmériens, fragmens qui font doublement regretter les écrits de Philémon; tels sont encore les précieux renseignemens recueillis dans les rapports des généraux romains sur le puissant royaume des Gètes et des Daces qu'il distingue (et nous croyons avec raison); telles sont les indications des noms des peuplades pannoniennes; tel est surtout l'important passage sur les peuples à l'est de la Bohême, soumis par Maroboduus, savoir les *Zoumi* ou les Finnois, établis alors en Pologne, les *Mougilones* et les *Lygii*, dont les noms paroissent slavons; les *Butones*, qu'on retrouve peut-être dans la Lusace (à moins que quelque nouveau manuscrit ne nous autorise à lire *Gutones*), enfin les *Sibini*,

sur lesquels il seroit trop long d'exposer notre opinion. Ces renseignemens sont probablement dus à Maroboduus lui-même, puisque ce prince a passé une partie de sa vie à Ravenne en Italie, où Strabon a pu le voir.

Nous avons, dans le premier volume du Précis de la Géographie universelle, indiqué l'importance de ces noms de peuples, évidemment indigènes et authentiques. Les traducteurs françois de Strabon, étrangers à la philologie septentrionale, n'ont pas compris nos observations; ils les ont passées sous silence et se sont mis à corriger arbitrairement le texte même de leur auteur.

La fin du septième livre de Strabon paroît avoir subi un sort singulier; car non seulement il en manque une grande partie, mais même avant cette lacune, les chapitres relatifs à la Macédoine supérieure sont peu dignes d'un géographe-voyageur; ils ne valent guère mieux que les *extraits* qui les suivent, et la lacune pourroit bien commencer un peu plus haut. Il y a du désordre dans la manière dont est placé le chapitre sur les Lélèges. D'ailleurs l'Épire, la Macedoine, la Thrace, l'Illyrie, d'après les proportions générales de l'ouvrage, auroient dû occuper un livre à elles seules. Peut-être cette partie n'a-t-elle jamais eté achevée au gré de l'auteur; peut-être en méditoit-il une seconde rédaction, que la mort l'aura empêché de terminer.

Les livres VIII, IX et X, contenant la géographie et l'éthnographie de la Grèce avec ses îles, supposent un plan plus étendu que les livres précédens; les détails topographiques, les discussions, les traits historiques, les digressions mythologiques même y abondent ; c'est un résumé précieux des observations personnelles de l'auteur et de celles de beaucoup d'écrivains célèbres, mais perdus.

Le livre onzième commence la description de l'Asie, et traite particulièrement des régions caucasiennes, de l'Arménie, de la Médie, de l'Hyrcanie et de la Bactriane. Les préventions de l'auteur contre Hérodote, et sa déférence pour l'autorité plus récente de Patrocle, amiral de Seleucus et d'Antiochus, lui font adopter l'opinion erronée d'une communication entre la mer Caspienne et l'Océan septentrional. Mais ce qu'il a extrait de Théophane, compagnon de Pompée, sur l'Ibérie et l'Albanie, d'Apollonide et de Dellius, ami de Marc-Antoine, sur la Médie, d'Apollodore, sur la Parthie et sur le royaume grec de la Bactriane, est d'un prix d'autant plus grand que c'est par ces extraits seuls que nous connoissons beaucoup de faits historiques du plus haut intérêt, relatifs à ces pays. Dans les onzième, douzième et quatorzième livres, Strabon nous a rendu un service non moins important en décrivant avec un soin particulier l'Asie-Mineure,

sa patrie : c'est incontestablement la meilleure partie de l'ouvrage, et, en même temps, le meilleur morceau de géographie physique et historique qui nous reste de toute l'antiquité. Outre plusieurs auteurs indigènes perdus, entre autres Démétrius de la Troade, Xantus de Lydie, Philippe de Carie, il s'appuie sur ses propres observations et sur des Mémoires particuliers. Langues, cultes, gouvernemens, toute l'Asie-Mineure enfin, nous en devons la connoissance à ces trois livres, que nous trouvons encore trop succincts, parce que Strabon y a supposé connu ce qui ne l'étoit qu'aux gens du pays. On pourroit extraire de ces trois livres un aperçu de la géographie physique de cette péninsule très-supérieur à celui de plusieurs voyageurs modernes. Le géographe ancien dépeint très-bien l'étendue du plateau central de l'Asie-Mineure (1). Il a encore le mérite de nous avoir conservé beaucoup de mots des langues anciennes perdues, et de nous avoir par-là fourni le moyen de nous former une idée, incomplète, il est vrai, des liaisons des peuples de l'Asie-Mineure avec les Arméniens, les Syriens, les Hellènes et les Thraces.

Le quinzième livre décrit l'Inde, l'Ariane et la Perse, pays que Strabon n'avoit pas vus; aussi

(1) Le mot si heureux de la langue grecque ὀροπέδιον (montagne-plaine) a été méconnu par un des traducteurs français, qui a même fait une note pour soutenir que ce mot veut dire colline à montée douce.

prend-il ses précautions. « Nos lecteurs, dit-il, doivent ici être indulgens, soit à cause du grand éloignement des lieux et du petit nombre des voyageurs, soit à cause de la légèreté et de l'ignorance qui règnent dans leurs relations. Souvent, n'ayant rien vu par eux-mêmes, ou n'ayant vu qu'en passant, et ne parlant que d'après des ouï-dire, ils n'en décrivent pas moins les objets comme s'ils les avoient scrupuleusement examinés. » On voit que les voyageurs de ces temps valoient les nôtres. Les compagnons d'Alexandre, semblables à ceux de Buonaparte, se contredisoient à chaque instant en parlant des choses qu'ils assuroient avoir vues, parce que chacun faisoit son roman particulier. « Le « prince aimoit à croire aux merveilles qu'on ra- « contoit sur les pays où il avoit porté ses armes. » Strabon s'efforce de distinguer le vrai et le faux dans ces récits; et sa critique, même quand elle n'est pas heureuse, a toujours le mérite d'être ingénieuse et impartiale. Néarque, Onésicrite et Aristobule sont ceux parmi les compagnons d'Alexandre que notre géographe paroît avoir le plus consultés; mais il se plaint beaucoup du goût d'Onésicrite pour les fables; il parle honorablement de Callisthène, son confrère en philosophie; mais il fait peu de cas du roman élégant de Clitarque, dons nous possédons probablement l'imitation dans Quinte-Curce. Le voyage de Mégas-

thènes à Palibothra, sous Séleucus Nicanor, est la source où Strabon a puisé le plus abondamment pour les mœurs et l'histoire naturelle; mais la relation de Daïmachus, ambassadeur de Séleucus, quoique sévèrement censurée par notre géographe, lui a fourni des extraits qui font regretter la perte de l'ouvrage.

C'est la partie de l'Inde située entre le Lahor et le Bengale que Strabon connoît le mieux : il n'a pu se former une idée claire des parties maritimes ni de la configuration de la péninsule, quoiqu'il eût eu connoissance de quelques navigations des Romains et des Égyptiens, soit à la côte de Malabar, soit même aux bouches du Gange; mais ceux qui avoient fait des voyages étoient des marchands et des matelots, dont il ne put tirer rien d'intelligible. Ce qui gênoit Strabon dans sa manière de concevoir l'Inde, c'étoit l'autorité imposante de Patrocle, amiral de Séleucus, qui, d'après des mémoires, plutôt que d'après des navigations réelles, décidoit que l'Inde se terminoit à l'Océan Indien, et que cet Océan joignoit l'Océan Scythique, dont la mer Caspienne étoit un golfe. C'est le système de Patrocle qui a fait rejeter à Strabon beaucoup d'autres renseignemens d'où il auroit dû conclure l'extension immense du continent, tant au sud qu'à l'est et au nord.

Quant à la fameuse Taprobane, notre auteur rapporte quelques détails que son savant con-

temporain Nicolas de Damas avoit reçus des ambassadeurs d'un prince indien auprès d'Auguste ; mais d'abord ces détails ne contiennent absolument rien qui s'applique à Taprobane; ensuite le prince s'appeloit *Porus*, d'après un passage (1); ou, selon un autre (2), il il y eut deux ambassades, l'une de *Pandion*, l'autre, de *Porus*. Ce sont, selon le savant orientaliste M. Wahl, les noms de deux dynasties de l'Inde continentale, très-fameuses dans les traditions orientales, les *Kourouwany* ou les fils du soleil, et les *Pandiwany* ou les fils de la lune. *Porus* équivaut à *Korus* ou *Kourou* (3). Il est plus certain que les Pandion régnoient dans le Décan méridional, dans le *Pandi-Mandalam* ou le royaume de Madhura, et les Porus (4) dans les environs du Pendjab. Nous ne voyons donc pas sur quel fondement le savant M. Schoell applique ce passage de Strabon à Taprobane, d'où il n'arriva des ambassadeurs à Rome que sous Claude; mais ceux-là n'y vinrent qu'après l'époque vraisemblable de la mort de Strabon, et ce n'est que dans Pline qu'on en trouve les récits; celui qui les envoyoit prenoit le simple titre de *Raja* (*Rachia*). Les notions de Strabon sur Taprobane ne

(1) Strab., *Géogr.*, XV, 719.
(2) Idem., ibid., p. 686.
(3) Wahl, *Ostindien*, II, 318, 347, 953.
(4) Ce nom vient sans doute de *para* ou *pora*, élevé.

dépassent sur aucun point celles d'Onésicrite et d'Ératosthènes. Les détails que ce géographe donne sur les productions, les usages, le culte, ne peuvent être appréciés que par les hommes versés dans les langues diverses de l'Inde, et qui, en même temps, auront égard à la métamorphose que les idées des Hindous ont dû subir dans la tête d'un Grec et dans une langue étrangère.

On reconnoît dans Strabon le système des castes, avec quelques légères confusions, l'opposition entre les *Brahmanes* et les sectateurs de Bouddah, les *Sermanes* ou *Samaniya*, les disputes intérieures entre les sectes, parmi lesquelles il désigne les *Pramnes* ou *Paramangha*, et en général tous les traits de la société religieuse et civile des Hindous, telle que déjà une ancienne civilisation, probablement inconnue à Hérodote, à Ctésias et à leurs guides persans, l'avoit créée dans les régions intérieures sur les bords du Gange, du Khrisna et du Nerbòudda. En comparant le tableau raisonné de Strabon avec les immenses nomenclatures, les citations confuses, les indications disséminées de Pline, on s'écrie douloureusement : Pourquoi le géographe n'a-t-il pas eu un peu plus de patience et d'industrie de copiste! ou pourquoi le naturaliste n'avoit-il pas le jugement, le goût et les vues philosophiques du géographe!

Le reste du quinzième livre n'est pas moins

curieux ; c'est la Perse surtout qui y attire notre attention, et c'est encore d'après des sources peu connues, ou même des observations personnelles que parle notre auteur. Le fameux passage sur le *culte du feu* dans la Cappadoce, qu'il décrit comme témoin oculaire, est peut-être le plus authentique de tous ceux de l'antiquité sur le même objet : on doit, par conséquent, avoir une confiance spéciale dans ce que Strabon dit, d'après d'autres historiens, sur le culte des mages en Perse, bien qu'il faille se rappeler, à l'égard de ces explications, que c'est un philosophe grec qui parle, et qu'un philosophe grec n'embrassoit pas, comme nous autres chrétiens, dans un coup d'œil universel, tous les élémens du monde spirituel (pour emprunter une expression de saint Paul). Il est aussi probable que, dans ces importans renseignemens de notre géographe, plusieurs liturgies spéciales de diverses sectes ou branches de Mages ont été mêlées ensemble (1).

Le seizième livre contient la Babylonie, la Mésopotamie, la Syrie et l'Arabie. Beaucoup de choses sont tirées de Néarque, d'Artémidore, de Possidonius, d'Ératosthènes ; mais Strabon avoit encore des sources particulières, et il avoit lui-même traversé la Syrie maritime. C'est sa confiance dans son propre coup d'œil passager

(1) Kleuker, *Supplément au Zend-Avesta*, II, part. 2, p. 75.

qui lui a fait commettre la plus grossière erreur en confondant le *lac Sirbonis*, sur les bords de la mer, avec le *lac Asphaltite.* Mais, pour un païen, il rend une justice éclatante aux grandes idées morales qui règnent dans la législation de Moïse; il en voudroit presque faire un philosophe du Portique; il a pu lire en grec le livre de la Sagesse, et nous ne voyons pas sur quoi s'applique l'omniscience des Allemands, lorsqu'ils affirment que Strabon a dû copier tout cela dans un autre écrivain. Vers la fin du livre, il donne des renseignemens tirés de ses propres entretiens avec Ælius Gallus, préfet d'Égypte, et avec Athénodore de Tarse, le précepteur d'Auguste, qui avoit été à Pétra, chef-lieu des Nabathéens.

Enfin le dix-septième et dernier livre nous offre un tableau spécial de l'Égypte et une esquisse rapide du reste de l'Afrique. L'auteur avoit lui-même voyagé en Égypte sur le Nil jusqu'aux Cataractes; il faisoit partie du brillant cortége de son ami Ælius Gallus, gouverneur du pays; et ce fut en présence de beaucoup d'officiers et de soldats romains, qu'il entendit la fameuse statue de Memnon rendre, aux premiers rayons du jour, un son distinct, comme si quelqu'un l'eût frappée; il ne crut pas au miracle; mais pourquoi n'alla-t-il pas le lendamain examiner de nouveau le phénomène? On voit que le gouverneur et ses amis voyageoient plus

en curieux qu'en savans; les fêtes et les hommages les environnoient; il y avoit dans le cortége une espèce de prêtre égyptien de basse classe, nommé Chérémon, qui servoit de but aux plaisanteries de l'illustre compagnie; mais pour ce qui est des prêtres savans, instruits dans les hiéroglyphes, Strabon n'en rencontra aucun; il ne restoit que des desservans des temples qui maintenoient les cérémonies extérieures, et des jongleurs qui savoient faire ouvrir la gueule à un crocodile sacré, pour lui faire agréer l'offrande de chair et d'hydromel. Ainsi, en supposant un philosophe stoïcien, comme l'étoit Strabon, disposé à étudier le grossier fétichisme des Égyptiens et à scruter la douteuse science de leurs prêtres, les moyens lui auroient manqué. Il faut donc considérer sa relation de l'Égypte comme le résultat d'un coup d'œil passager, intéressant seulement sous le rapport des localités et de l'état civil de l'Égypte romaine.

En accordant ceci aux détracteurs de Strabon, nous ne pouvons pas admettre, avec le savant M. Gosselin, que le géographe grec ait navigué, sans s'en douter, sur le canal d'Oxyrinchus, en prenant ce canal pour le vrai Nil, et celui-ci pour un canal. Rien ne prouve cette assertion, qu'on fonde uniquement sur le silence du géographe-voyageur, à l'égard de quelques villes remarquables. Nous serions tentés de croire que Strabon fit une ex-

cursion à Myos-Hormos, et qu'il *vérifia de ses yeux*, qu'il partoit cent vingt bâtimens égyptiens pour l'Inde; d'abord le mot grec offre ce sens chez les auteurs les plus rapprochés du temps de notre écrivain (1). Ensuite ce fut à Myos-Hormos que débarqua, au retour d'Arabie, l'ami d'Ælius-Gallus, et il est probable qu'il avoit envoyé quelqu'un visiter les lieux; enfin ce passage se trouve dans l'ensemble de ceux où Strabon nous étale la carte de ses voyages.

Après avoir décrit l'Égypte avec détail, après avoir profité de la relation militaire de Pétronius et de l'ouvrage d'Agatharchide, pour parler avec intérêt de l'Éthiopie orientale, il prend tout à coup une manière d'abréviateur superficiel à l'égard de l'Afrique septentrionale et occidentale; à peine daigne-t-il consacrer quelques pages à ces vastes

(9) Ιστορουμην, dit Strabon. « J'eus occasion de m'assurer » dit la traduction française. Plutarque, dans *Lucullus*, en disant que ce Romain *visita* les monumens de Memphis, et *fit l'inspection* de la ville d'Antioche, emploie le terme ιστορησαι dans le sens le plus positif. Il s'en sert également dans son Thésée. Galien (lib. 2 *ad Glaucum*) dit: Je les ai vu périr, ιστορησα απολομενους. Le même définit le mot ιστορια dans le sens d'observation personnelle (lib. 2 *de locis*), et Aristote l'avait déjà pris dans la même acception, en le rapprochant de l'anatomie. Enfin Hesychius indique ορα comme un des synonymes de ιστορει. Nous ne pouvons pas approfondir ici cette question; nous ne voulons que l'indiquer.

régions, et encore ces pages sont-elles absorbées par des détails historiques et politiques. Comment a-t-il pu dédaigner ainsi les auteurs grecs qui avoient écrit sur Carthage? Ignorer le périple d'Hannon et les écrits géographiques de Juba, son contemporain? Ne pas réfléchir davantage sur les passages importans qu'il nous a heureusement conservés du naturaliste Iphicrates, et qui auroient dû lui faire soupçonner la fertilité de l'Éthiopie occidentale? Nous répéterons ici la conjecture que nous avons déjà émise : la première rédaction de sa Géographie date de la jeunesse de Strabon, peut-être de son séjour à Alexandrie; la seconde rédaction date de sa vieillesse; les livres IVe, VIIIe, et XVIIe n'ont pas été complétement revus par l'auteur, mort probablement sur le travail : ils nous sont parvenus dans la forme plus légère et plus superficielle qu'un jeune littérateur et philosophe vouloit donner à son ouvrage.

Nous trouvons une preuve très-forte de cette hypothèse dans l'espèce de double emploi qui se manifeste entre le morceau final du livre IVe et celui du livre XVII ; dans l'un et l'autre, il jette un coup d'œil général sur l'empire romain; les deux morceaux auroient dû être remplacés par une péroraison plus digne de l'ensemble. Mais la fin du livre XVIIe, où il n'est question que d'Auguste et non pas de Tibère, étoit écrite long-temps avant la fin du livre VIe,

et l'auteur n'a pas eu le temps de les coordonner. Nous n'ignorons pas que, dans le livre VIe, le roi géographe Juba est nommé comme vivant, et, dans le livre XVIIe, comme *mort*, ce qui sembleroit prouver une rédaction progressive et unique de tout l'ouvrage; mais nous expliquons cette circonstance par des corrections isolées.

Après cette analyse des travaux de Strabon, il ne nous reste qu'à parler de ses principaux éditeurs, commentateurs et traducteurs. L'édition *Princeps* est celle des Aldes, Venise, 1516, in-fol. On estime celle de Casaubon, réimprimée par Morel, Paris, 1620, in-fol.; celle d'Almeloveen, Amsterdam, 1707; celle de Siebenkees, continuée par Tzchucke, Léipzig, 1796-1811, six vol. in-8°; c'est la plus ample et la plus riche en notes; enfin, celle du savant grec, M. Coray, 1818, 1819, quatre vol. in-8°, abondante en corrections critiques, souvent très-ingénieuses et accompagnées d'un excellent commentaire. L'édition de Falconer, Oxford, 1807, 2 vol. in-fol., n'est remarquable que par l'ignorance dédaigneuse de l'éditeur, qui ne connoît pas même le nom des savans continentaux. La traduction latine ancienne de *Phavorinus* et de *Tifernas* est très-intéressante, parce qu'elle paroît fondée sur des manuscrits particuliers. Elle est antérieure à la publication du texte, ayant été imprimée à Rome,

chez Sweinheim et Pannarz, sans date, mais dès 1469 ou 1471. La version latine de Xylander, Bâle, 1571, est un travail bien savant pour le temps; elle est remarquable encore, parce qu'elle forme le *Pont-aux-Anes*, par où passent les littétateurs, les naturalistes et autres, qui veulent citer Strabon sans l'avoir lu dans le texte, ce qui est dangereux, précisément à cause de l'élégante latinité du traducteur. La pédanterie de Penzel rend sa traduction allemande illisible; mais il s'y trouve, dit-on, des remarques pleines de sagacité (*Neue philologische Bibliothek*, II, p. 152, 324).

La proposition de publier une traduction françoise de Strabon, ayant été faite au gouvernement par quelques gens de lettres, l'institut, consulté sur cet objet, en fit confier l'exécution à des hommes plus savans que ceux qui en avoient donné l'idée. MM. Laporte du Theil, Gossellin et Coraï en furent chargés. M. Letronne les remplaça pour les livres XVIe et XVIIe. La traduction entière a paru en 5 volumes (Paris 1805-1819); mais on attend toujours en vain une partie des éclaircissemens et l'introduction. C'est, sans contredit, un travail très-utile, très-laborieux et très-méritoire dans son ensemble; la publication du texte du livre IXe, d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi, donne même à cette traduction toute l'importance d'une édition critique. Les éclaircissemens publiés sont pleins de re-

cherches savantes; mais on regrette l'admission d'un système de traduction qui, en excluant l'élégance, vise à une exactitude qu'elle n'atteint pas toujours. On regrette que M. Gossellin ait proposé tant de corrections arbitraires pour assujettir le texte à son opinion particulière, et que MM. du Theil et Coraï n'aient pas mieux connu les travaux allemands sur l'histoire morale des peuples et celle des langues, afin de mettre plus de critique dans leurs notes sur ces deux objets.

Le travail de M. Letronne a obtenu des suffrages unanimes. Parmi les essais sur quelques parties de Strabon, nous remarquerons surtout le commencement d'une édition par Brequigny, la Dissertation de Lunemann et celle de Rommel sur le Caucase, les *Conjecturæ criticæ* de Tyrwhitt et l'important chapitre *Strabon* dans la *Géographie des Grecs analysée* de M. Gossellin. M. Hennicke a écrit une Dissertation latine sur les sources où Strabon a puisé (Gottingue, 1791), et M. Heeren a traité le même sujet dans ses *Commentat. de fontibus geograph. Strabon.* (Gottingue, 1823). Marsilius Cagnotus a traité de l'âge de Strabon dans ses *Variæ observat.*, c. 20, p. 243-259.

M. B.—N.

SUR LE SUJET D'UNE PEINTURE COPIÉE A CYRÈNE

PAR M. PACHO.

Paris, 22 décembre.

Le Moniteur d'hier contient une lettre signée J., dont l'objet principal paroît être de recommander à l'attention du public l'entreprise que M. Pacho vient d'exécuter si heureusement dans la Cyrénaïque. Toutes les personnes qui prennent quelque intérêt aux sciences désirent, comme l'auteur de cette lettre, que cet important Voyage soit promptement publié ; et celles qui ont vu les dessins du voyageur souscrivent aux éloges que M. J. donne à son courage, à sa persévérance, à son exactitude scrupuleuse.

Mais plus les résultats de cette périlleuse entreprise doivent être utiles pour la science, plus il faut se défendre des exagérations qui pourroient nuire aux intérêts de la vérité. Il faut craindre surtout, en cédant au désir de prendre possession d'une idée spécieuse qu'on n'a pas eu le temps de mûrir, de répandre d'avance des notions fausses, et de préparer la voie à ces systèmes vains que le demi-savoir invente chaque jour avec tant de facilité et so·tient avec tant de hardiesse.

L'auteur de la lettre ne s'est peut-être pas tenu assez en garde contre une précipitation qui pourroit avoir ce fâcheux résultat, lorsqu'à propos d'une peinture trouvée dans une grotte à Cyrène, il s'est jeté dans des considérations historiques, dont il se seroit probablement abstenu, s'il l'eût examinée plus attentivement.

«J'ai remarqué, dit M. J., parmi les dessins »de M. Pacho, une peinture qui paroît représen»ter des jeux guerriers : par l'exécution, par le »sujet et les accessoires, il est aisé de voir que la »peinture est de la haute antiquité de Cyrène... »Or, les combattans sont cuirassés sur tous les »membres; les brassards et les autres pièces de la »cuirasse sont formés de lames d'acier.» L'auteur de la lettre rapporte à cette occasion que, selon le rapport, assez fugitif, d'un voyageur, «il existe »dans le Soudan, près de Sockatou, une peuplade »qui possède une armée nombreuse, forte en ca»valerie; les soldats portent des lances, des cas»ques et des écus; les cuirasses recouvrent tout le »corps et sont composées de pièces détachées, etc. »Sur un autre point de l'Afrique, dans le royaume »de Bournou, il existe aussi une cavalerie régulière, »armée de pied en cap, dont les hommes et les »chevaux sont cuirassés, et qui portent aussi des »casques, des boucliers et des lances.» Tout en supposant la réalité de ces faits, on se demande quel rapport ils peuvent avoir avec une peinture

de la haute antiquité de Cyrène? Le voici: Selon M. J., « les Cyrénéens soutinrent de longues » guerres contre les Libyens, les Carthaginois et » d'autres peuples de l'Afrique septentrionale. Les » puissantes cavaleries qu'ils eurent à combattre » étoient-elles armées et cuirassées comme les » hommes des peintures de Cyrène?.... On seroit » autorisé à le croire... En un mot, les armures » des soldats actuels du Soudan et du Bournou, » et celles des guerriers représentés dans cette pein» ture sont empruntées à une seule et même source; » savoir, les anciens Libyens et les Carthaginois » avec lesquels Cyrène, l'Égypte et l'Afrique cen» trale furent jadis en contact. Repoussés à plu» sieurs époques de leur territoire par-delà le grand » désert, les Libyens septentrionaux peuvent avoir » emporté avec eux leurs costumes, leurs usages, » leur civilisation? Alors, quoi de surprenant que » les voyageurs les retrouvent au cœur de l'Afrique? » Si nos conjectures sont fondées, ils y trouveront » encore bien d'autres vestiges de ces peuples vain» cus, et peut-être le corps entier d'une langue » dont les débris sont épars depuis le Nil jusqu'à » l'Océan atlantique. »

Voilà des considérations importantes sans doute! C'est dommage qu'elles reposent sur un aperçu trop léger et trop incomplet de la peinture de Cyrène. M. J. déclare que cette peinture, d'après le sujet, l'exécution et les accessoires, est de la

haute antiquité de Cyrène. Je pense, au contraire, d'après les mêmes considérations, qu'elle est de l'époque romaine; car elle représente évidemment un combat de gladiateurs. M. J. en auroit jugé de même s'il eût connu ou s'il se fût rappelé les bas-reliefs du tombeau de Scaurus à Pompeï (Mazois, *Ruines de Pompeï*, T. I, pl. XXXI — XXXIII), et le dessin d'une mosaïque publié par Winckelmann (*Monum, inediti*, n°^{s} 197, 198). Ces monumens offrent la représentation d'un combat de gladiateurs; l'identité avec la peinture de Cyrène est presque parfait, quant au costume des combattans, à la forme et aux détails des diverses parties de leur armure.

Il est également fâcheux que M. J. n'ait pas remarqué que cette peinture existe dans une grotte sépulcrale, dont les autres parois sont couvertes de peintures analogues, telles qu'un combat de lutteurs, une course de chars, etc.; et de même, le tombeau de Scaurus est orné d'un combat de gladiateurs, d'une chasse et d'un combat d'hommes contre des animaux féroces. Ces sortes de représentations, sur les monumens sépulcraux, avoient pour objet de conserver le souvenir des jeux funéraires dont la reconnoissance publique ou la piété des riches familles honoroient les mânes des magistrats intègres ou des citoyens illustres. On sait que le *munus gladiato-*

rium devint, chez les Romains, une partie essentielle de ces jeux.

Le gouvernement et l'administration des Romains avoient introduit dans la Cyrénaïque des usages nouveaux qui vinrent se fondre dans les usages grecs ; c'est ce qu'attestent un grand nombre d'inscriptions copiées par M. Pacho. Le goût des combats de gladiateurs y avoit été apporté par les familles romaines établies dans cette contrée ; et nous ne pouvons douter, d'après la peinture de la grotte de Cyrène, que là, comme à Pompeï, comme ailleurs, des troupes de gladiateurs (*familiæ gladiatorum*) ne vinssent donner des représentations, soit dans les circonstances solennelles, soit aux funérailles des riches.

Il résulte de ces observations, auxquelles il me seroit facile de donner plus de profondeur et d'étendue si j'avois plus de temps et de place, 1° que cette peinture n'est pas, comme l'a cru M. J., de la haute antiquité de Cyrène ; 2° qu'elle est de l'époque romaine ; 3° que ces armures n'ont rien de commun avec celles des peuples de l'intérieur de l'Afrique, supposé qu'ils en aient.

LETRONNE.

MŒURS DES ZANTIOTES,

PAR T.-C. KENDRICK.

(Extrait et traduit de son ouvrage sur les îles Ioniennes.)

Des animosités particulières divisent la population de Zante, et sont portées à un tel degré, qu'elles s'opposent à la formation de ces liens sociaux sans lesquels aucun pays ne peut espérer de parvenir à la civilisation. Chaque famille a quelque cause de querelle avec une autre. Le noble Zantiote repousse toute tentative de connoissance intime avec lui ; on ne peut lui parler qu'au café ; c'est là que se traitent toutes les affaires. Fumer, prendre du café, jouer aux échecs ou au billard, telles sont les occupations d'un Zantiote indépendant. Cependant cette classe d'hommes a reçu une bonne éducation en Italie, où ils sont envoyés de bonne heure ; mais à quoi sert l'instruction, si elle n'est pas appliquée à l'objet auquel elle est destinée? Ici, on en fait un mauvais usage ; on ne l'emploie que comme un auxiliaire de l'artifice naturel.

On ne prend aucun soin de l'éducation des femmes, et même on ne leur en souhaite pas.

Les seules qualités qu'on leur désire sont d'être capables, à un certain degré, de tenir la maison de leur père ou de leur mari, et de filer du coton : c'est leur unique passe-temps. C'est ce qui ne doit pas surprendre, étant soumises à des hommes jaloux et querelleurs au plus hant degré. Un étranger a très-rarement l'occasion de voir une dame, car les femmes sont très-rigoureusement renfermées chez elles, et les fenêtres sont fermées par des jalousies qui empêchent l'œil de pénétrer dans l'intérieur. Cette condition des femmes vient probablement de ce que l'île a été constamment la proie des invasions étrangères. Les mariages se concluent, soit par un motif d'intérêt pour en tirer du profit, soit à cause d'une inimitié à laquelle on veut mettre un terme. Les nouveaux mariés ne se sont jamais vus avant de se rencontrer au pied de l'autel. L'amour suit rarement cette union; et cette consolation domestique, si désirable partout, est totalement inconnue ici. Les Vénitiens, malgré leur gaîté, ne purent effectuer aucun changement chez les Zantiotes : ceux-ci ne se laissèrent jamais séduire par les redoutes, les bals, les assemblées: alors les Vénitiens, les regardant comme des sauvages, les laissèrent tranquilles. Les François ni les Anglois n'ont pas mieux réussi à attirer les Zantiotes en société : toute tentative de ce genre a été repoussée avec froideur. Tout ce que

nous pouvons espérer, c'est que les Zantiotes sortent de l'obscurité dans laquelle ils ont vécu si long-temps, et acquièrent l'énergie nécessaire pour produire la civilisation des mœurs qui est indispensable pour faire briller les talens.

Le caractère des Zantiotes a toujours différé de celui des Grecs du continent ; ils sont plus efféminés et moins courageux. La fréquentation des Italiens a propagé chez eux des vices qui ont été extrêmement nuisibles à leurs dispositions morales.

Les paysans sont généralement de petite taille, forts, vigoureux et bien faits ; leur teint est bronzé, leur physionomie désagréable. Les femmes sont jolies, mais ne conservent aucun des charmes attribués à celles d'autrefois. Le costume des Zantiotes a quelque chose de particulier, et doit, au long séjour des Vénitiens dans l'île, un mélange de mode grecque et vénitienne. Autrefois, on portoit des pantoufles ; elles ont fait place à des souliers avec d'énormes boucles en argent. La veste courte de couleur blanche en coton est ouverte par-devant ; on met par-dessus une casaque brune d'une étoffe grossière sans manche, bordée de drap rouge et attachée sur le côté gauche ; les culottes, en calmouc bleu, sont très-larges, et descendent à peine aux genoux. On ne porte des bas qu'aux jours de fête : ordinairement, la tête est coiffée d'un bonnet rouge ;

le dimanche, par un bonnet de nuit piqué; la taille est entourée d'une écharpe. Le paysan qui a reçu de l'éducation et sait écrire fait parade de ses talens, en passant dans cette ceinture un instrument de cuivre assez semblable à un pistolet et renfermant des plumes et de l'encre. Cet homme règle les comptes de tous les fermiers du village, leur enseigne comment ils doivent agir dans des cas de nécessité, et, dans les cérémonies, marche après le curé.

Les femmes, maltraitées sous d'autres rapports, semblent jouir d'une liberté entière pour ce qui concerne la parure. Leur robe de dessous est lacée par-devant; elles en ont par-dessus une autre en soie qui ressemble à une longue veste et descend un peu au-dessous des hanches; les manches sont fermées un peu au-dessous du coude, afin de pouvoir porter de longs gants de soie; le jupon est plissé tout à l'entour, excepté par-devant; les souliers sont hauts et attachés avec de grandes boucles d'argent. Leur coiffure est un crêpe jaune roulé autour de la tête, et laissant une petite ouverture carrée pour le visage.

Les paysans conservent dans leurs mariages une partie des usages superstitieux autrefois en usage. On invite deux compères choisis parmi les gens les plus riches de sa connoissance, parce que les époux en attendent un présent en argent ou en terres. Des voyageurs ont assuré que le

futur choisissoit le compère parmi ceux qui avoient été ses rivaux, ou qui passoient pour trop familiers, parce qu'il pense que c'est une garantie de leur bonne conduite à l'avenir. Accompagnés d'une troupe de parens et d'amis, les deux fiancés entrent dans l'église; afin de prévenir l'influence du malin esprit, le futur fiche son couteau dans la porte. Après que les guirlandes et les anneaux sont échangés, le papa bénit le couple qu'il vient d'unir; le couteau est ôté de la porte par le mari, et remis dans sa gaîne: si, par hasard, il n'avoit pu tenir et étoit tombé par terre, ce seroit un mauvais augure: quand même aucun événement n'interromproit le bonheur des deux époux, les idées superstitieuses feroient inventer des chimères suffisantes pour l'empoisonner.

Au baptême, le papa trempe dans les fonts l'enfant, qui est lavé et frotté pour faire disparoître la souillure encourue par Adam. Le papa récite une courte prière, puis rend l'enfant à la mère en lui disant: « Prends ton enfant; il est actuellement exempt de la malédiction: puisse sa vie future le rendre digne de la bonté de Dieu en suivant la voie de la droiture et de la vertu! » On chante, tout le monde fait chorus. Le soir, le père et la mère régalent leurs parens et leurs amis. Les femmes sont séparées des hommes, qui, généralement, écoutent attentivement une

histoire épouvantable racontée par l'un d'eux. C'est réellement une chose singulière de voir un Zantiote assister au récit d'un événement surnaturel; à peine il respire; sa langue est attachée à son palais; son sang se glace d'horreur. Ces insulaires aiment ces sortes de contes, puisque, toutes les fois que l'occasion s'en présente, ils forment un cercle autour de l'homme doué du talent de narrer, et qui reçoit avec complaisance les paras qu'on lui donne en échange du plaisir qu'il cause. Celui-ci parle à voix basse, méthode excellente, puisqu'elle augmente l'effet de la terreur, mobile principal du récit. La profonde ignorance des Zantiotes donne naissance à plusieurs usages absurdes et ridicules : quelques-uns sont vraisemblablement les restes de ceux que pratiquoient leurs ancêtres, à qui les croyances du paganisme persuadoient les choses les plus improbables.

Les principales fêtes sont Pâques et la Toussaint. La première est annoncée par le son des cloches, les salves de mousqueterie et d'autres démonstrations de joie. Les insulaires échangent mutuellement des œufs et des gâteaux en se comblant de marques de politesse. Les prêtres invitent le peuple à oublier les causes de vengeance, quelle que puisse être leur origine; ils le lui ordonnent même; mais on ne fait que le semblant de leur obéir, car le Zantiote ne s'appaise pas si aisément.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Discours sur les progrès et l'état actuel de l'hydrographie en Espagne, par D. L.-M. de Salazar, *actuellement ministre de la marine d'Espagne.* Madrid. (1).

L'histoire intellectuelle d'une nation quelconque ne sauroit être écrite avec exactitude, si l'on ne connoît d'avance l'histoire particulière de chaque science, si cette histoire n'a point été approfondie par des hommes habiles et impartiaux, qui non seulement remontent à l'origine des découvertes et des inventions, mais qui savent démontrer l'influence que telle science a eue sur telle autre, et sur le bonheur et la prospérité des nations. Ce n'est que par de tels développemens que l'on peut apprécier les travaux de ceux qui cultivent les parties les plus importantes de nos connoissances; et sans doute l'hydrographie en est une, puisqu'elle nous donne les moyens d'entretenir des relations avec nos colonies et les autres pays d'outre-mer. Nous devons donc de la reconnoissance au célèbre écrivain, qui a si bien tracé, quoique en abrégé, les progrès et l'état actuel de cette science en Espagne.

(1) Cette analyse est la traduction libre et abrégée de celle qu'a donnée M. de Navarette dans les *Memorias sobre las observaciones astronomicas hechas por los navigantes españoles*, etc., etc. C'est M. de Navarette qui parle.

Si l'estime et le cas que l'on fait des arts et des sciences doivent être évalués par leur utilité, certainement il y en aura peu qui pourront disputer la préférence à la science de la navigation. « La découverte du Nouveau-« Monde (dit M. de *Salazar*), l'influence qu'elle a eue sur « les progrès des lumières et sur la politique de l'Europe « en est une preuve; ce n'est que depuis cette époque « que les plus grandes nations de l'Europe ont fait des « progrès dans la navigation, mais l'on ne pourra jamais « disputer une primauté glorieuse sur ce point important « ni aux Espagnols ni aux Portugais.

La découverte de la boussole est l'époque à laquelle a commencé le perfectionnement de l'art de naviguer; car ce fut seulement alors que le navigateur osa perdre de vue sa terre natale, et s'élancer avec confiance au milieu de l'Océan. Il est vrai que, lorsque les principes scientifiques de la navigation étoient ignorés ou resserrés en des limites fort étroites, le besoin de les connoître, de construire de grands navires, de savoir les manœuvrer, étoit moins impérieux; car les navigations dans lesquelles on ne perdoit jamais de vue les terres, n'exigeoient que des bâtimens de très-petites portées, très-faciles à manœuvrer; mais lorsque le navigateur voulut s'aventurer en haute mer, il fallut bien opposer une plus forte résistance à la fureur des vagues. Sans l'appui de la science et de l'hydrographie, qui est une partie essentielle de la navigation de long cours, on ne sauroit faire un pas avec sûreté, et un pilote ne sauroit se conduire qu'en aveugle.

Ayant l'occasion de parler des navires des anciens, sur lesquels l'opinion des savans et des archéologues est si partagée, l'auteur, dans une note, fait voir le peu de confiance que méritent les relations anciennes et les traditions obscures de ces temps reculés; il montre que ni la

manœuvre des vaisseaux ni l'architecture navale ne furent jamais assujetties à une doctrine qui réunit des principes scientifiques à ceux de l'expérience; ce fut seulement lorsque les profondes théories de l'immortel *Newton* sur la résistance des fluides, et les grandes discussions entre *Renau*, *Huyghens*, les deux *Bernouilli*, *Bouguer*, *Euler*, et notre savant marin don *George Juan*, eurent répandu une nouvelle lumière sur cette matière, qu'une pratique judicieuse s'est unie aux profondes recherches de l'analyse transcendante.

Il résulte de ces faits incontestables, que c'est seulement depuis le XIIIe siècle que l'histoire de la navigation offre un intérêt et une utilité réelle; ce ne fut qu'alors que l'usage, quoique imparfait de la boussole, commença à être connu sur la Méditerranée. Le perfectionnement de l'hydrographie en fut la conséquence; car, lorsque le navigateur est lancé dans les espaces, où il ne voit que le ciel et l'eau, il ne suffit pas de connoître le chemin que fait le vaisseau, il ne suffit pas de mesurer la distance qui le sépare des terres, il faut encore qu'il ait des moyens de comparer les diverses positions de son navire avec celles des terres qu'il a perdues de vue et avec celles qu'il doit rencontrer.

L'astronome vient alors au secours du navigateur; il lui apprend les moyens de trouver la place de son vaisseau sur le globe, en déterminant sa latitude et sa longitude. Cela ne suffit pas: tout manque encore au pilote, dit l'auteur, s'il ignore la relation du point, sur lequel il se trouve, avec celui vers lequel il s'achemine. Il faut nécessairement qu'il connoisse encore la direction et la figure des côtes sur lesquelles il veut arriver; il faut qu'il sache quels sont leurs apparences, leurs distances réciproques, les marées, les courans, les profondeurs, les sondes, les

bas-fonds et le nombre infini d'écueils et de dangers dont sa route est parsemée. Tel est l'objet de l'hydrographie; ce sont les bonnes cartes marines qui font la sécurité de la navigation.

L'époque de l'invention des cartes marines est aussi incertaine que l'est celle de l'invention de la boussole. Le célèbre Raimond Lulle (1) de Majorque écrivit en 1286 son livre intitulé : *Fenix de las maravillas del orbe*. Il y fait mention des cartes marines; donc elles étoient déjà connues alors des Espagnols. Il est également reconnu que les galères de la couronne d'Aragon en faisoient usage avant l'an 1359 d'après les ordonnances du gouvernement.

Dans un livre de comptes de l'an 1323, qui appartenoit au roi Jayme II, on trouve l'achat d'un livre de navigation, lequel étoit apparemment une collection de cartes marines, noté au prix de 25 sous de Barcelone, qui re-

(1) Raimond Lulle, surnommé le docteur illuminé, naquit dans l'île de Mayorque en 1225. Il s'appliqua à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chimie, de la médecine, de la théologie; il alla prêcher les vérités de l'Evangile en Afrique, et y fut lapidé le 29 mars 1315. Son corps, rapporté à Majorque, est censé y avoir fait plusieurs miracles; il est honoré comme un saint dans toute l'île. La collection de tous ses ouvrages a été imprimée à Mayence en 1756. Raimond ne s'occupoit pas uniquement de chimie et de théologie, il fut l'inventeur et le receveur de l'impôt qu'Edouard III mit sur les laines qu'on transportoit d'Angleterre dans le Brabant. Il fit plusieurs voyages auprès des papes et de Philippe-le-Bel pour parvenir à faire adopter trois propositions qu'il avait fort à cœur ; la première, que tous les différens ordres de chevalerie fussent unis en une même congrégation; la seconde, que les ouvrages d'Averroës, qu'il ne pouvoit souffrir, fussent défendus et supprimés, et la troisième, qu'on établit des monastères dans toutes les parties du monde où l'on apprît les langues étrangères à tous ceux qui voudroient se consacrer à la conversion des infidèles.

viennent à 160 réaux de vellon; ce qui prouve combien ce monarque étoit attaché à l'étude de l'hydrographie.

Il est également remarquable qu'entre les livres du roi don Martin, qui mourut en 1410, il en trouvoit un sur les cartes marines, un autre sur la construction des vaisseaux, enfin un troisième intitulé : *Libre de la ordenaxio de la mar.*

Il n'est donc pas étonnant que la marine castillanne se soit élevée dans ce siècle au degré de gloire et de splendeur auquel elle est parvenue, puisque les rois eux-mêmes cultivoient cette science, et honoroient ceux qui la professoient.

Don Christophe Cladera, dans ses *Investigaciones historicas*, fait mention d'une carte marine de la Méditerranée qui avoit été construite par un Espagnol avant l'an 1430, et d'une autre qui avoit été tracée vers la fin du même siècle par Antoine Ortiz. Mais ce qui est plus remarquable encore pour ces temps, c'est la carte qui fut dressée en 1439 par Gabriel de Valseca de Majorque, qui fut très-appréciée par Amérique Vespuce, et qui étoit, il y a peu d'années, en la possession de M. Despuig. On peut donc conclure de tout cela que les cartes pour naviguer étoient connues en Espagne dès le XIIIe siècle, et qu'on se trompe, ainsi que le dit Cladera, lorsque l'on prétend en fixer l'origine vers l'an 1460. Ces cartes étoient manuscrites; par conséquent elles étoient chères, et leur usage peu commun. On n'a commencé à en imprimer, à ce qu'il paroît, que vers le commencement du seizième siècle.

L'académie qu'avoit établie l'infant don Henri de Portugal à Sagres (1) réunissoit les marins et les

(1) Sagres, *Sacrum promontorium*, petite ville de Portugal dans l'Al-

mathématiciens les plus habiles de ce temps, sous la présidence du célèbre maître Jayme de Majorque (1).

Cette société de savans perfectionna les cartes plates; ainsi que quelques instrumens de navigation, ce qui insensiblement fraya le chemin à l'entreprise la plus mémorable et la plus grande que les hommes aient jamais tentée: la découverte de l'Amérique. Ce n'est que depuis cette époque que l'hydrographie a fait des grands pas vers la perfection, par les voyages réitérés et périlleux qu'entreprirent les Espagnols et les Portugais, et qui furent bientôt imités par les Anglois et les autres nations maritimes.

Le gouvernement espagnol comprit aussitôt combien il étoit important d'encourager les découvertes maritimes et de perfectionner l'hydrographie. Il fonda pour cette raison à la chambre de commerce à Séville (*Casa de la contratacion*) l'emploi d'un pilote-major, et ensuite deux places de cosmographes, dont les fonctions étoient non seulement d'examiner les pilotes, les cartes et les instrumens nautiques, mais aussi d'enseigner la navigation, l'astronomie, les méthodes de calculer les éclipses et les autres phénomènes célestes, afin que les navigateurs fussent en état d'observer les vraies positions géographiques des villes du Nouveau-Monde, et de les placer avec exactitude sur les cartes (2).

garve, très-bien fortifiée, avec un bon port, près du cap Saint-Vincent, fondée par cet infant don Henri, fils du roi Jean I. Ce prince envoyoit de là ses vaisseaux pour chercher de nouvelles routes pour pénétrer dans les Indes-Orientales.

(1) Quel est ce célèbre maître Jayme ou Jacques de Majorque? Nos dictionnaires historiques et biographiques n'en parlent pas; il n'y a que M. de Navarette qui saura nous le dire.

(2) Un étranger qui voyageoit, il y a peu d'années, dans notre

Le recueil de nos lois pour les Indes donne une idée avantageuse des lumières, du zèle et de la prévoyance du gouvernement espagnol, soit par les précautions que l'on a prises, pour faire rédiger une histoire politique, civile et naturelle de ces pays avec une critique juste et judicieuse, soit par les efforts qu'on a faits pour l'avancement de l'hydrographie, par le bon choix des auteurs et des professeurs, qui devoient enseigner dans ces écoles, selon les meilleurs méthodes, les mathématiques, la cosmographie, la navigation. Il n'est donc pas étonnant que l'auteur se récrie contre l'injustice des étrangers. Que pouvoit-on faire de plus, dit-il? Les nations les plus éclairées de l'Europe qui raillent à présent l'Espagne, en auroient-elles fait alors davantage? Que pouvoit-on souhaiter de plus, pour faire avancer la navigation, pour encourager les progrès de cet art, perfectionner les établissemens d'instruction, exciter à la découverte de nouvelles terres et de nouvelles mers, et acquérir des connoissances parfaites sur la géographie et l'hydrographie, et surtout ce qui auroit pu contribuer à compléter nos connoissances, et à éclairer les administrations et les autorités de nos vastes et précieuses possessions?

Dans cette brillante époque de notre histoire, les succès, les richesses et la gloire faisoient avancer l'hydrographie

Amérique, taxoit d'ignorance et de négligence les Espagnols, se vantant d'avoir été le premier qui, par ses observations astronomiques, eût placé la ville de Mexique dans sa véritable longitude et latitude, tandis que le P. Juan Sanchez, jésuite, avoit fait l'observation d'une éclipse de lune dans ladite capitale le 17 novembre 1584. Ferdinand de los Rios y fit, en 1610, de pareilles observations pour en déduire la longitude, sans compter plusieurs autres antérieures et postérieures aux siennes, entre autres d'excellentes faites, en 1791, par don Denis Galliano, qui sont insérées p. 79 du second mémoire.
(*Note de l'auteur.*)

du même pas qu'elle à son tour perfectionnoit la navigation. La protection que le gouvernement espagnol accorda aux bonnes études, alors faciles à faire au moyen des facultés et des chaires établies à Séville, produisit assez promptement les Enciso les Falleros, les Medina, les Nunnez, les Cortès, et tant d'autres, qui les premiers réduisirent en système l'art de naviguer, et dont les traités, traduits dans toutes les langues vivantes, furent pendant long-temps les guides des navigateurs européens. Quels nobles efforts ne fit-on pas, dans ce temps, en offrant des grands prix et des récompenses généreuses à ceux qui trouveroient une méthode sûre de déterminer la longitude en mer? Ceux qui voudront en savoir davantage sur ce point important de notre histoire littéraire, peuvent lire le discours de M. Martin Ferdinand de Navarette, imprimé à Madrid en 1802.

M. Salazar cite les fameuses cartes qui furent tracées depuis le commencement du XVI[e] siècle par Jean Ortiz, Jean Vespuce, Jean Dias de Solis, et le fameux Ferdinand Colon, fils de l'amiral don Christophe, dont les cartes générales et spéciales dressées par une réunion de pilotes et de cosmographes servoient de guide à tous les navigateurs, qui les corrigeoient et perfectionnoient eux-mêmes par leurs propres observations dans leurs différens voyages.

Les célèbres disputes entre les Castillans et les Portugais, sur la démarcation des limites de leurs possessions, firent que ces derniers altérèrent les cartes, et changèrent les positions géographiques de plusieurs côtes et pays, selon que cela convenoit à leurs intérêts. Pour remédier à ces défauts et pour corriger ces erreurs ou ces fraudes, l'on dut recourir à des pilotes et à des cosmographes habiles, ce qui contribua encore à l'avancement et au perfection-

nement de l'hydrographie. On doit nommer, entre autres, en premier lieu, André Garcia de Cespedes, qui expliqua admirablement bien l'artifice et le mécanisme des cartes plates. Cependant elles avoient en général une erreur inhérente à la nature de leur construction, puisqu'elles représentent tous les degrés des parallèles égaux à ceux de l'équateur; au lieu que, comme l'on sait, ils devroient croître à mesure que les méridiens s'approchent et se concentrent dans les poles. Pour corriger cette erreur, on inventa les cartes sphériques (1), ou les cartes réduites; et, quoique l'opinion commune attribue cette invention à Gerard Mercator et à Édouard Wright vers la fin du XVI[e] siècle, l'auteur fait voir que nous devons cette idée importante et cette découverte utile au cosmographe espagnol Alphonse de Santa-Cruz, qui avoit été maître de cosmographie de l'empereur Charles-Quint (à ce qu'assure M. de Navarette dans le discours que nous venons de citer, où il le prouve dans une note d'une manière authentique. Il nous apprend encore que ce même Santa-Cruz fut le premier inventeur et auteur des cartes des variations magnétiques, et c'est encore lui, de tous ses contemporains, qui a écrit avec le plus de connoissances et de clarté sur la nouvelle méthode de naviguer d'après les longitudes et latitudes.)

Ce degré de splendeur et de gloire commença à décliner, avec la décadence du pouvoir et de l'opulence de la monarchie depuis le règne de Philippe III. Il disparut tout-à-fait sous celui de ses successeurs. On oublia les sages institutions de nos lois; on négligea les bonnes études, et les arts, les guerres auxquelles la foiblesse du

(1) Il n'y a que les Espagnols qui appellent ces cartes *Cartas esfericas*, et cette dénomination est très-bonne.

gouvernement donna lieu firent tant de ravages, qu'elles détruisirent de fond en comble notre marine et notre navigation commerciale.

L'état de l'Espagne devint si pitoyable, qu'en 1690, don François de Seixas y Lobera se plaignoit ouvertement et amèrement du danger que nos vaisseaux couroient en mer, par le défaut de sciences et de connoissances hydrographiques. La grande quantité de naufrages des navires de l'état et du commerce occasionnoient des dommages et des pertes irréparables à l'état et aux particuliers. Il se plaignoit de ce que l'on ne faisoit plus aucun cas des navigateurs, que les étrangers, pour assouvir leur cupidité et leur avarice, nous vendoient en grandes quantités des routiers altérés, et des cartes fausses, dans lesquelles on avoit changé et transposé la position de côtes jusqu'à les porter à des erreurs de 500 lieues, sans que les Espagnols, satisfaits d'un bel extérieur, s'aperçussent de ces fautes énormes. Il se plaint de plusieurs autres graves inconvéniens qui résultoient de ce commerce insidieux, entre autres de l'exportation d'une immense quantité d'argent hors de l'Espagne; il étoit par conséquent d'avis que non seulement nos pilotes devoient s'abstenir de faire usage de ces cartes routières, mais que c'étoit à l'autorité supérieure à en défendre entièrement l'introduction dans nos royaumes

Les mêmes effets désastreux ont continué jusqu'à nos jours. Le bien de l'humanité ainsi que la dignité de la nation vouloient enfin un remède, que l'on ne pouvoit espérer que par le moyen d'un établissement hydrographique bien organisé.

La marine espagnole a fini avec la dynastie autrichienne; elle eut alors besoin des lumières et du secours des étran-

gers, même pour les instrumens et les cartes; on fut obligé de se servir de pilotes étrangers pour conduire nos vaisseaux dans nos possessions d'outre-mer et dans les voyages d'Asie. Cependant, lorsque la guerre de succession fût terminée, les anciennes idées d'agrandissement, de puissance et de prospérité se réveillèrent; et, durant les deux règnes qui suivirent, notre marine reprit son éclat.

Arsenaux, vaisseaux, bâtimens, chantiers, dépôts, académies, écoles, livres élémentaires, ordonnances, réglemens, tout a été l'ouvrage de cette période, dont l'histoire fera mention avec satisfaction et avec plaisir. L'excellent choix de bons sujets par M. d'Ensenada, les profondes connoissances de don George Juan furent les fondemens solides de la restauration de notre marine.

On consultoit en toutes choses ce grand homme; il étoit, pour ainsi dire, l'âme et l'oracle du ministère, sans être mieux récompensé pour cela; ingratitude contre laquelle notre auteur s'élève en ces termes : « Ce seroit » une tâche trop longue que de vouloir examiner tout ce » que don George Juan a écrit et fait pour le bien de sa » patrie. Il paroît inconcevable qu'avec tant de mérite, » tant de découvertes utiles et tant de services importans » rendus à l'état, sa récompense ait été aussi modique. » Si l'on met en parallèle les éloges et les bienfaits que » l'on prodigue souvent à des hommes superficiels, on « en est désolé; l'âme s'abandonne à de tristes réflexions, « et le cœur se resserre et éprouve une douleur amère. »

Dans les mémoires dont nous annonçons ici la publication, on a inséré quelques opuscules curieux, inédits et incomplets de ce célèbre marin, qui eut une grande part à l'établissement de l'observatoire astronomique de Cadix, fondé en 1752.

C'est ainsi que l'on répandit et qu'on généralisa les principes théoriques en Espagne, tandis que la pratique de la navigation faisoit renaître nos anciennes connoissances locales en hydrographie. Qui pourra croire que les côtes occidentales de la Nouvelle-Espagne, visitées depuis le seizième siècle par plusieurs navigateurs espagnols, placées dans leur véritable position par Dominique de Castillo en 1541, par Sébastien Viscaino en 1602, et postérieurement par quelques autres, eussent été tellement altérées et défigurées sur les cartes, que vers la moitié du dix-huitième siècle l'on mettoit encore en doute si la Californie étoit une île? On ne savoit pas au juste quelles étoient la position du cap Mendocin et la direction de ces côtes! Plus de huit expéditions envoyées en ces parages depuis 1769 jusqu'en 1792 ont fait connoître l'exacte vérité et ont donné de nouvelles lumières sur la navigation et la géographie de ces pays.

On fit de semblables progrès aux Indes orientales. En trois voyages faits à Manille par don Jean de Langara, avec don Joseph de Mazarredo, ils mirent pour la première fois en pratique les nouvelles méthodes lunaires pour avoir la longitude. A force de calculs (parce qu'on manquoit alors d'éphémérides), ils parvinrent à corriger les calculs d'estime, et de s'assurer des écarts et des dérives (1).

(1) Plusieurs faux bruits avoient couru dans le temps à ce sujet; la vérité est que M. Mazarredo, s'étant trouvé à Bilbao en 1767, vit annoncé, sur une gazette angloise, certaines tables pour observer la longitude en mer. Etant sur le point de partir pour Manille, il fit de vives, quoique infructueuses, diligences, pour obtenir de Gibraltar quelques exemplaires de cet ouvrage. Il se plaignit souvent, dans le cours de ce voyage, que ce secours si nécessaire lui manquât. Dans la nuit du 13 février 1772, il lui vint dans l'idée qu'il pourrait bien ob-

Ces marins éclairés, conjointement avec don Joseph Varela, firent de semblables observations dans leur campagne de 1774 sur la frégate Rosalie. Peu après, M. Varela dans les Canaries et dans le golfe de Guinée, et M. Mazarredo dans la Méditerranée firent usage des nouvelles

tenir la longitude en mesurant la distance de la lune à une étoile, en prenant en même temps les hauteurs des deux astres; qu'avec ces données et la solution de quelques triangles sphériques, il pourroit calculer l'heure de Paris pour le moment de l'observation, et qu'il obtiendroit alors la différence des méridiens, et par conséquent la longitude du navire. Cette idée eut l'approbation de don Jean de Langara et de don Sébastien d'Apodaca; ils se mirent tous les trois à faire cette observation, et on la calcula avec une grande diligence; il en résulta une longitude de deux degrés plus à l'est que ne la portoit l'estime. On répéta cette observation quatre jours après, en prenant la distance de la lune à Sirius; mais comme cette étoile n'étoit pas zodiacale, il en résulta une longitude peu exacte. S'étant aperçu de ce défaut, on prit, dans le mois de mars, une autre distance de la lune à Aldebaran, étoile zodiacale, et la longitude qu'elle donna étoit d'un demi-dégré à l'ouest de l'estime, ce qui fut pleinement confirmé à la relâche au cap de Bonne-Espérance. On s'y procura le Nautical Almanach de Greenwich, pour les années 1772 et 1773; on en fit un fréquent usage dans le reste du voyage, soit pour aller, soit pour revenir de Manille à Cadix. Il n'y a pas de doute que l'abbé de la Caille, dès l'an 1752, avoit recommandé et même pratiqué cette méthode de distances lunaires pour trouver la longitude en mer; mais il est tout aussi vrai que M. Mazarredo n'en avoit aucune connoissance, et qu'il n'a vu l'ouvrage de cet astronome françois qu'au retour de son voyage, et que, par conséquent, les tentatives de M. Mazarredo et ses efforts pour en tirer la longitude auront toujours le mérite de l'originalité et de l'invention.

(*Note de l'auteur.*)

On trouve dans la *Correspondance astronomique allemande*, recueil publié par M. de Zach, plusieurs notices historiques sur le premier emploi de la méthode des distances lunaires par M. Tobie Mayer, professeur de Gottingue, ainsi que par le célèbre voyageur Niebuhr.

(*Note du rédacteur.*)

montres marines. Ils contribuèrent non seulement par-là aux progrès de l'hydrographie, mais aussi à répandre le goût des études, et à encourager parmi notre jeunesse l'application, en y disséminant les plus sublimes connoissances de leur profession. La levée des côtes d'Espagne et des îles adjacentes, dont M. Vincent Tofinno avoit été chargé, a produit cet atlas magnifique, dont la nation espagnole peut se glorifier avec raison. Les deux expéditions au détroit de Magallan, de don Antoine de Cordova, ont enfin résolu ce problême, que ce passage dans la mer du sud ne convenoit pas, et qu'il est infiniment préférable de doubler le cap Horn, ce qui contribua beaucoup à l'avancement de l'hydrographie de ces mers, et nous procura des renseignemens fort utiles et fort curieux sur le sol, le climat, les productions naturelles et les habitans de ce détroit. Le public jouit à-présent d'une excellente relation de tous ces pays, avec des cartes très-exactes, et un abrégé historique des expéditions antérieures écrit par don Joseph de Vargas et Ponce. « Dans cet abrégé « (dit M. de Salazar) l'on représente, comme dans une « belle miniature, une trentaine de voyages faits par dif-« férens navigateurs espagnols et étrangers. »

Les connoissances que les officiers espagnols avoient acquises dans ces différentes expéditions, donnèrent occasion à quatre d'entre eux de proposer au gouvernement un plan, le premier de ce genre, pour la levée géographique et hydrographique de toutes nos possessions de l'Amérique septentrionale. Le roi l'avoit déjà approuvé, lorsque don Alexandre Malaspina proposa le sien pour faire le tour du monde. On donna la préférence à son projet, parce qu'il étoit plus vaste et plus avantageux. Dans ce voyage qui a duré cinq ans, et que l'on avoit entrepris avec des grands moyens et avec des dépenses

considérables; on a acquis beaucoup de connoissances en hydrographie, en sciences naturelles, sur le commerce et sur l'état civil et politique de nos colonies. Mais les malheurs et la persécution que Malaspina eut à essuyer à son retour (1) fit retomber le tout dans les ténèbres; la direction hydrographique est la seule qui a pu sauver quelque chose de cette déconfiture, et donner au public quelques débris qui étoient de son attribution.

Le public jouit depuis quelque temps d'une relation complète des reconnoissances du détroit de Fuca, faites en 1792 par les goëlettes la *Subtile* et la *Mexicaine*, et le voyage que firent par terre, de Valparaiso à Buenos-Ayres, don Joseph de Espinosa et don Philippe Bauzà, nous a procuré une connoissance de cette route, et particulièrement de la célèbre cordillère des Andes, où ces habiles voyageurs firent plusieurs observations astronomiques, et différentes expériences physiques très-intéressantes qui mériteroient d'être publiées.

M. de Salazar décrit l'impression que fait sur le voyageur le contraste de ces masses énormes des montagnes, qui forment la grande cordillère, avec les immenses plaines de verdure qui leur succèdent à perte de vue, et présentent des surfaces aussi unies, aussi monotones que celle de l'Océan. « Cependant (ajoute M. de Salazar), « l'impression que ces divers objets font sur le spectateur « est d'une nature tout-à-fait opposée. L'âme est d'abord

(1) Ce fut une misérable intrigue, une honteuse cabale d'antichambre, qui fit perdre les fruits de cette grande et honorable entreprise nationale. Nous connoissons cette trame ignomineuse dans tous ses détails; les acteurs en sont presque tous morts, et ne méritent aucun ménagement; le jour du dévoilement approche, l'exemple peut être utile, et il y a là beaucoup de choses à apprendre.

(*Note de M. de Zach.*)

« saisie d'une admiration involontaire à l'aspect de ces « superbes cimes de montagnes, et de ces abîmes profonds « qui les entourent, tandis que l'uniformité monotone, « l'égalité fatigante de ces vastes plaines, sur lesquelles « l'attention ne se fixe nulle part, plait au premier coup « d'œil, mais ne présente ensuite au voyageur aucun « objet, qui alimente sa curiosité, ou excite son intérêt « et sa surprise. Les perspectives, toujours grandes et va- « riées de la cordillère, réveillent l'ame et ravissent l'i- « magination, mais l'immense, l'invariable horizon, qui se « déroule à ses pieds, l'engourdit et l'assoupit aussitôt. En- « fin le voyageur perdu, et pour ainsi dire engouffré « dans ces grandes solitudes, dans ces déserts sans bornes, « doit recourir au ciel, s'il veut savoir quel est le lieu de « la terre, que ses pieds foulent; il doit y employer les « mêmes moyens dont se sert le pilote dans les espaces « des mers sans traces qu'il parcourt. »

Pendant que l'hydrographie de l'Amérique septentrionale faisoit de nouveaux progrès, don Ventura Barcaiztegui avoit levé en 1788 une carte de la côte orientale de l'île de Cuba, ainsi que les plans de ses ports. Ces travaux furent ensuite continués par don Joseph del Rio sur la côte méridionale de cette île. Les expéditions au golfe de Mexique et aux Antilles, sous la conduite des capitaines de frégate, don Joachim François Fidalgo et don Cosme Churruca, sur un plan tracé par don Joseph de Mazarredo, et continué par don Cyriaque Cevallos sur la côte de Campèche et à Vera-Cruz; les recherches et les plans faits antérieurement par le capitaine de paquebot don Jean Henri de la Rigada et le pilote du roi don Joseph de Hevra (qui restèrent ensevelis et oubliés dans les archives) ont procuré tant de lumières, et des corrections si importantes sur les cartes déjà publiées, qu'il n'y a

point de doute que le commerce pour la promptitude et la sécurité des voyages, les pilotes et les navigateurs pour la conduite de leurs vaisseaux, n'eussent recueilli de grands avantages de ces travaux importans.

Notre hydrographie de l'Amérique méridionale a reçu de pareils avancemens. Don André de Oyarvide sonda et mesura les profondeurs du Rio de la Plata, tandis que quatre petites expéditions, commandées par d'habiles officiers, reconnoissoient les côtes du Pérou et de Goatemala (Guatimala), et rectifioient les positions géographiques.

Les missions qui avoient été confiées à don Jean Vernaci et à don Isidore Cortazar, dans les Indes orientales, contribuèrent, de leur côté, à l'avancement de l'hydrographie de ces mers, pendant que l'on perfectionnoit celle de l'intérieur de la Méditerranée, de l'archipel de la Grèce, jusqu'à l'entrée dans la mer Noire, et ensuite de la côte de Syrie, de l'Afrique, jusqu'à Tunis, mission dont le brigadier don Denis Alcala Galiano s'acquitta honorablement en 1802 et 1803.

On doit ajouter à ces entreprises celles de quelques capitaines et pilotes, commissionnés par le gouvernement, ou engagés par des intérêts commerciaux. « Mais (dit « notre auteur) quels fruits peut-on recueillir de ces « efforts du gouvernement, ou de l'application des par- « ticuliers, si ces amas de matériaux précieux, épars çà « et là, ne sont réunis dans un faisceau, sous la direction « de ceux qui sauroient en tirer parti à l'avantage de « l'hydrographie espagnole ? »

En 1740, on leva un plan fort exact de la baie de Cadix; et, vingt ans après, le directeur général de la marine royale lui-même ne savoit où le trouver !

Dans les cartes de Seixas, levées en 1692, les côtes de

la baie de Mexique et du Rio de la Plata sont placées avec plus d'exactitude que dans celles dont s'étoient servis nos pilotes jusqu'en 1798, et nos marins ne les connoissoient pas. Ils ignoroient de même la vraie position de la Havane, que don Marc Gomboa avoit déjà très-bien fixée dans les années 1715 à 1725.

Don Vincent Doz avoit établi, en 1770, la position de Vera-Cruz, et a trouvé que, sur toutes nos cartes, la distance de la Havane à Vera-Cruz étoit trop grande de 40 lieues; erreur énorme.

Toutes ces fautes restèrent inconnues, et les erreurs arrivèrent au point qu'en 1787, l'on publia à Cadix, par spéculation mercantile, certaines cartes de ces côtes, où leurs véritables positions étoient totalement fausses et défigurées, et néanmoins c'étoient celles sur lesquelles tous nos pilotes se dirigeoient pour l'ordinaire.

Des inconvéniens aussi graves demandoient impérieusement un remède, et il n'y en avoit pas de meilleur que celui de l'établissement d'un dépôt ou d'une direction hydrographique; « car, à dire vrai (dit notre auteur très à « propos), n'est-il pas extrêmement honteux pour nous « d'être obligés d'emprunter des guides et des secours « étrangers dans nos propres mers, nous qui fûmes les « premiers maîtres des autres nations dans l'art de navi- « guer ! »

Lorsque l'atlas maritime dressé par Tofiño fut achevé, on établit un *dépôt* destiné à garder les cuivrés d'un ouvrage aussi mémorable, et pour pouvoir en renouveler les éditions et les épreuves, en cas de besoin, pour l'assortiment de nos navigateurs. Par une conséquence naturelle, l'on organisa dans la capitale un établissement fixe, un *dépôt hydrographique*, duquel on avoit déjà donné au public une idée avantageuse dans l'*Etat Général* de la

marine l'an 1801. On y trouve exposé avec beaucoup de clarté son origine, ses progrès, son utilité, pour le commerce et la marine espagnole, les travaux qui avoient déjà paru, ceux que l'on étoit sur le point de faire paroître; enfin, tout ce qui peut intéresser le public à l'égard d'un établissement qui, par les travaux importans qu'il a déjà faits, et qui ont eu un heureux succès, commençoit à mériter l'attention et la protection du gouvernement. L'auteur s'étend sur cet objet : il indique les moyens qu'il a employés pour faire réussir cet établissement; la correspondance qu'il a entretenue avec les chefs d'administration de la marine, soit en Europe, soit en Amérique, ainsi qu'avec quelques savans étrangers; les projets, que lui-même avoit adressés au ministère, et les délibérations de celui-ci sur différentes missions hydrographiques; les instructions réservées en cas de guerre ou de paix, que l'on a données aux colonies; les bonnes dispositions, l'heureux succès, et la promptitude qui avoient signalé l'exécution de toutes les expéditions. Il y fait l'énumération de toutes les cartes et plans des côtes, des pays et des ports, que la direction a déjà publiés ou qu'elle publiera sous peu, ouvrages parmi lesquels il y en a qui méritent une attention particulière, comme le Routier Général, le Portulan, ou collection des plans de tous les ports; et plusieurs autres ouvrages, dont le dépôt a protégé et dirigé la publication, et qui ont contribué à répandre les connoissances du pilotage. On y présente aussi au public un recueil d'élémens très-précieux, qui ont été les bases des cartes publiées. On y a ajouté à la fin des appendices utiles et curieux, quoique les sujets ne soient pas toujours relatifs à l'hydrographie, comme par exemple les projets présentés au gouvernement pour la levée d'une carte géographique et topographique de toute l'Espagne,

depuis l'an 1695 jusqu'à nos jours; les expériences de la longueur du pendule simple, pour s'assurer de la figure de la terre; les aventures de la corvette l'*Atrevida* en 1794, sur les îles Aurores, avec une multitude de bancs de neige; un mémoire inédit de don George Juan, pour expliquer la construction et l'usage du quart-de-cercle.

Lorsqu'on publiera les routiers qui seront d'un grand secours aux navigateurs, pour la meilleure intelligence des cartes dont ils doivent faire usage, l'on y verra avec plus de détail encore les travaux immenses que l'on a été obligé de faire pour recueillir et arranger avec méthode le grand nombre d'observations et de documens que l'on a réunis et consultés.

Ce discours est accompagné de notes et de cinq appendices ou supplémens qui contiennent :

1. Une notice sur les fameuses contestations entre la cour d'Espagne et celle de Portugal, sur les limites respectives sur le continent de l'Amérique méridionale, tirée principalement de la dissertation de don George Juan et don Antoine de Ulloa, publiée sur ce sujet en 1749.

2. Un résumé du voyage fait dans l'Amérique méridionale par ces deux savans marins, pour déterminer la grandeur et la figure de la terre, selon la relation publiée par M. Ulloa.

3. Quelques renseignemens sur les efforts qu'a faits le gouvernement espagnol, depuis le milieu du siècle passé, pour répandre et propager dans la nation les lumières, l'instruction, les connoissances, et les sciences qui faisoient de si grands progrès chez les autres nations de l'Europe, consultant toujours, sur tous ces points, les mémoires de don George Juan. L'auteur fait quelques re-

marques sur les papiers inédits de ce savant, et il en publie quelques-uns, comme un essai.

4. Dans l'un des supplémens au premier mémoire on traite des projets proposés par don George Juan et don Denis Alcala Galiano, pour la levée de la carte géographique de l'Espagne; et, comme don Joseph de Espinosa a mis en ordre ces mémoires, il a omis (apparemment par pure modestie) ceux qu'il a adressés lui-même au gouvernement sur cet objet en 1792 et 1800. M. de Salazar profite de cette occasion pour ne pas laisser ignorer cette circonstance au public, en rendant la justice due au mérite de son ami, et en faisant observer que, dans cette heureuse pensée, l'utilité étoit en lutte avec le malheur. « Cette idée (dit notre auteur) resta sans effet, et « l'Espagne manque encore, dans ce moment, d'une « carte qui fasse connoître les niveaux de son sol, les « chaînes de ses cordillères, les cours de ses fleuves, et « les eaux qu'ils reçoivent de leurs sources; la division et « les limites des provinces, la direction des routes, les « distances entre les villes, les villages et leurs alentours; « la nature du terrain, les localités, les particularités, et « les variations du climat, et tant d'autres notions, sans « la connoissance desquelles l'on ne peut pas dire que l'on « connoisse le pays que l'on habite, ni en tirer les « avantages qu'il peut offrir. Quelle étoit donc la cause « de ce malheur? La solution de cette énigme ne se- « roit pas difficile; mais répareroit-elle le mal déjà fait? « Puisse le ciel exaucer nos vœux, et faire que ces mêmes « causes, qui ont arrêté jusqu'à présent un ouvrage si « utile et si nécessaire, ne nous empêchent encore d'en « réaliser l'exécution (1)!

(1) Que de lecteurs seront étonnés d'apprendre ces choses, pu-

5. Le dernier appendice contient une notice plus étendue de l'établissement de la direction hydrographique, dont l'avantage et l'utilité avoient été si bien démontrés en 1770, par don George Juan.

Telle est l'idée générale que nous donne M. de Navarette de ce discours sur les progrès et l'état actuel de l'hydrographie en Espagne. Sans doute, lorsqu'on vante les soins que les nations les plus éclairées de l'Europe ont pris, pour l'avancement de la connoissance des mers et des terres du globe que nous habitons, par le moyen des expéditions si bien concertées et si magnifiquement exécutées, il nous sera permis d'applaudir la nation espagnole, qui fut la première à faire de semblables recherches, et qui, dans ces derniers temps, a redoublé d'efforts pour maintenir et pour accroître sa gloire. C'est même un devoir pour les François, instrumens involontaires des invasions qui ont dévasté la péninsule.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur l'état actuel du royaume de Siam.

Les Siamois sont un peuple aquatique. Peu de maisons sont éloignées du rivage du fleuve Meinam de plus de 100 verges (yards), et la plupart flottent sur des radeaux de bambou dans la rivière qui a *un quart de mille* de

bliées et imprimées depuis quinze ans (en 1810) en Espagne! Mais, au vrai, on ignore encore le fond de ces affaires, et les ressorts qui y ont joué. On le saura un jour, et ce sera une leçon terrible. Dieu veuille que les hommes en profitent! (*Note de M. de Zach.*)

largeur (1). Il y en a qui sont fixées sur des poteaux dans la rivière, et les radeaux sont attachés au rivage. Chaque maison a son bateau, car c'est le seul moyen de communication; il n'est pas question ici de promenade, à peine y a-t-il un sentier passable dans le pays. Les boutiques des potiers en étain, des corroyeurs et des fourreurs ont une très-belle apparence, le long des bords de la rivière, malgré la mesquinerie avec laquelle les bâtimens sont construits. Le cuir est bien tanné et teint avec l'écorce d'une espèce de *mimosa*, à ce qu'on croit.

L'œil alongé et oblique, le front large, les pommettes saillantes désignent assez les Siamois, comme étant de la race mongole. Leurs cheveux descendent plus bas sur le front que chez aucun autre peuple; ils vont jusqu'à un pouce et moins encore des sourcils, ils couvrent les tempes. Les Siamois sont forts de membres, mais de courte taille; ils se nourrissent abondamment de riz et de poisson. Leurs dents noircies et leurs lèvres, devenues d'un rouge foncé par l'usage du betel, leur donnent un aspect sauvage et hideux.

Le territoire de Siam est une vallée de 300 milles arrosée par le fleuve Meinam; elle est formée d'un sol d'alluvion et tout entière sujette aux inondations; aussi loin que l'œil peut atteindre, il n'y a que les cocotiers et les autres palmiers qui interrompent la monotonie de la plaine. La principale production est le riz. La canne à sucre y est cultivée depuis des siècles, mais les Chinois en ont récemment amélioré l'exploitation; on exporte annuellement 1800 tonneaux pour Singapore. Les autres productions sont du poivre, du bois de sapin et du bois de fer.

(1) Une aussi petite largeur sembleroit prouver que le Meinam n'est pas d'un long cours, quoi qu'on en ait pensé. (M. B.)

Bankok est la résidence actuelle du roi, la ville de Yuthia ayant été abandonnée. Les maisons et boutiques flottantes, les barques et canots, circulant au milieu de ce bazar aquatique, présentent un spectacle unique, non moins animé qu'extraordinaire. On conçoit qu une ville semblable peut facilement changer de place.

Le despotisme le plus absolu règne encore dans le Siam, comme au temps où La Loubère et Chaumont le visitèrent. On ne paroît du moins y connoître d'autre loi que le bon plaisir du souverain; le luxe de sa cour ne donne pas une grande idée de ses richesses actuelles, mais on y observe toujours l'étiquette la plus rigoureuse et la plus servile; dans les audiences solennelles, le peuple et la cour restent prosternés devant la face de l'auguste monarque, et les ministres ne s'approchent de lui qu'en rampant et en parlant à voix basse. M. Crawfurd, porteur d'une lettre du gouverneur général des Indes-Britanniques, au roi de Siam, fut reçu avec beaucoup d'insolence; on l'obligea d'ôter ses souliers à l'entrée de l'enceinte du palais et on le fit marcher dans cet état à travers la boue. Les ministres siamois firent même semblant d'ignorer la puissance et le rang élevé du gouverneur général. Comment le gouverneur d'une province, disoient-ils, ose-t-il écrire à un roi!

L'éléphant blanc est ici, comme dans l'Ava et le Pégou, l'emblème de la majesté royale. La découverte d'un de ces animaux est presque une époque dans l'histoire de la nation. Celui qui en trouve un, est récompensé par une couronne en argent et par un domaine; ses descendans, jusqu'à la troisième génération, sont exemptés de toute servitude.

Les Siamois sont des Bhouddistes, et cependant les peintures dont leurs temples sont surchargés représentent

des traits mythologiques tirés du poème de Ramayana et appartenans au système des Bramins. Le nombre des idoles est immense, mais elles sont dépourvues de tout air de majesté et ressemblent plutôt à des hochets. Les temples sont couverts de clinquans et de friperie.

(*Finlayson*, relation de la mission de M. Crawford à Siam. Londres, 1825.)

Commerce des vins de Porto.

Les proportions dans lesquelles les vins de Porto ont été exportés aux divers nations européennes, l'année passée, méritent quelque attention. Sur un total de 40,524 1/4 de pipes, exportées en 1825, il y a eu pour l'Angleterre 40,277; pour le Brésil, 36; pour Buénos-Ayres, 22; pour la France, 1/2; pour les Pays-Bas, 41 1/4; pour Alicante, 3/4; pour l'Amérique, 5 3/4; pour la Suède, 8 1/2; pour la Russie, 1 1/4; pour Gènes, 5; pour la Terre-Neuve, 22 3/4; pour Hambourg, 33; pour le Danemarck, 13 3/4.

Le Portugal est vraiment le vignoble des Anglois, car les îles Açores et Madère leur vendent également la plus grande partie de leurs produits.

Fertilité de la Cyrénaïque, selon M. Pacho.

Le plateau de la Cyrénaïque entre Bengazi à l'ouest, et Derne à l'est, ne présente pas une fertilité uniforme, mais il se trouve pourtant sur cette côte de 80 lieues et sur une largeur de 30 lieues des terres plus ou moins susceptibles de produire du blé et d'autres substances alimentaires. Le pays est moins boisé à l'occident; et, en avançant vers l'intérieur, les pluies deviennent de plus en plus

rares; mais les environs de Cyrène, dans un rayon de 10 à 12 lieues, appartiennent aux contrées les plus boisées, les mieux arrosées et les plus tempérées dans tout le pourtour de la Méditerranée. Les oliviers, jadis plantés par les Grecs, y croissent encore avec vigueur, quoique abandonnés à eux-mêmes par les Arabes qui n'en récoltent pas seulement le fruit. Les vieux ceps de vigne y rappellent aussi des temps plus heureux. Toutes les productions de l'Egypte et de l'Arabie, principalement le coton et le café, y réussiroient. Il y a d'excellens pâturages pour les bêtes à laine.

Tout ce que nous a dit M. Pacho confirme l'opinion que nous avons émise sur les avantages dont une colonie dans ce pays seroit pour la France. Le voyageur habile et zélé, qui nous apporte les dessins de tout ce qui reste de Cyrène, a aussi été frappé de la même idée en parcourant le pays.

Les conifères, tels que les thuya et les genevriers, dominent dans les forêts, les liliacées parmi les plantes. L'époque de la floraison présente un spectacle magnifique, et les dessins de M. Pacho renferment quelques vues prises dans la partie boisée qui donnent une idée favorable de l'aspect du pays et rappellent les descriptions du jardin des Hespérides que nous ont laissées les anciens. Les oliviers, les caroubiers, le genevriers, penchés sur les tombeaux qui ressemblent à autant de maisons, produisent un effet très-pittoresque.

Le blé de Cyrénaïque est supérieur à celui de l'Egypte; il contient un plus grand poids de substance nutritive sous un volume égal.

En tenant compte de l'aridité de quelques districts, de quelques récoltes, dévorés par les sauterelles et de quelques autres inconvéniens, mentionnés par les anciens,

nous pensons que le royaume de Cyrénaïque a pu contenir deux millions d'habitans dans son époque florissante.

Combat d'un éléphant et d'un tigre.

Pendant le séjour de M. Crawford en Cochinchine, on lui donna le spectacle d'un combat entre un éléphant et un tigre. Au milieu d'une plaine verdoyante, soixante à soixante-dix beaux éléphans étoient rangés sur plusieurs lignes, chacun monté par un *Mahawat* (conducteur) et chargé d'un *Hauda*, ou siége qui étoit vide. Le gouverneur, les mandarins, les soldats occupoient une moitié du cercle, les spectateurs l'autre.

Le tigre étoit traité de la manière la plus injuste; il étoit lié à un pieu, planté, au milieu de la plaine, par une forte corde attachée autour de ses reins; ses griffes avoient été arrachées (ou du moins coupées), et une forte couture (stitch) unissoit ses lèvres et l'empêchoit d'ouvrir la gueule. C'étoit évidemment une victime dévouée. Au moment où on l'eut lâché de sa cage, il essaya de s'en aller par sauts et par bonds à travers la plaine; mais trouvant inutiles toutes ses tentatives pour se détacher du pieu, il se jeta tout de son long sur le gazon, jusqu'à ce que voyant un grand éléphant avec de longues dents s'approcher de lui, il se leva et se présenta en face au-devant du danger.

Par cette attitude du tigre et par son horrible rugissement, l'éléphant fut intimidé, et, tournant le dos, il battit en retraite. Le tigre le poursuivit fortement et lui donna des coups de griffes qui firent accélérer à l'éléphant sa marche rétrograde. Le *Mahawat* réussit cependant à ramener l'élephant à la charge, et cette fois il se précipita avec fureur sur son ennemi, enfonça ses dents dans la terre sous le tigre, et le jeta en l'air à trente pieds d'élévation.

C'étoit un moment intéressant. Le tigre étoit étendu par terre comme s'il eût été mort; mais il ne parut pas qu'il eût reçu aucune blessure dangereuse; car, à l'approche de l'éléphant, il se mit en attitude de défense; et, à l'instant où celui-ci alloit le soulever, il sauta sur le devant de sa tête, fixant sa patte de derrière sur la trompe. L'éléphant fut blessé dans cette attaque; il eut une telle peur, que rien ne put l'empêcher de se sauver, en passant à travers tous les obstacles.

Le *Mahawat* fut considéré comme ayant manqué à son devoir; on l'amena devant le gouverneur, les mains liées derrière le dos, et il reçut cent coups de *rattan* (canne).

Un autre éléphant fût amené; mais la résistance du tigre foiblissoit à chaque attaque nouvelle. Il étoit visible que les secousses qu'il avoit éprouvées alloient bientôt le faire mourir. On amena ainsi un éléphant après l'autre, tous munis de leurs dents, et qui lancèrent le tigre en l'air jusqu'à ce qu'il fût mort. Les éléphans eurent grand soin de rouler leur trompe dans leur gueule. Quand le tigre eut expiré, un éléphant, amené à cette fin, prit son corps dans sa trompe, et le jeta à une distance de trente pieds.

Ce combat fut suivi d'un exercice d'où les éléphans ne se tirèrent pas à leur honneur. On avoit élevé un retranchement sur lequel étoient placées quelques petites pièces d'artillerie et un grand nombre de pièces d'artifices; on fit tirer le canon et jouer l'artifice. Les éléphans avancèrent en ligne d'un pas ferme et rapide jusque sous le retranchement, mais là, leur courage manqua généralement; très-peu d'entre eux se laissèrent conduire à travers les lignes; le plus grand nombre se sauva ou recula d'un côté ou de l'autre.

Finlayson, Rapport., etc.

Taganrog.

Cette ville, devenue à jamais célèbre par la mort de l'empereur Alexandre I[er], est située sur une langue de terre élevée et rocailleuse qui s'avance dans la mer d'Azof, à 47° 12′ 40″ de latitude, 56° 18′ 45″ de longitude E. de l'île de Fer. Elle est fermée par une enceinte de fortifications et possède une citatelle, mais on paroît ne plus entretenir ces ouvrages. L'air est sain, et les environs sont ornés de nombreux vergers où réussissent les meilleures espèces de pommes et d'autres fruits. Mais le port, quoique le plus profond de la mer d'Azof, n'admet pourtant que de petits bâtimens, au-dessous de 10 pieds de tirage; les eaux y baissent d'un pied avec les vents d'est. De plus, la mer d'Azof est souvent encombrée de glaces pendant deux mois. En dépit de cet obstacle, le commerce de Taganrog s'accroît rapidement; en 1817, les exportations furent de 9 millions de roubles, s'il faut en croire M. Hassel (nous croyons que ces chiffres n'expriment que la somme des exportations). Les objets de ce commerce, principalement dirigé sur Constantinople, sont le froment, le fer, le suif, les pelleteries, les cordages et les toiles à voile. Il sortit cette année 1391 bâtimens. Il y a un hôpital, une amirauté, un gymnase de commerce, des distilleries d'eau-de-vie, des chantiers, des pêcheries très-productives. La population s'élève à présent à environ 10,000 individus, parmi lesquels il y a beaucoup d'Arméniens et de Grecs.

Le projet de Pierre I[er], de fonder ici une grande ville, a perdu beaucoup de l'intérêt qu'il put inspirer alors, par la naissance d'Odessa et par l'acquisition des ports de la Crimée.

En 1814, un tremblement de terre fit naître près de Taganrog une petite île nouvelle, mais elle a disparu.

Invention des parasols et des parapluies.

Il n'est pas facile de décider ce que les Grecs entendoient par leur *skiadion*, et les Romains par leur *umbella*. Le premier mot a d'abord signifié un large chapeau de paille ou de feutre qui garantissoit les paysans de la pluie et des rayons du soleil. On en a dû faire dans la suite une sorte de parasol ou de parapluie. L'*umbella* des Romains étoit certainement une *ombrelle* : Martial nous l'apprend; les esclaves la portoient derrière leurs maîtresses (XI, epig. 74), et elle s'étendoit comme un voile (XIV, epig. 82). *Te tua vela tegent.*

Cependant il paroît que l'usage de l'ombrelle s'étoit perdu dans le moyen âge.

Edouard Barbessa, un des premiers Portugais qui donnèrent une relation des Indes qu'on venoit de découvrir, décrit ainsi les parasols qui y étoient en usage : « Ils ont « un autre page qui leur porte un *chapeau* léger, posé sur « un pied élevé, qui leur procure de l'ombre, et les ga-« rantit de la pluie. Les chapeaux sont en étoffes de soie, « très-bien travaillés, avec leurs franges en or, et quel-« ques-uns avec des joyaux et des perles. Ils sont faits « de telle manière qu'ils se serrent et s'ouvrent : il y a en « a qui coûtent trois cents, et même quatre cents ducats.

(*Ramusio*—T. I, p. 321.)

Sur les villes et bourgs nommés Nogent.

Onze endroits en France portent le nom de *Nogent*. M. Eusèbe Salverte, dans son Essai sur les noms propres, a fait à leur sujets la note suivante :

« *No*, *noe*, *nou*, *noue* désignent, en vieux françois, « un pré bas, habituellement inondé, tantôt un creux

« qu'une rivière remplit dans ses débordemens, un fond « où les eaux ralenties séjournent comme dans un bassin. » Cette observation n'est pas tout-à-fait neuve. Menage dit que le mot *noe* signifie un petit pré, dans l'idiome de quelques provinces françoises sur la Loire. « Dans le latin du moyen âge, continue M. S., *no*, *noe*, *ne* sont traduits par *augia*, *auge*, conformément à la signification primitive de *noe*, dans la langue attique; Charles-le-Chauve mourut à *Reich-Nan*, que les titres latins appellent *augia dives*, *noue*, *riche*; les deux parties du nom convenoient à la position et à l'opulence de l'abbaye. » Ici, j'arrête tout court notre savant étymologiste. *Reichen-Au*, nom allemand, se compose de deux racines allemandes : *reich*, riche, et *au*, prairie. Le mot *noe* n'a donc rien à faire ici. Ce mot *au* entre dans le nom de plus de cent allemands, surtout des iles fluviatiles.

Continuons l'affaire des Nogent. « *Gent*, ancien mot françois, dont *gentil* est le diminutif, peint l'agrément d'un lieu ou d'une personne. *Ne-gent* est le nom de plusieurs villes ou bourgs bâtis au bord d'une rivière, dans une position riante, tels que Nogent-sur-Seine, Nogent-sur-Marne et Saint-Cloud, qui, jadis, s'appeloit aussi Nogent. Les barbares qui rédigeoient les titres, traduisent, en prétendu latin, Nogent (*noue* ou *no-gent*) par *novi gentum* : dès-lors, ce nom dériva de *nova-gens*, et indiqua l'établissement d'une *colonie nouvelle*.....Des lieux que le voisinage de l'eau rend plus fertiles et plus agréables que leurs environs ont dû être peuplés les premiers, et envoyer des colonies au-dehors plutôt qu'en recevoir, surtout il y a dix-neuf siècles, quand une population *immense* couvroit le sol de la Gaule. Cette réflexion bien simple a échoué contre le désir de faire dériver du latin un nom de lieu qui a pu être usité long-temps avant que

l'on connût un seul mot de latin au bord de la Seine et de la Loire. »

Je ne pense pas que cette conjecture de M. E. S. puisse être admise. Il faudroit, avant tout, prouver que *noe*, dans le sens de prairie, est un ancien mot celtique, et non pas un dérivé de *novalia* ou de *novus*, comme Menage le veut avec quelque probabilité. Ensuite la position de *gent*, dans le sens de gentil, après *noe*, nous paroît inutile et contraire au genre de la langue celtique comme à celui de la langue françoise. Enfin *gent*, dans le sens de peuplade, en droit peuplé, est aussi bien du vieux françois que *gent*, gentil.

Nous tenons donc ici pour les anciennes explications et remercions au surplus M. Salverte du compliment qu'il a voulu faire à nos gentilles prairies.

Nogent-sur-Seine, 5 *janv.* *Novigentius.*

Le Malais de la Péninsule.

Malgré la proximité et la ressemblance extérieure, les Malais (ceux du moins de la Péninsule) montrent un caractère tout-à-fait différent des Chinois. Autant ceux-ci aiment une vie industrieuse et paisible, autant ceux-là méprisent les arts et les avantages de la civilisation. Hardis et entreprenans dans leurs courses maritimes, ils passent le reste de leurs jours dans une profonde apathie et dans une misère paresseuse. Leur courage indompté, leur ardeur sanguinaire font place au sommeil des brutes. Les *Orang-Laout* ou gens de mer n'ont pas de maison ni de demeure fixe; ils vivent dans leurs bateaux liés étroits avec femmes et enfans, ne possédant pour tout bien qu'une natte de feuilles *pandanus* pour se mettre à l'abri de la pluie, un ou deux pots pour cuire et leurs ustensiles de pêche. C'est ainsi que vit un nombre immense de fa-

milles dans toutes les baies et embouchures de rivières voisines de Singapore.

Les Malais de terre ferme ont fait un pas de plus; ils ont des maisons ou du moins des cabanes fixes ; ils portent des vêtemens au lieu de lambeaux dont les Orang-Laout s'enveloppent. Mais ils ne savent cultiver ni le riz ni aucune espèce de céréale ; ils se bornent à planter dans une petite enceinte, close de pieux de bois, quelques bananiers, quelques *yams* et d'autres légumes pour leurs consommations. On ne les emploie à Singapore que pour abattre les bois et nettoyer le terrain que l'on veut cultiver. Nous n'avons trouvé parmi eux ni charpentier, ni maçon, ni tailleur, ni forgeron. (*Finlayson*, Rapport, etc.)

Hordes errantes du Caucase.

« Celui d'entre eux qui leur sert de guide (*bélate*) marche en avant, suivi de quelques hommes disposés en flanqueurs; le reste se divise en petits pelotons et avance sans ordre ; le guide s'inquiète; tantôt il part au galop, courbé sur sa selle ou debout sur ses étriers; et, à la faveur du premier monticule derrière lequel il trouve à se cacher, il jette sur les alentours un regard exercé. Pose-t-il un doigt sur la bouche, toute la cavalcade s'arrête; il montre la terre, tous descendent de cheval en un instant; s'il appelle de la main, toute la troupe part au galop sans oser respirer : telle est la confiance des montagnards en leur bélate, auquel le succès procure de la gloire, du crédit et deux parts du butin, tandis que la non-réussite le couvre de honte et souvent même l'expose à la mort. Quand il aperçoit quelque objet qui lui donne des soupçons, ou que la troupe approche du but de son expédition, le bélate descend précipitamment de cheval, rampe sur un kourgan,

et de là examine les environs ; s'il aperçoit des hommes, il lance son bonnet en l'air en se laissant glisser en arrière ; il emploie cette ruse pour tromper la vigilance de l'ennemi qui peut prendre ce bonnet pour le vol d'un oiseau. Souvent trompé par le vol d'un milan ou d'un aigle, j'ai pris des précautions inutiles ; d'autres fois, fatigué par l'attention continuelle de quelques mois, ne faisant aucune attention à une action aussi insignifiante, et abandonnant les rênes de mon cheval, j'ai été distrait de mes rêveries par le bruit des pas des chevaux, les coups de fusil et le cri ennemi de *gui mardja*. Quand la troupe fait halte dans quelque ravin pour se reposer, et que les environs n'offrent aucun moyen de cacher la sentinelle, on lui fait une espèce de rempart avec des hautes herbes, en forme de gerbe ; l'homme en faction, couvert de cette gerbe, rampe doucement avec elle vers quelque lieu commode, et reste couché dans l'herbe, où l'on ne peut l'apercevoir.

« Pendant la nuit, l'ordre de la marche n'est plus le même ; les flanqueurs se réunissent au gros de la troupe, dont personne ne se sépare de crainte de se disséminer ; seulement le bélate, qui précède de quelques centaines de pas, s'avance lentement le fusil armé, faisant attention au moindre bruit, et ne détournant pas les yeux des oreilles de son cheval ; un sifflement sourd dont on est convenu règle toutes les actions de la troupe. Pendant la halte de nuit, la troupe est environnée de sentinelles, qui, couchées sur les sentiers ou les chemins et l'oreille attachée à la terre, distinguent à une grande distance la course du cerf de celle du cheval. L'activité et la sagacité du bélate sont incroyables ; même pendant la nuit la plus sombre, quand le ciel est couvert de nuages, la troupe s'écarte rarement de sa direction.

« Tout entier à son entreprise, le bélate s'aperçoit du

moindre changement dans la direction du vent qu'il a observée d'abord, et d'ailleurs il s'oriente souvent d'après la boussole. Lorsque la nuit est claire, l'étoile polaire, la petite et la grande ourse sont leurs guides, la constellation de la lyre leur sert d'horloge; si leur boussole se brise ou s'égare, pour peu que la rosée ait humecté la terre, le premier monceau de terre leur en tient lieu : après avoir appliqué sur les quatre côtés du sommet de cette élévation une main réchauffée, celui qui paroît le plus humide leur indique le nord, et d'après cette observation ils prennent leur direction avec une exactitude admirable.

«Les brouillards seuls dispersent quelquefois la troupe; alors c'est le *iassak* (étincelles tirées du briquet) qui sert de signal. Plus d'une fois, par une sombre nuit d'automne, dont le silence profond n'étoit interrompu que par le murmure éloigné d'un torrent, les factionnaires de nos avant-postes, pénétrés de l'humidité des brouillards, et relâchant pour un moment leur vigilance, ont tout d'un coup aperçu des lueurs sur les collines et dans la plaine; des étincelles sans nombre se répandoient sur une grande distance et dans toutes les directions. Les sentinelles se donnent aussitôt l'alarme; on se répète tout bas : Ce sont les brigands ! Tout reprend une nouvelle vie; les fusils sont armés; chacun devient tout yeux et tout oreilles; déjà un coup, deux coups de fusil, des décharges entières se font entendre des deux côtés; les brigands volent au lieu du tumulte en poussant de grands cris : nouvelle fusillade; on allume des phares aux postes; le feu perce à travers l'épaisseur des vapeurs, comme une étoile à travers un léger nuage; le canon d'alarme est tiré; l'écho répète ce coup, signal de mort pour les brigands, et ceux-ci, de crainte d'être cernés, prennent la fuite en toute hâte vers les montagnes, en proférant des juremens

8*

et des menaces et faisant entendre leurs cris d'appel prolongés. » (*Abeille du Nord.*)

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Carte générale de la Turquie d'Europe et de la Grèce, en 16 feuilles, à l'échelle de 1/800,000me, dressée sur des matériaux recueillis par M. le lieutenant général comte Guilleminot, ambassadeur de France à Constantinople, et M. le lieutenant général comte de Tromelin, par le chevalier Lapie, officier supérieur au corps royal des ingénieurs-géographes.

La carte de la Turquie d'Europe et de la Grèce, en 16 feuilles, que vient de dresser M. le chevalier Lapie, se distingue également et par son exécution et par les élémens dont elle se compose. Cette belle production géographique, qui enrichit la science de connoissances neuves et positives sur cette contrée, si riche de passé et d'avenir, sort entièrement du rang des cartes ordinaires, et surtout de celles qui ont été publiées sur le même pays, par les marchands-géographes de Vienne et de Londres. Presque toutes ces productions étrangères que nous connoissons en partie, par les copies ou les réductions qui en ont été faites en France, par nos soi-disant *géographes*, loin d'être utiles au progrès de la géographie, ne font que jeter du discrédit sur une science dont l'utilité est si généralement reconnue et qui a le plus grand besoin d'être encouragée.

Cette nouvelle carte de l'empire ottoman en Europe, qui, nous devons l'avouer, est la première sur l'exactitude de laquelle on puisse compter, est de la part de son auteur

le résultat de plus de dix années de recherches et de travaux pénibles. Ce grand et beau travail a été obtenu par le rapprochement critique d'un grand nombre de matériaux pour la plupart inédits, et discutés entre eux avec les itinéraires relevés sur les lieux mêmes, par des officiers du plus grand mérite. Nommer MM. les lieutenans généraux comtes de Guilleminot, Tromelin, Foy, Haxo, Andreossy, etc., comme étant ceux auxquels M. le chevalier Lapie est redevable des données qui ont servi de base à son travail, c'est assez faire connoître quelle confiance nous devons avoir dans l'exactitnde de pareils documens. Il falloit un géographe exercé, qui joignît à l'amour de la science le talent de l'exécution pour coordonner entre eux tous ces précieux manuscrits. M. le chevalier Lapie a rempli sa tâche, et son travail est tel que nous devions l'attendre de l'un de nos savans dont les travaux étendus et multipliés ont tant contribué au perfectionnement de la géographie.

Dans la carte de cet estimable auteur, l'œil saisit aisément la configuration caractéristique de ce pays : les cours d'eau ainsi que les vallées sont parfaitement prononcés. Les différens systèmes des rivières qui se rendent à la mer par un canal unique, les formes générales et particulières du sol, sont présentés avec une rare sagacité.

Ce ne seroit donner qu'une idée très-imparfaite du travail dont il est ici question que de ne pas faire connoître par quelques exemples comment cette carte se trouve avoir une si grande supériorité sur toutes celles qui l'ont devancée. La grande chaîne de montagnes qui, sous le nom générique d'Emineh-dagh, le *mons Hæmus* des anciens, sépare la Thrace de la Macédoine, est tracée d'une manière tout-à-fait neuve, formant plusieurs massifs et groupes, au lieu d'une seule chaîne. C'est un grand plateau

montueux, varié par plusieurs bassins circulaires et par de petits chaînons intermédiaires. De même, de grandes corrections ont été faites au cours du Vardar, *Axius*, au petit Cara-sou, *Erigon*, au Genessus ou Scombi, et au Drin sortant au nord du lac d'Ochrida. Nous ne devons pas omettre non plus d'indiquer le tracé des bassins compris dans la partie montueuse de la Macédoine entre le Pinde et le Vardar. Les défilés de la *Candavia*, et la route qui remonte au nord de la Macédoine, depuis la plaine de Philippe jusqu'à Scutari, offre une telle précision dans les détails, qu'il est aisé, avec l'aide de cette carte, de pouvoir tracer avec exactitude la voie Égnatienne, indiquée dans l'*Antonini Augusti Itinerarium* et *l'Itinerarium à Burdigala Hierusalem*.

Le *Pénée*, aujourd'hui Salembria, qui arrose les fertiles plaines de la Thessalie, ainsi que l'*Inachus*, aujourd'hui l'Arta, qui prennent leur source au mont Ziges, l'un des points les plus élevés de la chaîne du Pinde, offrent dans leurs cours des différences notables avec ces mêmes rivières tracées sur les cartes antérieures à celle dont nous nous occupons. Par suite des grandes rectifications obtenues dans les grands traits physiques de la terre classique, M. le chevalier Lapie a été amené à faire subir ces mêmes rectifications dans tous les points de détails; c'est ainsi que la ville de Sataldgé, l'ancienne *Pharsale*, dont le nom nous rappelle la fameuse bataille donnée sous ses murs entre les troupes de César et celles de Pompée, et la ville d'Iénitcher, l'antique *Larisse*, qui, selon Pausanias, avoit pris son nom de la fille de Pélasgus, se trouvent bien mieux placées que sur nos anciennes cartes.

C'est principalement du périple de la Turquie d'Europe que M. le chevalier Lapie s'est le plus spécialement occupé; il a senti que jamais il ne pourroit trouver les lignes

d'intersection nécessaires pour fixer les positions géographiques de l'intérieur de sa carte avant de bien en assujettir les côtes. Aussi ne devons-nous pas manquer de faire remarquer avec quel soin ont été dessinés le périple de la presqu'île hellénique, de l'archipel, et les côtes de la mer Adriatique. Le golfe de Volo, par exemple, qui sur toutes les cartes n'est indiqué comme n'ayant que 10 minutes dans sa plus grande longueur du nord au sud, en a 21 dans celle-ci. Les mêmes différences en plus ou en moins se font remarquer dans le golfe de l'Arta, le golfe de Lépante, et dans la figure de l'Eubée, désignée sous le nom d'île d'Egripos ou Négrepont. De pareils exemples suffisent pour démontrer quelle est la supériorité scientifique de cette carte sur toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Nous étendre davantage sur l'analyse de chacun des points de la partie du nord deviendroit trop long; qu'il nous suffise de dire que, par la seule inspection de cette carte, il nous a été facile de nous apercevoir qu'il n'y a pas une seule position qui n'ait été discutée.

Pour la partie de la carte qui comprend la Grèce proprement dite, et la Morée, théâtre de gloire où tous les regards se dirigent, pour assister en pensée au triomphe des valeureux Hellènes, M. le chevalier Lapie s'est servi des excellens Itinéraires publiés par MM. Pouqueville et Gell. Ces ouvrages différens, mais qui concordent parfaitement entre eux, sont venus ajouter à la masse des renseignemens que l'auteur possédoit. Parmi les points les plus importans, ceux qui nous ont le plus frappés sont les positions de Missolonghi, de Lépante, l'isthme de Corinthe et le figuré de l'Attique. Dans le Péloponèse, les villes de Patras, de Nauplie-de-Romanie, de Navarin, de Modon et de Coron, sont bien déterminées. Le plateau de l'Arcadie, qu'aucune carte n'avoit jusqu'à présent indi-

qué, y est tracé sur celle-ci, ainsi que les défilés qui conduisent de Tripolitza à Argos.

Veut-on connoître dans quelles eaux et sur quelles plages les enfans de la Grèce régénérée joignent, attaquent et brûlent les vaisseaux des Ottomans, il faut consulter l'Archipel dressé par M. le chevalier Lapie. Les Sporades, les Cyclades, ainsi que toutes les autres îles qui parsèment la mer Égée, ont été dessinées d'après les observations et les relevés faits par M. le capitaine de vaisseau Gauttier. Cet habile navigateur a communiqué au rédacteur de cette carte plusieurs milliers d'angles observés sur les sommets de ces mêmes îles.

Une autre considération, toute scientifique, fera rechercher cette carte des géographes et des savans : c'est celle de la concordance qui existe entre les anciennes positions et les modernes. Pour arriver à ce résultat, il a fallu que M. le chevalier Lapie analysât les mesures anciennes, afin d'en choisir une qui pût, par son rapport avec nos mesures modernes, déterminer d'une manière positive les localités décrites dans Strabon, Pausanias, Tite-Live, etc. Le stade dont s'est le plus particulièrement servi ce géographe, est celui de 700 au degré dont 1 égale 81 toises ou 158^m, 73. Cette mesure du degré que d'Anville a rejetée et plus tard a adoptée M. Gosselin, paroît être la seule que l'on doive employer pour les distances données par Strabon dans sa géographie. La ville de Corinthe, par exemple, est placée sur la carte, d'après les observations astronomiques de M. Gauttier, au 37° 53′ 37″ de latitude et 20° 31′ 50″ de longitude orientale comptée du méridien de Paris, et la ville d'Argos a été assujettie par plusieurs directions et plans particuliers. Strabon comptoit 200 stades d'une de ces villes à l'autre ; cette même distance se trouve sur la carte, en stades de 700 au degré.

Pausanias dit que de Sparte à Olympie il y a 660 stades: en faisant passer sur la carte cette route en ligne droite par Mégalopolis, comme Tite-Live nous apprend qu'elle s'y rendoit, l'on trouvera exactement cette distance.

Un pareil rapport entre cette mesure du stade de 700 au degré et nos mesures modernes, vérifié sur les premiers points venus, peut donner une idée de son inexactitude: ce fait remarquable, et qui souvent a été contesté, est tellement appuyé de circonstances locales qu'il est presque impossible d'en douter aujourd'hui.

Afin que ce bel ouvrage eût toute la perfection désirable, l'auteur a obtenu, de la part des savans dont s'honore la France, tous les renseignemens qui lui ont été nécessaires, et il doit surtout à l'obligeance de M. le chevalier Amédée Jaubert, maître des requêtes, la révision des noms turcs et slaves, et à M. le chevalier Hase, membre de l'Institut, l'orthographe et la juste application des noms grecs. A. H. Dufour.

Histoire chronologique de la découverte des îles Aléoutiennes, par M. Berg. (Chronologitcheskaia Istoria otkrutia Aleoutskich ostrowow, etc.) Pétersbourg.

Cet ouvrage n'a pas rempli toute notre attente; les bons matériaux ont manqué à l'auteur. Il dit, dans la préface, qu'il a tiré ses matériaux avec beaucoup de peine de différentes notices, de traditions verbales, et de rapports officiels faits au gouverneur de la Sibérie, que, faute d'accord entre les renseignemens recueillis, il n'a pas pu rendre son ouvrage aussi complet qu'il l'auroit désiré. Il regrette que les successeurs des premiers associés des compagnies américaines aient anéanti tous leurs papiers concernant ce commerce; les ayant jugés de peu

d'importance, il regrette encore davantage la perte des notices des quatre marchands russes, Panoff, Popoff, Schiloff et Lebedeff-Lastotschkine, qui avoient su unir leur intérêt personnel à la gloire et aux interêts de leur patrie.

On jugera de la nature de ces matériaux par la citation suivante :

« Le premier navire pour la chasse aux loutres de mer, « commandé par le sergent Bassoff, fut expédié en 1743, « et n'alla pas plus loin que l'île de Béring. Bassoff fit un « second voyage en 1745, à la même île, dans le voisi- « nage de laquelle, vers le sud, il découvrit deux autres « îles, et une troisième en 1747. Dans un rapport fait « sur ce dernier voyage à la chancellerie du port d'Okotsk, « il parle d'une petite île (c'étoit probablement l'île de « cuivre), où il avoit trouvé, outre un riche butin en « pelleteries, *un minéral* qui lui étoit inconnu et qui « pesoit à peu près deux livres, ainsi que deux cent cinq « *petites pierres* de différentes grandeurs, parmi les- « quelles *deux jaunes* et *une cramoisie*, toutes trouvées « sur les rivages; il y avoit pris également un *petit poisson*, « selon lui, *très-curieux*. »

On trouve, dans le journal russe intitulé le Messager Sibérien (1822) (*Sibirskoi Vestnik*), une description et une carte de l'*île de Cuivre*; sur celle-ci sont désignées deux baies, celle de Bassoff et celle de Petroffsk (d'après les noms des navires commandés par Bassoff), ce qui a donné lieu de croire qu'il avoit trouvé la plupart de ses pelleteries dans cette île, visitée par lui la quatrième fois en 1749.

Il y a dans ces extraits quelques indications plaisantes sur la manière dont les marins se formoient alors dans cette partie reculée de l'empire russe.

Le succès de Bassoff lui suscita des rivaux qui, en 1742, expédièrent un bâtiment sous le commandement d'un *paysan* nommé *Nerodchikoff*. Cet homme, qui s'étoit d'abord fait *orfèvre* à Oustioug, alla en Sibérie pour y chercher fortune; ne la trouvant nulle part, il se rendit au Kamschatka, où il fut obligé d'entrer au service du gouvernement, n'étant pas pourvu de passe-port.

Un Cosaque, nommé *Dourneff*, qui, en 1745, se rendit directement aux îles les plus prochaines de l'archipel Aléoute, y trouva trois disques en cuivre, sur lesquels il y avoit des lettres gravées et entourées de branches de laurier. Le célèbre Pallas suppose que ces disques ont été vomis par la mer. Sans vouloir discuter cette supposition, M. Berg fait observer qu'il a vu chez un vieillard sibérien différentes images, en forme de figures humaines et de bêtes sauvages, faites avec des os de mammouth par des Aléoutes : « J'en fus surpris, dit-il, et je « suis porté à croire que les Aléoutes étoient parvenus, « dans les temps reculés, à un plus haut degré de civili- « sation qu'ils ne le sont aujourd'hui. »

En 1756, *Tolstik* revint, après douze mois d'absence, avec 5360 loutres de mer et 1190 renards blancs. On peut, d'après cela, se faire une idée de la quantité immense de loutres qui se trouvoient alors dans les îles de cet archipel.

Une nouvelle île fut découverte en 1757 et en 1759. *Stepan Glotoff* découvrit les îles *Oumnak*, *Ounalaschka*. Il étoit accompagné du Cosaque *Ponomareff*, qui, avec l'aide d'un marchand nommé *Pierre-Schischkin*, avoit composé une carte assez détaillée des îles Aléoutes; il y est marqué 8 grandes îles au nord-est d'Ounalaschka. Un autre navire s'étoit dirigé *vers le sud* pour y chercher un continent sur l'existence duquel il s'étoit répandu quel-

que bruit. Mais ces recherches, comme de raison, furent sans résultat.

En 1760, *Tolstik* découvrit l'île *Adak*, et donna au gouvernement des détails sur celle-ci, ainsi que sur 5 autres, découvertes par lui, et par *Lasareff* et *Basoutkine;* savoir : sur l'île de *Kanaga*, avec 200 habitans des deux sexes; *Tscheschkkina*, avec 1200; *Tagalak*, avec 1200; *Atka*, avec 60; *Amta*, avec 600; et de l'île *Adak*, dont il ne désigna pas le nombre des habitans.

« Du reste, dit M. Berg, il est connu que les Cosaques, pour donner plus d'importance à leurs découvertes, tâchoient toujours d'augmenter le nombre de la population. D'après eux, l'île Adak compte 1500 âmes en hommes seulement, pendant qu'ils ne reçurent le tribut que de 100. » Mais nous pensons que la population étoit réellement plus grande avant l'arrivée des Russes.

En 1763, *Glotoff*, marin intrépide, découvrit l'île de Kadiak, qui est actuellement le principal établissement de la compagnie russe-américaine. Il éprouva une forte et continuelle résistance de la part des habitans, qui sont très-belliqueux; ils se servoient de flèches et de lances pour leur défense, qui coûta la vie à beaucoup de Russes.

En 1767, le marchand *Schiloff* présente à l'amirauté de Saint-Pétersbourg une carte des îles Aléoutes, qu'il avoit dressée; elle fut comparée avec celle du capitaine Tchirikoff et approuvée comme très-utile, quoiqu'elle ne fût pas faite d'après les principes nautiques.

En 1772, il se fit une expédition plus digne d'attention que toutes les précédentes, sous le commandement d'un marin très-habile, nommé *Potap-Zaikoff*, ayant le rang du pilote. Le rapport de son voyage fut trouvé digne, par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, d'être imprimé dans l'almanach de cette société

de l'année 1782. L'équipage étoit composé de 69 hommes. *Zaikoff* passa l'hiver de 1773 dans l'*île de Cuivre*, et en donne entre autres les détails suivans. « Cette île s'étend, dit-il, environ à 50 verstes du nord-ouest au sud-ouest, et a une largeur de 3 à 10 verstes. Il y avoit alors beaucoup d'animaux. L'automne y commença en septembre et fut accompagné d'un temps assez doux. L'hiver arriva vers le milieu de décembre, et la neige commença à fondre vers le 15 mars. Le vent du nord fut toujours suivi d'un temps sec; depuis la moitié de juillet jusqu'à la moitié d'août, on eut des brouillards très-épais; la neige resta, sur le sommet des montagnes, jusqu'au mois de juillet. *Zaikoff* trouva 27 livres 1/2 de cuivre vierge dans cette île.

Dans l'été de 1774, ce marin s'arrêta à l'île *Atta*, qui alors étoit habitée par 27 hommes, les femmes et les enfans non compris; il y resta jusqu'à l'année suivante. Dans l'automne de 1775, il atteignit le port, situé dans le détroit qui sépare l'île d'*Ounimak* de la presqu'île *Aliaksa*, où, avant lui, le capitaine *Krénitzine* avoit passé un hiver; il y resta trois ans, occupé de la description exacte des îles voisines. Sans que *Zaikoff* sût indiquer les longitudes d'après les principes d'astronomie, il découvrit pourtant l'erreur du capitaine Krenitzine, qui avoit donné à ces îles une position de 5° de trop à l'ouest.

Après une absence de sept ans, l'expédition revint à *Okotsk*, l'équipage n'ayant perdu que 12 hommes. La valeur de la cargaison de pelleteries monta, d'après les prix moyens actuels, à 1,600,000 roubles en papier.

Le fameux *Gregory Schelekhoff*, principal fondateur de la compagnie actuelle russe-américaine, fit sa première expédition en 1776. Il en fit une autre en 1787, commandée par *Guérassim Pribuloff*. Celle-ci est intéressante par

la découverte des îles *Saint-Paul* et *Saint-Georges*, que le vice-amiral Zaritcheff attribue aussi à Pribuloff; celui-ci leur donna originairement le nom d'île *Zouboff*.

L'année 1783 est remarquable par *la première expédition russe à la Terre-Ferme d'Amérique*. Ce fut *Potap Zaikoff* dont nous avons parlé plus haut, qui, ayant vu par hasard les cartes du capitaine Cook, résolut d'aller à *Williams-Sound;* il y arriva heureusement, mais il fut si mal reçu des belliqueux habitans, qu'il se hâta de s'en retourner, après avoir perdu une grande partie de son équipage par les combats et par le scorbut.

Un riche négociant, nommé *Lebedeff-Lastotchkine*, qui étoit à la tête d'une des compagnies de pelleteries, envoya en 1791 un assez grand bâtiment en mer; cette compagnie avoit déjà des établissemens sur le continent d'Amérique, mais on n'a pas les moindres détails sur l'époque de leur fondation.

La dernière expédition, entreprise par des compagnies particulières, eut lieu en 1798; dans ce voyage on vit près d'une terre plusieurs ours marins, mais, par ignorance et de fausses dispositions, on la perdit bientôt de vue. D'après M. *Davidoff* (1), le navire se trouvoit alors sur le parallèle de 40°. Mais d'après le calcul, dit M. Berg, c'étoit à 43° 30′ ou 44° 00′ de latitude nord et à 160 jusqu'à 165° de longitude occidentale de Greenwich. C'est seulement ici que les capitaines Portlock et Dixon virent des ours marins, et un lion de mer qui n'a pas l'habitude de s'éloigner à plus de 25 verstes de la terre; d'épais brouillards empêchent alors ces marins de le découvrir.

C'est dans l'année suivante, en 1799, que la compagnie

(1) Voyage en Amérique de Kvostoff et Davidoff, Tom. I, p. 158. (Dwoukratnoe pouteschestvie w' Amerikii, etc.)

russe-américaine obtint son privilége. Il est à regretter que *Lastotchkine*, cet homme entreprenant dont nous venons de parler, se soit séparé de cette compagnie et ait, en conséquence, abandonné tous ses établissemens sur la côte américaine. « J'ai eu l'occasion, dit M. Berg, « de m'entretenir avec un de ses agens, nommé Ivanoff, « qu'il avoit envoyé à plus de 500 verstes dans l'intérieur « de l'Amérique. Il me dit avoir vu une quantité de ri- « vières et de lacs, riches en poissons, et avoir ren- « contré à peu près dix peuples différens, mais point « de villages composés de plus de 200 hommes. Il me « parla beaucoup de la rivière *Tounta*, qui a depuis 4 « jusqu'à 6 verstes de largeur ; il me dit qu'elle étoit bor- « dée de plus de 40 villages, mais il ne put m'indiquer au « juste sa position. Ivanoff la parcourut pendant 25 jours, « et se dirigea plus vers le nord que vers l'est ; on sait « qu'il partit du lac d'*Ilmian* sur la côte ouest de la baie « de *Kénaisk* et qu'il y retourna. Peut-être que la rivière « *Tounta* tombe dans la baie de Kamschatzk, appelée « par Cook *Bristol-bay*. » Cette indication est intéressante.

La compagnie russe-américaine possède actuellement toute la chaîne des îles Aléoutes, la grande île *Kadiak*, la forteresse de l'Archange-Michel dans la baie *Setka* ou *Norfolk-Sound*, construite, en 1799, par M. Baranoff, agent de la compagnie, détruite en 1802 par les habitans, et reconstruite en 1804, et l'établissement Ross en Californie, sous 38° 33′, fondé en 1812.

Les revenus que la compagnie tire actuellement de son commerce de pelleteries, montent à peu près à un million et demi de roubles en papier et ses dépenses à un million.

On peut évaluer le produit total des pelleteries, depuis l'origine, de ce commerce à 46 millions de roubles en papier. La moitié en a été vendue au Chinois de Kiakhta, et le gouvernement russe en a levé un droit de plus de 10 millions. Bon *de Neuenkirchen.*

Relation de la mission de M. Crawford en Cochinchine et en Siam, d'après le journal de M. Finlayson. Londres, 1825.

L'auteur d'un ouvrage estimé sur la péninsule Indo-Chinoise ou Trans-Ganétique, M. Crawford soumit au gouverneur général des Indes Britanniques le projet d'ouvrir des relations plus intimes avec les gouvernemens de Siam et de Cochinchine, afin d'y obtenir des avantages pour le commerce anglois. Il fut chargé de cette mission; il reçut deux lettres du gouverneur général pour le roi de Siam et pour celui de Cochinchine; mais quelques autres européens, ou bien des individus de cette classe mixte nommés *Portugais*, excitèrent des préventions contre M. l'envoyé, et engagèrent les deux cours à le recevoir avec une malveillance dédaigneuse. On lui objecta que le gouverneur général n'étoit, après tout, qu'un sujet, et qu'il n'avoit pas le droit de traiter d'égal à égal avec des *rois*; sa lettre, dit-on, ne sauroit être reçue que comme celle d'un autre gouverneur de province; et l'accueil fait à son envoyé fut calculé sur ce principe. En vain M. Crawford s'écria-t-il que « le gouverneur « général étoit un homme vers qui l'univers lève des « regards pleins de respect; qu'il étoit l'ami confidentiel « du roi d'Angleterre, maître de l'Océan, etc., etc. M. l'envoyé fut obligé de se présenter les pieds nus à une audience publique, et à peine lui donna-t-on une

réponse insignifiante. Bref, la mission échoua, M. Crawford mourut de chagrin, et M. Finlayson, chirurgien et naturaliste attaché à la mission, le suivit bientôt dans la tombe, mais heureusement celui-ci avoit laissé un journal qui vient d'être publié par sir Stamford Raffles, un des hommes les plus éclairés de l'Angleterre et le fondateur de Singapore.

Nous avons déjà donné quelques extraits de cette relation, et nous en tirerons encore d'autres renseignemens.

M. B.

Géographie des Plantes, par MM. de Humboldt et Kunth. Un volume in-folio. (Sous presse.)

Les sciences ne sont que des méthodes diverses d'étudier les faits et d'en tirer des analogies qui, avec le temps, nous conduisent à des lois générales et permanentes. Vouloir les classifier d'une manière rigoureuse, ce seroit vouloir prescrire d'avance à l'esprit humain un *Non plus ultrà* qu'il ne devra pas franchir. Elles sont aussi nombreuses que les combinaisons possibles des masses de faits sous un point de vue spécial; il en doit constamment naître de nouvelles.

C'est ainsi que les bons esprits ne chercheront pas dispute à ceux qui regardent la *Géographie des Plantes* comme une science spéciale, ayant son objet distinct et séparé de celui des sciences déjà établies. Ils ne disputeront pas pour savoir si c'est une branche de la botanique ou bien de la géographie-physique; mais ils applaudiront à la fois les botanistes et les géographes qui, chacun de son côté, travailleront d'après des vues différentes, quoique concordantes, à augmenter, à classer, à raisonner nos connoissances relativement au but spécial de la géographie des plantes, qui est, *selon nous*, « de décrire la *proportion numérique*, l'*association*, la *propagation* et la *distribution* des plantes par espèces ou par familles, selon les diverses régions naturelles du globe. »

Nous pensons que ce but intéressant et important sera extraordinairement avancé par l'ouvrage que nous avons le plaisir d'annoncer ici les premiers à la curiosité du monde savant. Le nom des auteurs le recommande assez;

mais on en prendra peut-être une idée encore plus élevée en lisant les considérations préliminaires qui en sont extraites

»Incomplète comme la Géologie, mais plus neuve que cette partie de nos connoissances physiques, la Géographie des plantes a été, dès son origine, moins exposée à ces illusions de l'esprit, à ces rêveries systématiques par lesquelles l'imagination de l'homme se plaît à suppléer au défaut des faits positifs. La marche des sciences suit toujours l'esprit du siècle qui préside à leur développement. La Géographie des plantes a été cultivée avec le plus d'ardeur à cette époque heureuse où le goût de l'observation est devenu dominant, et toutes les branches de la philosophie naturelle ont adopté des méthodes plus sévères.

»Les voyageurs qui parcouroient un grand espace de terrain, qui abordoient à des côtes lointaines, ou gravissoient les chaînes des montagnes dont les pentes offrent une diversité de climats superposés comme par étages, étoient frappés à chaque instant des phénomènes curieux de la distribution géographique des végétaux : on peut dire qu'ils recueilloient des matériaux pour une science dont le nom avoit à peine été prononcé. Ces mêmes zones de végétaux, dont le cardinal Bembo, dès le seizième siècle, avoit décrit, avec tous les charmes de l'éloquence latine, l'étendue et la succession sur les flancs de l'Etna, l'infatigable et judicieux Tournefort les retrouva en s'élevant sur le sommet de l'Ararat. Il compara les flores des montagnes avec les flores des plaines sous différentes latitudes : il reconnut le premier que l'élévation au-dessus du niveau de la mer agit sur la distribution des végétaux, comme la distance au pole ou le changement en latitude.

»Le génie de Linné féconda les germes d'une science naissante; mais embrassant à la fois, dans son impatiente ardeur, le présent et le passé, la Géographie des plantes et leur histoire, il se livra, dans son mémoire *de telluris habitabilis incremento* et dans les *Coloniæ plantarum*, à des hypothèses hardies sur l'origine des espèces multipliées par la déviation accidentelle d'un type primitif, sur les variétés devenues constantes, et sur l'ancien

état de nudité de la croûte pierreuse de notre planète recevant peu à peu les végétaux d'un centre commun après de longues migrations. Haller, Gmelin, Pallas, et surtout Reinhold et George Forster, étudièrent avec une attention suivie la distribution géographique de quelques espèces; mais, négligeant l'examen rigoureux des plantes qu'ils avoient recueillies, ils confondirent souvent les productions alpines de l'Europe tempérée avec celles des plantes de la Laponie. On admettoit prématurément l'identité de ces dernières avec des espèces propres aux terres Magellaniques et à d'autres parties de l'hémisphère austral. Déjà Adanson avoit entrevu l'extrême rareté des ombellifères sous la zone torride, et préludé par-là à la connoissance d'une série de phénomènes généralement reconnus de nos jours. La description des végétaux, d'après les divisions d'un système artificiel, a ralenti long-temps l'étude de leurs rapports avec les climats. Dès que les espèces ont été arrangées par familles naturelles, on a pu démêler les formes dont le nombre augmente ou diminue l'équateur vers le cercle polaire.

»Menzel, auteur d'une flore inédite du Japon, avoit prononcé le mot : Géographie des plantes. Il est des sciences dont le nom a existé, pour ainsi dire, avant la science même. Telles ont été, il y a un demi-siècle, la météorologie, l'étude physionomique et la pathologie des végétaux, j'ose ajouter la géologie même. Ce nom, prononcé par Menzel, fut employé, vers l'année 1783, presque à la fois par Giraud Soulavie et par l'illustre auteur des *Etudes de la nature*, ouvrage qui renferme, à côté de graves erreurs sur la physique du globe, les vues les plus ingénieuses sur les formes, les rapports géographiques et les habitudes des plantes. Le manque de connoissances positives empêcha ces deux auteurs, d'un talent et d'un mérite si inégal, d'avancer dans une carrière dont ils ne savoient mesurer l'étendue. Giraud Soulavie vouloit appliquer les principes exposés dans sa *Géographie de la nature* à la *Géographie physique des végétaux de la France méridionale*; mais le contenu de son livre ne répondit guère à un titre si pompeux. On cherche en vain, dans cette Géographie des plantes, les noms d'espèces qui croissent spontanément, ou des mesures

indiquant la hauteur des stations. L'auteur se borne à quelques observations sur les plantes cultivées; observations que plus tard Arthur-Young a développées avec beaucoup de sagacité : il distingue dans une coupe verticale du Mont-Mezin, auquel est jointe non une échelle en toises, mais une échelle de la hauteur du mercure dans le baromètre, les trois zones superposées des oliviers, des vignes et des châtaigniers.

» C'est dans les derniers vingt ans du siècle écoulé que la détermination plus précise de la température moyenne et les méthodes perfectionnées des mesures barométriques ont fourni des moyens de reconnoître plus rigoureusement l'influence des hauteurs sur la distribution des végétaux dans les Alpes et dans les Pyrénées. Ce que Saussure ne put qu'indiquer dans quelques observations éparses, Ramond le développa avec la supériorité du talent qui caractérise ses ouvrages. Botaniste et géologue à la fois, il fournit dans les observations faites dans les Pyrénées, dans son voyage à la cime du Mont-Perdu, et dans son mémoire sur la végétation alpine, des données précieuses sur la Géographie des plantes de l'Europe entre les parallèles de 42 degrés de latitude. Ces données ont été multipliées par Levy, Kielmann, et surtout par M. de Candolle, dans son introduction à la troisième édition de la Flore françoise des savans et intrépides voyageurs Labillardier, Desfontaines et du Petit-Touas interrogeant la nature, presque à la même époque, dans la mer du Sud, sur le dos de l'Atlas et dans les îles d'Afrique. Des questions plus générales de géographie botanique furent traitées par deux savans distingués d'Allemagne. Dans une dissertation académique (*Historiæ vegetabilium Geographicæ specimen*), M. Strohmeyer traça le plan de la science entière en énumérant, d'une manière concise, les objets qu'elle embrasse; tandis que M. Tréviranus, dans ses Recherches biologiques, développoit d'une manière très-spirituelle quelques conjectures sur la distribution climatique non des espèces, mais des genres et des familles.

» Tel étoit l'ensemble des matériaux que l'on trouvoit dispersés dans les relations des voyageurs et les mémoires de quelques naturalistes françois, allemands et anglois,

lorsque M. de Humboldt, d'abord après son retour en Europe, publia, conjointement avec M. Bonpland, l'Essai sur la Géographie des plantes, fondée sur les mesures qui ont été exécutées depuis les 10 degrés de latitude boréale jusqu'aux 10 degrés de latitude australe. C'étoit le premier ouvrage spécialement destiné à considérer la végétation dans ses rapports divers avec la température moyenne des lieux, avec la pression, l'humidité, la transparence et la tension électrique de l'atmosphère ambiante; à fixer ses rapports d'après des mesures directes, et à dresser le tableau des plantes équinoxiales depuis le niveau de l'Océan jusqu'à 2,600 toises de hauteur. Pour faire ressortir davantage les traits caractéristiques de ce tableau, l'auteur s'étoit astreint à comparer les phénomènes de la végétation des régions tropicales avec ceux que l'on observe dans les régions froides et tempérées. Un tel travail ne pouvoit être que très-incomplet; cependant, malgré son imperfection peut-être par la grandeur imposante des objets et l'enchaînement des phénomènes qu'il présente à l'imagination, le livre de M. de Humboldt a obtenu quelques suffrages honorables, et contribué à répandre le goût pour la Géographie des plantes. Dans ces dernières quinze années, Robert Brown, Léopold de Buch, Chrétien Smith, Decandolle, Wahlenberg, Schouw, Hornemann, Kasthofer, Link, Lichtenstein, Gisecke, Chamisso, Winch, Bossi, Lambert, Wallich, Govan, Walker Arnolt, Horneschuh, Hooker, Lamouroux, Leschenault, Bory de Saint-Vincent, Pollini, Caldas, Llove, Bustamante, Aug. de Saint-Hilaire, Martius, Nées d'Esenbeck, Bartling, Steven, Parrot, Gaudichaud, d'Urville, Lesson, Schübler, Viviani, etc., ont fourni de bons matériaux propres à reculer les limites de cette science. Robert Brown, dont le nom brille du plus vif éclat dans les fastes de la Botanique, y a contribué plus qu'aucun autre par quatre mémoires célèbres sur les protéacées et sur la distribution géographique des plantes de la Nouvelle-Hollande, des côtes occidentales de l'Afrique et des terres polaires boréales. Il a commencé à examiner rigoureusement les espèces qui sont identiques dans l'un et l'autre hémisphères; il a fait connoître le premier, par des évaluations numériques, les véritables rapports qu'offrent les grandes divisions du règne végétal,

les acotylédonées, les monocotylédonées et les dicotylédonées. M. de Humboldt a suivi ce genre de recherches, en l'étendant (dans son ouvrage *de Distributione geographicâ Plantarum secundùm cœli temperiem et altitudinem montium* et dans divers mémoires publiés successivement) aux familles naturelles. Celles qui augmentent de l'équateur vers le pole sont les éricinées et les amentacées : les familles qui diminuent du pole vers l'équateur sont les légumineuses, les rubiacées, les euphorbiacées et les malvacées. En comparant les deux continens, on trouve en général, sous la zone tempérée, moins de labiées et de crucifères, et plus de composées, d'éricinées et d'amentacées dans le nouveau continent que dans les zones correspondantes de l'ancien. C'est de la distribution des formes végétales, de la prépondérance de certaines familles que dépend le caractère du paysage, l'aspect d'une nature sévère ou riante. L'abondance des graminées, plantes sociales, qui forment des vastes savanes, des palmiers et des conifères, ont influé de tout temps sur l'état social des peuples, sur leurs mœurs et le développement plus ou moins lent des arts de la civilisation. Il y a plus encore : l'unité de la nature est telle, que les formes se sont limitées les unes les autres d'après des lois constantes et immuables dont l'intelligence humaine n'a point encore pénétré le secret. Lorsqu'on connoît sur un point quelconque du globe le nombre des espèces qu'offre une des grandes familles, par exemple, celle des glumacées, des composées ou des légumineuses, on peut évaluer avec quelque probabilité, et le nombre total des plantes phanérogames, et le nombre des espèces qui composent les autres familles végétales.

» C'est avec une constance infatigable que Wahlenberg a embrassé les Flores de la Laponie, des Monts-Carpathes et des Alpes de la Suisse, Fondés sur des mesures barométriques exactes, liés aux travaux de M. Decandolle sur la France, et de MM. Parrot et Engelhart sur le Caucase, les ouvrages de Wahlenberg nous ont fait connoître les limites inférieures et supérieures des végétaux dans la zone tempérée et glaciale. Il manquoit un chaînon entre les observations de l'Europe et celles de la zone torride. Cette lacune a été remplie par le grand

géologue M. Léopold de Buch, qui, après avoir mesuré la hauteur des glaces éternelles au-delà du cercle polaire, a tracé, conjointement avec l'infortuné botaniste norvégien M. Smith, le tableau de la Géographie des plantes dans l'Archipel des Canaries. Des voyageurs anglois ont fait connoître récemment la végétation de l'Himalaya, dont la pente septentrionnale, par le rayonnement de la chaleur des hautes plaines circonvoisines, se trouve dénuée de neiges, et inaccessible aux parties phonérogames à une hauteur prodigieuse. Les expéditions maritimes de Krusentern, Kotzebue, Freycinet, Scoresby, Parry et Duperrey ont multiplié, depuis les Malouines et les îles Mariannes jusqu'à Unalaska et au détroit de Barrow, les observations de Géographie botanique dans ce vaste champ en partie illustré par les travaux de Commerson, de Banks, de George Forster et de Gisecke.

» Tant de matériaux renfermés dans les mémoires écrits en différentes langues, méritoient sans doute d'être recueillis avec soin, comparés entre eux, employés à enrichir une des plus belles parties de la philosophie naturelle. La première édition de l'*Essai sur la Géographie des plantes*, qui se trouve à la tête de l'ouvrage de MM. de Humboldt et Bonpland, est épuisée depuis plusieurs années. On a eu le projet de la réimprimer avec quelques additions, mais M. de Humboldt préfère de le remplacer par un ouvrage entièrement différent, par une Géographie des plantes qui embrasse l'un et l'autre hémisphères, et pour laquelle il a réuni avec soin, depuis plusieurs années, un grand nombre de matériaux. L'ancien ouvrage ne traitoit spécialement que de la végétation équinoxiale du Nouveau-Continent. Composé, pour ainsi dire, à la vue des objets, au pied des Cordillères; il a paru longtemps avant le grand travail des *Nova Genera et Species plantarum æquinoctialium orbis novi*, dans lequel M. Kunth a décrit quatre mille trois cents espèces de plantes tropicales recueillies par MM. de Humboldt et Bonpland. Ce travail (sept volumes in-folio avec 720 planches) ne servira pas seulement à rectifier et à compléter l'indication des espèces dans le Tableau des régions équinoxiales, publié en 1807; il fournira aussi, d'après la discussion des mesures barométriques, et d'après l'examen scrupuleux

d'un plus grand nombre d'espèces qu'on ait jamais employé pour ce but, des données intéressantes (coefficiences numériques) sur la distribution des plantes équinoxiales dans les plaines et sur les montagnes, en divisant ces dernières par zones superposées dont chacune a la largeur de 500 mètres. Déjà M. Kunth, dans le dernier volume des *Nova Genera*, a présenté les Flores spéciales du Vénézuéla, de Cundinamarca, de Quito et du Mexique. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui n'offrira pas seulement l'inventaire raisonné des faits que présentent les mémoires publiés jusqu'à ce jour dans les différentes parties de l'Europe et de l'Amérique; il sera enrichi de matériaux inédits que l'auteur doit à l'amitié de plusieurs botanistes et voyageurs qui ont entendu le domaine des sciences.

» La Géographie des plantes est une science mixte qui ne peut s'élever sur une base solide qu'en empruntant à la fois des secours à la botanique descriptive, à la météorologie et à la géographie proprement dite. Comment résoudre le problème intéressant, quelles plantes cryptogames, quelles graminées, quelles dicotylédonées sont spécifiquement identiques dans l'ancien et le nouveau continent, sous les zones tempérées australes et boréales, sans consulter dans les herbiers les espèces voisines, sans posséder la connoissance la plus exacte de la structure et des caractères essentiels des espèces? Comment juger de l'influence que les agens extérieurs, les modifications de l'atmosphère et du sol, sa température, sa pression, son humidité, la charge électrique et l'extinction des rayons de lumière qui la traversent, exercent sur la végétation sans connoître l'état actuel de la météorologie et de la physique en général? Comment reconnoître les lois de la nature, d'après lesquelles les tribus des végétaux sont distribuées sur les continens et au sein des mers à diverses latitudes et à diverses hauteurs; sans être muni d'instrumens propres à mesurer les stations alpines, le décroissement de la chaleur sur la pente des montagnes et dans les couches supperposées de l'Océan, les inflexions des lignes isothermes, la répartition inégale des températures entre les différentes saisons de l'année, sur les côtes et dans l'intérieur des continens? Si la Géogra-

phie des plantes n'a pas fait jusqu'ici les progrès rapides auxquels on devoit s'attendre après un si grand nombre de voyages scientifiques, c'est parce que, d'un côté, les botanistes se trouvent souvent dépourvus de moyens qui sont nécessaires pour mesurer la hauteur des lieux et les modifications de l'atmosphère; tandis que, de l'autre, les physiciens, ou ne possèdent pas les connoissances de botanique indispensables à la détermination des espèces, ou négligent de former des herbiers dans les lieux dont ils ont fixé l'élévation absolue par de bonnes méthodes hypsométriques (1).

» M. de Humboldt, qui a herborisé avec ardeur pendant cinq ans dans les régions équinoxiales, tantôt seul, tantôt conjointement avec son ami M. Bonpland, a été, depuis son retour en Europe, éloigné, par d'autres occupations [illegible] l'étude de la botanique descriptive. Désirant cons-[illegible]ment de rendre ses travaux moins imparfaits, il s'est [illegible]ié, pour l'ouvrage que nous annonçons, M. Kunth, qu[illegible] par ses talens et par l'importance de ses nombreux [illegible]x, [illegible]upe une des premières places parmi les bo[illegible]es [illegible] notre temps. L'ouvrage sera rédigé par M. [illegible] Hum[illegible]dt; les mémoires ou notes explicatives [illegible] Kunth, seront signées du nom de ce savan[illegible].

» Au[illegible] ouvrage général de ce genre n'a encore paru

(1) Ici, nous aurions voulu que les auteurs ajoutassent quelques mots sur la nécessité d'avoir des idées géographiques, de bien concevoir les régions physiques non seulement d'après la méthode des *bassins* ou de la circonscription par les lignes de crête, mais encore d'après la méthode des *massifs* et des *terrasses* ou de la circonscription par les lignes du plus bas niveau. Cette méthode, en s'étendant et en se modifiant, doit nous conduire à distinguer les régions physiques d'après l'*ensemble de tous leurs caractères*, à l'instar des familles naturelles. Elle se trouvera essayée sur l'Europe dans le volume VI du *Précis de la Géographie universelle*, et combinée avec une climatologie nouvelle de cette partie du monde. Nous croyons que cette manière de voir la géographie physique est ce qui manque essentiellement aux botanistes qui se sont occupés de la Géographie des plantes. L'érudition historique critique est un autre élément nécessaire de cette science. L'une et l'autre condition se trouveront remplies chez un voyageur universel comme M. de Humboldt, et chez M. Kunth, nourri de la philosophie scientifique des Allemands et compatriote de M. Ritter, le géographe le plus penseur que nous connoissons. (*M. B.*)

en France. L'*Essai élémentaire de Géographie botanique*, par M. Decandolle, renferme beaucoup de vues neuves et ingénieuses; mais l'auteur a été restreint à un petit nombre de pages, son mémoire ayant été destiné pour le Dictionnaire des sciences naturelles. Il n'y a que les littératures danoises et allemandes qui puissent se flatter jusqu'ici de posséder un ouvrage plus complet. Cet ouvrage est l'excellent traité de M. Schouw ayant pour titre: *Elémens d'une Géographie universelle des végétaux* (1). L'auteur, déjà connu avantageusement par une dissertation *de sedibus originariis plantarum*, appartient à ce petit nombre de voyageurs qui, botanistes et physiciens à la fois, comme MM. Ramond, Wahlenberg, Decandolle, Parrot, Léopold de Buch, Ch. Smith et Pollini, ont déterminé simultanément les espèces, la hauteur des stations et les températures moyennes des lieux. M. Schouw a étudié avec une noble ardeur la végétation de l'Europe depuis la Péninsule scandinave jusqu'au sommet de l'Etna. Ses Elémens, publiés il [illegible] ans, mériteroient encore d'être traduits en franç[illegible]; [illegible] sont accompagnés d'un atlas botanique, et portent l'empreinte d'un esprit plein de justesse et d'une connoissance étendue des faits dont l'auteur a augmenté le nombre. Dans l'ouvrage danois se trouvent réunis avec soin les observations de géographie botanique que M. de Humboldt a fait connoître successivement. Celui-ci, à son tour, va puiser dans les Elémens de M. Schouw tout ce qu'ils renferment de neuf et d'important; mais les deux ouvrages n'auront d'autres ressemblances que celle qui naît de la nécéssité de discuter une partie des mêmes problêmes. »

Ces vues générales donnent une haute idée de l'esprit dans lequel est conçue la *Géographie des plantes* de MM. de Humboldt et Kunth. L'abondance extrême de matériaux inédits ou inaccessibles à d'autres savans nous garantit un ouvrage riche en détails neufs. L'exécution

(1) Les *Nouvelles Annales des Voyages* ont donné trois analyses des principales parties de cet excellent ouvrage. Nous sommes très-flattés de voir notre opinion favorable adoptée par des juges aussi compétens.

matérielle, l'impression du superbe in-folio que le texte doit former, celle des vingt planches, en partie d'après les desseins de Rugendas, enfin le nombre très-limité des exemplaires qui en seront tirés, feront encore de cet ouvrage savant un des livres de luxe les plus magnifiques.

Colomb, ou *Mélanges américains*, *par M. Rœding*, en allemand. Recueil périodique. Hambourg, 1825.

Les relations intimes de la ville de Hambourg avec l'Amérique nous faisoient espérer qu'on trouveroit dans ce recueil des communications neuves et curieuses. Nous avons été *désappointés* en grande partie. Les articles des dix premiers numéros sont des fragmens des relations angloises, déjà connues ou des résumés des événemens ...litiques, des actes publics; enfin, c'est un journal cal...é pour amuser et instruire les gens du monde et non ...r accroître la masse de nos connoissances. On y ... cependant quelques notices neuves sur le com... entre l'Allemagne et l'Amérique. Parmi les mélanges d'histoire naturelle, nous revoyons avec étonnement la fabuleuse anecdote de Stuart Cochrane, sur *les éléphans carnivores*.

Un citoyen de Hambourg, M. Ebeling, le digne continuateur de Busching, faisoit mieux, mais il ne se vit pas bien récompensé de ces concitoyens. M. Rœding, en compilant d'après le goût des Hambourgeois, devroit tâcher de servir quelquefois les intérêts de la science.

IV.

NOUVELLES.

Mort du docteur Hemprich.

Le docteur Hemprich est une nouvelle victime du climat brûlant d'Afrique. Il augmente la nombreuse liste de ceux qui ont péri en cherchant à pénétrer dans l'inté-

rieur de cette contrée. Depuis cinq ans, il poursuivoit cette noble tâche, de concert avec son ami le docteur Herrenberg, et tout faisoit espérer que la science retireroit de grands avantages de ses savantes investigations, lorsque la mort est venue le frapper, à Massaoua, capitale actuelle de l'Abyssinie, le 30 juin de l'année dernière, à l'âge de trente ans. Les nouvelles reçues des voyageurs, datées du 28 avril, faisoient concevoir les meilleures epérances.

« L'Abyssinie, écrivoient-ils, est un pays si tranquille, « si hospitalier, que nous y avons bien vîte oublié toutes « les fatigues de notre long voyage. Nous nous empressons « d'examiner soigneusement les objets curieux qui « abondent autour de nous, pour en augmenter nos col- « lections. Le firman du pacha d'Egypte, et les bonnes « recommandations que M. Salt, et les prêtres abyssins « que nous avons trouvés au Caire, nous ont fournies pour « les grands de cet empire chrétien, nous obtiennent « l'accueil le plus favorable; aussi comptons-nous visiter « la Haute-Abyssinie, peut-être même irons-nous jusqu'à « Gondar et atteindrons-nous les cîmes neigeuses du « Semehe. On parle ici d'éléphans, de rhinocéros, de « lions, comme chez nous de chevreuils. Hemprich a « entrepris une tournée préliminaire aux environs de « l'Artiko et vers le mont Gédam; il a fait connoissance « avec une quantité de plantes et d'animaux curieux. Il « en rapporte le renard (1) des côtes, l'élégante antilope- « modoque, un grand singe, et vingt sortes de jolis oi- « seaux inconnus.

« Tous les objets de première nécessité sont ici bons et « à bon compte, de façon que nous espérons bien pouvoir « aller facilement, pendant quatre à cinq mois, avec « l'argent que nous avons. L'Abyssinie seule nous dédom- « magera des dépenses de notre expédition. Riches de « nos trésors en histoire naturelle, nous retournerons, « aux approches de l'hiver, au Caire par la route de « Cosseïr; et, au printemps prochain, nous serons dans « les bras de nos amis!

En envoyant le duplicata de cette lettre, le 15 mai, le docteur Herrenberg annonce que Hemprich doit revenir

(1) *Canis riparius.*

dans peude jours, et que, pour lui, il continue à s'occuper, à Massaoua, de l'examen des mammifères (au nombre de plus de 300), dont, conjointement avec Finzi (1), il a déjà dessiné une grande partie.

La lettre suivante est du Caire, en date du 26 septembre. M. Herrenberg s'exprime ainsi :

« Tout est perdu! Toutes nos espérances sont évanouies! « Hemprich est mort dans mes bras, le 30 de juin. Il « étoit revenu sain et sauf, le 21 mai, de sa tournée, le « long des côtes, lorsqu'il fut atteint, ainsi que quatre de « ses compagnons de voyage, de la fièvre endémyque à « Massaoua, dont moi-même j'avois déjà été attaqué, « mais qui, grâce au secours de la médecine, m'avoit « quitté depuis deux jours. Deux de nos Arabes et Falken« stein ont eu bien de la peine à s'en tirer. Niemeyer (2) « est mort le 15 juillet. Pour moi, affoibli par la fièvre, « par les peines et les fatigues que je me suis données en « soignant Hemprich, j'étois malade et sans forces. Fal« kenstein, toujours dangereusement affecté d'obstruc« tions au foie, suites de la fièvre, ne pouvoit marcher « qu'à l'aide d'un bâton, et sera encore plusieurs mois « sans pouvoir être d'aucun secours. Plusieurs de nos « autres domestiques ont éprouvé de nouvelles attaques « de fièvre. Le peintre seul a conservé toute sa santé. Les « maladies qui ont duré deux mois, nous ont enlevé le « plus beau de notre temps et la meilleure partie de notre « argent. Pour sauver ceux qui restoient, ainsi que les « collections que nous avions ramassées, et afin de ne « pas dépasser les sommes qui nous ont été accordées par « S. M. (3), nous avons dû renoncer à pousser plus loin « notre voyage, pour quitter aussitôt que possible Mas« saoua. Je suis donc parti pour le Caire, où je suis arrivé « après bien des périls et de nouvelles attaques de fièvre « et d'où je me rendrai à Alexandrie, où je compte m'em« barquer aussitôt pour Trieste. Depuis le commencement

(1) C'étoit un peintre italien que les voyageurs avoient trouvé à Suez, et qu'ils avoient emmené avec eux.

(2) Falkenstein et Niemeyer étoient déjà au service de nos voyageurs en 1823.

(3) Le roi de Prusse.

« de l'année nous avons recueilli, sur les côtes de la mer « Rouge, 30 mammifères, 700 oiseaux, 100 amphibies, « 300 poissons, 20 caisses d'insectes, 6 grandes caisses « en fer-blanc contenant des mollusques, des reptiles « dans l'esprit de vin, une caisse de corail, 30 paquets « de plantes, une caisse de minéraux, etc. »

Il est bien à regretter que ce voyage ait été interrompu d'une manière si funeste; depuis cinq ans que ces deux savans exploroient l'Afrique, ils avoient visité les déserts de la Lybie, l'Egypte, la Nubie, les côtes de la mer Rouge, l'Arabie et la Syrie. Aucun obstacle ne les avoit arrêtés, leur constante amitié leur avoit fait braver tous les périls.

La ville de Berlin jouit déjà d'une grande partie des trésors scientifiques, recueillis par les deux savans voyageurs. *(Feuilles allemandes.)*

Voyage de M. de Langsdorff dans le Brésil.

L'empereur Alexandre avait assigné 50,000 roubles, pour la première année d'un voyage de M. de Langsdorff dans l'intérieur du Brésil, afin que ce savant pût s'adjoindre quelques compagnons instruits, des domestiques, des instrumens, des bêtes de somme, et tout l'attirail nécessaire. Sa Majesté a accordé encore généreusement 12,000 roubles pour chacune des années suivantes et pour un temps indéterminé. En outre, il a été assuré au voyageur conseiller d'état un traitement considérable sur la caisse du consulat général. Avec d'aussi riches moyens, son entreprise ne peut qu'avoir les plus avantageux résultats. L'envie avoit répandu, dans les gazettes allemandes, le bruit que la société de voyage de M. de Langsdorff s'étoit dissoute, et que le voyage dans l'intérieur du Brésil n'auroit pas lieu. Ce mensonge se trouve réfuté par les nouvelles suivantes qu'il a fait parvenir à ses amis et à ses parens en Allemagne, et qui sont datées d'*Imperial Cidade de Ouropreto Provincia de Minas, Geraes, le* 6 *septembre* 1824. « Vous savez, par ma dernière lettre, que depuis le mois de mai dernier, j'ai quitté ma colonie de Mandioca, et que je me trouve maintenant en voyage. Je

n'avance pas vite, à la vérité, parce que nous sommes obligés de prendre de toute part des précautions. Mais mon voyage sera intéressant. Nous avons recherché la source de deux grandes rivières, le Rio da Pomba et le Rio do Montes, et nous l'avons déterminée géographiquement. Le cours de la première étoit presque entièrement inconnu, même du gouvernement. Nous avons visité dans son voisinage une nouvelle mine d'or, dont on a retiré, en quatre mois, par le lavage, 12,000 liv. de sable d'or. Ensuite nous avons pénétré dans le pays de plusieurs tribus d'Indiens, dont la plus remarquable est celle des Puris. La température froide (2 degrés de Réaumur) dans ces contrées ne nous a pas permis de trouver beaucoup de papillons et d'insectes; mais nous avons tiré beaucoup d'oiseaux. Nous avons découvert une grande quantité de remèdes aussi efficaces qu'importans, de simples et de racines dont la connoissance enrichira les pharmacies. M. le botaniste Riedel a déjà une riche collection de plantes. M. Rugendas, peintre de paysages, travaille beaucoup. Quant à moi, je m'occupe principalement des objets qui tiennent à la géographie et à la statistique. Le gouvernement du pays me seconde pour faciliter mon voyage. Je resterai encore jusqu'à la fin de cette année (1824) dans la province de Minas Geraes. Maintenant je me rends au Rio San Francisco. L'année prochaine (1825) je pénétrerai vraisemblablement dans la province de Goyaz. » Le voyage de M. de Langsdorff doit durer au moins deux ans.

Nouveaux ouvrages anglois.

M. Murray annonce la publication prochaine de la *Relation des découvertes récentes* faites en Afrique, dans les années 1822-24, par le major *Dixon Denham*, le capitaine *Hugh Clapperton* et le docteur *Oudney*, rédigée par M. *Denham*. Mais, d'après un avis particulier, l'impression est à peine commencée.

On nous annonce comme bien plus avancée l'impression des *Voyages de découvertes* sur la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande dans les années 1817-1822, par le capitaine *King*. Il est agréable de savoir que l'ouvrage sera in-8°, quoique splendidement imprimé, et orné de cartes et de gravures. Les ruineux in-4° paroissent enfin passer de mode.

C'est cependant in-4° que le capitaine *Parry* donnera son *troi-*

sième Voyage, qui sera accompagné d'appendices ou journal du voyage précédent.

On a traduit de l'espagnol les *Mémoires historiques* de M. *Funes* sur les Provinces-Unies de la Plata.

Un ouvrage bien plus instructif, est la *Narration d'un séjour de vingt années dans l'Amérique méridionale*, par M. *Stevenson*. Nous en rendrons compte avant peu.

VOYAGE DU CAPITAINE EDWARDSON

A LA CÔTE MÉRIDIONALE

DE TAVAÏ-POENAMMOU,

Du 6 novembre 1822 au 28 mars 1823;

Rédigé par M. Jules de Blosseville, enseigne de vaisseau, d'après le journal et les observations du capitaine.

Le capitaine Edwardson avoit été chargé, par le gouvernement du New-South-Wales, de recueillir du *phormium* sur la côte méridionale de Tavaï-Poenammou; on lui donna le commandement du *Snapper*, sloop colonial de 29 tonneaux; il partit de Sydney le 6 novembre 1822, et reconnut, le 19, la côte de la Nouvelle-Zélande: trompé par l'apparence des terres (1), il donna dans la baie *Chalky*, croyant entrer dans la baie *Dusky*, et mouilla à l'extrémité du bras *Canaris*, sous une petite île, par six brasses d'eau. Le vent

(1) L'extrémité de la plupart des pointes qui se trouvent dans les environs des baies Dusky et Chalky a une forme singulière; c'est celle des doigts de la main levés.

souffloit avec force, et la mer étoit si creuse, qu'en passant près de la pointe nord de l'entrée, le navire toucha légèrement sur un des rochers qui portent le nom de *la Providence*, quoiqu'ils soient ordinairement recouverts par seize pieds d'eau. Les vents soufflèrent du nord en tourmente pendant toute la journée: le lendemain, ils varièrent du nord-est à l'est avec la même violence; le 22, au sud-est, est-sud-est et sud-sud-est, en tourbillons; et, le 23, ils sautèrent du sud-est au nord-ouest; ils étoient accompagnés de gros nuages, de pluie et de grêle. Le 24, le temps devint plus modéré, mais fut encore pluvieux, les vents étant au nord-nord-est. Le 25, enfin, il fit beau temps, avec des vents du nord-est au sud-est.

Le capitaine Edwardson profita de ce beau jour pour examiner le pays; il trouva les hautes montagnes couvertes de neige à un tiers de leurs sommets. Les bois étoient fourrés et impénétrables, et on ne pouvoit s'avancer dans les terres qu'en suivant le lit des ravines. Ses recherches furent d'ailleurs inutiles au but de sa mission, car il n'aperçut pas une seule plante de phormium. Le 29, il changea de mouillage, et s'amarra dans le petit havre qui porte le nom de *Port du Sud*. Il y étoit à peine mouillé, qu'il accueillit à son bord plusieurs matelots d'un navire américain, *the General Gates*, capitaine Riggs,

abandonnés depuis dix-sept mois sur cette côte pour y faire la chasse des phoques. Ces malheureux étoient dans l'état le plus déplorable et semblables à des squelettes ; ils avoient vécu, dans la plus grande détresse, au milieu d'horribles angoisses, ayant à redouter également et la famine et les armes des naturels. Tous les secours prescrits par l'humanité leur furent aussitôt prodigués ; mais leurs estomacs affoiblis ne purent recevoir d'abord que du thé. Lorsque ces pauvres matelots furent laissés par leur bâtiment, au nombre de douze, on leur donna deux barils de lard salé et pour huit mois de provisions sèches ; mais, bientôt après, l'endroit où ces vivres étoient cachés fut découvert par les sauvages habitans ; ils s'en emparèrent, après avoir tué un jeune novice qui les gardoit, et le dévorèrent : aussi, depuis huit mois environ, les Américains étoient chassés de place en place par les insulaires ; deux d'entre eux avoient été atteints et mangés aussitôt. Leur cabane, à Chalky-Harbour, contenoit quelques échantillons dégoûtans de leurs vivres ordinaires auxquels ils se trouvoient bien heureux de joindre quelquefois un peu de poisson ou de la chair de phoques. Il leur restoit encore une très-petite quantité de poudre qui, partagée également entre tous, étoit leur seule ressource pour allumer du feu au milieu des bois lorsqu'ils s'y trouvoient égarés. Malgré cette

déplorable situation, ils avoient rassemblé 1,165 peaux de phoques à fourrures sur divers points de la côte. M. Edwardson consentit à les prendre à son bord. Peu de jours après, les Américains, ayant repris des forces, partirent, avec leur canot, pour faire une excursion à Windsor, petite rivière à quelques lieues vers le sud-est, où des embarcations peuvent entrer.

Un long séjour sur cette côte avoit donné à ces matelots une grande expérience; leurs conseils détournèrent M. Edwardson du projet qu'il avoit formé de se rendre sur-le-champ dans le détroit de Foveaux, très-peu connu alors. Comme on l'assura qu'il n'y trouveroit le temps modéré ou bien établi qu'au mois de février, il pensa que, s'il vouloit tenir la mer, le mauvais temps rendroit la perte de son navire presque inévitable, à cause de la violence du vent qui souffle successivement de tous les points de l'horizon et de la hauteur prodigieuse des lames qui s'élèvent quelquefois dans l'espace d'une heure, sans le moindre indice qui l'annonce d'avance. On avoit cru que le *Snapper* seroit assez grand pour naviguer sur cette côte; il n'étoit plus temps de se repentir du choix qu'on en avoit fait pour cette navigation. Heureusement, le petit navire se comportoit très-bien dans toutes les circonstances.

Pendant la relâche à la baie Chalky, depuis le 20 novembre jusqu'au 26 décembre, les vents du

nord-nord-ouest à l'ouest-nord-ouest furent accompagnés de gros temps, de grains pesans et de pluie; ceux de sud-est amenèrent un temps modéré et clair; mais on ne jouit vraiment que d'un seul beau jour.

Le 12 décembre, Collins, patron du canot des Américains, arriva à bord, avec la nouvelle que lui et ses compagnons avoient été mis en déroute par trois doubles pirogues pleines d'hommes, de femmes, d'enfans et d'un grand nombre de chiens. Ces malheureux, surpris à l'improviste, abandonnèrent tout ce qu'ils avoient, et s'enfoncèrent dans les bois en se dirigeant vers la baie Préservation, qu'ils traversèrent sur des espèces de *catamarans* construits à la hâte avec du bois flotté; ils arrivèrent tous de cette manière les uns après les autres, excepté un seul homme, qui ne fut jamais retrouvé. Bientôt on aperçut une troupe de naturels qui s'avançoient à travers les buissons en faisant le tour de la pointe du sud. M. Edwardson alla vers eux dans son petit canot, et fut bien étonné d'apercevoir au milieu de leur troupe un blanc qui l'appeloit en anglois, ainsi qu'un autre homme appelé Stuart; tous deux se disoient ses compatriotes. M. Edwardson les conduisit à bord avec trois chefs. Ce Stuart avoit été amené de l'île des Kangaroos pour s'établir à la Nouvelle-Zélande avec une femme du pays et deux enfans; mais, ayant été fait prisonnier avec

sa famille par les naturels, il avoit adopté leurs mœurs, et servoit de pilote aux chefs Païhi, Tapi et To Ouherroa sur tous les points de la côte, en leur indiquant les différentes retraites des Américains. Les chefs se comportèrent très-bien à bord du *Snapper;* on les fit consentir à rendre le canot dont ils venoient de s'emparer.

Le 18 déc., le navire *the General Gates* mouilla dans le port du Nord; le capitaine Riggs réclama les peaux de phoques; toutes lui furent rendues, à l'exception de celles qui appartenoient à trois matelots que le sentiment de leurs souffrances passées empêcha de retourner sur leur ancien bâtiment, dont l'équipage perdit ainsi huit hommes, en comptant les quatre qui avoient été mangés et celui qui s'étoit égaré. Le 22, on envoya des canots à Windsor pour reprendre le butin fait par les sauvages; le chef Païhi força les femmes de le rendre, malgré tous les efforts et les instances qu'elles firent pour conserver ce qu'elles avoient pris. Païhi et James Coddell, le premier des deux Anglois, s'embarquèrent sur le *Snapper.*

Le 26, le *Snapper* sortit de la baie Chalky par le canal du Sud, et fit route pour le détroit de Foveaux. Le 27, on vit au nord le pays habité par la tribu de Païhi, dont le village s'élevoit au fond d'une baie ouverte et sur le penchant d'une colline. A cinq heures et demie du soir, on contourna

Old-man's-bluff-point (grosse pointe du Vieillard), et on laissa tomber l'ancre dans le port Macquarie, par trois brasses et demie. En cherchant inutilement un meilleur mouillage, M. Edwardson visita les maisons des naturels bâties sur la pointe de l'entrée, et formant le village du chef To Ouherroa; mais elles étoient désertes; on eut soin de n'y rien déranger. Cette partie de la côte produit du phormium dans la plus grande abondance; mais il n'y a pas de bois pour chauffer l'eau nécessaire à sa préparation.

Le 29 décembre, on mit sous voiles pour l'île de Rouabouki, dépendante d'un petit archipel qui, s'étendant du nord au sud, forme une espèce de barrière dans la partie orientale du détroit de Foveaux. Un canot fut envoyé pour sonder, et ensuite le *Snapper* mouilla dans un bon port de la côte ouest, auquel il donna son nom : l'île entière fut appelée *Goulburn*, en l'honneur du secrétaire du gouvernement du New-South-Wales, qui s'est vivement occupé des avantages qu'on peut retirer du phormium. Cet endroit est important pour la culture de cette plante utile, et préférable à tous les autres points de la côte méridionale.

M. Edwardson, accompagné de James Coddell, devenu son interprète, du chef Païhi et de cinq matelots bien armés, se rendit par terre au village des naturels, qui étoit éloigné d'environ

deux milles. Dans cette excursion, il traversa des champs de phormium très-étendus, et trouva tout conforme au rapport qui lui avoit été fait sur la situation et la population du village, et sur l'abondance de cette plante. On engagea deux femmes à venir travailler près du navire, en leur promettant des hameçons, des clous, des couteaux, des ciseaux, des haches, des rasoirs et des grains de verroterie. On avoit embarqué à Sydney deux machines, une grande et une petite, destinées à séparer la partie fibreuse des feuilles du phormium de leur enveloppe; mais ces instrumens ne répondirent pas à l'attente qu'on en avoit conçue, et devinrent l'objet des plaisanteries des naturels. On fut donc obligé de renoncer à l'emploi de ces machines, et de recourir à d'autres moyens pour faciliter le travail des femmes. Les matelots du *Snapper*, après avoir coupé le phormium, l'enterroient dans de grands trous ou le plaçoient dans des courans d'eau; mais, au bout de plusieurs jours, il n'avoit subi aucune altération : on se vit donc réduit à le faire bouillir dans de grandes chaudières, opération d'autant plus longue et plus difficile, qu'on ne trouve jamais de bois de chauffage dans les endroits où le phormium croît en abondance. Dix hommes ayant travaillé pendant huit heures à faire bouillir, puis à préparer le phormium avec la grande machine, n'en produisirent que seize

livres, quantité bien inférieure à celle que les femmes pouvoient fournir. En effet, une femme qui travaille avec une grande activité peut en apprêter neuf livres par jour; mais on peut prendre, pour terme moyen d'un travail soutenu, à peu près cinq livres. Le phormium qui avoit bouilli pendant douze heures et celui qui n'étoit resté dans la chaudière que la moitié de ce temps, paroissoient à peu près dans le même état. Le seul instrument employé par les femmes est une coquille de moule qu'elles aiguisent sur des pierres; elles s'asseyent par terre, tiennent la coquille de la main gauche en l'appuyant sur l'orteil du pied droit, et tirent la feuille à elles avec l'autre main.

Pendant la relâche au Port-Snapper, un canot fut presque toujours employé à la chasse des phoques; on en tua un bon nombre. Le temps fut généralement mauvais, les vents se tenant au sud-ouest, ouest-sud-ouest, ouest-nord-ouest. Le 1er janvier 1823 particulièrement, le vent souffla avec violence de l'ouest-nord-ouest, et fut accompagné de grains subits et fréquens; la mer étoit trop grosse pour qu'on pût débarquer sur le rivage.

Le 18 janvier, le *Snapper* ayant appareillé, vint mettre en panne devant Old-man's-bluff-point: M. Edwardson débarqua à l'ouest de cette pointe et vis-à-vis des maisons sur une belle plage; mais il

ne trouva au village que les femmes et les enfans ; le chef To Ouherroa étoit absent avec les hommes. Continuant sa route, le petit bâtiment étoit, à midi, par 46° 57′ sud ; il passa entre l'île du Centre et la Grande-Terre ; ce passage dangereux étoit favorisé par une forte brise. A trois heures, il entra dans la baie de Païhi ; mais, n'y trouvant pas d'abri, et la houle étant trop forte pour qu'on pût communiquer avec la terre, le cap fut remis au sud, et on resta en panne pendant la nuit. Le lendemain, on se rapprocha de la côte ; le *Snapper* entra dans la baie, et le capitaine débarqua pour se rendre au village de Païhi, avec qui il vouloit conclure un marché pour du phormium. Les relations avoient jusqu'alors été très-amicales : tout à coup les naturels conçurent le projet de s'emparer des Anglois et de les massacrer : le succès de leur infâme projet tint à fort peu de chose.

Voici comme M. Edwardson raconte cet événement : « Je venois de renvoyer mes matelots au » canot avec le phormium qui avoit été payé, » lorsque Toupi, chef de l'île de Rouabouki, leur » conseilla, par l'organe de James Coddell, de te- » nir leurs armes prêtes et de lancer leur canot à » la mer dès qu'ils le pourroient : dans ce mo- » ment, je me trouvois séparé de James et de mes » compagnons, et je m'avançois du côté des jar- » dins, lorsqu'heureusement je compris, par quel-

»ques mots échangés entre Païhi et les naturels, »qu'ils méditoient une trahison, et que le chef, »sans vouloir s'en mêler, y donnoit son consente- »ment. Aussitôt, et sans savoir ce qui pouvoit »être arrivé à mes gens, je marchai en hâte vers »la grève en me tenant très-près de Païhi; j'étois »résolu de me venger, sur lui et sur un jeune en- »fant qu'il tenoit sur son dos, du mal qui me se- »roit arrivé; mais je me promettois en même »temps de continuer notre commerce, si j'étois »bien traité. En arrivant sur le bord de la mer, »James et les autres Anglois me dirent de me »presser, et de m'embarquer dans le canot qui »étoit un peu au large, parce que l'intention des »naturels étoit de l'enlever et d'attaquer ensuite »le bâtiment. J'entrai aussitôt dans le canot, et »nous nous dirigeâmes vers le *Snapper*, laissant »Païhi libre de nous suivre dans ses pirogues avec »les pommes de terre qu'il vouloit vendre. Il ar- »riva bientôt à bord, et je lui reprochai vivement »sa perfidie; mais il soutint effrontément qu'il »n'avoit aucune connoissance du complot. Je me »séparai de lui, en promettant de rester en paix, »de commercer et de lui faire des cadeaux, s'il »vouloit être franc et tranquille; mais en le me- »naçant, s'il massacroit encore des blancs, de »revenir dans son pays et de le ravager. Je l'assu- »rai aussi que, dans dix-huit jours, je serois de »retour dans la baie pour prendre le phormium

» qu'il auroit préparé. James me demanda de res-
» ter avec Toupi pour aller à Rouabouki. J'y con-
» sentis, et nous nous séparâmes en bonne intel-
» gence. Ce fut alors que je m'aperçus que, pen-
» dant notre séjour à terre, le frère de Païhi et un
» autre naturel se trouvoient à bord du sloop :
» c'est donc à la crainte qu'ils ne fussent sacrifiés
» par représailles et à la Providence que nous
» dûmes notre salut. Une autre circonstance y con-
» tribua aussi un peu : le chef Toupi, craignant
» que, si on attaquoit le canot, le navire ne re-
» vînt à son île et n'y détruisît tout son peuple,
» dévoila le projet et s'y opposa de tout son pou-
» voir. »

Le 20 janvier, à midi, M. Edwardson fit route pour le Port-Mason : craignant, d'après la forte apparence de mauvais temps, de ne pouvoir atteindre l'entrée, il se dirigea sur l'*Easy-harbour*. Le sloop passa entre les îles et mouilla par quatre brasses ; le vent souffloit du nord avec des grains fréquens et une pluie abondante ; le 21, il redoubla de force ; de violentes rafales descendoient des montagnes depuis l'est jusqu'au nord-ouest ; les grains de pluie et la grêle se succédoient. Le 23, le temps devint plus modéré, et M. Edwardson visita les environs de son mouillage. Il trouva l'eau douce stagnante et mauvaise ; les buissons touffus étoient mêlés de ronces, de fougère et de lianes (*brush and supple packwire*) ; le terrain se

composoit de rochers stériles ou de terreau formé de plantes en décomposition; on ne voyoit pas un seul grand arbre. Des phoques à crins se cachoient dans les halliers les plus fourrés; on tua un grand nombre d'oiseaux, entre autres des linotes, des *poé*, des *whattle-birds* et des *saddle-backs*. Le phormium étoit peu abondant, mais quelques touffes étoient d'une beauté remarquable; on voyoit des feuilles qui avoient jusqu'à quinze pieds de longueur. Le mauvais temps empêcha de visiter *Kackakow*, une des îles qui abritent l'Easy-harbour; elle est devenue intéressante par le long séjour qu'un Anglois y a fait. Ce malheureux, poursuivi par les naturels, et craignant de devenir leur proie, s'étoit caché dans une caverne de cette île, où il vécut de coquillages : au bout d'un long espace de temps, il fut recueilli par un bâtiment et ramené au Port-Jackson.

Le 6 février, les vents ayant passé de l'ouest au sud-ouest, on remit en mer; et, pendant toute la traversée, M. Edwardson prit un grand nombre de relèvemens pour construire sa carte. Le 8, le *Snapper* entra dans *Cod-fish-harbour* (port de la Morue), formé par l'île qui porte ce nom (1), et

(1) Les naturels nomment cette île *Fenoua-ho* (terre neuve). Cette île n'a été découverte par les naturels que dans ces derniers temps, lorsque leurs excursions maritimes se sont éten dues.

celle de Stewart; il mouilla par sept brasses fond de sable, bien abrité; la pointe nord de l'île Codfish lui restoit au nord-ouest un quart ouest, à un mille de distance; des roches au large de Raggeddy-point, au nord un quart nord-est, à 4 milles.

Après une relâche d'un jour, le *Snapper* appareilla pour la baie de Païhi. Ayant mis en travers devant le village, ce chef vint à bord avec trois cents livres de phormium, et reçut en échange des couteaux et d'autres outils de fer. Passant ensuite au nord de l'île du Centre, les courans entraînèrent le sloop entre cette île et les roches Triangles; le calme l'y surprit, et il mouilla par vingt-trois brasses.

Le 11, le sloop entra dans le Port-Williams sur la côte nord de l'île Stewart, et mouilla par trois brasses un quart dans un lieu sûr. Le temps étoit déjà fort mauvais; le vent et la pluie redoublèrent encore, et tout annonçoit une violente tempête de l'ouest. En effet, le 16 et le 17, on essuya un ouragan affreux de l'ouest un quart sud-ouest à l'ouest-nord-ouest; la mer étoit tellement agitée, que l'entrée du port ressembloit à une ligne de brisans; dans les endroits abrités, le vent balayoit la surface de l'eau, et occasionnoit près du rivage un ressac de dix-huit à vingt pieds. La grêle et la pluie tomboient avec force; c'étoit une scène complète de désordre dans la nature. Le 17, le temps se modéra.

Le *Snapper* partit, le 25, pour l'île de Rouabouki, et mouilla le lendemain dans le havre auquel il avoit donné son nom, par six brasses et demie. M. Edwardson, voyant que, malgré tous ses efforts, il ne pourroit pas charger entièrement son navire avec du phormium préparé, embarqua une très-grande quantité de pommes de terre pour les porter à Sydney, et quitta l'île de Rouabouki le 5 mars.

En sortant du port, le sloop se dirigea vers le Port-Macquarie, et mit en panne devant la plage de sable où est le village de To Ouherroa; le capitaine fit un présent à ce chef, dont il reçut un peu de phormium, et consentit à prendre un de ses parens pour le conduire à Port-Jackson. On entra ensuite dans la baie de Païhi, qui apporta une petite quantité de phormium : la lame étoit trop forte pour que sa pirogue pût en prendre davantage. Ce chef paroissoit regretter beaucoup que sa baie ne fût pas propre à recevoir des navires : il indiquoit un bon port plus à l'est; mais cette assertion étoit fausse.

Le mauvais temps et la direction du vent ne permettant pas au *Snapper* d'atteindre la baie Chalky, il resta en vue de terre, forcé de mettre à la cape. Le 8, le vent soufflant en tourmente de l'est-nord-ouest, on laissa porter sur le Port-Mason, dans lequel on trouva un abri excellent par trois brasses et demie, fond de sable. Le 10,

le vent s'apaisa et fit le tour du compas ; le temps fut sombre et pluvieux. Le 11, la brise fraîchit du nord-est, la pluie tomba avec force, et le temps eut très-mauvaise apparence ; à quatre heures du matin, les rafales fraîchirent de l'est-nord-est, et, à neuf heures, on eut la pleine mer. A midi, l'ouragan éclata avec une telle violence, que l'homme le plus fort ou le plus lourd ne pouvoit se promener ou se tenir sur ses pieds en essayant de résister au vent. Le navire fatigua beaucoup. A huit heures, le temps devint plus modéré ; il tomba un déluge de pluie. Le 12, le sloop mit sous voiles pour la baie Chalky. Au nord du Port-Mason se trouve un long récif qui s'étend à trois milles et demi dans le nord-ouest un quart ouest de la pointe nord de l'île.

Le 13, le *Snapper* laissa tomber l'ancre dans Chalky-harbour par dix brasses ; le 14, il remit sous voiles, et arriva à Sydney le 28 mars.

La cargaison du navire, formée pendant le voyage, consistoit en filasse de phormium, en échantillons de cette plante dans divers états, en pommes de terre, peaux d'oiseaux, objets d'habillement et de curiosité à l'usage des naturels. La collection d'oiseaux étoit considérable ; des naturalistes pensent qu'elle contient beaucoup d'espèces non décrites.

Le mauvais succès du voyage du *Snapper* ayant montré le vice des instructions qui lui avoient été

données et le besoin d'un plus grand bâtiment : on expédia donc, l'année suivante, pour la même destination, le sloop *la Mermaid*, qui avoit servi à lever les plans de la côte nord-ouest de l'*Australie ;* enfin, l'on a tracé sur une échelle plus étendue le plan d'un voyage qu'un brig doit faire autour de Tawaï-Poénammou.

ESSAI SUR LES MŒURS ET LES COUTUMES

DES HABITANS DE LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE TAVAI-POÉNAMMOU.

Comme on ne possède encore aucun renseignement précis sur les peuplades méridionales de la Nouvelle-Zélande, cette esquisse de leurs mœurs pourra paroître intéressante ; elle fera voir que ces hommes barbares ne le cèdent ni en cruauté ni en humeur belliqueuse aux habitans de l'île septentrionale, et qu'en général ils leur ressemblent beaucoup. C'est avec vérité que les voyageurs nous dépeignent les habitans d'Ika-na-mauwi sous les traits d'hommes menteurs, superstitieux, calomniateurs, fiers, cruels, sales et gourmands, mais en même temps braves, prévoyans, respectueux pour les vieillards, bons parens et amis fidèles ; ces vices et ces qualités

caractérisent également les habitans de Tavaï-Poénammou.

Les naturels qui habitent les côtes du détroit de Foveaux sont d'une taille moyenne, bien constitués, gros et robustes; leur couleur est plus foncée que celle des mulâtres, mais la teinte en est changée par les figures et les dessins profonds qu'ils gravent sur leur peau. Les femmes sont généralement petites; et leurs traits n'ont rien de remarquable; elles considèrent le tatouage comme une prérogative de noblesse. Ces hommes, dans leur état sauvage, sont traîtres, dissimulés, vindicatifs, et poussent ces vices à l'extrême. Les plus grands bienfaits et l'amitié la plus longue ne peuvent obtenir grâce auprès d'eux pour l'offense irréfléchie d'un moment, Ils sont cannibales dans toute l'étendue du mot; et, loin d'en faire un mystère, ils expliquent complaisamment leurs odieuses pratiques. Également adonnés au vol et au mensonge, ils vivent dans une défiance continuelle; chacun d'eux a dans les bois une retraite particulière, où il cache tout ce qu'il possède. Leur perversité est poussée au point que l'idée de crime leur est étrangère, et que les coupables ne subissent aucune punition. Si un chef dérobe quelque chose à un autre chef, la guerre éclate aussitôt entre les deux tribus; mais si le larcin n'est commis que sur un homme du commun, celui-ci ne peut se dédommager

que sur des individus de son rang; il n'a aucun recours contre un voleur illustre.

La guerre est la passion dominante de ces peuplades avides de pillage; c'est à leur système de destruction qu'il faut attribuer la population peu nombreuse de leur pays; elles ne s'attaquent ouvertement que lorsqu'elles se croient assurées de la supériorité et d'un riche butin : dans ce cas, on ne tient pas compte de la perte de quelques guerriers de la classe inférieure; mais au contraire, un chef est-il tué? son parti rassemble ses amis et ses parens; et, lorsque la victoire seconde cette troupe, la mort devient le partage inévitable de la tribu entière des meurtriers. Si, au contraire, la bande ne se sent pas assez forte, la ruse vient à son aide; elle tâche de s'emparer par surprise de quelques-uns de ses ennemis, et assouvit sa rage en les dévorant. La mort de ces malheureux est rarement vengée. Tous les prisonniers sont adoptés par les chefs vainqueurs, ou bien tués et dévorés; leurs têtes sont conservées par un procédé très-simple. La personne qui prépare ces têtes ne peut manger pendant les premières vingt-quatre heures; dans la seconde journée, elle ne doit toucher à aucun mets, et un esclave lui donne sa nourriture.

Ces hommes ont pour armes une grande pique longue de 20 à 30 pieds, une de 10 à 14, et le pattou-pattou, qui est pour tous les naturels de la

Nouvelle-Zélande ce que le poignard et le couteau sont pour les Italiens et les Espagnols. Ils ne lancent jamais la longue pique : rarement ils lancent la petite ; mais alors ils s'approchent aussitôt, et engagent le combat avec le pattou-pattou, qui est fait avec un os de baleine ou un morceau de la pierre verte qu'ils nomment *poénammou*.

Les enfans sont très-gais, se témoignent beaucoup d'amitié, et déploient dans leurs exercices une agilité remarquable; ils s'amusent à faire des cerfs-volans, des fouets, d'autres jouets et de petites pirogues; ils dansent ensemble et s'exercent à la fronde. Les jeunes gens ne sont réputés hommes faits que lorsqu'ils atteignent l'âge de vingt ans : alors, s'ils ont appris à se servir de la lance et du pattou-pattou, et s'ils ont une certaine corpulence, on les tatoue entièrement, et ils sont proclamés guerriers. Souvent l'opération du tatouage auprès des yeux leur cause des douleurs inouies dont les suites leur font perdre la vue.

Hommes et femmes, tous ces insulaires sont également modestes ; ils observent en ce point la régularité la plus scrupuleuse, et sont toujours complétement couverts par leurs habillemens, qui consistent en une natte grossière faite de phormium et barbouillée d'ocre rouge ; ils mettent par-dessus, dans les jours froids et pluvieux, une seconde natte faite avec l'écorce d'un

arbre nommé *ohe :* la première est l'ouvrage des femmes, et l'autre celui des hommes. Leurs cheveux sont réunis en un nœud sur le sommet de la tête : dans des occasions particulières, les hommes se parent de grandes plumes blanches qu'ils placent horizontalement dans ce nœud, et ils en attachent en même temps à leurs oreilles. Les femmes se décorent également de guirlandes de fleurs rouges et blanches et de verdure placées avec un goût tout particulier. Le rouge est la couleur préférée, et partage avec les branches vertes l'avantage d'être l'emblême de la paix. Ces ornemens de feuillages ne sont portés d'après aucune idée religieuse; ce sont de simples décorations. Ces sauvages ne peuvent souffrir la couleur blanche ni la noire; ils se couvrent de peintures et s'ornent de fleurs à l'approche d'un étranger, qu'ils accueillent par ces mots, *miti arowi*, en même temps qu'ils frottent leur nez contre le sien, cérémonie fort désagréable pour celui-ci, mais seul gage de sa sûreté. La polygamie est permise; dans l'absence de leurs époux, les femmes prodiguent leurs faveurs sans aucune distinction; le mari se trouve même flatté de toutes les attentions qu'un blanc veut avoir pour sa femme.

Le grand âge est l'objet du plus profond respect : un chef même donne la nourriture à un homme de basse classe que la vieillesse a privé de

ses facultés; mais aucun sentiment d'affection n'est le mobile de ces bons procédés. Cependant nulle part les lois de l'amitié et les liens de la parenté ne sont plus respectés. Les hommes vivent généralement quatre-vingts ans, et les femmes quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix. A la mort d'un chef, sa tribu se rassemble et se livre à la joie; on mange des oiseaux, des anguilles, des pommes de terre, mais ni entrailles ni viande crue. Une demi-heure après la mort, la tête est coupée, et on s'occupe de la conserver. Le corps, placé dans une caisse qui est mise debout dans une maison bâtie tout exprès, y reste deux ans entiers; ensuite on enlève les os pour les brûler; le coffre passe à un nouvel occupant. Les hommes du peuple et les esclaves sont enveloppés, après leur mort, dans leurs propres nattes, et jetés, comme des chiens, dans un trou creusé derrière les cabanes; quelquefois, mais bien rarement, les amis du défunt viennent pleurer sur sa tombe pendant environ une demi-heure; ensuite on ne s'en occupe plus pendant long-temps. Il arrive fréquemment que le corps d'un défunt de cette classe est enlevé et mangé pendant la nuit; mais c'est un crime puni de mort. Si ce cadavre reste enterré, on enlève les os au bout d'un certain temps et on les brûle. Les os des ennemis vaincus ne sont pas consumés par le feu; on en fait des hameçons, des flûtes et d'autres objets

qu'on porte comme trophées. La mort exerce particulièrement ses ravages sur les enfans de l'âge de deux ans; on observe pour eux la même cérémonie que pour les chefs; les femmes sont également traitées de la même manière, à l'exception des esclaves qui sont brûlées immédiatement.

Les principales maladies de ces insulaires paroissent être l'éléphantiasis et le pian, infirmité très-commune dans les Antilles; elle paroît avoir pour cause une extrême indolence et l'habitude de rester assis sur des cendres dans les cabanes. On voit des naturels privés de leurs pieds et de leurs mains; leur corps est dans un état affreux de maigreur, et les extrémités tombent en pourriture. Il y a aussi parmi eux beaucoup de scrofuleux. Quoique les maux d'yeux soient communs par les suites du tatouage et de la fumée des habitations, cependant la cécité est rare avant le grand âge, et elle ne frappe généralement que les femmes. Les maux de dents et la surdité sont inconnus. Lorsqu'un membre est cassé ou démis, ils le remettent dans sa position naturelle, le fixent avec des attelles et des feuilles de palmier, et l'exposent deux fois par jour à la vapeur d'herbes mouillées jetées sur le feu.

Ils choisissent, pour bâtir leurs villages, le penchant d'une colline faisant face au point du rivage où l'on peut débarquer de ce côté, et enlèvent tout ce qui pourroit les empêcher de voir arriver les

pirogues et les navires. Leurs maisons sont propres et solides; elles ont seize pieds de hauteur, dix de largeur et trente de longueur : le plancher, élevé d'un pied au-dessus du sol, est couvert d'une espèce de claie en lianes; ils y laissent de petites ouvertures dans lesquelles ils allument du feu lorsque le temps est froid et humide. Quand quelqu'un tombe malade, ou lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, on construit une petite cabane particulière, à quelques toises des autres maisons; on y met le feu dès qu'elle n'est plus occupée. Les jardins sont placés en général à une certaine distance des maisons; on y cultive des pommes de terre, des choux et d'autres plantes potagères introduites par les Européens. On conserve les pommes de terre, pendant la saison de l'hiver, par le même procédé qu'emploient les Irlandois.

Les hommes chassent, pêchent, bâtissent les maisons, construisent les pirogues et travaillent au jardin; mais ils aimeroient mieux mourir que de porter leurs provisions; les femmes sont chargées de tous les fardeaux. Pendant la belle saison, ils tuent des albatros, des poules sauvages, des phoques, des rats, etc., etc. Ils fument ces animaux et les conservent entiers, enfermés dans des sacs, pendant plusieurs mois. Ces provisions d'hiver sont mises à l'abri des rats sur une plateforme établie au sommet d'un poteau bien lisse

auquel ils montent avec l'aide d'une échelle mobile. Ils se procurent du feu en frottant vivement un bâton pointu dans une rainure du même bois, dont la poussière s'enflamme dans un instant. Leur procédé, pour préparer les alimens, consiste à rôtir la viande ou le poisson sur le feu, ou bien ils creusent un trou dans la terre, y font chauffer une grande quantité de pierres, enveloppent ce qu'ils veulent faire cuire dans des herbes vertes, et recouvrent le tout avec de la terre. L'équipage du *Snapper* avoit adopté ce moyen pour faire cuire son pain à l'aide de pierres rougies.

Leurs pirogues, bien construites et décorées de sculptures, résistent difficilement à une grosse mer; mais, lorsque l'eau est calme et unie, les rameurs leur impriment une grande vitesse. Les pirogues de guerre sont généralement simples, et ont de 70 à 100 pieds de longueur : c'est aussi le nombre des combattans et des rameurs; elles marchent avec une promptitude extraordinaire. Les grands filets de pêche ont de un à deux milles de longueur et entre dix à douze pieds de hauteur : ils sont faits avec les fibres du phormium, sans aucune préparation. La mer est très-poissonneuse.

On trouve de l'eau douce presque partout, mais elle n'est pas toujours d'un goût agréable. Le pays est infesté de rats; on n'y rencontre

aucun reptile venimeux. On voit fréquemment de petites chauve-souris, des ignames, des lézards, beaucoup de moustiques, de grosses mouches, des abeilles, des criquets et des sauterelles. La vue d'un lézard alarme les insulaires, quoiqu'ils mangent souvent des animaux plus sales. Ce peuple n'avoit pas encore de cochons à l'époque du voyage du *Snapper*. M. Edwardson leur en a donné plusieurs, dont ils ont pris le plus grand soin; ils paroissoient sentir toute l'importance de ce présent.

Les habitans de Tavaï-Poénammou croient qu'un être suprême a tout créé, excepté ce qui est l'ouvrage de leurs mains, et qui ne leur fera aucun mal; ils l'appellent *Maaouha*. *Rockou-noui-étoua* est un bon esprit qu'ils supplient nuit et jour de les préserver de tout accident. *Kowkoula* est l'esprit, ou *Etoua*, qui gouverne le monde pendant le jour, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils appellent à haute voix Rockou-noui-étoua et Kowkoula à leur secours. *Rockiola* est l'esprit nocturne, la cause de la mort, des maladies et de tous les accidens qui peuvent arriver pendant les heures de son règne. C'est pour cette cause qu'on s'adresse à lui et à Rockou-noui-étoua pendant la nuit. Il existe des traditions fabuleuses au sujet d'un homme ou d'une femme qui habite dans la lune.

Les choses belles et curieuses qu'ils voient

entre les mains des Européens leur font regarder ceux-ci comme des espèces de diables ou d'esprits, *héetouas*. Ils observent les blancs avec la plus grande attention et épient leurs démarches. La dissimulation, qui gâte chez eux quelques heureuses dispositions, leur caractère vindicatif et leur esprit rusé les rendent sensibles à la moindre offense; il est alors très-difficile de les apaiser. Si un chef reçoit un présent moins considérable qu'un autre chef, ou si on fait un cadeau à un homme du peuple, la colère du premier ne connoît plus de bornes. Cette susceptibilité rend trop pénible la position d'un étranger qui traite avec ces peuples, et qui, à tout événement, doit chercher à plaire à tous. C'est au manque d'une sage politique qu'il faut attribuer la mort de plusieurs blancs.

On peut citer parmi les nombreuses victimes de la férocité des insulaires le capitaine Tucker et l'équipage de son canot; cinq hommes du canot du *Sydney-Cove*, bâtiment pêcheur, tués par Hunneghi, chef d'*Oouaï*, dans la partie orientale du détroit de Foveaux; quatre hommes de la goëlette *Brothers*, massacrés au havre Molineux; plusieurs matelots du *général Gates*; enfin, trois lascars du brig *Matilda*, qui avoient déserté pour cause de mauvais traitement; trois autres, qui furent épargnés, enseignèrent aux naturels la manière d'attaquer les Européens pendant les

fortes pluies, lorsque les fusils ne peuvent pas servir, et de plonger pour couper les cables des navires pendant la nuit.

James Coddell, ancien matelot du *Sydney-Cove*, avoit été pris à l'âge de seize ans, et en avoit passé autant avec les naturels de Tavaï-Poénammou, lorsque le *Snapper* l'amena à Port-Jackson, où les officiers de *la Coquille* l'ont vu. Cet homme, qui avoit épousé une jeune insulaire, nommée Tougghi-Touci, s'étoit tellement familiarisé avec le genre de vie de ces sauvages, qu'il étoit devenu aussi franc cannibale qu'aucun d'eux. Il avoit embrassé leurs idées et leurs croyances, ajouté foi à leurs fables, s'étoit plié à tous leurs usages, si bien que l'on auroit pu croire que la Nouvelle-Zélande étoit sa véritable patrie. Son caractère vil et rusé l'avoit fait favorablement accueillir des naturels. Dans les premiers rapports qu'il eût avec M. Edwarson, il avoit eu de la peine à se faire comprendre, et avoit tellement oublié sa langue maternelle, qu'il pouvoit difficilement servir d'interprète. Il étoit regardé comme fort dangereux; mais en ne lui accordant pas une trop grande confiance, on parvint à tirer de lui beaucoup de services.

Observations sur le phormium, ou lin de la Nouvelle-Zélande, par M. Edwardson, capitaine du Snapper.

Cette plante si utile, dont on connoît sept variétés plus ou moins propres à divers usages, pousse en général près de la mer, dans des plaines basses et marécageuses; sa tige atteint quelquefois quatorze pieds de haut, mais la longueur des feuilles est rarement de plus de dix ou douze pieds, elle n'est même que de dix pieds quand elles ont acquis toute leur croissance; mais comme il faut retrancher leurs extrémités, qui ne sont bonnes à rien, on ne peut compter que sur des fils de cinq pieds. Les racines pénètrent à deux pieds dans la terre; les plantes se propagent par rejetons, et non par graines, comme on l'a cru communément, du moins c'est ce que disent les naturels. Il n'a pas été possible de s'assurer en combien de temps un rejeton planté parvient à son entier développement.

La partie inférieure de la plante, auprès des racines, est extrêmement amère : les femmes s'en servent lorsqu'elles veulent sevrer les enfans, en frottant avec le suc l'extrémité de leurs seins. Lorsqu'on casse la jeune plante à environ un pied du sol, chaque séparation fournit cinq à six grains d'une gomme blanche et transparente.

On croit que la graine mûrit en septembre et

en octobre, car on n'en voit plus sur les plantes au mois de novembre. Lorsqu'on la presse, elle donne une couleur jaune écarlate, qui sert aux naturels pour teindre leurs nattes. Avant que la graine se forme, la tige porte une fleur rouge à l'extrémité; à une certaine époque, les naturels la cassent; elle contient alors une petite quantité d'eau d'un goût agréable, approchant de celui du miel : ils en sont très-friands. Lorsque les tiges ont été bien séchées, elles servent encore aux habitans pour faire des catamarans avec lesquels ils traversent les bras de mer et les lacs dans leurs voyages le long des côtes.

On applique cette plante à divers usages; elle fournit les habillemens, les couvertures des cabanes, les cordages, les filets les plus grands, et le fil pour attacher les pièces dont se composent les pirogues.

Comme les naturels sont très-indolens et qu'ils ne préparent jamais que la provision de phormium qui leur est indispensable pour leurs besoins, une très-grande quantité se pourrit et est perdue. Si on parvenoit à établir un commerce régulier avec eux, des coupes réglées contribueroient à améliorer la plante et à augmenter son produit.

NOTICE SUR LE BORNÉO PROPRE.

Extraite et traduite du *Sincapore Chronicle.*

La partie de l'île de Bornéo, qui a donné à tout le reste le nom qu'il porte chez les Européens, est appelée par les naturels *Brounaï.* C'est sans doute une dénomination primitive et indigène (1).

Si la seule étendue géographique constituoit la puissance, le Bornéo propre pourroit passer pour un des royaumes les plus considérables de l'Asie; car ses côtes ont un développement qui est au moins de 700 milles, et il se prolonge dans l'intérieur jusqu'à 100 et 150 milles; il est borné, à l'ouest, par le territoire de Sambas; la limite de ce côté, vers la mer, est Tanjong-data (3° lat. N. 110° 36' long. E.). A l'est, il est contigu au royaume de Soulouk; l'embouchure du Sanda-

(1) Nous ne pouvons découvrir sur quelle bonne raison M. Hamilton a établi la conjecture consignée dans son *East-India-Gazetteer,* empruntée, à ce qu'il nous semble, de Leyden, et suivant laquelle le nom de Bornéo est une corruption du sanscrit *Varoni*, qui signifie né de la mer.

kan (5° 50′ N. 118° 15′ E.) forme la frontière. Au sud, le Bornéo est limitrophe de territoires appartenant à des tribus sauvages : les plus puissantes sont celles des Kayan, des Dousoum, des Mourout et des Tatao. Ces hommes sanguinaires prennent plaisir à décapiter les étrangers, et se glorifient de la quantité de leurs crânes qu'ils entassent ; ils sont d'autant plus honorés, qu'ils peuvent transmettre à leur postérité un plus grand nombre de ces trophées.

Le Bornéo possède les îles de Malawelli, Bangghi, Balanbagang, où les Anglois fondèrent jadis un établissement à deux reprises différentes, et dont le vrai nom est Bérobangan, Balabak et Baboullan. Elles renferment plusieurs beaux ports favorablement situés et disposés pour le commerce de la Chine et des Philippines, et pour celui des îles et des parages voisins de Bornéo. Ce fut là que le célèbre géographe Alexandre Dalrymple (1) conçut l'idée peu praticable de créer la capitale d'un grand empire polynésien : ce projet, quoique souvent renouvelé, est chimérique relativement à une partie quelconque du monde maritime, excepté Java, et peut-être, dans deux ou trois siècles, la Nouvelle-Hollande.

(1) *Voyez* l'article DALRYMPLE, dans la *Biographie universelle*, T. X, p. 451.

Le Bornéo contient plusieurs belles rivières qui, pour un pays dont les habitans auroient atteint un plus haut degré de civilisation que celui auquel ces insulaires sont parvenus, seroient très-avantageuses pour la prospérité de l'agriculture et du commerce. Les plus considérables sont les rivières de Rayoung et de Batavia qui conduisent à Sibita, capitale des Cayan, tribu idolâtre la plus puissante et la plus barbare de l'île; le Mahazi, qui, de même que les deux précédentes, a son embouchure sur la côte septentrionale; la rivière de Bornéo, qui, à une distance de vingt milles de la mer, est navigable pour des navires de 300 tonneaux, et le Sandakan ou China-Batangoun, sur la côte nord-est de l'île.

L'intérieur du Bornéo est occupé par de longues chaînes de hautes montagnes. La plus remarquable, par sa forme et par son élévation, est le Kinibalou (6° lat. N.); on l'aperçoit en mer des deux côtés de l'île; il se termine par un promontoire comparativement étroit. Toutes les roches des diverses parties de Bornéo que nous avons vues sont primitives. Nous n'avons entendu parler nulle part de ces roches trapéennes qui sont si communes dans les îles situées plus au sud, et nommées par les géographes *Chaîne de la Sonde.* On dit, par conséquent, qu'il n'existe pas de volcan à Bornéo; mais, d'un autre côté, les

territoires plus à l'ouest, tels que ceux de Saravak et de Kasinlaka, entre les second et troisième degrés de latitude, abondent en métaux : on y trouve de l'or, de l'antimoine et du zinc. Il y a dans le pays des Kayan de l'étain et du fer. Les mines de ce dernier métal sont assez riches pour fournir à une exploitation considérable, quand même elle seroit entreprise par les barbares habitans du pays.

Le Bornéo propre, indépendamment des métaux que nous venons de nommer, a aussi des diamans. Parmi les animaux terrestres, on y trouve l'éléphant, le rhinocéros, une espèce de léopard, l'ours, le cheval, le buffle, le bœuf, le cochon, la chèvre, le chien, le chat; parmi les oiseaux, le canard et la poule. Il est assez singulier que les trois premiers quadrupèdes ne se rencontrent que dans un seul coin de cette grande île, c'est-à-dire dans l'extrémité de sa péninsule septentrionale, dans les cantons d'Oungsong et de Païtna. On ne les retrouve ensuite dans aucune île de l'Archipel, à l'est de cette longitude. Le cheval, la chèvre et le chien sont des animaux étrangers qui ont été naturalisés et rendus domestiques. Le premier est confiné aux cantons de Pandasan et de Tampasok entre les cinquième et sixième degrés de latitude nord; le bœuf, sous le nom de *tambadao* et le cochon sont indigènes des forêts de Bornéo.

Il est presque superflu de rappeler le fait si bien connu, que, de tous les pays du monde, Bornéo est celui qui renferme la plus grande variété de singes, et que notamment cette île produit la grande espèce dont la forme extérieure est, parmi celle de tous les animaux, la plus semblable à celle de l'homme. Pour rendre en quelque sorte ce rapprochement encore plus complet, l'homme dans cette île semble disposé en plusieurs occasions à encourager avec complaisance les prétentions de son imitateur.

La mer fournit l'huître perlière, l'huître qui donne la nacre, et le trépang dont plusieurs peuples font leur nourriture.

Les productions végétales estimées, pour leur utilité ou leur singularité, sont le riz, le sagou, le poivre noir, le camphre, la cannelle, enfin toutes sortes de bois bons pour la construction ou l'ornement : les abeilles procurent beaucoup de cire.

De même que tous les pays qui sont dans un état de grossièreté primitive, le territoire de Bornéo propre est habité ou plutôt infesté par de nombreuses tribus de barbares ou de sauvages qui diffèrent l'une de l'autre par le langage, et se font une guerre continuelle. Un petit territoire, et même un village, forme une nation. Cependant on peut compter parmi les principales tribus les Malais, les Soulouk, les Badjao, les Dasoun, les

Illanoun, les Kadayan, les Bisayas, les Mourout, les Kalamout, les Toutong, les Kyadjao, les Kayan, les Dayouk, les Tatao, les Kanawit et les Melando. Les Malais sont la race la plus puissante et la plus civilisée. Les tribus encore idolâtres se ressemblent beaucoup par les mœurs et les usages. Tout leur vêtement consiste en un morceau de toile de coton ou d'étoffe d'écorce d'arbre roulé autour des reins. Les guerriers cayan portent quelquefois des habits et des bonnets de peau d'ours et de léopard. Leurs armes sont la sarbacane pour lancer des flèches empoisonnées, l'épée, la lance et de longs boucliers. Dans la capitale des Cayan il y a des fusils et quelques canons mais ce peuple est puissant parmi ceux de Bornéo, et l'usage de ces sortes d'armes est rare chez ces hommes farouches.

Quelques tribus sont extrêmement méchantes et féroces; d'autres le sont moins, un petit nombre a de l'humanité et montre même de la disposition pour les habitudes de la vie industrieuse. Beaucoup de ces tribus partagent la coutume d'aimer à couper les têtes de leurs ennemis et d'amasser les crânes humains. On ne peut expliquer le motif réel de cet usage.

Quelques tribus demeurent dans de misérables cabanes en bois couvertes de feuilles, mais le plus grand nombre vit dans des maisons immenses élevées sur des poteaux; chacune de ces habita-

tions peut contenir de cinquante à deux cents personnes. L'objet de ces grandes constructions est d'être en sûreté contre les attaques des ennemis. D'ailleurs, les sauvages de Bornéo ne sont nullement placés au degré le plus bas de la vie sociale : il n'y a plus parmi eux de chasseurs, plus de malheureux se nourrissant de vers ou de racines ou de coquillages crus : la plupart ont déjà quelque connoissance de l'agriculture ; les uns sèment du riz, d'autres cultivent des racines farineuses ou des plantes légumineuses ; quelques-uns connoissent l'art de fondre le fer et de le façonner en instrumens soit d'utilité soit de dommage.

Ces sauvages sont surtout dépourvus de sentimens religieux : ils n'ont ni système raisonnable de croyance, ni dieux, ni idoles, ni prêtres, ni temples, ni lieux quelconques d'adoration. Toutefois ils sont livrés à un grand nombre de superstitions ; ils font une attention extrême aux bons et aux mauvais présages, notamment aux cris des oiseaux : moyen fréquemment usité de consulter l'avenir dans l'état primitif et encore grossier de la société.

Nulle des tribus indigènes de Bornéo n'a la moindre connoissance de l'alphabet, ni d'aucun autre signe visible de rendre permanent le souvenir de leurs idées. C'est réellement un fait très-singulier, puisque toutes les autres grandes îles ont chacune un ou plusieurs alphabets. Il dénote,

en quelque sorte, dans ce pays, une infériorité naturelle qui influe d'une manière très-remarquable pour retarder la civilisation. Cette infériorité, on le reconnoîtra probablement, consiste principalement dans la stérilité comparative d'une contrée de terrain primitif qui abonde en minéraux; elle consiste aussi dans la configuration physique de l'île qui apporte de grands obstacles à ce que la civilisation, venant du dehors, se propage dans l'intérieur; en effet, Bornéo, de même que le continent de l'Afrique également barbare, forme une masse compacte dont la circonférence est très-peu découpée; elle ne présente ni baies profondes, ni vastes bras de mer qui caractérisent la géographie physique de tous les pays où l'homme est civilisé depuis long-temps.

Les Malais sont la tribu dominante dans le Bornéo propre; et ce peuple, malgré sa grossièreté, a devancé de beaucoup les autres habitans dans la carrière de la civilisation. On dit qu'il ne compose pas plus d'un dixième de la population, quoiqu'il renferme toutes les tribus qui ont embrassé l'islamisme. Leur histoire, ou du moins ce que l'on en sait, ou ce qui est digne d'être rapporté des faits et gestes d'un peuple si grossier, ne fait pas la matière d'un long récit. Les Malais sont incontestablement originaires du plateau intérieur de Sumatra. Après s'être étendus de là le long de la côte de cette île, depuis Palembang,

par 2° de latitude sud, jusqu'à Dilli entre les 3° et 4° de latitude nord, ils ont émigré à diverses époques et de plusieurs endroits différens, à plusieurs îles du détroit de Malacca, aux côtes occidentales et orientales de la presqu'île de Malacca, à la côte occidentale de Bornéo, aux petites îles des mers de la Chine, au Camboge, et enfin au Bornéo propre, le point le plus reculé où ils soient allés vers l'est. Ces mouvemens ne sont pas d'une haute antiquité aux yeux d'un Européen. L'émigration à Bornéo arriva il y a ving-neuf règnes, qui, calculés à un terme moyen de vingt ans chacun, donnent une période de 580 ans; par conséquent, cet événement se seroit passé vers le milieu du treizième siècle. Or cette date s'accorde assez bien avec d'autres faits historiques relatifs au sujet. Les Malais de Bornéo, d'après leur propre témoignage, n'avoient pas encore adopté la religion mahométane quand ils commencèrent à émigrer.

Le gouvernement ressemble, dans presque tous les points, à celui des autres états malais. Le roi est désigné par le nom indou de *radah* avec l'épithète de *iandgi per touan*, qui peut se traduire littéralement par « *celui qui est seigneur*. » C'est un petit despote; sa dignité est héréditaire dans sa famille; il a le privilége de nommer son successeur. Son conseil est composé de quatre grands officiers d'état : le ministre, le trésorier, le com-

mandant en chef et le grand juge; de même que, dans les autres pays de l'Orient, on les appelle les colonnes de l'état. Ils ont sous eux deux autres grands officiers; l'un est un second ministre, l'autre un second commandant en chef. Les affaires de commerce sont réglées par quatre chefs inférieurs, dont les principaux sont l'intendant du port et le garde-magasin. Ce dernier, nommé Orang-Kaya-Gadong, est celui qui vint dernièrement à Sincapore en qualité d'envoyé.

Il y a dans le Bornéo une quarantaine de pandjerans ou princes dont la dignité est héréditaire. Cette institution, fréquente dans les états malais, modifie essentiellement le caractère du gouvernement dont elle fait en grande partie une sorte d'aristocratie.

Les revenus du roi paroissent précaires et incertains; ils consistent plutôt en tribut volontaire payé par chaque canton qui donne sa principale production, que dans un impôt fixe en argent ou en nature. Les officiers du gouvernement et les princes s'entretiennent avec leurs propres ressources qui proviennent d'un mince trafic, de petites extorsions et du travail de leurs nombreux esclaves.

Le commerce de Bornéo est fort important : Bornéo, la capitale, est située à peu près par 5° de latitude nord, et à 15 milles de l'embouchure d'un fleuve navigable jusqu'à cette distance pour des

navires de 300 tonneaux, et beaucoup plus haut pour de petites embarcations. Les maisons sont situées sur les bords du fleuve, au niveau de la marée haute ; chacune est élevée sur des poteaux et jointe à la plus prochaine par une seule planche. Le fort seul est construit sur la terre ferme.

On conçoit, d'après cette description, que cette ville est située très-favorablement pour la commodité du commerce. La navigation de la rade et du fleuve est sûre et facile : c'est le plus vaste et le plus utile de tous ceux de l'Archipel. La ville de Bornéo fait actuellement ou a fait depuis quelques années un commerce actif avec la Chine, les îles Soulou, les Philippines, le détroit de Malacca, la côte occidentale de Bornéo, et les états malais de la côte orientale de la presqu'île. Depuis une dizaine d'années, le commerce avec la Chine a diminué, par l'anarchie qui a désolé le Bornéo : quand il étoit en activité, deux jonques venoient actuellement de Siang-Haï dans la province de Nan-King (Kiang-Han), deux de Lin-Po dans le Chan-Si, deux d'Emouy, un de Canton. Il arrivoit aussi deux navires portugais de Macao. Il est bon de noter que quatre de ces bâtimens étoient expédiés des ports de la Chine avec lesquels la partie occidentale de l'Archipel n'entretient pas de rapports. Ils apportoient principalement du nankin et des soieries. Le négoce conduisoit à Bornéo, comme il amène,

dans toute partie de ces îles où il y a un peu de sécurité, un grand nombre de colons chinois. Les vexations ont réduit ceux de Bornéo à cinq cents.

Il n'existe maintenant nulle relation amicale entre le Bornéo et Soulo, à cause d'anciennes inimitiés, quoique les deux pays, également fertiles, puissent, par des échanges réciproques, être très-utiles l'un à l'autre. Il convient de remarquer que le nombre des jonques chinoises qui avoient l'habitude de visiter annuellement Soulou étoit rarement moindre que six; souvent il se montoit à huit. Elles venoient des mêmes ports que celles qui fréquentoient Bornéo. Depuis trois ans, cette branche de commerce a aussi été interrompue, par suite d'une querelle survenue entre les Espagnols et les habitans de Soulou.

Dans un temps, les rapports entre Bornéo et Manille étoient très-vifs; mais, depuis quelques années, ils ont également beaucoup diminué. Le commerce se faisoit principalement par les prôs de Bornéo. Quand les circonstances étoient favorables, la traversée de Bornéo à Manille ne duroit pas plus de sept jours.

Le commerce le plus considérable que les Bornéens font actuellement est avec le détroit de Malacca; il est presque entièrement borné à Sincapore. En 1824, cette place a été visitée par une quarantaine de prôs du Bornéo propre.

Depuis long-temps les Européens ont cessé de visiter le Bornéo propre à cause de l'anarchie et des violences qui l'ont déchiré. Nous croyons que les navires européens pourroient actuellement y aborder avec une sûreté entière ; elle est due à l'avénement récent d'un prince favorable aux étrangers. Les démonstrations d'amitié et le désir de commercer qu'il n'a cessé de manifester, et le profit réel que les Bornéens ont retiré de leur négoce avec nous, les empêcheroient sans doute de hasarder contre nous une attaque. Les Anglois n'ont pas de motif de se plaindre des Bornéens : nous sommes les seuls Européens avec lesquels ils ont fait alliance. Lorsqu'en 1775, les insulaires de Soulou nous chassèrent traîtreusement de Balambangan, ce fut chez les Bornéens que nous trouvâmes un asile ; ce peuple nous offrit même de nous établir sur la rivière de Bornéo, dans l'île de Labouan ; ce que nous acceptâmes pour une saison.

Il convient d'observer que, par mille bonnes raisons qui se présenteront d'elles-mêmes à un homme d'état et à un négociant, le moment actuel est le plus favorable qui se soit présenté depuis long-temps pour le succès d'un établissement de ce genre. Si l'on formoit à Labouan un poste semblable à celui de Sincapore, cette île ayant un bon port ; de nouvelles sources de richesse et de commerce, dont nous ne pouvons

nous assurer dans les circonstances existantes, nous seroient ouvertes. Ce port attireroit aussitôt le commerce des Chinois à Bornéo et à Soulou, qui, même, sous le gouvernement des insulaires, emploie annuellement quinze jonques, et qui, en la jugeant d'après un trafic pareil, est au moins de 800,000 ou 900,000 piastres en exportations. Ce négoce nous procureroit des communications avec les grandes et riches provinces de la Chine, où maintenant aucun Européen n'a de relations. Ce port nous assureroit des rapports faciles avec le Tonquin, la Cochinchine et le Camboge pendant toute l'année, et le commerce périodique ordinaire avec Siam : Sincapore étant à l'ouest, et cette nouvelle possession à l'est de la presqu'île, nous pourrions aller à Siam dans toutes les saisons. La situation heureuse de ce poste nous procureroit le moyen le plus facile et le moins dispendieux d'approvisionner, avec le produit de nos manufactures, toute la partie septentrionale de Bornéo, les Philippines et les îles Soulou, et de recueillir les productions variées de ces contrées.

Les toiles et les étoffes de coton devroient former la partie la plus considérable des marchandises expédiées pour ce port; ensuite viendroient l'opium pour la consommation des insulaires et celle de la Chine; des lainages pour ce dernier pays, du fer, des armes et des munitions pour les pre-

miers. Les principales marchandises d'exportation sont le camphre fin ; le poivre, dont la quantité, dans les bonnes années, s'est montée à 20,000 pikles, l'écaille de tortue, les nids d'hirondelles, le *walloe*, la nacre, les perles, le sagou, des bois de teinture, de senteur, de construction civile et navale. Le commerce de la Chine ajouteroit à ces marchandises du thé, de la soie écrue, des soieries, du nankin, du camphre de la Chine, de la casse.

L'embouchure de la rivière de Bornéo est le seul lieu de l'archipel indien où les Chinois ont trouvé la possibilité de construire commodément de grandes jonques semblables à celles qu'ils font à Siam, à Saïgon et dans les ports de leur pays. On y a vu un de ces bâtimens dont le port étoit de 580 tonneaux, mis en chantier au commencement de mars et lancé à l'eau à la fin de mai. Il ne coûta, tout équipé, que 4,250 piastres, quoique les ouvriers et les ferrures fussent venus de la Chine ; il revenoit par conséquent à près de 30 livres sterling le tonneau ; ce qui étoit le meilleur marché qu'on eût jamais vu dans aucun pays. Les bois employés à la construction des navires à Bornéo sont nombreux : le plus important est le camphrier (*Dryobalanops camphor*) : on ne trouve pas de tek dans cette île ; mais la variété d'autres bois excellens et durables empêche de sentir ce manque. On peut donc présumer que

l'art de construire des navires à l'européenne, qui, par des raisons quelconques, n'a jamais réussi dans les îles de l'Inde, pourroit se pratiquer avantageusement à Bornéo.

RELATION

D'UNE EXPÉDITION FAITE EN 1823

A LA SOURCE DE LA RIVIÈRE SAINT-PIERRE, AU LAC OUINNIPIG, AU LAC DES BOIS, etc.

PAR M. E.-H. LONG,

Major au corps des ingénieurs-géographes des États-Unis;

Rédigée sur ses notes par M. KÉATING.

(Extrait de l'original anglois.)

(SUITE ; page 368 du Tome XXVIII.)

Le lendemain matin 15 juillet, le temps fut très-beau. On parcourut de belles prairies ondulées, qui se prolongeoient dans toutes les directions, et sembloient quelquefois n'être pas bornées par des bois. Ils sont plus rares à l'ouest qu'à l'est du Rock-River; et ce sera le principal obstacle qui empêchera des colonies de s'établir entre le Chicago et le Mississipi; car, d'ailleurs, le pays est bon, uni et bien arrosé; si on le cultivoit, il seroit très-fécond.

On rencontre fréquemment du calcaire, même à l'ouest du Rock-River; dans d'autres endroits,

le terrain est couvert de cailloux d'amphibole blanche. Les rochers ne sont pas assez nombreux pour nuire à l'agriculture.

Au bout de 18 milles, on arriva sur les bords du Pecktannons, petite rivière qui, quelques milles plus bas, se jette dans le Pecktannon: ce nom signifie *vaseux* dans la langue des Saks. Ces Indiens l'ont aussi donné au Mississipi. Le son sifflant exprimé par la lettre S, et ajouté au nom de la petite rivière, marque un diminutif.

Notre guide canadien ne connoissant pas le pays plus à l'ouest, on s'en procura un nouveau à un village indien, qui étoit à trois milles de distance sur le Pecktannou. Il consistoit en sept cabanes permanentes et trois temporaires, habitées principalemnt par des Saks, par des Renards, des Ouinnebagos, des Menomonis et des Potaouatomis. Leur chef Ouabztedji (Cèdre blanc) est un Sak : il étoit absent. Ouanebi Namoeta (Sommet filant), son frère, consentit à nous accompagner à la prairie du Chien. Les cabanes en écorces étoient très-commodes : il nous sembla que ce village renfermoit plus de femmes que d'hommes. Informés de notre approche par notre interprète, ces Indiens montrèrent leurs dispositions amicales en hissant tout autour de leur village des pavillons ou des chiffons blancs. Il y en avoit, entre autres, trois

suspendus à la tête et aux bras d'une croix grossièrement taillée, qui marquoit la sépulture d'un blanc.

Ces Indiens furent moins familiers que ceux que nous avions rencontrés auparavant : mais comme ils montrèrent la même curiosité pour examiner nos armes, nous attribuâmes leur réserve à l'avis donné, le matin, au Canadien, de ne pas se conduire familièrement avec eux en notre présence, parce qu'ils en prennent occasion d'être indiscrets. Les hommes de ce village se distinguoient de ceux que nous avions vus ailleurs par leurs yeux extrêmement noirs et expressifs, le sourire gai de leur bouche et leur nez bien fait.

Ils n'avoient pas des provisions abondantes; cependant ils nous offrirent une jatte pleine de maïs qui nous fit très-grand plaisir, car nous avions consommé tout notre grain à pain. Il y avoit dans la cabane un grand panier rempli de glands sans doute destinés à être mangés.

L'après midi on parcourut encore quelques milles, et l'on s'arrêta dans une jolie position, sur la lisière d'un beau bois. La prairie voisine fournit à nos chevaux un pâturage excellent. On essaya inutilement de prendre du poisson; il paroît qu'il n'abonde pas dans ces rivières; les Indiens ne comptent pas sur cette ressource pour leur subsistance.

Le soir, plusieurs Indiens du village vinrent nous visiter à notre camp, et se conduisirent d'une manière très-convenable. L'un d'eux étoit un Quinnebago; on lui lut les mots de sa langue contenus dans le vocabulaire qui se trouve à la fin de la relation du voyage du major Long aux Monts-Rocky en 1818, pour voir s'il les comprendroit; l'entreprise étoit difficile, car l'Indien donnoit le sens de ces mots en sak à notre Canadien; celui-ci le rendoit en françois à une personne de la troupe qui l'exprimoit en anglois. Toutefois, malgré cette triple traduction, l'Indien reconnut sans hésiter à peu près un tiers des mots; il répéta près de la moitié du reste avec une légère variation, qui fréquemment ne consistoit que par l'addition de la terminaison *ra;* cela paroissoit tenir à une sorte de dialecte. Il ne reconnut pas du tout quelques-uns des mots, même après que l'interprète lui eut expliqué la signification qu'on leur attribuoit.

Ouennebi, notre nouveau guide, étoit jeune, avoit une physionomie agréable, et plus gaie que ne l'est en général celle des Indiens; quand il causoit avec notre guide, elle étoit fréquemment animée par le sourire : il se montra toujours poli et obligeant à notre égard. De même que les autres Indiens, il avoit pour vêtement une couverture qui lui descendoit jusqu'à la ceinture; il portoit un tablier de drap bleu, des jambières et

des mocassins de peau de daim. Les jambières ressemblent beaucoup à la partie de l'habillement chinois qui remplace les pantalons; elles montent jusqu'aux hanches, et sont attachées à des courroies liées à un ceinturon de cuir qui entoure les reins. Des jarretières, généralement ornées de piquans de porc-épics, de verroteries et d'autres objets de fantaisie, soutiennent la jambière au-dessous du genou. Ouennebi avoit fiché sa pipe dans la tresse de ses cheveux ramassés au sommet de sa tête. Il avoit un fusil à baguette carrée, une poche à plomb, etc. Il montoit une petite jument bai-brune, à tous crins; ses jambes traînoient presque à terre en traversant les prairies; mais cet animal étoit plein de vigueur. . . . .

Peu de jours après, nous eûmes de la peine à reconnoître notre guide, en le voyant affublé d'une chemise de calico qu'il avoit empruntée du Canadien, et qui cachoit son corps dont auparavant nous admirions les belles formes, quand, dans les marches, il laissoit tomber sa couverture sur son cheval. Quand on lui demanda pourquoi il avoit changé ainsi son costume, il répondit que, le soleil étant très-chaud dans la prairie, il avoit accepté cette chemise pour mettre son dos à l'abri. Ce fait prouve avec quelle facilité les Indiens sont prêts à abandonner leurs usages et à prendre les habitudes de l'homme civilisé. Ouen-

nebi portoit d'abord ce vêtement avec un air d'ostentation ; ce qui nous confirma dans l'opinion que, sous ce rapport, l'Indien n'est pas plus sage que l'homme blanc, puisqu'il s'enorgueillit souvent de l'acquisition d'un habillement qui diminue plutôt qu'il n'augmente ses avantages personnels.

Du reste, Ouennebi sembloit connoître très-bien le pays; il ne suivoit pas de chemin dans la prairie, mais dirigeoit sa marche d'après des points de reconnoissance, tels que les collines, les bois, etc. De temps en temps il paroissoit se guider d'après la position du soleil. Nous reconnûmes, dans plus d'une occasion, l'erreur de ceux qui pensent que les Indiens ont une méthode infaillible de découvrir toujours la direction qu'ils ont le projet de suivre et qu'ils ne peuvent jamais perdre. A la vérité, leur habitude d'observer leur permet de discerner des signes qui probablement échapperoient aux regards d'un homme blanc moins expérimenté : c'est ainsi, par exemple, que, si le soleil est obscurci, l'Indien parfois aperçoit, par habitude, sa place dans le ciel : on dit aussi que, dans d'autres temps, il peut, par un examen attentif, distinguer des ombres très-foibles qui ne seroient pas saisies par un œil moins exercé. Quand ces indices lui manquent, il peut, dans une forêt, marquer le nord avec certitude, parce que la mousse croît plus abondamment sur

ce côté des arbres que sur les autres ; mais s'il est dans une prairie, à une certaine distance des arbres, quand le ciel est chargé de gros nuages, ou durant un brouillard épais, l'Indien, de même que l'homme blanc, est souvent hors d'état de diriger convenablement sa marche. Durant notre marche, nous observâmes plusieurs fois que Ouennebi couvroit ses yeux avec ses mains, et sembloit étudier très-attentivement certains points des bois éloignés et la prairie qui les environnoit, soit pour s'assurer de la route véritable, soit pour apercevoir des signes de gibier ou d'ennemi ; c'est ce que nous ne pûmes apprendre.

Ouennebi nous conduisit généralement au nord-ouest, d'abord à travers des bois peu épais, qui disparurent graduellement ; nous ne vîmes plus ensuite qu'une prairie immense dans laquelle on marcha pendant un jour. Les bois consistaient en petits chênes sans broussailles ; la prairie étoit ondulée et s'étendoit le long du pied de la chaîne des hauteurs qui forme le point de partage entre les affluens du Mississipi et ceux du Rock-River. Cette chaîne se prolongeoit, à notre gauche, dans une direction presque parallèle à notre marche générale : elle paroissoit, dans quelques endroits, avoir de 100 à 158 pieds de haut, et se trouver à une distance de six à huit milles. Nous venions d'entrer dans la prairie, quand un cerf la traversa devant nous à deux milles de dis-

tance : Ouennebi se mit aussitôt à sa poursuite ; mais il retourna au bout d'une heure de course inutile. Il rapporta un courlis, oiseau que nous avions quelquefois fait lever; nous aperçûmes de temps en temps la majestueuse grue des dunes (*grus canadensis*), qui arpentoit la prairie : cet oiseau, pris jeune, peut, dit-on, être apprivoisé. On en avoit deux à Chicago, qu'on laissoit sortir du fort, et qui revenoient toujours à leur nid. Nous vîmes aussi dans la prairie le beau faucon à queue d'hirondelle (*Falco (milvus) furcatus*), voler au-dessus de nos têtes. Notre guide nous montra un endroit élevé, où, une soixantaine d'années auparavant, les Saks et les Péoras s'étoient livré un combat; les premiers furent vainqueurs, et ne perdirent qu'un homme; ils tuèrent dix ennemis.

La prairie, à mesure que l'on avance, est parsemée de collines qui contribuent à varier la scène. Parmi celles qui étoient bien distinctes, nous en observâmes deux éloignées l'une de l'autre d'un mille et un quart dans la direction de l'est à l'ouest; elles sont visibles à plus de trente milles, forment deux pics mimes, et un excellent point de reconnoissance. Les Saks les nomment *Ennechoteno*, mot qui signifie les deux montagnes, et qui est composé d'*ennes*, deux, et d'*oteno*, montagne.

Notre guide nous apprit que la montagne marquée sur les cartes, comme *la montagne qui bou-*

cane, des François, étoit à près de trente milles au nord-est de notre campement, à midi, du 16. Les Indiens lui donnent le nom de *Moutchovakunin* (mont fumant), parce que son sommet est généralement enveloppé de brouillards ou de nuages, et non parce que, suivant la tradition, il auroit vomi de la fumée; à gauche, on aperçoit une pointe de terre haute, qui est, dit-on, à l'embouchure du Mostchaoko (toujours plein), un des affluens du Mississipi.

Le soir, nous avons campé sur les bords de l'Ouassemon, affluent du Pektannon; ce nom, qui signifie éclair, vient d'un chef indien, qui vivoit sur ses bords. Nous y avons observé le calcaire en place, formant des falaises hautes d'une cinquantaine de pieds; la roche offre une stratification horizontale très-distincte. Sa structure est, en plusieurs endroits, cristalline; peut-être doit-elle être plutôt appelée graveleuse ou sablonneuse; elle renferme un grand nombre de cellules ou de cavités, dont quelques-unes sont remplies de carbonate de chaux cristallisé; il y a beaucoup d'amphibole blanc, disséminé dans la masse; quelquefois cette roche compose des couches épaisses d'un à trois ou quatre pouces, qui ont plusieurs pieds de longueur; elle se montre aussi fréquemment sous la forme de rognons irréguliers et aplatis, disposés sur une ligne presque continue et s'étendant à une distance considérable. Les débris de

corps organiques y sont assez communs, quoique moins fréquens que dans d'autres endroits de notre route; ils consistent en térébratulites, encrinites et madréporites; mais la véritable nature de ces derniers n'a pu être déterminée, faute de point de comparaison; tous les échantillons recueillis entre le fort Waine et le fort Saint-Antoine ayant été perdus. La roche est d'un jaune grisâtre; elle est peu compacte.

Le pays devenoit plus ondulé, à mesure que nous approchions du Mississipi; les chaînes de collines sont basses, mais un peu escarpées, à cause de la stratification horizontale de la roche; un des côtés laissant ordinairement voir la structure de l'intérieur par une rupture abrupte; dans d'autres endroits, la surface du terrain ressemble à celle de la mer un peu agitée. Cet aspect semble avoir été produit par la naissance de vallées formées postérieurement, s'étendant du nord-est au sud-ouest, et toutes s'inclinant vers ce dernier point; on dit qu'elles se prolongent en ligne droite jusqu'au Mississipi. Comme nous ne voulons arriver sur les bords de ce fleuve que plus au nord, nous marchons au nord-ouest, et nous coupons tous ces rameaux à peu près à angle droit. Le terrain est couvert d'une herbe courte et sèche, la végétation étant généralement moins forte que celle de la contrée d'alluvion où nous avons passé auparavant.

On n'aperçoit pas de blocs de granite, probablement parce que nous ne sommes plus sur le terrain d'alluvion : nous sommes sur le calcaire magnésien qui, s'élevant à une hauteur plus considérable, forme la ligne de partage entre le Missîssipi, le Rock-River et l'Ouisconsin, et se joint peut-être avec ce que l'on a nommé les coteaux de l'Ouisconsin.

Entre l'Ouassemon et l'Ouisconsin, le pays présente une grande diversité d'aspects. A une distance de quelques milles au nord-ouest de la première de ces rivières, la végétation, qui change brusquement, annonce qu'il en est de même du terrain. Nous gravîmes sur des coteaux raboteux et escarpés que couvroient de grands arbres mêlés de brouissailles épaisses composées principalement de chênes et de frênes très-jeunes. Au bout de deux milles, arrivés sur les bords d'une petite rivière qui coule dans une vallée étroite et profonde, nous fûmes frappés de la beauté et de la nouveauté du paysage. Les côtes escarpées, et quelquefois perpendiculaires, de la vallée, sont couronnés de bois touffus qui l'enveloppent d'une ombre impénétrable : ce tableau sombre nous parut ravissant, après les campagnes ouvertes dont nos yeux avoient été si long-temps fatigués.

Les flancs de cette vallée sont de grès; nous pûmes observer attentivement cette roche du-

rant la plus grande partie de la journée du 18 juin ; elle est distinctement superposée au calcaire. Les collines qu'il compose ont de 30 à 100 pieds et plus de hauteur; elles sont coupées par des vallées au fond desquelles on voit le calcaire en place. Partout où cette dernière roche domine, la surface du terrain est unie ou modifiée seulement par des ondulations tapissées d'herbes longues et touffues ; c'est comme une belle pelouse qui ressemble aux prairies ; le grès, au contraire, donne à la surface du sol une aspérité aussi remarquable que la vigueur des arbres et l'abondance des broussailles. En avançant vers l'Ouisconsin, les prairies ondulées sont mêlées de collines formées tantôt de calcaire, tantôt de grès.

La position de notre camp sur les bords de l'Ouassemon fut déterminée à 42° 30′ 10″ N. et 90° 4′ 45″ O. Ouennebi témoigna, pendant que l'on faisoit les observations, une surprise et un plaisir qui nous divertirent beaucoup. Il appuya son doigt sur le mercure de l'horizon artificiel, et, à son étonnement extrême, observa qu'à chaque fois ce métal fluide s'écartoit comme l'eau et cependant ne le mouilloit pas. On lui expliqua la construction du sextant, et il apprit bientôt l'usage de cet instrument. Dès qu'il vit l'image de la lune doublée, il leva ses deux doigts pour indiquer qu'il l'avoit vue. Quelqu'un, disposé à partager les idées sublimes de Platon sur

l'immortalité de l'âme, auroit supposé que, dans ce moment, l'esprit d'Ouennebi se rappeloit confusément une notion qui lui avoit été familière; cet Indien sembloit avoir reçu une impression profonde de la contemplation du ciel; mais nous ne pûmes nous assurer si ses sensations étoient produites par la grandeur prodigieuse des planètes qu'il avoit vues et par les réminiscences auxquelles il l'associoit, ou bien par l'habileté des hommes blancs qui, par une sorte de talisman, avoient apporté dans la sphère de sa vision des objets qui lui étoient absolument inconnus, et, par-là, lui avoient donné un sens nouveau. Son esprit paroissoit avoir besoin de se répandre au-dehors : il répondit volontiers aux questions qui lui furent adressées concernant les choses qu'il avoit considérées. Il croyoit que le soleil étoit le séjour d'une divinité masculine qui regarde la terre avec complaisance, et qui, bienveillant pour l'homme, lui fait découvrir les bêtes sauvages et les serpens qui traversent son chemin. Il pensoit qu'aussitôt après la mort, l'âme quitte sa demeure périssable et voyage vers l'occident, où, si elle a vécu d'une manière agréable à la divinité, elle n'éprouve aucune difficulté à passer par-dessus la poutre mobile qui est placée en travers du golfe; elle devient alors, pour l'éternité, une habitante du village de la mort, situé dans une prairie, où se trouvent en abondance tous les plaisirs que

l'imagination simple des Indiens peut désirer. Ouennebi regardoit, au contraire, la lune comme la demeure d'une divinité féminine, ennemie de l'autre, qui se plaît à contrarier l'homme dans tous ses projets. Si elle se présente aux Indiens en songe, ils pensent que c'est un ordre pour eux de renoncer à leur caractère d'hommes ; ils prennent l'habillement et les mœurs des femmes. Cet usage a peut-être donné naissance à ces nombreux contes d'hermaphrodites qu'on lit dans tous les anciens historiens de l'Amérique.

Ouennebi croyoit que le grand esprit avoit une forme humaine, étoit de couleur blanche et portoit un chapeau. On ne peut s'empêcher de remarquer que cette disposition à personnifier l'Être-Suprême et à lui donner une apparence différente de celle qui leur est propre, n'est point particulière aux Saks : les Mexicains et les Muypouscas le représentoient blanc, avec une barbe ; les Santis, suivant le témoignage de Lawson, croyoient qu'il étoit blanc. « Ils répondirent, dit-il, qu'ils avoient » conversé avec le grand homme blanc d'en haut » (c'est-à-dire le dieu tout-puissant) (1). » Il seroit curieux de rechercher s'il existoit quelque connexion entre cette couleur blanche attribuée à la divinité et les prophéties qui circuloient parmi plu-

(1) *A new Voyage to Carolina by John Lawson*. London, 1709, p. 20.

sieurs tribus de la Virginie et à Quizquiz, près du Mississipi, relativement à la venue des hommes blancs parmi elles (1).

Les premiers historiens de l'Amérique ont parlé de ces prophéties existantes avant la découverte du Nouveau-Continent, comme très-communes. Circuloient-elles réellement, ou bien furent-elles inventées et répandues adroitement par les conquérans? c'est ce qui peut être sujet à discussion. On rapporte que Montézuma, dans un discours adressé à ses sujets en présence de Cortez, fit mention de ces prophéties. Jean de Laet dit que la même croyance régnoit dans l'île de Cozumel, située à quatre lieues de la côte du Yucatan, par 20° de latitude nord. Cet auteur entre, à ce sujet, dans beaucoup de détails que nous sommes enclins à considérer comme étant entièrement de son invention (2).

Le 17 juin, notre route fut diversifiée par des collines et des vallées. Le mont fumant à l'est, et les coteaux de Dubuc à l'ouest, se distinguoient bien : à notre gauche, une longue chaîne, couverte de forêts, marquoit le cours de la Grande-

(1) *Purchas's, Pilgrimage*, p. 843. *Relation de la conquête de la Floride*, par Soto, écrite par un gentilhomme de la ville d'Elvas. Paris, 1685, un vol. in-12.

(2) *Americæ utriusque descriptio*. Lugd. Bat., 1633, Lib. V, cap. 27.

Rivière, nom du Mississipi dans les idiomes dérivés de l'algonquin.

Les chiens découvrirent dans la prairie un blaireau que l'Indien tua d'un coup de son tomahak. On fit cuire cet animal pour le dîner : ceux qui en mangèrent le trouvèrent très-bon. C'étoit près du Mékabea-Sepé, ou rivière de la Petite-Vérole ; cette petite rivière, nommée aussi rivière de la Fièvre, se joint, dit-on, au Mississipi, vis-à-vis des mines de Dubuc.

Le 19, après une marche fatigante dans un pays raboteux et montagneux, on campa sur le nord de l'Ouisconsin, dans le seul endroit qui fût sec : les rives du fleuve, au-dessus et au-dessous, étoient marécageuses ; la rivière avoit près d'un mille de largeur ; le courant étoit très-rapide ; on la passa dans des canots qui furent envoyés du fort Crawford, où l'on arriva vers onze heures du soir. Il est sur la rive gauche du Mississipi, dans la prairie du Chien. On y séjourna cinq jours, afin de faire les préparatifs nécessaires pour le voyage à la prairie du Chien.

De Chicago à la prairie du Chien on compte 288 milles, que nous accomplîmes en neuf jours ; ce qui fait 25 milles par jour. Personne, avant nous, n'avoit parcouru cette route en ligne droite ; ce qui est surprenant, vu l'étendue du commerce de pelleteries qui se fait depuis si long-temps dans cette partie du pays et les facilités que l'on y

trouve; car il est sec, solide, bien arrosé, et suffisamment entremêlé de bois; l'herbe y est généralement bonne. Le terrain ne commence à être inégal que dans les environs de l'Ouisconsin. Cette rivière, de même que l'Ohio, se réunit au Mississipi dans un pays montagneux. Les collines s'élèvent à 150 et 200 pieds; leurs flancs sont abruptes, le sol en est médiocre.

L'Ouisconsin a été depuis long-temps la communication ordinaire entre les lacs et le Mississipi : à peu près à 180 milles de son embouchure, il se rapproche tellement de la rivière du Renard de la baie Verte, que l'on va de l'une à l'autre par un portage de 1,250 toises à travers une prairie basse et unie; du portage à la baie Verte du Michigan, l'on compte près de 180 milles. L'Ouisconsin prend sa source près des montagnes du même nom, au moins à 150 milles du portage : on dit qu'il est partout très-rapide; ce qui le rend difficile à remonter. La rivière du Renard est formée par l'union de deux branches, dont l'une vient d'un lieu peu éloigné de la route du portage; elle coule d'abord à l'ouest, puis tourne bientôt à l'est. Son cours est généralement très-sinueux.

Le pays que ces rivières traversent est habité par les Menomonis, les Ouinnebagos, les Saks et les Renards, notamment par les deux premiers peuples. On rencontre principalement les Meno-

monis près de l'embouchure de la rivière du Renard, et les Ouinnebagos près de la route du portage et dans le voisinage du lac qui porte leur nom. On regarde ceux-ci comme d'une origine distincte de celle des tribus algonquines; on dit que leur langage présente de bien plus grandes difficultés. Elle abonde en sons durs et gutturaux; la lettre R y est également très-commune, tandis qu'elle est rare dans les langues algonquines. J'ai déjà parlé de la terminaison *ra* qui s'ajoute à beaucoup de mots.

Il est difficile d'obtenir des informations exactes sur ce peuple, contre lequel il règne de fortes préventions: il passe pour ennemi des blancs; ce qui indique qu'il a du courage, qu'il ressent l'injustice et l'oppression, et qu'il ne veut pas se courber devant l'ennemi qui l'attaque: ces dispositions louables les ont rendus odieux; on les a probablement, sans motif, accusés de beaucoup de crimes qu'ils n'ont pas commis. Si l'on doit s'en rapporter au portrait que Carver fait de leur caractère, ils ne sont pas pires que les autres Indiens. Dans leurs langues, ils se nomment Otchagras: nous n'avons pu dériver d'où venoit le nom d'Ouinnebagos. Carver en a le premier fait usage; les François leur donnoient celui de PUANTS.

Le major Long alla, en 1817, de Bellefontaine sur le Missouri au saut Saint-Antoine, et de là au portage de l'Ouisconsin. Voici ce qu'il nous a ra-

conté de ces Indiens : « Nous étant arrêtés pour dîner, Tonnerre blanc, le chef ouinnebago qui m'accompagnoit, se doutant que sa troupe étoit dans le voisinage, demanda un morceau de papier, une plume et de l'encre pour leur annoncer qu'il étoit arrivé avec moi. S'étant assis, il dessina trois figures grossières qu'il m'expliqua. La première représentoit mon canot avec un mât et un pavillon, trois rangs de rameurs et un timonnier ; trois croix, à la place de nos têtes, indiquoient que nous étions Américains et que nous portions des chapeaux. Il s'étoit représenté par une figure d'ours au-dessus d'une sorte d'emblême marquant un territoire de chasse. La seconde figure montroit que sa femme étoit avec lui ; c'étoit un canot où étoit assise une squâ ; des lignes en zigzag au-dessus de sa tête marquoient qu'elle étoit la femme de Tonnerre blanc. La troisième figure étoit un canot, avec un ours assis au gouvernail, pour désigner qu'un Indien de ce nom avoit été vu remontant la rivière, et avoit appris où sa troupe se trouvoit. Le chef indien plaça ce papier contre un arbre, à l'embouchure du Kickapou, que sa troupe avoit remonté pour chasser.

De Chicago au fort Crawford, nous ne vîmes qu'un cerf, un loup et un renard. Cette rareté extrême du gibier, dans un pays si éloigné de la pulation blanche, doit frapper tout observa-

teur, surtout en raison de l'abondance et de la bonne qualité de l'herbe dans cette région. On ne peut donc attribuer cet état de choses qu'à la paix profonde dans laquelle vivent les Indiens auxquels appartiennent ces territoires de chasse. Libres de toute inquiétude de la part de leurs ennemis, ils poursuivent le gibier à outrance et le détruisent avec plus de rapidité qu il ne peut se reproduire. Depuis qu'ils ont des communications fréquentes avec les blancs, ils semblent avoir perdu cette sagacité prévoyante qui précédemment les distinguoit. Autrefois, ils évitoient de tuer les cerfs dans la saison du rut, et, à moins d'une nécessité absolue, épargnoient également les biches qui étoient enceintes et les faons. Aujourd'hui, l'Indien semble se regarder comme un étranger dans le pays que ses pères considéroient comme leur appartenant; il voit chaque jour sa propriété exposée aux empiétemens des hommes blancs, et par conséquent poursuit indistinctement tous les animaux qu'il rencontre, ne sachant pas si, l'année suivante, il pourra recueillir le fruit de sa prévoyance durant l'année actuelle, et craignant que, dans une autre saison, on ne le laisse pas chasser tranquillement sur son territoire. C'est à cette cause et à l'augmentation du nombre des Indiens, produite par une longue paix, que l'on doit attribuer la diminution du gibier. Mais la population indienne ces-

sera bientôt de s'accroître, si elle ne s'adonne pas à l'agriculture, car elle ne trouvera plus dans le gibier des moyens suffisans de subsistance. Bien qu'elle soit peu considérable dans ces cantons, on ne doit pas trouver étonnant qu'elle soit comparativement considérable pour le pays auquel elle est bornée pour ses chasses, si l'on se rappelle les observations de Petite-Tortue sur ce sujet.

Etant arrivés, le soir, très-tard à la prairie du Chien, nous n'avions pas aperçu le Mississipi. Le 20, de bon matin, chacun se dépêcha d'aller contempler ce fleuve, qui, par la longueur de son cours, le nombre et la grandeur de ses affluens, l'immensité des pays qu'il arrose, peut soutenir la comparaison avec tous les fleuves de l'ancien et du nouveau continent.

Alvaro Nunès Cabeça de Vaca est, d'après les renseignemens parvenus jusqu'à nous, le premier Européen qui ait vu le Mississipi. Cet Espagnol traversa l'Amérique septentrionale depuis la baie de Espiritu Santo (Tampa) jusqu'à la Nouvelle-Galice de 1528 à 1537; par conséquent, il a dû traverser ce fleuve à son embouchure ou à quelque distance au-dessus; mais la relation de son naufrage ne contient rien qui puisse le prouver. Il étoit trop occupé de ses souffrances, et n'espéroit pas assez revoir sa patrie, pour songer

petit nombre d'endroits où l'on pourroit s'aider en empoignant des buissons et des rochers. En général la pente est formée de précipices disposés les uns au-dessus des autres; quelques-uns ont 100 et 150 pieds de haut. Placés sur ce mont, nous jouîmes parfaitement du coup d'œil des deux rivières, qui unissoient leurs eaux au-dessous de nous.

La Prairie a conservé le nom que lui avoient donné les François; il est dérivé de celui d'un Indien que l'on appeloit Le Chien, et qui demeuroit dans ce lieu. Indépendamment des magasins, le village renferme une vingtaine de maisons, la plupart vieilles, et quelques-unes entièrement délabrées; sa population peut s'élever à 150 habitans. Il n'est pas si florissant qu'autrefois. Carver, qui le visita en 1766, en parle comme d'une grande ville, peuplée d'environ 300 familles; il ajoute que c'est le marché de toutes les tribus voisines, et même de celles qui demeurent sur les affluens du Mississipi les plus éloignés : elles s'y assemblent tous les ans à la fin de mars, et y apportent leurs pelleteries pour les vendre aux marchands.

Le fort, très-grossièrement construit et très-incommode, est situé à peu près à 450 pieds de la rivière, dans une position enfoncée et désagréable, à cause d'une mare qui se trouve au sud. Le terrain est si bas que, l'été dernier, le fleuve

s'étant gonflé, l'eau monta sur la place d'armes à près de quatre pieds, et entra dans les logemens des officiers et des soldats, qui furent obligés d'aller camper sur les hauteurs voisines, où ils restèrent près d'un mois. Les vieillards du lieu disent qu'une inondation semblable a lieu tous les sept ans ; le village est plus élevé que le fort, de sorte qu'il souffrit moins.

Un grand monticule est couronné par un des bâtimens du fort; on l'a ouvert, on n'y a rien trouvé. On voit d'autres restes d'ouvrages indiens sur l'Ouisconsin, près du Petit Cap au Grès, à 4 milles au-dessus de l'embouchure de cette rivière. Quatre personnes de notre troupe allèrent les examiner; ils aperçurent des tertres et des parapets, mais ne reconnurent aucun plan dans leur disposition, ni la moindre trace d'une enceinte régulière. Une levée en terre, haute de quatre pieds, avoit 250 pieds de long; vers le milieu, elle étoit coupée par une sorte de porte large de 12 pieds ; elle étoit, de même que les autres parapets, très-près du bord du coteau baigné par le fleuve. Cette circonstance fit penser que ces ouvrages avoient servi à protéger un détachement placé dans cet endroit, soit pour défendre la hauteur, soit pour commander le passage de la rivière; la position étoit très-judicieusement choisie pour ces deux objets. Du reste, on ne remarqua aucune connexion entre les

tertres et les parapets, excepté sur un point, où un des premiers couvroit une ouverture pratiquée dans le milieu du retranchement. Les tertres, dispersés sur toute l'étendue du terrain haut, le long de la rivière, avoient en général six à huit pieds de haut, et de huit à douze de diamètre. Une quinzaine sont arrangés sur une ligne, parallellement au coteau, mais à une certaine distance de ses bords.

Il existe aussi des parapets et des tertres sur les coteaux parallèles au Mississipi, qui limitent la Prairie à l'est; ils semblent former un système de défense. Un grand tertre s'élève à chaque angle que décrivent les principales lignes; les parapets sont terminés, à chaque extrémité et aux ouvertures, par des tertres.

On a aperçu de ces restes d'ouvrages dans l'intérieur du pays, dn côté du Kickapoo-Creek, la plupart sur des hauteurs, quelques-uns dans les vallées; aucun ne sembloit avoir composé clôture complète.

Le pays entre la Prairie et le Kickapoo-Creek, qui se réunit à l'Ouisconsin, à 12 milles au-dessus de l'embouchure de celui-ci, est parsemé de chaînes de collines généralement élevées de 300 à 500 pieds au-dessus des vallées, dont quelques-unes sont arrosées par de beaux ruisseaux. Ces chaînes de hauteurs, arrondies à leur sommet, ont leurs flancs escarpés, et sont presque inac-

cessibles, excepté par les ravines qui les coupent. Les vallées sont larges pour la plupart, et propres à la culture et aux pâturages; le pays haut convient aussi à l'agriculture. Dans quelques endroits on rencontre des bois composés de chênes rouges et blancs, de noyers hickorys et blancs, d'érables, de frênes blancs et bleus, de buis, etc.

La Prairie du Chien a probablement été très-peuplée, car ce pays est très-favorable pour la chasse. Nous n'avons pu constater à quelle nation appartenoient les Indiens dont elle porte le nom; cette tribu est éteinte; les traditions qui la concernent sont très-confuses. On rapporte qu'une nombreuse troupe d'autres Indiens, venus de la baie Verte par l'Ouisconsin, massacrèrent toute la population de la Prairie, et enfin retournèrent chez eux. Un petit nombre de Chiens, qui s'étoient réfugiés dans les bois, revinrent chez eux après le départ de leurs ennemis. Ce furent ceux que trouvèrent les premiers François qui s'établirent dans ces lieux.

Une des cavernes qui se trouvent sur les bords du Kickapou-Creek a été le sujet d'un récit fabuleux parmi les Indiens. Ils racontent que, dans un des enfoncemens formés par le précipice, il y a une masse de pierre gigantesque représentant une figure humaine. Les rochers qui l'entourent de tous côtés lui impriment un caractère sombre et mystérieux. Les Indiens disent à ce sujet qu'au-

trefois une bataille fut livrée, sur les rives du Mississipi, entre les habitans de la Prairie et leurs ennemis; ces derniers, victorieux, tuèrent un grand nombre de leurs antagonistes. Une femme, parmi ceux-ci, ayant reçu plusieurs blessures, réussit à s'échapper et se retira dans les collines; elle étoit près de mourir de faim, lorsqu'un bon esprit eut pitié d'elle et la transforma en cette statue, à laquelle il donna la faculté de tuer quiconque approcheroit d'elle; elle exerça ce pouvoir jusqu'à ce que l'esprit, fatigué du carnage qu'il avoit fait, cessât de manifester sa vengeance. Quoique les Indiens puissent aujourd'hui s'approcher impunément de la statue, cependant ils ont pour elle un respect mêlé de crainte, et aucun ne passe devant elle sans lui présenter une offrande de tabac, etc.

Aujourd'hui le voisinage immédiat du fort est peu habité par les Indiens. Aucun d'eux ne peut donner des renseignemens sur les ouvrages répandus en si grand nombre dans les environs. Ils disent que le seul moyen d'en expliquer l'origine est de supposer qu'à une époque antérieure à toutes les traditions, le pays fut probablement habité par une race d'hommes blancs semblables à ceux d'origine européenne : nos pères les tuèrent, ajoutent-ils; cette supposition est fondée sur ce que l'on a trouvé dans la terre des ossemens humains, à une profondeur bien plus con-

sidérable que celle à laquelle ils déposent leurs morts; d'ailleurs les tombeaux diffèrent des leurs, car on n'y découvre jamais d'instrumens quelconques, tandis qu'eux ont la coutume d'y renfermer les armes et d'autres objets ayant appartenu au défunt. On dit aussi qu'on a rencontré, à la surface du terrain, des tomahâks en cuivre différens de ceux dont les Indiens se servent aujourd'hui. Cette circonstance peut paroître douteuse. Quant aux fortifications, elles confirment l'assertion des Indiens, car ils n'en construisent pas et n'en connoissent pas l'utilité. Enfin on a dit que des squelettes, trouvés en creusant dans la Prairie du Chien, étoient d'une grande dimension; ils avoient huit pieds de long; ils tombèrent en poussière aussitôt qu'ils furent exposés à l'air.

Nous vîmes dans la Prairie beaucoup de tombeaux d'Indiens, mais modernes; ils ressemblent à ceux des blancs. Un toit en planche ou en écorce, soutenu par des pieux, le recouvre; des perches placées à la tête portent des pavillons; un autre pieu, fixé au même endroit, offre les prouesses du défunt à la chasse ou à la pêche, peintes en rouge ou en noir. Ces tombeaux sont placés sur des tertres, sans doute pour être moins sujets aux inondations.

Le fort Crawford est situé par 43° 3′ 31″ nord et 90° 52′ 30″ ouest. La variation de l'aiguille aimantée y est de 8° 42′ 52″ est.

Un exprès chargé de dépêches faisoit régulièrement le voyage, à des époques fixes, entre la baie Verte et Chicago. Le major Long profita du départ d'un marchand qui alloit à la baie Verte, pour renvoyer à Chicago le soldat de la garnison qui nous avoit servi de guide.

Notre troupe fut renforcée au fort Crawford d'une escorte composée d'un caporal et de neuf hommes, et commandée par un lieutenant. Nous prîmes aussi un interprète. Afin d'arriver le plus promptement possible au fort Saint-Antoine, où les derniers préparatifs devoient se faire, notre troupe se partagea en deux : M. Long, accompagné d'une personne de l'expédition, d'un soldat, d'un interprète siou, d'un nègre et d'un Indien dacota ou siou, qui servoit de guide, passa sur la rive droite du Mississipi, et la suivit à cheval en remontant; le reste, dont je faisois partie, s'embarqua pour suivre la même direction.

La route de la Prairie du Chien au fort Saint-Antoine offrit plus de difficultés qu'on ne l'avoit supposé ; elle fut montueuse et très-rude ; il n'y avoit pas de sentiers battus, de sorte que la troupe arrivoit souvent sur le bord d'un précipice ; alors elle étoit obligée de rebrousser chemin et de chercher un endroit où la descente fût plus facile. Ces difficultés venoient en grande partie de ce que l'on voyageoit généralement à une certaine distance du fleuve pour abréger la route ; le pays

haut, dont on tâchoit de ne pas s'éloigner, étoit souvent coupé de vallées transversales, arrosées par des rivières qui couloient vers le Mississipi; on ne les traversoit qu'avec beaucoup de peine, à cause de la nature marécageuse du terrain, où les chevaux s'embourboient fréquemment; rarement on s'éloignoit de plus de cinq à six milles du Mississipi. Le guide représenta qu'il seroit très-malaisé de s'en écarter davantage, quoique cela pût diminuer la longueur du chemin, parce que le pays étoit très-boisé et l'eau très-rare. Cette dernière circonstance ne peut s'expliquer que par les nombreuses crevasses que l'on vit à la surface du sol, et par lesquelles l'eau s'échappe. Les forêts où l'on passa consistent principalement en chêne, frêne, orme, noyer blanc, érable à sucre, érable, bouleau, tremble, avec des broussailles touffues de coudriers, de noyers hickorys; dans les fonds croissent la folle-avoine, la prêle, la camomille; l'œil est charmé de l'abondance de roses sauvages dont la terre est parsemée, et le palais du parfum des fraises; dans ce moment, ce fruit excellent étoit à son point de maturité.

On passa le 26 devant un petit village indien composé de cinq cabanes; il est situé sur une rivière que l'on regarde comme étant l'Iova-Supérieur. D'après le grand nombre de femmes et d'enfans que l'on vit, on supposa que la popula-

tion étoit considérable. Il ne restoit que trois hommes dans le village; le reste étoit parti pour la chasse; notre détachement avoit aperçu dans la matinée un troupeau d'élans. Un champ de deux acres semé en maïs sembloit former toute la culture du village; il étoit fort mal tenu et peu avancé.

On détermina, le 28, la position du campement de la veille, 43° 47′ 57″ nord. A peu près à un mille de distance, on traversa une rivière nommée Ho-ka (racine) en langue dacota. On pense que c'est la rivière longue ou la rivière morte de La Hontan, et le Mitschaoywa de Coxe; dans un autre passage, ce dernier auteur la nomme Meschaouay. Il est impossible de lire la description qu'en fait La Hontan sans être convaincu que la plus grande partie est de pure invention. Suivant son récit, il remonta cette rivière à près de 180 lieues; il rencontra sur ses bords les Eokoros, les Essanapes et les Gnacsitares, trois nations dont les noms ne sont cités par aucun autre voyageur; il y vit une population bien plus considérable qu'elle n'a pu y exister; en un mot tout ce qu'il dit porte les caractères d'une fiction.

On voyagea ce jour-là dans une vallée bordée de chaque côté de coteaux élevés et de précipices; la verdure du fond de la ravine formoit un contraste agréable avec la teinte grisâtre du calcaire et du grès des coteaux. La vallée finit par s'élargir,

et les voyageurs se trouvèrent presque instantanément en vue du majestueux Missisipi, dont le lit étoit partagé par des îles verdoyantes.

Les aboiemens d'une troupe de chiens annoncèrent que l'on approchoit d'un village indien; il étoit composé d'une vingtaine de cabanes; il obéissoit à Ouapacha (famille rouge), chef tres-distingué parmi les Dacotas. Des jeunes gens ornés de plumes arrangées d'une maniere fantastique, et le visage non moins bizarrement barbouillé, vinrent à la rencontre du major Long.

Le chef, homme d'une cinquantaine d'années, mais qui paroissoit plus vieux, étoit de petite taille; sa physionomie annonçoit beaucoup d'intelligence et de sagacité. Il doit son crédit, chez les Dacotas, plus à ses talens dans le conseil qu'à ses prouesses à la guerre. On le dit sage et prudent, et orateur éloquent. Il s'est toujours montré ami des Américains, et on a loué sa conduite politique. L'interprète n'étant pas très-habile, le major Long ne put avoir qu'une conversation très-courte avec Ouapacha; il continua donc son voyage, et campa à deux milles au-delà du village.

On aperçut, près de ce lieu, un grand nombre de tertres disposés à peu près sur une ligne droite sur la rive du fleuve; ils n'étoient pas très-hauts, mais ils couvroient une vaste surface. Durant les deux jours suivans, on vit beaucoup de restes d'ouvrages indiens qui s'étendoient le long du

Mississipi, surtout près du lac Pepin, que le détachement longea le 30. Tous ces débris attestent l'existence antérieure d'une forte population dans le voisinage du lac; elle doit avoir été stationnaire, car les ouvrages n'auroient pas pu être exécutés en peu de temps. On est également porté à penser qu'ils sont dus à la même nation qui construisit les fortifications décrites par Carver, comme existant sur les bords du Mississipi un peu au-dessous du lac Pépin.

La latitude du campement près de l'extrémité inférieure du lac fut déterminée à 44° 18′ 36″ nord.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Atlas de l'Océan-Pacifique, par M. l'amiral DE KRUSENSTERN, première partie, accompagnée d'un recueil de mémoires hydrographiques.

(PREMIER ARTICLE.)

Nous avons déjà donné une annonce provisoire de ce bel ouvrage d'un savant marin qu'on peut nommer à juste titre le Fleurieu de la Russie: nous avons indiqué les cartes et les mémoires que contient ce premier volume, consacré à la partie australe du Grand-Océan. C'est moins dans l'intérêt de l'auteur que dans celui de nos lecteurs que nous allons commencer d'en analyser quelques mémoires. Nous nous arrêtons d'abord à l'introduction qui traite *des vents et des courans* dans l'Océan-Pacifique.

On ne possédoit aucun ouvrage complet dans lequel on traitât *ex professo* des vents et des courans qui dominent dans la mer Pacifique, comme il y en existe de fort bons pour les mers des Indes-Orientales. M. de Krusenstern a eu raison de croire qu'il ne seroit pas hors de propos de joindre à ses mémoires hydrographiques une introduction qui contiendroit une notice raisonnée sur ces objets pour les différens parages de la mer du Sud.

Ce qu'en ont dit Dampier (1) et d'autres navigateurs ne sont que des fragmens, et l'ouvrage de Romme (2) n'est qu'un traité général.

Une grande partie des notions que M. de Krusenstern donne, dans ce qu'il appelle son *Essai*, sont les résultats de sa propre expérience et de celle de ses amis, qui les lui ont communiquées en manuscrit; son Essai est par conséquent très-riche en nouvelles observations, et les navigateurs s'empresseront sans doute d'en profiter avec reconnoissance. Malgré tout le mérite de ce morceau, M. de Krusenstern dit lui-même, avec une noble franchise, que son travail est encore bien loin de compléter cette branche d'hydrographie qui sera toujours difficile à perfectionner. Les vents, les courans, les marées dépendent de tant de causes fortuites et accidentelles, qu'il ne sera jamais possible de les soumettre à des lois générales et fixes. Il y a sans doute des vents constans et établis en certains parages et en certaines saisons; tel est, par exemple, le vent d'est qui est continuel entre les tropiques, même à 30 degrés de chaque côté de l'équateur. Les vents alisés, les moussons ont leurs périodes, leurs termes plus ou moins bien réglés; mais que d'exceptions à ces règles générales! Nous avons parlé, dans le *Précis de la Géographie universelle*, des causes de ces variations. Les principales sont de nature chimique; ce sont des variations locales de chaleur et de froid produites par l'électricité; il y a eu aussi des mécaniques, comme la pression des nuages et le resserrement

(1) *Voyage round the World*, etc. London, 1703-1704, 4 volumes in-8°. Dans le second Voyage on trouve *A discours on winds, breezes, storms, tides and currents.*

(2) Tableaux des vents, des marées et des courans qui ont été observés sur toutes les mers du globe, avec des réflexions sur ces phenomènes. Paris, 1817, 2 vol. in-8°

du vent entre deux côtes (1). C'est surtout près des terres et le long des côtes que les vents sont les plus variables; cela dépend des différentes directions des vallons, et souvent du plus ou du moins de neiges qui tombent sur les sommets des montagnes. La moindre densité de l'air accroît aussi considérablement la force du vent; voilà pourquoi, dans les temps de brouillards, il y en a peu ou point du tout. L'électricité peut seule expliquer la naissance subite et la force prodigieuse des ouragans. De là peut-être aussi ces vents furieux qui viennent indifféremment de tous les points de l'horizon.

La différence de température explique pourquoi l'on voit souvent deux vents opposés l'un à l'autre à la distance de peu de lieues, ce que les marins ont souvent occasion de remarquer, et dont nous avons nous-mêmes vu l'exemple dans le Kattegat. On reconnoît aussi fort souvent, par les mouvemens des nuages, que les vents d'en haut sont très-différens de ceux qui soufflent à la surface de l'eau ou de la terre.

Il y a des terres, des îles, des côtes qui produisent des vents particuliers; telle est, par exemple, l'île de Sumatra, abondante en vapeurs qui forment des pluies et des tempêtes; on ne passe jamais aux environs sans essuyer beaucoup de rafales.

Il est des parages dans lesquels règnent, au contraire, des calmes continuels qui sont tout aussi dangereux, et que le navigateur évite avec soin.

Il en est de même des courans; ils sont aussi inconstans et variables que les vents desquels ils dépendent en

(1) Il existe à Paris, du côté nord de Notre-Dame, une espèce de détroit où il fait toujours du vent, même les jours les plus calmes. Le couran d'air y change selon la position du soleil.

partie. Les différentes déclivités du fond de la mer, la forme et la direction des élévations ou montagnes cachées sous les eaux, les gisemens des côtes, les vents, les marées, la fonte des glaces polaires les modifient de mille manières. Il y a des courans constans, mais il y en a aussi de variables, des contre-courans, des courans rétrogrades. Le fond de la mer change quelquefois par des éruptions sous-marines; des bancs de sable sont emportés par des tempêtes, par des grosses mers, et la direction des courans est changée. Combien de générations passeront avant qu'on ait réduit en système tant de faits particuliers! M. de Krusenstern vient d'en accroître le nombre; nous allons suivre cet excellent observateur.

1. *Les côtes occidentales de la mer Pacifique et le détroit de Behring.*

Les vents y sont sujets à de grandes irrégularités, comme dans toutes les hautes latitudes; mais, pour l'ordinaire, ils suivent la direction du détroit, c'est-à-dire du sud au nord ou du nord au sud; ce qui, dit M. de Krusenstern, a généralement lieu partout où les détroits sont bordés des deux côtés par des terres élevées. Cook n'y a remarqué ni courans ni marées; Kotzebue et Wassilief, au contraire, en ont trouvé d'un à deux milles par heure. Ces navigateurs s'y trouvoient à diverses époques; peut-être ne suivoient-ils pas la même ligne.

2. *Côte du Kamtschatka.*

Voilà encore une contradiction réelle ou apparente. D'après Romme, les vents d'est et de sud-est sont dominans ici depuis le mois de juin jusqu'au mois d'août; c'est justement le contraire, selon M. de Krusenstern,

qui a passé, en 1804 et 1805, sur ces mêmes côtes dans la même saison. Il a trouvé que les vents qui y régnoient alors étoient ceux du sud-ouest, et qu'en automne les grands coups de vent viennent du nord-ouest.

3. *Iles Kuriles.*

Les vents y sont si variables, qu'il est difficile de déterminer lesquels y dominent. Les vents de l'est et du nord-est amènent de la pluie et un gros temps.

Les courans près et entre ces îles sont aussi inconstans que violens; leur vitesse dépend de la largeur des détroits qui séparent ces îles. La Peyrouse en rencontra un près l'île Ketoy qui, en deux jours, l'emporta à 40 milles vers l'ouest. M. de Krusenstern en a trouvé un autre près d'une chaîne de rochers qu'il a nommé les Embûches, et qui l'a mis dans le plus grand danger; ce courant le fit reculer, quoique son loch filât huit nœuds. Dans le détroit de La Peyrouse, de forts courans ont lieu particulièrement près la côte de Sachalin. Il y a une fort bonne carte russe de ces îles; c'est le capitaine Golownin qui avoit été chargé, en 1811, de les lever et d'en tracer la géographie; il a très-bien rempli sa tâche.

4. *Côte orientale du Japon.*

C'est La Peyrouse, de Krusenstern, King, Broughton et Colnet qu'il faut consulter lorsqu'on naviguera sur cette mer. Les vents y sont variables; cependant ils y soufflent plus souvent du nord que du sud. Les courans portent constamment au nord-est; mais leurs vitesses varient selon la distance des terres. Ce n'est que près des îles, au sud du golfe de Jedo, qu'on rencontre des courans qui portent au sud-ouest. Le capitaine Broughton a

remarqué que ces courans portoient plus au nord dans le mois de novembre, et plus à l'est au mois de juillet. Une connoissance parfaite de ces courans dans chaque saison faciliteroit infiniment la navigation entre le Kamtschatka et le Japon : les navigateurs russes, auxquels cette connoissance importe le plus, ne manqueront sans doute pas de la compléter.

5. *Côte orientale de la Chine.*

Les vents qui soufflent le long des côtes nord-est et nord de la Chine sont généralement nommés *moussons ;* mais ils s'écartent beaucoup, tant pour leurs durées que pour leurs directions, des moussons qu'on trouve dans la mer de la Chine proprement dite. Les vents y sont assez constans, dans leurs saisons, non seulement le long de ces côtes, mais encore sur celles de Corée et dans toute la mer du Japon : sous ce nom, M. de Krusenstern comprend la mer qui baigne la partie méridionale du Japon et de l'île de Jesso jusqu'au détroit de La Peyrouse. Les capitaines Basile Hall et Broughton ont fait plusieurs observations sur les vents qui règnent dans cette mer ; cé dernier a eu le malheur d'y perdre son vaisseau aux îles Madjicosima. M. de Krusenstern dit qu'on ne trouve pas autant d'exceptions particulières aux lois générales des vents dans la partie nord-ouest de l'Océan-Pacifique entre le détroit de Behring et celui de Formose, comme, par exemple, dans la mer du Kamtschatka, le golfe de la Tartarie, la mer Jaune, la mer du Japon et la mer d'Ochotzk.

M. de Fleurieu veut qu'on appelle cette dernière mer *mer de Lama :* c'est une idée malheureuse ; car *lama* est un mot de la langue des Tungouses, qui signifie *mer*. M. de Krusenstern pense qu'il y auroit plus de raison de la nommer *mer de Sachalin*, puisque cette presqu'île,

qui a une étendue de deux cents lieues, en forme toute la partie occidentale : nous proposerions de la nommer *mer des Kouriles*, d'après le peuple qui habite une partie de ses rivages.

6. *Golfe de Tartarie.*

Deux navigateurs seulement ont navigué dans ce golfe, La Peyrouse et Broughton ; le premier au milieu de juillet 1787, et le second en septembre 1797. La Peyrouse rencontra des vents constans du sud, et Broughton des vents d'est et souvent du nord-est. Les vents du sud n'y soufflent que pendant deux ou trois mois de l'année.

7. *Mer de Sachalin.*

M. de Krusenstern est l'unique navigateur qui, jusqu'à présent, ait longé la côte orientale de la presqu'île de Sachalin. On n'a d'autres notions sur les vents et les courans de cette mer, que celle qu'il a observée pendant sa navigation. Les vents y sont variables, les courans sujets à la même inconstance. M. de Krusenstern en a éprouvé qui emportoient son vaisseau avec une vitesse de 28 milles par heure; après trois jours, il n'y avoit plus qu'une différence de 18 milles.

Il lui fut rarement possible de faire des observations, vu les brouillards continuels qui caractérisent cette mer, et dont on étoit continuellement enveloppé. Mais un ami, le capitaine Minitzkoy, officier de marine très-distingué, lui a communiqué des notices très-importantes sur les vents et les courans de cette mer, qui sont les résultats d'observations faites pendant un séjour de huit ans à Ochotzk, où il commandoit en chef, et où il a su profiter de l'occasion pour recueillir tout ce qui pouvoit contribuer à la sûreté de la navigation dans cette mer, et ce que M. de Krusenstern communique ici à son tour à tous les

navigateurs. Il paroit, d'après ces renseignemens donnés en détail, que les vents d'est règnent pendant toute l'année, et que les vents d'ouest, qui sont si fréquens dans les hautes latitudes, ne soufflent que très-rarement ici.

8. *Mer du Japon.*

Il n'y a que La Peyrouse, Broughton et de Krusenstern qui aient navigué dans la mer du Japon. Colnet ne l'a parcourue que jusqu'au 35e ou 36e degré de latitude. Nous avons parlé plus haut des vents qui règnent dans cette mer; il reste à dire un mot sur les courans.

La Peyrouse et Broughton n'ont point fait mention de courant dominant. M. de Krusenstern n'en éprouva aussi que de très-foibles au commencement; mais lorsqu'il arriva à 30 deg. de latitude et à 134 de long. orientale, il en trouva un qui le portoit au sud-ouest un mille par heure. Les trois jours suivans il en rencontra un autre de 20 milles par jour, et qui portoit vers le sud et l'ouest. A la vue de la côte N. O. du Japon, il en ressentit encore un autre portant 21 milles au nord-ouest en 24 heures; il étoit encore plus près de la côte; un jour il l'emporta à l'ouest 28 milles en 24 heures. En passant le détroit de Sangar, il entraînoit à l'est $\frac{1}{4}$ nord-est avec une vitesse de 2 milles et demi par heure, elle devoit être au moins de 4 milles près de la côte. Le capitaine Broughton est le seul européen connu jusqu'à présent qui ait passé ce détroit; il a trouvé dans son milieu un courant très-violent. Il faut longer la côte à son exemple, aussi près que possible, pour éviter le lit de ce courant.

Pendant que M. de Krusenstern côtoyoit la côte occidentale de l'île de Jesso, il éprouva journellement de grandes différences dans les directions des courans; il y eut cependant plusieurs jours où il n'en remarqua aucun.

M. La Peyrouse, ayant mouillé près du cap Crillon, observa un fort courant venant de l'est. M. de Krusenstern, au contraire, le trouva portant à l'est. Encore une preuve de ce que c'est que l'histoire des vents et des courans; mais recueillons toujours des faits, plus utiles que les théories, et qui serviront même pour en faire, lorsque la chose sera devenue possible.

Des observations de La Peyrouse, de Broughton et de Krusenstern, on peut conclure qu'à l'exception de la proximité des côtes, la mer du Japon n'est sujette à aucun courant dominant. C'est peut-être la forme circulaire de son bassin à deux embouchures principales qui produit cette particularité.

9. *Mer Jaune.*

Les vaisseaux sur lesquels lord Macartney et lord Amherst furent envoyés comme ambassadeurs en Chine, sont les seuls qui aient navigué dans la mer Jaune. M. de Krusenstern croit qu'à peu d'exceptions près, pendant les mois de juillet et d'août, la mousson du sud-est y est dominante, et que l'on peut prendre pour règle générale que la mousson du sud-ouest ne souffle que pendant deux ou trois mois de l'année, depuis l'extrémité nord du golfe de Tartarie jusqu'à l'extrémité sud-est de la Chine, qui est le détroit de Formose; pendant ces trois mois même, il ne souffle pas toujours du sud-ouest, mais souvent du sud-est.

10. *Côtes Philippines et côte nord de la Nouvelle-Guinée.*

Les moussons de sud-ouest et de nord-est y changent régulièrement chaque six mois; mais les vents de nord-est ne sont pas tout-à-fait les seuls qui y règnent pendant la mousson de nord-est; car, pendant presque la moitié de cette mousson, les vents soufflent du nord. Il

faut lire avec attention ce qu'en dit le marquis de Ponterat, officier françois, qui a navigué plusieurs années dans ces parages, et que M. de Krusenstern cite (1). « Au» tour de l'île de Luzon, dit-il, on éprouve de temps en » temps, depuis la fin de juin jusqu'au commencement » d'octobre, des coups de vents connus dans le pays sous » la dénomination de *Colla ;* ils durent communément » sept à huit jours, mais quelquefois ils se prolongent jus» qu'à quinze ; ils commencent ordinairement par beau» coup de pluie et de vent, et se terminent toujours par » des orages considérables accompagnés de tonnerres et » d'ondées très-abondantes : le vent souffle alors avec une » force de la partie de sud-ouest au nord-ouest, et il » arrive souvent qu'il le fait avec beaucoup de violence : » il commence le plus souvent à souffler au moment de la » pleine lune, et il le fait toujours au renouvellement d'une » de ses phases. »

Une assertion en faveur du pouvoir de la *lune* choquera les astronomes - physiciens. Elle est contraire à d'autres témoignages, recueillis avec soin par M. de Zach. Un navigateur qui a parcouru ces mers pendant sept ans, et qui les a bien observées en astronome, en géographe, en hydrographe, en physicien, en philosophe, M. *Le Gentil* enfin, ne partage pas l'opinion que la lune exerce quelque influence sur les vents, les ouragans, les typhons, les collas ; il se moque au contraire de cette idée comme d'un préjugé de marin. En parlant de ces coups de vent qu'on rencontre dans les mers entre les Philippines et les îles Mariannes, il raconte que l'amiral Anson en essuya un de cette espèce en 1743, et il ajoute ensuite : « L'auteur du journal de cet amiral

(1) Journal d'un voyage au cap Horn, au Pérou, aux îles Philippines, à la côte de la Nouvelle-Espagne, par le marquis de Ponterat.

»rejette la cause du coup de vent sur la lune; mais quoi-
»que un auteur anonyme paroisse avoir adopté cette
»opinion, il est certain que la lune n'entre pour rien
»dans toutes ces espèces d'ouragans, comme je l'ai déjà
»remarqué dans la lettre à Don Estevan Roxas y Melo (1).»
Dans un autre endroit, M. Le Gentil parle encore de cette prétendue influence de la lune sur les ouragans.
»Le mois d'avril, dit-il, ou plutôt la lune d'avril, est extrê-
»mement redouté tout le long de la côte de la presqu'île...
»En combattant le préjugé dont je viens de parler, sur
»les prétendus effets de la lune d'avril, j'étois bien éloigné
»de condamner la manœuvre de ces vaisseaux. Je fus au
»contraire le premier à approuver cette sage précaution;
»car, quoique les ouragans soient très-rares en avril, si
»par malheur il en arrive, et qu'on soit surpris, on se perd
»à la côte. J'ai déjà dit qu'en 1749 il périt, le long de
»cette côte, plus de deux cents bâtimens, jusqu'à des
»vaisseaux de quatre-vingts canons qui furent engloutis :
»ainsi, soit que la lune d'avril ou celle de mai causent ces
»ouragans, soit (ce qui est bien plus vraisemblable)
»qu'ils soient occasionnés par le passage du soleil et son
»voisinage au zénith, et par l'approche du renversement
»de la mousson, il suffit que ces ouragans, quand ils
»arrivent, soient également terribles et à craindre pour
»les vaisseaux. Les marins font sagement d'être conti-
»nuellement sur leurs gardes pendant tout le mois d'a-
»vril (2). Encore, dans un autre passage, M. Le Gentil, pour faire voir que les nouvelles et les pleines lunes n'ont pas d'influence sur les ouragans, dit : « On ne peut pas dire que

(1) M. Le Gentil, Voyage dans la mer de l'Inde, fait par ordre du roi, etc. Edition suisse, en 5 vol. in-4°, 1780-1781, Vol. IV, p. 521.

(2) *Ibid.*, II, p. 51.

» ce second coup de vent fût l'ouvrage de la nouvelle ou
» pleine lune, car le premier quartier arriva le 17, à 4 heures
» 43 minutes du matin, c'est-à-dire le même jour que
» commença le coup de vent. »

M. de Krusenstern prend ici l'occasion de dire un mot sur les typhons qui ont lieu si fréquemment dans les parties occidentales de l'Océan-Pacifique, où ils soufflent encore avec plus de force que dans la mer de la Chine. On compte généralement que le méridien des îles Marianes forme la limite de ces typhons. M. de Krusenstern croit cependant qu'ils ne s'étendent pas si loin, et qu'on les rencontre rarement à l'est des îles Palaos. On sait pourtant que des ouragans terribles désolent quelquefois ces îles. On en peut voir une belle description dans l'ouvrage du P. Gobien.

Ces typhons sont d'autant plus violens qu'ils ont lieu par une latitude plus élevée. M. de Krusenstern confirme cette opinion; il en a éprouvé lui-même, en 1804, jusqu'à la côte du Japon. Ils ont communément lieu aux époques des renversemens des moussons, c'est-à-dire dans les mois de mai, juin, octobre et novembre, mais quelquefois plus tôt, comme, par exemple, en 1797, où l'escadre espagnole, sous les ordres de l'amiral Alava, essuya, dans la mer de la Chine, le 25 avril, un typhon terrible qni démâta tous les vaisseaux de l'escadre et fit périr une frégate.

Quoiqu'il y ait plusieurs indices qui annoncent pour l'ordinaire un typhon, il n'y en a cependant pas de plus sûrs que l'abaissement subit du mercure dans les baromètres. M. de Krusenstern ne doute pas que, depuis l'usage de cet instrument à bord des vaisseaux, il en périt beaucoup moins victimes des tempêtes. Le capitaine Horsburgh se trouvant, en 1804, dans la mer de la

Chine, fut averti, par la descente considérable du mercure dans son baromètre, de l'approche d'une violente tempête ; ayant eu le temps de s'y préparer, il put heureusement résister à la rage du typhon horrible qui suivit bientôt, tandis qu'un vaisseau portugais, qui se trouvoit près de lui, n'ayant point eu cet avis salutaire, ne prit pas les mêmes précautions et coula à fond. M. de Krusenstern cite sa propre expérience. Le 1er octobre 1804, il cingloit avec un vent favorable vers les côtes du Japon, qu'il avoit déjà aperçu la veille, et dont il ne pouvoit être guère éloigné, lorsqu'à dix heures du matin la chute subite du mercure dans son baromètre l'avertit non seulement de ne pas s'approcher de la terre, mais au contraire de s'en éloigner à toutes voiles, et de chercher son salut dans la haute mer contre une tempête imminente.

M. de Krusenstern se prépara de tous ses moyens pour lui faire face. A trois heures après midi, le typhon éclata ; et, après avoir mis en pièces les voiles de tempête, il chassa le vaisseau vers la terre, dont heureusement on s'étoit éloigné de plus de sept lieues. Sans le pronostic du baromètre, le vaisseau eût été infailliblement jeté sur la côte. Tout marin conçoit facilement combien il est important d'avoir plusieurs heures à se préparer contre la tempête qui le menace ; par exemple, si l'ancre qui étoit préparée pour être jetée n'eût pas été amarrée de nouveau, précaution que l'on auroit certainement négligée, le typhon auroit sans doute abîmé le vaisseau.

M. de Krusenstern, dans une note qu'il a mise à la fin de son introduction, s'étend encore davantage sur l'importance du baromètre marin. « Cet instrument, dit notre savant navigateur, est non seulement utile, en ce qu'il avertit les marins d'une tempête prochaine, mais

on peut encore, avec son secours, abréger beaucoup le temps d'un voyage. Si, par exemple, une tempête s'apaise pendant la nuit, la prudence ne permet pas de se fier aux apparences de ce calme trompeur, puisque, souvent, après une pause d'une ou de plusieurs heures, le vent se relève de nouveau; dans ce cas, l'opération de serrer les voiles, à laquelle on se verroit encore forcé, éprouve des difficultés et est même accompagnée de dangers, puisque, dans l'obscurité d'une nuit orageuse, il n'est pas rare que des matelots tombent du haut des mâts ou des vergues. On est donc obligé de rester jusqu'à la pointe du jour sous peu de voiles, et de risquer de perdre plusieurs heures; mais, voyant remonter le mercure dans le baromètre, ce qui arrive souvent avant même la fin de la tempête, on peut sans crainte augmenter les voiles en proportion que le vent diminue. Si, pendant un voyage de trois ans, M. de Krusenstern n'a presque rien perdu de ses agrès, s'il a eu le bonheur de n'avoir aucun homme tombé des mâts dans la mer, il l'attribue en grande partie au baromètre, au moyen duquel il n'a jamais été pris au dépourvu par la tempête, surtout pendant la nuit. Ainsi la prudence exige qu'aucun vaisseau n'entreprenne même le plus petit voyage sans un baromètre; mais, pour tirer encore un plus grand avantage de cet instrument, il faudroit publier toutes les observations qu'on a faites avec son secours; il est cependant bien rare que cela ait lieu : si l'on en possédoit un plus grand nombre, elles aideroient peut-être à expliquer plusieurs anomalies du baromètre, dont les théories connues jusqu'à présent ne peuvent rendre raison. M. de Krusenstern a observé, par exemple, dans le voisinage du cap Horn et dans la mer de Sachalin, par conséquent dans des régions entièrement opposées, un

abaissement subit du mercure sans qu'il y eût le moindre changement dans l'atmosphère ; le baromètre resta ainsi stationnaire jusqu'à ce qu'on fût hors de ces régions, et alors il reprit sa hauteur ordinaire. Il est essentiel aux marins, dit M. de Krusenstern, de connoître à quelle élévation du baromètre, dans certaines régions et saisons, ils peuvent s'attendre à du beau ou à du mauvais temps; souvent, lorsque le baromètre est à 27 pouces 10 lignes, mesure de France, on jouit encore d'un assez beau temps ; tandis que, dans uue autre saison ou dans une autre mer, la chute du baromètre à ce point est le présage d'une violente tempête. C'est pour offrir aux navigateurs la facilité de faire leurs observations barométriques avec exactitude, et d'en avoir une série non interrompue, que le capitaine Horsburgh a publié ses tables atmosphériques, qui doivent servir de modèle à tous les navigateurs.

Selon les observations du capitaine Basile Hall, lorsqu'en doublant le cap de Bonne-Espérance, le mercure tombe dans le baromètre à 27 pouces 9 lignes, il prédit toujours un gros temps ; et, puisque ce cas est arrivé cinq fois dans le même mois de mai, on a des raisons suffisantes pour admettre en principe que si, dans le voisinage dn cap de Bonne-Espérance, le mercure dans le baromètre descend à 27 pouces 9 lignes, la tempête est certaine.

Ici, M. de Krusenstern parle d'un instrument appelé *sympiezomètre*, qui peut, à moindres frais, remplacer les baromètres qui sont d'un prix trop élevé pour que tous les commandans de vaisseaux puissent s'en pourvoir.

Nous n'osons prendre sûr nous de décider de l'utilité de cet instrument ; c'est aux marins à le juger.

(*La suite à un cahier prochain.*)

Observations faites pendant un voyage dans les Alpes, par M. Kasthofer. Berne, 1825.

L'auteur de cet ouvrage a déjà publié en 1822 un voyage dans les Alpes, sous le titre d'*Observations faites pendant un voyage dans les Alpes par les Monts Susten, Saint-Gothard, Bernardin, l'Oberalp, la Fourche et le Grimsel.* Ce Voyage étoit accompagné d'un *Mémoire sur le changement du climat des Alpes*, dont nous soumettrons une analyse aux lecteurs des *Nouvelles Annales* dans le cahier prochain. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui peut être regardé comme une continuation du premier, puisque l'auteur y traite les mêmes sujets, qu'il entremêle d'observations intéressantes sur les beautés naturelles du pays, sur les mœurs, l'industrie et le commerce des habitans, de faits historiques, d'anecdotes et de réflexions qui font autant d'honneur à son goût, à son érudition qu'à son patriotisme.

L'auteur part de Brientz dans l'Oberland, canton de Berne, traverse les cantons d'Underwald, Schwitz et Glaris, la partie méridionale de Saint-Gal, presque tout le pays des Grisons, passe le Saint-Gothard et le lac des quatre villes forestières, arrive à Lucerne, et, après avoir gravi le mont Brunig, revient dans l'Oberland à sa résidence.

L'ouvrage est divisé en onze sections.

I. *Brientz* et l'*Oberland.* — Les habitans de Brientz se sont toujours distingués par leurs belles voix, les femmes surtout. Le quart de toutes les terres de l'Oberhasli, du Grindelwald et de la vallée de Lauterbrunn est hypothéqué à des Bernois ou à des corporations de Berne.

II. *Route de Brientz à Sarnen.* Les bords du lac de Sarnen ne ressemblent pas à ceux des autres lacs des

Alpes, leur pente est douce, les hautes montagnes forment le dernier plan du paysage qui offre partout la plus belle verdure que n'interrompt aucun pan de rocher. L'auteur vit célébrer à Suchteln la fête de Saint-Nicolas de Flue, pacificateur de sa patrie. Non loin de Kerns, il fut assailli par une foule de jeunes garçons qui lui demandèrent l'aumône avec importunité. Son compagnon de voyage, se tournant vers eux, leur dit d'un ton de reproche : Etes-vous des mendians, ou des citoyens libres de l'Oberland ? et ils se retirèrent confus. Le Kernwald sépare l'Oberwald de l'Underwald. A l'aspect de la riante vallée de Stanz, qui, en 1799, fut le théâtre de sanglans combats, l'auteur fait contre la France une sortie qu'il termine, en disant avec beaucoup de vérité : « Non ! ne » maudissons point les peuples. Ils sont les instrumens » d'un pouvoir suprême, soit qu'ils renversent les digues » des lois, soit qu'ils se répandent comme des torrens de » lave sur des pays fertiles, ou se jettent sur les paisibles » cabanes, ou qu'aveuglés dans leur servile obéissance, ils » portent, au moindre signal d'un conquérant, la dévas- » tation sur le globe entier. La nation françoise a été pour » le monde moral ce que sont pour le monde physique, » les grands moyens de fermentation. La matière qui fer- » mente se clarifiera, la vapeur empoisonnée deviendra » de l'éther pur, et de belles formes sortiront du sédi- » ment. Telle est la loi de la nature, et la destination de » l'espèce humaine est le développement de toutes ses » facultés, non le repos ou l'inerte jouissance; et cette » destination, elle l'atteindra, dussent toutes les nations » et toutes les puissances de la terre se conjurer contre » elle. »

III. *Chemin de Schwitz par le Mont-Brugel et les bords du Linth à Pfeffers.* Rien n'est comparable à la beauté

du site de Schwitz : les formes pittoresques des rochers, qui entourent la vallée large et fertile, ombragée par les plus beaux arbres, les prairies émaillées de fleurs, la pente douce des bords du lac, des maisons joliment bâties, une belle race d'hommes, tout enfin invite à y faire un long séjour. Le Mont-Brugel, très-escarpé, forme la plus prochaine communication entre les cantons de Schwitz et de Glaris; la hauteur du chemin est de 5,100 pieds. L'auteur descend dans la vallée de Klon (*Klonthal*) où il trouve des chalais (*Milch-Kammer*) qui méritent de fixer l'attention de toutes les personnes qui s'occupent d'économie rurale, par la supériorité qui résulte de leur simplicité, que par la quantité de beurre qu'on retire et la fabrication du fromage d'herbes, dit *Schabziegerkaese*. Pour bâtir un de ces chalais on choisit un lieu où surgit une source d'eau pure, que l'on y fait passer, de manière que l'eau y afflue au point de s'élever à la hauteur des vases de bois, remplis de lait, et les entourer jusqu'à leur bord. Ce lait reste ainsi pendant cinq jours à la même température que l'eau, et toute la crême s'en détache. Après l'avoir écrêmé, on fait prendre le lait, non par la présure, mais par du lait caillé. Le petit lait est mis ensuite dans des sacs et pressé par de grosses pierres; en automne, il est broyé dans des moulins simples, salé et mêlé avec du petit trèfle (*trifolium melilotus cœrulea*). Quand on a traversé les hautes montagnes de l'Underwald et de Schwitz, et que l'on passe du Klonthal dans la vallée de Linth, près de Glaris, on se croit dans un autre monde. Les montagnes de Glaris, hautes, escarpées offrent un aspect sauvage; celles de ces cantons au contraire charment l'œil par la douceur de leurs pentes; mais les hommes y diffèrent plus encore que les montagnes. Les habitans protestans de Glaris sont plus spirituels, plus actifs, plus

rusés que ceux d'Underwald et de Schwitz, qui, attachés à leurs anciennes coutumes, dévots comme des enfans, n'ont que peu de commerce et d'industrie.

IV. *Route de Chur par la bruyère de Parapan, à Davas et dans le Haut-Prettigau* (pays des Grisons).

V. *Route de Tarasp, en traversant le pas de Fluële* (Grisons).—Une étroite vallée s'étend de Davas vers la chaîne des montagnes de Scaletta et Selvretta; elle est traversée par un sentier qui conduit de la Fluële dans l'Unterengadin; on y voit un petit pavillon en pierres qui sert de refuge aux voyageurs, et qui est à 7,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Non loin de ce pavillon, au sud-ouest, on trouve plusieurs masses de rochers qui peuvent bien avoir 11,000 pieds de hauteur, entourés de glaçons et couverts de neiges éternelles. Tarasp, qui, jusqu'à la paix de Lunéville, appartenoit à l'Allemagne et faisoit partie du cercle d'Autriche, a un château qui tombe en ruines; le village a 80 maisons et 300 habitans.

VI. *Route de Tarasp à Saint-Maurice* (Grisons). L'auteur trouva dans le village et la vallée de Scarla cinquante ouvriers et mineurs qui travailloient à rétablir les galeries des mines d'argent et de plomb, dont, par ignorance et maladresse, on a abandonné l'exploitation. Le mauvais temps empêcha M. Kasthofer d'exécuter le dessein qu'il avoit formé, d'aller visiter le glacier de Rocoseur, qui est un bras du glacier de Bernina; cependant il nous apprend qu'au haut de ce glacier on trouve une vallée de glace, sur laquelle les avalanches portent sans cesse des terres détachées des montagnes d'alentour qui couvrent la surface glacée, forment une croûte qui est toute couverte de plantes d'ive (*Achillæa Moschata*), dont la racine donne par distillation une eau-de-vie très-délicate. Plusieurs autres plantes alpines y crois-

sent en abondance ; les habitans du hameau de Samaden y font paître leurs bestiaux ; des actes, des contrats passés entre les habitans de ce hameau prouvent que cette prairie, à base de glace, subsistoit en 1536. Les eaux minérales de Saint-Maurice sont célèbres, mais les personnes qui veulent les prendre ne trouvent aucune des commodités nécessaires.

VII. *L'Oberengadin* (Grisons).

VIII. *Route de Malaga à Chiavenne*.

IX. *Route de Chiavenne au Splügen*.—Le gouvernement autrichien a fait construire une route superbe par le Splügen, et qui passe de Saint-Giacomo dans la province lombarde de Sondrio. Il a fait construire, de Dola au passage dit de Splügen, des maisons où il entretient des personnes qu'il indemnise pour les privations qu'elles souffrent en hiver ; dans la bonne saison où la route est fréquentée, ces maisons servent de refuge et de restaurant aux voyageurs, donnent à leurs hôtes les moyens de vivre commodément. Tous les endroits exposés aux avalanches sont garnis de murs, soutenus par des voûtes, comme celles que l'on trouve sur la route du Mont-Gothard, au point où elle passe par le *trou d'Uri*. Chacune de ces galeries a presque 200 pieds de longueur. L'hospice du Splügen est disposé de manière à ce qu'outre sa destination, il sert d'entrepôt de marchandises et de demeure aux douaniers ; car à la frontière de la Suisse, on paye des droits, et les voyageurs y sont visités. Cet hospice est à 5,850 pieds au-dessus du niveau de la mer ; 900 moutons, 150 chevaux et une dizaine de vaches paissent ordinairement sur le mont de Splügen, dont les pâturages sont depuis très-long-temps affermés à des Bergamasques. Ces pâtres mènent une vie patriar-

cale; ils ne se nourrissent que de polenta, d'eau, de laitage, et vont dans les Alpes vendre leurs fromages.

X. *Route de Splügen par Viamala et Domlesch à Rœzüns.* — L'auteur traversa la vallée pittoresque mais sauvage de la Rofla, et arriva par la belle route du Mont-Bernardin à Andère. Cette route à laquelle on mettoit la dernière main est un monument de l'esprit public qui anime les habitans du pauvre et petit pays des Grisons, qui n'en ont achevé la construction qu'avec les plus grands efforts. Elle embrasse, de Chur à Lumino, premier petit village du canton de Tesin, une étendue de 25 lieues, et traverse, par les étroites et effrayantes gorges hérissées de rochers de la Viamala et de la Rofla, le Mont-Bernardin qui a 6,000 pieds de hauteur; sur le parapet d'un beau pont on y lit l'inscription suivante: *Jam via patet hostibus et amicis. Cavete Rhoeti. Simplicitas morum et unio servabunt sanctam libertatem.* L'art a surmonté tous les obstacles qu'opposoient les torrens impétueux de la Viamala et Rofla; deux ponts, dont les voûtes hardies effraient le voyageur, le font passer et repasser le Rhin; puis ce qu'on appelle le *trou perdu*, rocher percé à 200 pieds d'étendue, après lequel il reçoit le jour, et trouve, à sa droite, sur un rocher inaccessible, l'ancienne tour du couvent de Saint-Jean, et, à sa gauche, les flancs verdoyans du mont Heinz, et, entre deux, le bourg de Thusis. Plus loin il aperçoit la vallée de Domlesch, où le Rhin, dégagé des entraves de la Viamala, semblable à un peuple esclave qui brise ses fers, signale sa liberté par les horreurs de la dévastation. De toutes les vallées des Alpes, il n'en est aucune qui offre autant de bouleversemens, de roches éparses, de débris de la grandeur humaine, autant de monumens récens des arts et des efforts de l'homme, que

cette vallée du Rhin inférieur, à partir de ses sources à l'Adula jusqu'au fort de Rœzüns, qui, avec ses dépendances, passa, par une décision du congrès de Vienne, de la maison d'Autriche aux Grisons; c'est surtout dans le vallon de Domlesch, qui forme la partie inférieure de cette longue vallée, que la nature étale ses beautés et ses horreurs, et que l'on trouve le plus grand nombre de monumens historiques; de Thusis à Ortenstein, la vallée s'élargit, et le Rhin qui se joint à l'Albula et à la Nolla y roule ses flots avec plus de liberté. Ses bords sont couverts de décombres et de vase; mais sur la douce pente du Heintz on voit la plus belle verdure entremêlée de champs bien cultivés de maïs et d'autres fruits des climats tempérés. A sa rive droite, la montagne est escarpée; et partout où les rochers offrent des saillies, on voit des nids d'aigles et les ruines des anciens châteaux de Baldenstein, Furstenau, Hasensprung, Sins, Paspel, Ortenstein, Nieder-Juvalta, Hoch-Juvalta; sur la rive gauche, on ne voit que celles de Tagstein et de Realta. Ces monumens périssables de l'orgueil de l'homme forment un contraste avec les œuvres éternellement renouvelées de la nature.

XI. *Route de Chur à Lucerne* par la vallée du Rhin supérieur et de Tavetsch, et par le Saint-Gothard.

Cette analyse imparfaite suffit pour faire sentir combien il reste encore d'observations nouvelles à faire dans la Suisse, surtout dans la partie orientale. Chaque vallon, chaque hauteur garde quelques fleurs nouvelles à cueillir à l'homme sensible et pensant qui saura les apercevoir.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Cultures du Sénégal.

Extrait d'une lettre de M. Perrotet, botaniste-voyageur du gouvernement françois, à M. Eyriès.

Saint-Louis (Sénégal), 1er janvier 1826.

J'ai la satisfaction de vous annoncer que je vais partir incessamment pour la côte du Mexique, où je suis chargé d'aller recueillir la vraie cochenille mistèque du commerce et les diverses espèces ou variétés du nopal, dont cet insecte se nourrit; je dois ensuite les transporter au Sénégal où je suis spécialement chargé de les naturaliser.

J'attends ici tous les jours le bâtiment qui doit venir me prendre pour effectuer ce beau voyage et remplir cette intéressante mission.

La cochenille sylvestre et le vrai nopal des Antilles, que j'ai déjà introduits au Sénégal l'année dernière, ont parfaitement réussi; ils y prospèrent d'une manière fort remarquable, et au point que dans ce moment nous sommes déjà dans le cas de recueillir une certaine quantité de cet insecte précieux. J'ai eu l'avantage d'en adresser quatre beaux échantillons à S. E. Monseigneur le Ministre de la Marine, dans le courant du mois de juin dernier, avec un mémoire détaillé sur la manière de le dépouiller totalement de cette enveloppe cotonneuse qui le caractérise. La cochenille de ces échantillons équivaloit, sous tous les rapports, à la plus belle cochenille

mistèque du Mexique, ce qui nous donne, pour cette dernière, le plus grand espoir de réussir.

Outre la cochenille, nous cultivons au Sénégal l'indigo naturel au pays; dans ce moment, il nous donne déjà un bénéfice réel. Les premiers essais que nous venons de faire en ce genre ont déjà produit environ deux quintaux et demi de très-bel indigo; il est estimé, par les négocians les plus experts en cette matière, à 18 francs la livre, ce qui est fort beau pour ce pays.

Le rocouyer vient également bien dans cette partie de l'Afrique, et paroît nous assurer des produits importans pour l'avenir; je crois donc que le Sénégal deviendra une colonie d'où l'on pourra tirer une grande quantité de cette précieuse matière colorante; ce qui, par des progrès successifs, assurera sa prospérité.

Voilà tout ce que le temps me permet de vous dire sur les cultures du Sénegal; j'ajouterai cependant que les nombreuses plantations de coton ne donnent presque rien cette année, parce que l'inondation a été nulle et que les pluies ont été fort rares, ce qui est un grand obstacle à la végétation de cet arbrisseau.

Bering et Spangenberg.

Ces deux marins et voyageurs, qui ont fait tant de découvertes importantes dans les mers orientales de l'Asie, étoient tous les deux natifs de la province de Jutland septentrional, royaume de Danemarck. Quoique nous en ayons fait la remarque à plusieurs reprises dans le *Précis de la Géographie universelle*, nous voyons encore quelques compilateurs négligens les traiter, soit de Russes, soit d'Allemands.

Vitus Bering étoit né à Horsens, ville de Jutland: son

père y faisoit un petit négoce. Dans son testament, fait à Pétersbourg avant son dernier voyage (d'où il ne revint point), il lègue aux pauvres de Horsens sa part dans la succession de ses parens.

Martin Spangenberg, ami et lieutenant de Bering, étoit né dans un village de Jutland. Nous engageons les Danois qui jetteroient les yeux sur cette note de la compléter.

Sainte-Hélène.

Cette île, devenue si célèbre, a 138 milles carrés. On y trouve 6,000 acres de terres cultivables. On y a compté 1,811 moutons et 2,887 chèvres. Le dénombrement de 1811 donna 1,522 Européens et 3,000 esclaves. Les revenus étoient, en 1811, estimés à 300,50 fr., et les dépenses à 2,117,175. Le *Pic de Diane* a 2,700 pieds de haut.

(*Beatson*, mémoire sur Sainte-Hélène.)

Fragmens d'un Voyage en France,
par M. Dureau de la Malle (de l'Institut).

Je vous adresse, messieurs, quelques nouvelles esquisses. Je vous ai promenés dernièrement en Italie du palais de Catulle au berceau de Virgile. Je vais aujourd'hui errer au hasard dans notre belle France; car, dans mes goûts, je ressemble un peu, sur ce point, à notre inimitable La Fontaine; du moins je pourrois dire avec lui :

Je suis chose légère et vole à tout sujet.

Du reste, je ne réponds que de la fidélité de mes tableaux et de la vérité de mes impressions. Quant aux formes et à

l'intérêt du style ou des matières, vous en êtes de très-bons juges, et vous m'arrêterez quand vos lecteurs s'ennuieront de me suivre. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

21 mai 1811.

De Joigny à Tonnerre, je remarquai avec étonnement des *caravanes de jeunes filles;* elles marchoient par troupes de cinquante sans un seul homme, suivies de quelques ânes, un peu plus gros que des dogues, pour porter le bagage et les voyageuses fatiguées. Elles vont ainsi tous les ans en Brie, dans la Beauce et le Gatinois, se louer pour sarcler les blés, et reviennent à la vendange dans la Haute-Bourgogne, leur pays natal.

A Tonnerre, grand gnomon construit en 1787 sur le pavé de l'église du grand hôpital. Ce beau monument a été fondé, pour le secours des malades et des blessés, par Marguerite, belle-sœur de saint Louis, reine de Bourgogne, de Naples et de Jérusalem. Son château touchoit à l'hôpital. Elle y soignoit elle-même les malades. Quand elle fut devenue impotente, elle fit ouvrir une fenêtre sur la grande salle où elle passoit la journée à surveiller le service et à diriger les secours. Elle y a son tombeau: le couvercle seul en marbre noir a échappé aux ravages de la révolution; sa statue en bronze a été fondue; l'inscription a été brisée; mais les sœurs qui administrent l'hôpital ont fait copier la statue, l'inscription, et ont relevé le monument. O contraste étonnant! singulière destinée! En 1794, des hommes de la lie du peuple ont osé disperser les cendres de la sœur de saint Louis; et, en 1811, c'est la charité d'une sœur indigente qui a relevé le mausolée d'une reine. Un postillon maladroit m'accrocha.

brisa une roue de ma voiture, et me versa à quelque distance d'Ancy-le-Franc. *A quelque chose malheur est bon.* Cet accident, qui me força de m'arrêter dans le bourg pour faire remettre à ma chaise la jambe qui avoit été fracassée, me donna l'occasion de visiter *Ancy-le-Franc*, château chevaleresque de M. de Louvois, appartenant jadis aux Clermont-Tonnerre, et bâti par eux de 1500 à 1528. Tout y respire l'antique chevalerie : la masse carrée du château, sa cour carrée, ses trois rangs de pilastres toscans, ses fenêtres, et même ses mansardes sculptées et ornées de colonnes, ses galeries peintes par le Primatice ou des élèves de Michel-Ange, ses murs de huit pieds d'épaisseur, jusqu'à ses quatre petites portes revêtues de fer et défendues par des ponts-levis et de larges fossés. Au milieu des portraits peints de Henri IV, de Louis XIII, du cardinal de Richelieu, de Louis XIV, de le Tellier, on lit cette fière devise des anciens seigneurs du château, *Si omnes, non ego*, si tous rampent, ce n'est pas moi, placée sur un bouclier où rampent trois lézards, armes de cette famille. Les plafonds sculptés en bois, les murs peints à fresque, les vastes cheminées empreintes d'armoiries remplies de devises : *Si omnes, non ego, soli Deo gratia*, ses pavés ornés de *trois lézards* et des *deux clefs*, devise des Clermont et des Louvois ; son escalier sombre taillé en limaçon : tout cet ensemble imposant m'a inspiré un respect religieux pour les anciens preux françois. A l'alentour, de grands arbres, une grande pièce d'eau forment dans un pays nu et sec, un agréable contraste, un doux repos pour la vue, mais une partie est *modernisée* et ne conserve plus le caractère vénérable du château. On a plafonné et repeint la chambre de M. de Louvois; mais les propriétaires se sont contentés de voiler, sans les détruire, les chefs-d'œuvre de l'école

italienne du 16me siècle. Les regrets subsistent, mais peuvent s'évanouir. La chambre bleue, celle de l'écho, celle du trésor, la chapelle dédiée en 1546 par Ch-H. Descars, évêque de Langres, comte de Clermont-Tonnerre, surtout la galerie des batailles de Pharsale, même celle des sacrifices, la salle à manger, sont conservées dans leur pureté antique: on y sent une odeur d'héroïsme et de galanterie chevaleresque. Quelle différence des Clermont-Tonnerre cantonnés dans leur forteresse à leur sage héritier, ministre sous M. de Villèle et le gouvernement représentatif, et enfin de Louvois, ministre sous Louis XIV, au Louvois, colonel sous Louis XV!!! Du reste, je ne juge ni ne préfère, je rapproche et compare.

J'avois oublié de nommer Alsine, petit bourg entre Tonnerre et Ancy-le-Franc. Il m'a retenu comme une autre enchanteresse, mais ce n'est pas le plaisir qui m'y a arrêté; j'y ai brisé ma roue, versé tout à plat; et, après avoir ri de ma chute, je me suis mis à garder ma voiture; et, assis sur une pierre, j'ai écrit mes souvenirs et mes infortunes. Un orage nous a percés et nous a fait faire deux lieues à pied dans la boue, *un malheur ne vient jamais sans l'autre!* mais tout malheur a son remède. Ancy et les souvenirs des Clermont-Tonnerre m'ont bien consolé.

22 mai 1811.

Montbar, petite ville sur la Brenne. J'y ai remarqué l'hôtel de Buffon, situé au milieu de la ville, sur une rue, comme une maison de Paris; soixante mille livres de rente y sont jointes et sont passées à une nièce de d'Aubenton, seconde femme de Buffon le fils. Au-dessus s'élève un jardin en terrasse avec force escaliers en pierre, rampes de fer, statues peintes; on croiroit voir Saint-Cloud en laid, et pour cela Buffon a détruit trois superbes tours,

celle de saint Louis, et deux autres qui flanquoient le château fort bâti par les anciens ducs de Bourgogne. J'ai admiré celle qui subsiste encore, ses salles voûtées en ogives, ses meurtrières, ses créneaux percés en trèfle, son escalier en limaçon de 150 marches, son esplanade et sa vieille place d'armes, plantés de picéas et de beaux platanes. J'y ai vu avec une admiration respectueuse des arbres natifs de Grèce, plantés par l'historien de la nature. Au lieu où le frère de saint Louis assembloit ses preux pour le voyage d'outre-mer, une forêt déjà grande croissant sur les cimes d'un roc nu, et la nature chassant la féodalité et rétablissant ses droits imprescriptibles.

Val de Suson. Tout le pays, depuis Tonnerre jusqu'ici, est d'une aridité remarquable. Cette route traverse pourtant toujours le département de la Côte-d'Or. C'est plutôt *la côte de fer* ou la *vallée des pierres*, que toute cette contrée qui renferme le cours d'Armançon et de la Seine. Partout un sol nu, stérile et haché, pierreux et argileux à la fois, plat et coupé ; il a tous les inconvéniens de la plaine sans en avoir les avantages.

Au val de Suson, tout change d'aspect ; à Saint-Seine et Chanceaux qui n'en est qu'à six lieues, un fossé limoneux, courant dans un ravin calcaire, annonce le berceau de notre belle Seine; elle est, comme l'homme venant à la vie, une bien vilaine chose. Depuis Saint-Seine la direction du vallon change, un plateau de six lieues sans eaux sépare les eaux du Suson qui coulent au midi de celles de la Seine qui coulent au nord-ouest.

Suzon est située dans une position très-pittoresque ; de grands coteaux, de belles gorges, couvertes d'arbres variés et vigoureux, le *sorbus hybrida*, le mahaleb y sont sauvages. De là, à Dijon, s'ouvre une plaine riche et fertile ; la vigne y recommence, elle avait disparu depuis Ton-

nerre. A *Dijon*, le portail de saint Michel peint par Hugues Bambin annonce l'école florentine, mais le copiste plutôt que l'émule de l'émule de Michel-Ange. J'ai été frappé, dans toute la ville, du beau ton jaune et bistré des vieux édifices. La porte de Paris est bien en masse. L'église Saint-Jean et sa belle flèche ont été abattues pour construire une salle de spectacle. La sénatorerie et la place demi-circulaire en face sont lourdes et massives, mais Sainte-Bénigne a eu tous mes suffrages. Je l'ai vue deux fois; sa flèche de 375 pieds est d'une grande légèreté, sa façade mutilée par les Vandales de 1793 est encore noble et sévère. L'intérieur offre le tombeau d'un grand chevalier du quinzième siècle. L'inscription en est effacée. On y trouve les mausolées et statues en marbre de MM. Frémiot, Berbisey, etc.

J'y ai été attendri par un tombeau élevé par une mère sur la cendre de ses deux fils, Rigoley de Puligny, morts tous deux maîtres des comptes à vingt-six et vingt-sept ans, et à un an de distance. La mère penchée et l'œil en larmes est au-dessus du monument, un sablier à la main; au-dessous, une inscription en latin, très-simple et très-touchante. Dans ce moment, les prêtres chantoient les prières des rogations; l'orgue sonore accompagnoit leurs chants. J'y mêlois ma sourde prière; et, dans le temple de Sainte-Bénigne, il me sembloit tout simple que la providence dût exaucer les vœux des laboureurs et compatir aux douleurs d'une mère.

23 mai.

A *Dôle*, on voit les restes d'un beau pont en pierre sur le Doubs emporté il y a deux ou trois ans. J'y ai trouvé l'évêque de Comacehio allant au concile par la voiture publique. Un évêque, voyageant par la diligence, m'a

rappelé les temps où les successeurs de saint Pierre montoient un âne et portoient la houlette.

Jura. On entre dans la chaîne du Jura à Poligny, on en sort à une lieue avant Gex, ce qui fait une étendue de vingt-cinq lieues; cette chaîne est tout-à-fait indépendante des Alpes, ses formes sont prononcées avec uniformité, son système très-simple. Les vallées sont presque toutes parallèles à la chaîne. Dans les Pyrénées, au contraire, elles sont perpendiculaires à l'axe. Le calcaire qui compose la chaîne du Jura offre toujours des couches horizontales et presque partout la même espèce; j'ai remarqué seulement, sur le sommet de la chaîne, entre les Rousses et la Vattay, quelques cornéennes supposées au calcaire.

Du reste, une superbe verdure et presque point de ruisseaux, des rochers imitant les ouvrages de l'art, taillés en bastions, en remparts; de vieux châteaux perchés sur les cimes des monts, une couleur chaude dans les roches, une élégance remarquable dans les maisons, des habitans aisés et industrieux, des bestiaux gras et bien soignés, sont les principaux traits qui m'ont frappé.

A Champagnolle, village dans la montagne de sept à huit cents habitans, j'ai remarqué une boutique de libraire et une de relieur; où l'instruction va-t-elle se nicher?

La route est belle en général; mais de Saint-Laurent à Morez et de là aux Rousses, elle n'a souvent pas la largeur de deux voitures; on y travaille en ce moment, près de Morez, et de la Vattay à Gex. Napoléon, n'ayant plus de forts à abattre, fait sauter avec la mine les rochers du Jura.

Morey, joli village sur l'Orbe; il ressemble tout-à-fait

à Cauterêts, la montagne qui le domine à gauche, au pic des bains, et l'Orbe au Gave.

La Dole, principale montagne du Jura, et qui s'élève à 5,082 pieds, vue des Rousses, avoit encore un peu de neige sur sa cime le 24 mai 1811.

J'ai retrouvé sauvages au Jura, le faux ébénier, le sorbus hybrida, les deux tilleuls, le sureau rouge, l'épine-vinette, le mahaleb, qui ornent nos jardins. J'y ai vu aussi l'ancolie des jardins, à l'état sauvage.

Du haut du revers du Jura on embrasse toute la chaîne des Alpes; leur aspect m'a paru moins imposant que celui des Pyrénées vues de Pau. Dans les premières on ne distingue que trois plans; dans les secondes, les plans sont bien plus nombreux, les formes bien plus variées. Des bords du lac, le soir, j'ai vu le Mont-Blanc bien libre de nuages. Son profil est imposant, mais Salève en premier plan gâte le fond du tableau. La couleur bleue indigo du Jura déjà privé du soleil, le bleu tendre du lac reflétant l'azur du ciel et des montagnes; la vapeur harmonieuse qui enveloppoit toute cette scène, formoit un tableau délicieux et presque impossible à rendre en peinture, tant les teintes étoient vaporeuses et les divers plans insensibles. Du reste, les Pyrénées ont, à mon avis, sur les Alpes, l'avantage que les vues rapprochées ont sur les vues étendues.

Territoires de Gex et de Genève. A cent-soixante lieues de ma Normandie, je m'y suis retrouvé tout à coup; la même culture à peu près : des prés, des champs clos, de haies parsemées de trognes; seulement le pays un peu moins coupé.

24 mai 1811.

A Ferney, j'ai été faire un pélerinage au séjour de Voltaire. Il est assez curieux que Genève réunisse les sou-

ventre des deux plus grands écrivains du 18e siècle. Le salon de Voltaire a deux Titiens superbes; son buste en marbre est posé au sommet d'un autel en faïence de mauvais goût. Les fauteuils, la tenture de velours d'Utrecht sont conservés, sa chambre à coucher, et le lit en damas vert, où se sont fait de si belles choses, existent en partie, car la moitié des rideaux a été coupée par les curieux qui affluent à Ferney et ont voulu emporter une relique du philosophe. On y trouve, au milieu de portraits gravés de tous les philosophes du temps, Clément XIV, et, à côté de Pope et de Milton, Delille avec cette singulière inscription de la main de Voltaire.

Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.

Ceux de Mme du Chatelet, de Lekain, de Frédéric II, de Catherine, de sa blanchisseuse et de son ramoneur y sont peints à l'huile ou au pastel.

Excursion à Genève, par le même.

25 mai.

Rue Chevela à Genève. Là est né le grand homme que Genève dédaigne encore peut-être, parce qu'elle l'a persécuté. Une petite maison avec trois croisées basses en bois, et une allée étroite et sombre est le berceau de ce génie, qui est sorti de si bas pour s'élever si haut. C'est là qu'il dévoroit les romans, qu'il lisoit Gilblas, Amiot, et Montagne à son père qui faisoit ses montres; une simple inscription en marbre, *Ici est né J.-J. Rousseau en 1712*, annonce cette chétive demeure. Sur le bastion en 1792, on lui a élevé une colonne surmontée de son buste en plâtre. Mais les Genevois ne vont jamais s'y promener, l'inscription a été grattée en partie; et, quand le plâtre aura cédé aux outrages des ans, il n'est pas problable que son pays le rétablisse en pierre ou en marbre.

Colonges sous Salève, maison charmante et soignée avec goût, ordre et intelligence; là vit une heureuse e aimable famille. Les plus belles races de Suisse ornent l'étable *dont elles ne sortent pas*. Ce lieu de 225 arpens d'étendue, plein d'eaux courantes, de cascades charmantes, d'arbres centenaires, est au pied du Salève et a la vue de tout le Jura dominé par le pic de la Dole. De beaux cygnes y jouent sur une pièce d'eau limpide, comme le petit torrent qui l'abreuve. Tout y respire l'ordre, le soin et une aisance pleine de goût et d'élégance.

L'*hôtel-de-ville à Genève* a été bâti, je crois, du treizième au quatorzième siècle; c'est un mélange d'architecture italienne et gothique; ses ogives, ses petites colonnes, son escalier sans marches ont quelque chose de bizarre et d'austère, caractère de toute la cité. Toute la rue qui y conduit, les grands porches en bois de mélèze; les rues basses, leur couleur sombre et enfumée, la teinte grise des maisons de la Vieille-Ville, qui semblent être en demi-deuil, leur simplicité républicaine, tout jusqu'aux pierres et au bois y porte l'empreinte de la réforme. On y respire, en quelque sorte, une odeur de calvinisme; on y reçoit, de toutes parts et par tous les sens, l'impression de cette rigidité de dogme rendue encore plus sensible aux yeux de l'étranger par les mœurs graves et sévères des habitans.

Place Maurice. C'est là, entre les beaux arbres dont elle est plantée que j'ai joui de la plus agréable vue de Genève. Le lac s'y encadre avec grâce entre des toits et des arbres. Bresons s'y montre avec ses glaciers dans tout son éclat; le pays de Vaud et le Jura entourent l'azur du lac d'une écharpe gris de lin; le Môle y relève sa pyramide fière et majestueuse ; les Voirrons y étendent leurs remparts réguliers et imposans; il n'y manque que la cime aiguë du Mont-Blanc qui est éclipsé par le petit Salève. Il ne faut ici-bas qu'une heureuse position. César fut long-temps

éclipsé par Pompée, et l'abbé de Radonvilliers obtint le fauteuil que sollicitoient Delille et les Géorgiques.

26 mai, fête de la Pentecôte.

J'ai été au temple pour la première fois de ma vie. Je m'étois toujours proposé de n'assister au service protestant qu'à Genève. Le recueillement, la décence et la justesse des voix des assistans m'ont frappé. J'ai monté à la cathédrale de Saint-Pierre. On y a une superbe vue de Genève. Sa topographie, son lac, son enceinte de montagnes s'y déploient dans toute leur étendue.

Le soir, on m'a mené chez M. Favre, homme riche et instruit, plein de politesse et de grâce; on m'a reçu avec la plus aimable franchise. En tout, ce Genève, que l'on m'avoit peint si farouche et si inhospitalier pour les étrangers, m'a comblé d'égards et de prévenances. Le préfet, M. de Capelle, M. Pictet, l'inspecteur, M. Prevost-Pictet, M. Favre et toute la famille Beaumont ont acquis des droits à ma reconnoissance par l'aimable accueil qu'ils m'ont fait de toutes les manières.

Plein-Palais est une jolie promenade au sortir de Genève, pleine, le dimanche, de jolies filles, de petits enfans des deux sexes et de tout âge, se promenant tout seuls sans bonnes ni parens. J'y ai bien reconnu la justesse de ce mot d'un prince allemand; on lui demandoit, après lui avoir montré les diverses corporations et les divers établissemens de Genève, ce qu'il trouvoit de plus beau. Ce que je trouve de mieux, répondit-il, c'est le corps des servantes. Puisque nous en sommes aux jeux de mots, un étranger a dit, en voyant M. de Capelle passer de Livourne à Genève, « que toutes ses espérances étoient détruites.

27 mai.

Course du petit Salève. Nous sommes partis à 4 heures

du matin avec M. Prevost, gendre de M. Pictet. Quelle différence des Alpes aux Pyrénées pour la facilité des chemins dans les montagnes! Celui qui mène au haut du petit Salève, est un sentier en pente douce; la montagne est de calcaire du Jura. La brèche du grand et du petit Salève a été ouverte évidemment par la force des courans qui descendoient du haut des Alpes, et d'énormes blocs de granit roulés y couvrent la surface de la roche calcaire, évidemment plus ancienne. Ce calcaire contient beaucoup de coquilles, quoique élevé de 5000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer; l'aspect du haut de la montagne est beau; la chaîne des Alpes s'y déploie sous la forme d'un vaste cirque, depuis le pic des Tournelles jusqu'au coteau du Boissy. Une vallée de trois lieues de long et de 4 de large, la vallée de Bonneville, séparoit de nous cette majestueuse enceinte, que son écharpe vaporeuse, nuancée de l'azur et du lilas du matin, rendoit plus fantastique, et que le Mont-Blanc joignoit au ciel par une couronne de nuages. Nous y avons découvert un nouveau sentier et un énorme bloc de granit de 80 pieds de long sur 30 de large, roulé aussi par les eaux. Assis sur ce vaste débris, devant nous la pyramide du Môle et l'aiguille du midi, plus près, une jolie ruine du château de Mornay, se détachant en ombre sur le violet tendre des montagnes et entouré d'arbres verts comme l'émeraude, contemplant les rubans sinueux que forment dans la vallée l'Arve et le Sence, j'ai éprouvé une sensation délicieuse que me fait toujours naître l'aspect d'un beau paysage; des pleurs de joie couloient de mes yeux, l'enthousiasme et l'admiration enivroient mon âme, mon cœur étoit plein d'émotion et ne pouvoit les étancher que par des larmes.

J'ai trouvé sauvages au Salève, les roses cinnamomea, pimpinelli-folia, le crategus racemosa, mespilus linearis,

des gentianes bleues superbes et un ornithogale blanc rayé de jaune, d'une forme charmante.

Le soir, chez M. Pictet, j'ai revu madame de Staël; elle m'a semblé plus éblouissante que jamais, d'une facilité et d'un bonheur d'expression inconcevables. Elle achevoit les deux derniers chapitres de ses Lettres sur l'Allemagne qui touchent sur l'amour et l'enthousiasme. Elle n'avoit pourtant pas sujet d'être gaie; car le bras de fer de Napoléon s'appesantissoit sur elle, et déjà elle méditoit son évasion en Allemagne. Mais cette femme étonnante étoit douée d'une imagination si vive et si mobile, elle avoit un tel besoin d'expansion et de mouvement que le présent chez elle dominoit entièrement l'avenir. Elle étoit si sensible à la puissance de la beauté physique ou morale; elle éprouvoit si vivement le sentiment de l'admiration, qu'elle étoit sans fiel, sans envie, et même sans malice pour ses rivales. Celles dont elle avoit le plus juste sujet de se plaindre, elle les louoit avec franchise et sans restriction. D'une figure peu agréable, et tout en sentant les inconvéniens du contraste, elle passoit sa vie avec une femme d'une beauté remarquable, et adoroit, en quelque sorte, la grâce et l'élégance de ses formes, comme un jeune artiste se passionne pour les contours divins de la Vénus et de l'Apollon. C'est que madame de Staël, avec une tête forte et un talent viril, possédoit en même temps l'un des apanages particuliers de son sexe; elle avoit du penchant à croire et à aimer. Les dissidences d'opinions n'influoient point dans son esprit sur l'appréciation du talent ou du caractère; la justice étoit, pour ainsi dire, innée dans ses jugemens. Si quelquefois elle s'est fait tort à elle-même, rarement, de plein gré, elle a fait tort aux autres. Les deux personnes que j'ai connues, dont la conversation m'a semblé la plus brillante, sont madame de Staël et

l'abbé Delille. L'une étinceloit de verve, d'éloquence ; l'autre, de finesse, de grâce et de gaîté. La profondeur et l'abondance des idées distinguoient la première ; le second avoit un tact, un à-propos, une saillie vive et naturelle, une mémoire inépuisable ; plein d'anecdotes et de mots heureux, contant avec une précision rare, plaçant le trait piquant toujours à sa place, il avoit à la fois l'esprit d'un grand poète, et la gaîté naïve d'un enfant.

Tous deux avoient beaucoup d'esprit, sans malignité ; tous deux savoient piquer ou intéresser leur auditoire, sans se permettre l'épigramme ou la satire ; tous deux enfin, dans leur carrière littéraire, se sont montrés fidèles à l'amitié, nobles et élevés dans leurs sentimens, inaccessibles aux séductions du pouvoir, et toujours indulgens pour la position ou les foiblesses des autres.

Emploi de la bouze de vache parmi les Hindous.

Les Hindous couvrent l'intérieur de leurs maisons d'une couche de bouze de vache. Les vieilles femmes et les enfans sont toujours occupés à en recueillir. Ils la pétrissent avec les mains en forme de pâtés aplatis, qu'ils collent aux murs extérieurs pour sécher; ensuite ils les accumulent sous des hangars pour les employer à des constructions intérieures. Les murs en bouze de vache ou qui en ont été recouverts ont l'apparence d'un stuc, et ne répandent aucune odeur désagréable.

Un officier supérieur au service de la compagnie des Indes avoit épousé une dame hindoue ; il l'amena à Londres, et lui loua un joli appartement dans un des plus beaux quartiers de cette ville, tandis qu'il alla en Ecosse faire une visite à ses amis. La première chose que fit la dame après le départ de son mari, ce fut d'acheter une

vache qu'elle fit introduire dans son cabinet de toilette. L'hôtesse fit des remontrances ; la dame hindoue lui promit de payer tous les dommages qui pourroient avoir lieu. Mais, après quelques jours, la servante de la maison ayant averti l'hôtesse que l'on colloit de la bouze de vache sur les dorures du salon, et qu'il seroit impossible de l'en détacher, la bourgeoise de Londres conclut que la dame hindoue étoit folle, et écrivit le jour même en Ecosse pour rompre le bail.

(Mme *Deane*, Voyages dans le Haut-Hindoustan, en anglois.)

Singes blancs de Siam.

M. Finlayson vit à Bangkok, capitale de Siam, deux singes blancs qu'on peut considérer comme des *albinos* de leur espèce. Ils sont de la grosseur d'un petit chien, avec une queue aussi longue que leur corps. Leur poil est épais et d'une blancheur de neige. Le même blanc inanimé se reproduit aux lèvres, aux paupières et leurs pieds ; même dans l'aspect de la prunelle de l'œil, dans la manière de regarder, dans la crainte du grand jour, dans l'inquiétude habituelle, on remarque une ressemblance triste et humiliante avec les *Albinos* de l'espèce humaine. Ces singes ont peu de malice, peu de vivacité. Dans tous leurs mouvemens, on remarquoit une tendance à tourner le dos à la lumière. Leurs paupières étoient resserrées, la prunelle étoit couleur de rose, et les cercles autour de la prunelle d'un bleu très-pâle. L'un d'eux paroissoit très-vieux, il avoit peu de dents, et ses lèvres épaisses étoient dans un état maladif.

Ces animaux étoient entretenus avec soin près de l'*éléphant blanc*, non pas comme un objet d'adoration,

mais comme un moyen de détourner l'influence des mauvais esprits. (Rapport de M. *Finlayson.*)

Fête des poupées.

« Je fus témoin d'une petite cérémonie innocente et jolie. Un grand nombre de jeunes personnes d'environ sept ans, bien parées et couvertes de voiles en mousseline écarlate, s'étoit réuni autour d'un *tank* ou étang artificiel. Elles étoient accompagnées de plusieurs femmes adultes que je pris pour leurs mères. Une troupe de jeunes garçons les suivoit. Au signal donné par une des femmes, chaque fille jeta dans l'eau un objet que je reconnus bientôt pour être une *poupée* décorée d'une manière fantastique pour cette occasion. Aussitôt les garçons plongèrent dans l'eau, et, avec des bâtons qu'ils avoient à la main, se mirent à taper avec force sur les poupées, qui, l'une après l'autre, s'enfoncèrent. Sur ma demande, j'appris que ces jeunes personnes étoient à l'âge où elles doivent être fiancées, et que cette cérémonie doit indiquer qu'elles renoncent aux amusemens de l'enfance. Il est regardé comme un mauvais augure si une poupée surnage. Aussi le plus vif intérêt se peignoit-il sur le visage des jeunes filles pendant que les jeunes garçons continuoient à nager, à crier, à frapper. La dernière poupée s'enfonça. Aussitôt on s'éloigna, en faisant à l'étang des révérences religieuses. »

(Mme *Deane*, Voyage dans le Haut-Hindoustan.)

Réponse au sujet de l'étymologie de Nogent.

Dans l'article signé *Novigentius* (*Nouvelles Annales des Voyages*, tome XXIX, pages 110-112), la remarque sur

» l'étymologie de *Reich-nau* est fondée, et j'en profiterai. Mais si l'auteur, qui date sa lettre de Nogent-sur-Seine, étoit jamais allé dans cette ville, il sauroit qu'il existe aux environs un grand nombre de *noues*, de *creux* que remplit d'eau, chaque année, le débordement de la Seine, et qui, toujours pêchés et jamais cultivés, n'ont sûrement pas emprunté leur nom de *novus*, nouveau, ou de *novalia*, champs en culture. S'il avoit examiné la question qu'il décide, il auroit senti qu'il s'imposoit la tâche, 1° de choisir entre les deux étymologies latines, et, s'il préfère la seconde, de montrer comment, à *novalia* peut s'être venu joindre le mot *gent*, pris dans le sens de *nation*; 2° d'expliquer pourquoi les endroits les plus agréables à habiter auroient été habités les derniers; pourquoi, en ces endroits-là, on parloit latin si exclusivement et si mal, qu'on appelât avec emphase *nova gens*, nouvelle nation, une réunion récente d'habitations qui, partout ailleurs, auroit pris le nom de *Villeneuve*, *Bourgneuf*, etc.; pourquoi la position de tous les *Nogent* se ressemble, circonstance qui a dû influer sur le nom qu'on leur a donné; comment, dans *novus* ou *novalia*, il découvre l'étymologie du nom des *Noviodunum*, tous situés sur une colline (*dunum*), au-dessus d'une *noue*, d'un enfoncement où les eaux ralenties séjournent comme dans un bassin. Si enfin il avoit lu l'ouvrage qu'il attaque, il y auroit trouvé, précisément à l'endroit critiqué (1), l'indication de noms de lieux, et de citations puisées dans le *Glossaire* de Ducange, dans le *Dictionnaire gallois* de Richards et la *Grammaire celto-bretonne* de Legonidec, qui répondent à ses objections. EUSÈBE SALVERTE.

(1) *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, Tome II, p. 183, notes 1, 2 et 8.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Voyages et recherches en Grèce, etc., etc., *par M. le chevalier de Brondsted, chargé d'affaires du roi de Danemarck près la cour de Rome.* Première livraison (1).

Nous avons déjà parlé du voyage que firent en Grèce, il y a une douzaine d'années, MM. *Brondsted* et *Koes*, Danois; MM. *de Haller*, *Stackelberg* et *Linkh*, Allemands; voyage qui produisit un grand nombre de fouilles et de découvertes de monumens; voyage qui excita vivement l'attention de l'Europe savante, mais dont la relation circonstanciée se faisoit toujours attendre. M. de Brondsted s'est rendu à Paris pour soigner la publication de la partie du voyage et des recherches qui lui est personnelle.

Elle est maintenant sous nos yeux, la première livraison de cette relation; et, soit que nous contemplions la splendide exécution des gravures qui représentent les monumens nouvellemeut découverts, soit que nous méditions les savantes recherches dont ces représentations sont accompagnées, nous ne saurions hésiter a y voir le modèle parfait d'une publication de ce genre. Le goût des

(1) L'ensemble formera huit livraisons. Prix de chaque livraison, 40 fr., et 60 fr. sur papier vélin.

Le texte est imprimé en françois, anglois et allemand.

Chez Cotta, à Stuttgard; chez Treuttel et Würtz, Renouard, Schubart, etc., etc., à Paris.

arts, le sentiment du beau, la philosophie de l'histoire, la haute érudition philologique et la sagacité archéologique, tout se réunit pour faire de cet ouvrage un monument précieux.

Après une préface qui expose l'occasion et le but du voyage, M. de Brondsted commence la relation du voyage à l'île de *Zéa*, l'ancienne *Kéos*, et des recherches faites dans cette île. Il reconnoît dans les ruines nommées *Tais Polais*, sur la côte sud-est de l'île, l'emplacement de l'ancienne ville de *Karthæa*, que d'Anville avoit placé au S. O., mais dont Villoison avoit déjà entrevu la véritable position. Il visite ensuite les ruines de *Pooessa*, nommée aujourd'hui *Kunturo*, examine les restes d'antiquités dans la ville de Zéa, l'ancienne *Ioulis*, et nous fait surtout admirer un *lion colossal* taillé dans le roc vif. Tel est l'objet de la première section, semée de détails intéressans sur le séjour des voyageurs, sur leurs courses et leurs travaux.

Dans la deuxième section, le savant auteur approfondit toutes les traditions archéologiques et mythologiques, relatives à l'île de Zéa, habitée par des Cariens et des Phéniciens, avant les établissemens helléniques, formés par Aristée et Kéos. Les traits les plus curieux et les contes les plus rians se rencontrent ici, et animent ces recherches d'érudition. Bientôt l'auteur nous initie dans l'ancienne constitution de Zéa, lorsqu'elle faisoit partie de la *fédération des Cyclades*; il pénètre dans l'histoire de ces siècles heureux d'une liberté patriarcale, trop tôt interrompus par la grande lutte des Athéniens et des Perses. L'auteur termine ces aperçus historiques à l'époque de la suprématie d'Athènes, en renvoyant l'histoire postérieure à une livraison suivante. Partout, il s'appuie sur les monumens authentiques, et spécialement sur les inscriptions qui

jettent un grand jour sur les liaisons mutuelles de ces petites républiques.

Peut-être auroit-on désiré que la *troisième* section, contenant l'histoire de Zéa sous les Macédoniens et les Romains, eût trouvé ici sa place, et qu'ainsi les recherches sur Zéa eussent été complètes; mais l'étude des inscriptions sur lesquelles cette troisième section doit se fonder, est longue, pénible et compliquée. Puissent les encouragemens du public doubler l'activité du savant auteur!

Les *Appendices* sont d'une double nature; la première renferme le *fac-simile* de toutes les inscriptions, découvertes à *Karthœa;* les autres sont des mémoires historiques et géographiques, parmi lesquels nous devons signaler celui qui a pour objet le climat et les productions de l'île, ainsi que celui où l'auteur discute la géographie et la topographie. L'un et l'autre seront examinés dans l'analyse critique complète qui paroîtra dans un de nos prochains numéros. Le charmant mythe local sur *Ctesylla* intéressera même les lecteurs les plus étrangers aux recherches savantes. D'autres notes ont rapport à des questions de chronologie et d'histoire; le savant auteur y rend justice à la bienveillance avec laquelle nos profonds hellénistes et archéologues, spécialement M. Raoul-Rochette, M. Letronne et M. Hase, lui ont communiqué leurs observations.

Il nous reste à considérer les gravures, partie qui, par les soins et le bon goût qu'on y a mis, répond dignement au mérite intrinsèque de ce bel ouvrage. La *carte générale* de l'île n'est qu'une esquisse à vue d'œil, suffisante pour rectifier l'indication des positions relatives des quatre villes anciennes. Le plan topographique des mines de Karthœa, le plan du temple d'Apollon et la vue des environs de Karthœa ne laissent rien à désirer; ce sont des

documens fondamantaux pour toutes les recherches relatives à cette ville; sa position est mise hors de doute par les inscriptions, et pourtant l'on se demande pourquoi les fondateurs de cette ville ont-ils choisi une position qui manque d'un port sûr et commode? Le *lion colossal* est un magnifique reste d'antiquité; n'auroit-il pas rapport à une grande sécheresse dont l'île auroit été affligée? ne seroit-ce pas un *ex-voto* par lequel les Zéens auroient cru appaiser la colère du ciel? L'effet de ce monument est des plus imposans. Un beau *torso* femelle présente une draperie admirable. La vue du couvent *Agia-Marina* donne une idée nette de l'intérieur de l'île. Les vases, médailles et autres antiquités sont aussi supérieurement gravées.

Ce savant et bel ouvrage est dédié au roi de Danemarck, protecteur éclairé et généreux de tant de voyageurs. C'est un nouveau titre de gloire pour une nation qui, en raison du nombre des individus dont elle se compose, en raison des moyens dont elle peut disposer, a fait autant que les états les plus puissans pour les progrès des connoissances humaine «*Parva civitas, sed gloria ingens!*»

(*M. B.*)

Mémoires sur les routes de Céphalonie, par le lieutenant-colonel J.-F. Napier. Londres, 1825.

Sous un titre aussi modeste, ce petit ouvrage surpasse l'attente du lecteur. L'auteur y traite non seulement des routes de Céphalonie, mais des antiquités du pays; on y trouve plusieurs planches bien lithographiées, des tableaux statistiques et météorologiques. L'établissement de grandes routes ne peut qu'être d'une haute importance pour une île où, faute de moyens de communication, les habitans d'une vallée sont souvent étrangers, inconnus

Enfin, les Céphaloniens préfèrent les chèvres aux moutons, non seulement parce qu'elles sont voleuses, mais plus fortes, et qu'elles trouvent leur nourriture partout; il n'est pas de filou plus adroit que la chèvre. L'auteur conseille au gouvernement de mettre un impôt sur ces animaux, comme le meilleur moyen d'en purger insensiblement l'île; il propose de les remplacer par des moutons. Ce ne sont pas les paysans seuls qui tiennent des chèvres, mais en général tous les fainéans qui, laissant en friche le peu de terres qu'ils ont, font dévaster par ces animaux ceux de leurs laborieux voisins.

Voyage en Sardaigne, ou *Description statistique, physique et politique de cette île, avec des recherches sur ses productions naturelles et ses antiquités; par M. le chevalier de la Marmora*, capitaine à l'état-major de S. E. le vice-roi de Sardaigne et membre de plusieurs sociétés savantes (1).

Quoique nous possédions déjà en françois quelques ouvrages sur la Sardaigne, cette île n'est pas plus connue; car jusqu'à présent bien peu d'Européens du continent l'ont parcourue. C'est en lisant le livre de M. le chevalier Albert de la Marmora que l'on pourra se faire une idée des obstacles divers qui s'opposent à l'empressement des voyageurs, curieux d'examiner un pays encore nouveau pour l'observateur. Ces difficultés n'ont pas effrayé M. de la Marmora. Pendant six annees consécutives il a visité les différentes parties de la Sardaigne, à plusieurs reprises,

(1) Chez Delaforest, libraire-éditeur, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7.

durant les saisons où le climat lui a permis de se livrer sans danger à ses recherches.

On conçoit quelle masse de faits intéressans présente un ouvrage écrit par un homme qui raconte ce qu'il a vu; qui, versé dans les sciences physiques, a décrit avec exactitude les productions naturelles d'une île, où des végétaux de la zone tempérée croissent spontanément près ceux de l'Afrique septentrionale; où le nopal et l'agave, natifs de l'Amérique équinoxiale, semblent être des plantes indigènes et servent de haies aux champs qui produisent du froment.

C'est dans le second livre, consacré à la géographie physique, que l'on trouve ces détails aussi neufs qu'intéressans, et d'autres encore relatifs aux productions des trois règnes de la nature. Dans le premier livre, l'auteur raconte brièvement les vicissitudes politiques de la Sardaigne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Les réflexions que suggère ce récit font concevoir la grande influence que les événemens ont exercée sur le caractère moral des habitans. Le troisième livre renferme tout ce qui concerne la population de l'île, le caractère, les mœurs, les usages, la langue des Sardes. On ne peut qu'être frappé de la ressemblance que les coutumes de certaines classes d'habitans et l'idiome de toute la population ont encore avec ce qui a dû être du temps des Romains. Pour peindre ce tableau avec vérité, il a fallu que l'auteur visitât des cantons où la civilisation est à peu près au même degré où se trouvoit celle de l'Europe occidentale quand le régime féodal y maintenoit la barbarie.

Le quatrième livre traite de l'agriculture qui, certes, n'est pas aussi florissante que du temps où la Sardaigne étoit, comme la Sicile, un des greniers de l'empire romain. On a peine à croire quels usages subversifs de la

prospérité nationale s'y sont conservés, par la seule raison qu'ils sont anciens. L'auguste maison de Savoie, qui, depuis un peu plus d'un siècle, possède la Sardaigne, a déjà effectué des changemens utiles dans cette île. M. de la Marmora expose dans le livre quatrième tout ce qui a rapport à l'administration. On voit combien les nouveaux souverains se sont étudiés à réformer cette branche si importante du gouvernement. Quelquefois ces efforts ont été paralysés par l'aveuglement d'hommes ignorans et intéressés à maintenir les abus. Heureusement le génie du bien finit par l'emporter sur les suggestions de la sottise et de la cupidité. Déjà des routes nouvelles ouvrent des communications régulières entre différentes parties de la Sardaigne, précédemment étrangères les unes aux autres. Il résultoit, de cet isolement mutuel, des effets funestes, des rivalités, des haines; maintenant elles auront un terme.

Pénétré de reconnoissance pour le bon accueil qu'il a reçu des Sardes, M. de la Marmora rend justice à leurs bonnes qualités, à leurs vertus; mais sa gratitude ne lui fait pas fermer les yeux sur leurs défauts. De même que dans tous les pays du monde, les vices du peuple sarde sont produits par de mauvaises institutions. Les princes qui le gouvernent veulent améliorer son sort; il ne peut que gagner en secondant un zèle si exemplaire.

Ce volume présente un aperçu statistique de la Sardaigne. L'auteur avertit qu'il le fera suivre de trois autres, dans lesquels il donnera plus de développement à la description des productions de la nature, à la peinture de divers usages locaux, au tableau moral et physique des villes, à la géographie ancienne, comparée avec la moderne; enfin, aux antiquités extrêmement curieuses trouvées dans différentes parties de l'île.

L'essai qu'il donne en ce moment fait désirer qu'il puisse achever bientôt cet important travail. Son livre est une des acquisitions les plus précieuses que la géographie ait faites depuis long-temps. Nous ne doutons pas que l'accueil du public n'encourage l'auteur à poursuivre la carrière qu'il a entreprise avec tant de succès.

L'ouvrage de M. de la Marmora sera accompagné d'un bel atlas, composé de neuf dessins coloriés avec le plus grand soin, et représentant avec la plus grande exactitude les costumes, mœurs, cérémonies, danses, jeux et fêtes locales de la Sardaigne. Cet atlas contiendra aussi plusieurs tableaux météorologiques offrant des observations très-curieuses, et enfin une carte très-détaillée de l'île.

Rapport fait au parlement d'Angleterre sur les sacrifices volontaires de veuves dans les possessions angloises de l'Inde.

Il a été publié, depuis peu, à Londres, par ordre de la chambre des communes, un document intéressant sur les veuves immolées par la superstition dans les possessions angloises de l'Inde. Depuis 1821, le parlement britannique s'est fait donner, à plusieurs reprises, des renseignemens sur cet objet. Il en résulte que cet horrible usage semble commencer à diminuer, quoique l'intervention européenne ait encore eu fort peu d'effet; que, dans quelques provinces, il a entièrement cessé, et que sa pratique la plus fréquente est renfermée dans un petit nombre de contrées où les brachmanes semblent avoir mis des soins particuliers à prolonger le règne de cet abominable fanatisme.

Le gouvernement a établi que non seulement nul sa-

crifice de ce genre ne pourroit avoir lieu sans le consentement des autorités angloises, mais encore que ces autorités doivent y assister jusqu'à ce qu'il soit entièrement consommé. On devine le motif d'humanité qui a déterminé cette mesure. Mais comme les résultats ont fort peu répondu à l'intention, il s'est trouvé beaucoup de censeurs du rôle que les fonctionnaires européens sont obligés de remplir dans ces circonstances. On trouve quelque chose d'odieux dans cette sorte d'autorisation et de garantie donnée par le gouvernement anglois à ces *actes de foi*, qu'il recommande à ses agens de ne point troubler tant qu'ils seront accomplis selon les formes.

Le respect pour la loi religieuse des peuples soumis n'est pas même une raison qu'on puisse alléguer à cet égard. Le suicide des veuves de l'Inde n'est nullement une loi formelle, impérative, de leur religion; il paroît démontré que si la ferveur du zèle dévot le permet et le conseille, du moins le dogme ne l'enseigne et ne l'exige point, et que le préjugé qui voue à l'infamie celles qui renoncent aux honneurs du bûcher après les avoir acceptés n'est point une doctrine réellement orthodoxe. Il ne s'agit proprement que d'une grâce surabondante d'enthousiasme et de charité. « La femme qui se fait brûler avec le cadavre de son mari, disent les sages du pays, de même que le chasseur de serpens saisit sa proie et la tire hors de son repaire, entraîne de vive force son époux vers le ciel, le purifie de ses péchés, et gagne pour tous deux l'éternelle félicité *(Ujira)*. » Une preuve que cet usage est plutôt facultatif qu'obligatoire, c'est qu'il seroit impossible de le concilier avec les préceptes par lesquels le législateur sacré de l'Inde, Menou, impose aux veuves un autre dévouement plus convenable sans doute. « Que la veuve, dit-il, mortifie son corps en vivant

volontairement de simples fleurs, de racines et de fruits; que, dès l'instant où son seigneur a cessé de vivre, elle ne se permette de prononcer jamais le nom d'un autre homme; que jusqu'à la mort elle passe ses jours dans l'oubli de toutes les injures, l'accomplissement des devoirs pénibles, l'éloignement de toutes les jouissances des sens, et en pratiquant avec joie les incomparables règles de vertu qu'ont suivies les femmes fidèles et dévouées à un seul époux. »

Mais une preuve de fait encore plus convaincante c'est la conduite des habitans de la plupart des provinces de l'Inde. C'est principalement dans les limites du Bengale qu'est renfermée la coutume dont nous parlons; là, elle est soutenue par l'influence locale de certaines autorités trop accréditées ; et cependant le nombre total des sacrifices qui se consomment dans la *présidence* du Bengale, quelque exorbitant qu'il doive paroître en lui-même, est assez petit en comparaison du nombre des veuvages qui surviennent annuellement dans cette présidence. On porte à cinquante millions la population hindoue qu'elle comprend, et à plus d'un million cinq cent mille les décès annuels, estimés dans la proportion de 1 sur 33. Le nombre des veuves, se montant à un sixième environ de celui des décès, donne deux cent cinquante mille; et l'on compte par année seulement un peu plus de 600 femmes qui se dévouent, tandis que dans d'autres parties de l'Inde le fait est absolument sans exemple.

Nous avons déjà dit que, depuis le premier rapport présenté à la chambre des communes en 1821, le nombre des victimes a diminué. On a publié à part un relevé de tous les actes de cette nature, depuis l'année 1815 jusqu'à

l'époque des derniers documens parvenus en Angleterre. En voici le résultat :

Dans la présidence du Bengale, le nombre des veuves immolées a été, en 1815, de 378; 1816, 442; 1817, 707; 1818, 839; 1819, 650; 1820, 597; 1821, 654; 1822, 583; 1823, 575.

Dans la présidence du Fort Saint-George, en 1815, 80; 1816, aucune; 1817, aucune; 1818, 183; 1820, 17; 1821, jusqu'en juin, 7.

Dans la présidence de Bombay, en 1815, aucune; 1816, *idem;* 1817, *idem;* 1818, *idem;* 1819, 42. Et celles dont l'exécution a été prévenue avec succès, 10; 1820, 67; 1822, 48; 1823, 38.

Dans le calcul qu'on peut établir sur ces nombres, dont les inégalités paroissent d'abord surprenantes, il faudroit pouvoir tenir compte de la salubrité de chaque saison. Les années où règne le *choléra-morbus*, en multipliant les veuvages, ont pour effet sans doute de mettre plus en lumière ces funestes scènes d'un exemple si dangereux dans les temps de calamités.

Le volumineux rapport, imprimé pour les membres du parlement, atteste une grande dissidence d'opinion entre les autorités supérieures et inférieures dans l'Inde sur la convenance, ou, pour mieux dire, la possibilité de mettre un terme à cette affreuse pratique par des mesures prohibitives. Des fonctionnaires d'un ordre inférieur, se fondant sur leur connoissance des localités et les nombreuses occasions où ils se trouvent d'observer les dispositions du peuple, se prononcent formellement en faveur d'une loi qui aboliroit le sacrifice des veuves dans l'Inde, persuadés qu'une telle loi n'ébranleroit pas la stabilité du gouvernement anglois dans cet empire. Un demi-siècle

d'expérience, disent-ils, a suffisamment prouvé aux naturels du pays, par le soin scrupuleux avec lequel nous nous sommes abstenus de toucher aux objets de leur foi, n'ayant jamais ni violé un seul de leurs temples, ni brisé une seule idole, que notre gouvernement ne prétend point les troubler dans l'exercice de leurs cérémonies religieuses.

Ce même rapport contient plusieurs exemples dans lesquels on voit de ces infortunées, après qu'elles ont été atteintes par les flammes du bûcher, s'élancer pour y échapper, et chercher leur salut sous la protection de l'officier anglois présent à la cérémonie; d'autres, au contraire, faisant preuve d'une constance et d'un dévouement presque mêlé de joie au milieu des plus cruels tourmens, après avoir rejeté jusqu'à la fin les avis et la protection que leur offroient les agens britanniques.

Les descriptions de ces *suttées*, ou sacrifices, rapportées en détail à chaque exemple, font voir que cette pratique est commune à toutes les classes de la société. Les classes pauvres, plus nombreuses, reviennent aussi plus fréquemment sur les listes.

Il est fait mention incidemment d'un exemple extraordinaire en ce genre. Une fois, la sœur du défunt fut brûlée au lieu de sa femme. Le père de la victime fut mis en jugement et condamné à sept ans de prison, quoique le sacrifice eût été volontaire.

Visite à la Grèce en 1823 *et* 1824, *par G. Waddington.* Londres, 1825.

Cette petite relation nous fait connoître la triste vérité sur les chefs des insurgés grecs, si absurdement transformés en héros par les journaux politiques. L'auteur,

plein d'ardeur pour la cause des Grecs, n'est pas suspect de partialité; il a vécu au milieu d'eux et les a observés dans diverses situations; il ne les juge ni avec précipitation, ni avec des idées systématiques. Le célèbre capitano Colokotroni est un ancien chef de *klephtes* ou brigands, ainsi que ses ancêtres; il en a conservé les mœurs et l'extérieur; sa cour consiste en 50 autres *capitani*, gens fort sales et de fort mauvaise mine, qui restent couchés sur les banquettes d'un divan sans ouvrir la bouche. *Bobolina* est une vieille femme laide, grossière, avide, qui a eu une bonne part au pillage de Tripolitza et qui fait frapper de la fausse monnoie. Le parti des *capitani* dévastoit et opprimoit les campagnes du Péloponèse avant l'arrivée d'Ibrahim; mais beaucoup d'habitans avoient pris goût à cette vie de soldat et d'aventurier. Voilà pourquoi les Moraïtes n'ont pas voulu se battre contre les Egyptiens; mais, d'un autre côté, les troupes de *capitani* continuent à se maintenir dans les forêts et les cavernes d'où ils font des excursions nocturnes pour surprendre quelque petite troupe de Turcs mal gardée. Les Grecs ne tiennent jamais en ordre de bataille, mais uniquement comme tirailleurs derrière des rochers et des haies. Les Turcs attaquent avec témérité les positions des Grecs, et y périssent, sans pouvoir seulement atteindre l'ennemi. Le gouvernement grec n'agit que par ruse et intrigue contre le puissant parti des *capitani*. Tout cela ne doit ni étonner les hommes sensés ni décourager les amis des Grecs. Une nation opprimée et sortant d'un long esclavage ne peut guère avoir d'autres vertus que celles que possèdent souvent les brigands; c'est en régularisant leur courage, qu'un général habile pourroit en faire des soldats. Pour cela, il faudroit qu'un noyau de 2 à 3,000 guerriers européens eût pris poste dans une forteresse

bien située, telle que Négrepont. Les Grecs serviroient alors de troupes légères; mais pour amener une semblable émigration militaire, il faudroit, ou l'assentiment d'une puissance, chose difficile à obtenir, ou bien une grande et noble ambition, une combinaison profonde et un coup de main hardi; enfin, un acte que le gouvernement, sur le territoire duquel on le risqueroit, traiteroit de rebellion. Le temps de ces coups audacieux et de ces émigrations armées est passé; du moins, telles sont les apparences : mais peut-être quelques puissances du second ordre souffriroient-elles un jour qu'un autre Rollon fît, avec une sorte de secret, quelque tentative semblable. Reste à savoir si les libérateurs de la Grèce n'en deviendroient pas les *maîtres?* Z.

Aperçu statistique de l'île de Cuba, précédé de quelques lettres sur la Havane, et suivi des tableaux synoptiques, etc., etc., *par M. Huber*, attaché au ministère des affaires étrangères et membre de la Société de Géographie de Paris (1).

L'intérêt qu'excite l'île de Cuba, comme étant à peu près la dernière possession qui reste à l'Espagne dans les Amériques, justifie les vues qui ont dirigé M. Huber, en donnant au public ce volume plein d'instruction et de renseignemens.

La plus grande partie du livre (193 pages) est remplie par la traduction des sept lettres sur la Havane, écrites en 1820, et pleines de détails intéressans non seulement sur cette ville, mais encore sur le climat, le commerce et les relations civiles et politiques de toute l'île. Chose

(1) Un vol. in-8°. Chez Dufart.

singulière ! le traducteur ne nomme pas une seule fois l'auteur anglois de ces lettres ; mais nous conjecturons que le texte est l'ouvrage indiqué, page 18 de l'introduction, d'une manière incidentelle et peu obligeante (*Letters from the Havanna by an official british resident*) ; et si notre conjecture est juste, la singulière réticence du traducteur sera unanimement désapprouvée par les savans et par le public ; car c'est l'origine de ces lettres qui leur donne un caractère authentique. L'auteur est M. *Jamieson*.

Après ces lettres vient un *Aperçu statistique de l'île de Cuba* pour l'an 1825, en 80 pages, accompagné de beaucoup de tableaux. C'est ici que M. Huber a réuni un grand nombre de détails curieux et anthentiques fournis par des habitans instruits de la colonie. Le recensement de 1817 a donné les résultats suivans sur la population de l'île :

Population blanche	259,260
———— libre, de couleur	154,057
———— esclave	225,131
Total	638,448

Des Havanois instruits ont assuré à l'auteur que la population actuelle peut être évaluée à 257,000 hommes libres et à 395,000 esclaves ; total, 652,000. Mais comment M. Huber ne s'est-il pas aperçu que ces Havanois ont oublié une classe entière d'habitans, les gens libres de couleur ? Le premier chiffre 257,000 n'est évidemment qu'une variation de celui de 259,000 du recensement ; le dernier ne regarde que les esclaves, dont le nombre est censé, par ces Havanois, avoir augmenté de 20,000 par an ; ce qui coïncide assez avec l'opinion de M. Poinsett. Donc il reste à ajouter au total de 652,000 une somme de 154,000 gens de couleur, avec l'accroissement naturel

pour huit années, que nous évaluons à 1 pour cent = 12,320. Nous aurions alors, pour la population totale de l'île, 818,320, ce qui peut bien être un peu exagéré; mais le calcul des Havanois est certainement incomplet.

La ville de Havane compte plus de 140,000 habitans avec les faubourgs; la *Villa do Principe*, 40,000; *San Yago de Cuba*, 12,000; *la Trinidad* et *Matanzas*, chacune 10,000; *Baracoa*, 6,000.

L'auteur a réuni beaucoup d'autres renseignemens, soit dans l'aperçu, soit dans les tableaux qui l'accompagnent. L'île de Cuba, en 1824, a exporté 225,328 caissons de sucre et 681,674 *arrobes* de café. On évalue les exportations de l'île à 95 millons de francs, dont 37 millions 500,000 pour les Anglo-Américains, 22,500,000 pour les Anglois, 15,000,000 pour les François, autant pour les Espagnols, et 5 millions pour diverses nations. Les importations de la France à Cuba se sont élevées à la valeur de 7,500,000 fr., dont 1,480,712 pour les vins seuls, et 1,921,420 pour les tissus en soie.

Les données de l'auteur sur les moyens de défense de l'île redoublent d'intérêt par les préparatifs, vrais ou simulés, des républiques mexicaine et colombienne pour envahir, ou, comme on dit, pour *affranchir* cette colonie. L'auteur fait très-bien voir qu'il y a des dangers; mais il montre aussi quels puissans motifs ont les Havanois pour se défendre. Une colonie à esclaves aura toujours de la peine à se soumettre aux constitutions abstraites de la démocratie moderne; il leur faudroit un régime républicain, mais avec des castes *inégales*. C'est à peu près ce que toute colonie à esclaves possède déjà, lorsque la métropole a le bon esprit de limiter considérablement les pouvoirs du gouverneur et de donner beaucoup d'autorité à une assemblée représentant les *blancs* seuls. Mais

comment comprimer la classe si dangereuse et si énergique des gens de couleur? Si j'avois à *fonder* une colonie à esclaves (tâche dont heureusement je ne suis pas chargé), j'établirois en principe la déportation de tout enfant de couleur. Cuba renferme une population de 160,000 hommes de couleur; c'est là le plus grand danger ; il est plus à craindre que les invasions.

Parmi les appendices, nous avons distingué le discours prononcé à la Havane, en 1824, à l'ouverture de la chaire de botanique agricole, par D. Ramon de la Sagra; il fournit des détails intéressans sur les végétaux et les cultures.

Nous regrettons de ne pas pouvoir répéter les éloges que M. Huber donne lui-même à la petite carte insignifiante, vide et incomplète qui figure à la tête de l'ouvrage. Il la dit *meilleure* que toutes les autres, *excepté celle de M. de Humboldt*. Sûrement il n'a pas vu l'Amérique de M. Lapie (chez Basset); il n'a pas vu celle de l'atlas de Vander-Maelen ; mais l'esquisse particulière du pays entre la Havane et Matenza est très-utile.

Nous reviendrons encore sur cet ouvrage intéressant.

***Voyage du major Laing dans le Timani, le Kouranko**, etc., **traduit de l'anglois par MM. Eyriès et de Larénaudière; précédé d'un Essai sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique et sur les principaux voyages de découvertes qui s'y rattachent, par M. de Larénaudière** (1).*

Nos lecteurs connoissent déjà l'importance et l'intérêt de ce voyage, qui, plus que tout autre, a jeté du jour

(1) Chez Delaforest.

sur les contrées où le Dialliba (le prétendu Niger) a ses diverses sources. M. de la Roquette en a donné un extrait fort instructif. Ce n'est pas de la traduction que nous voulons parler; le nom du traducteur rend tout éloge superflu; mais nous devons appeler l'attention du public géographique sur l'excellent *Essai* de M. de la Rénaudière; c'est un résumé non seulement écrit avec élégance et avec esprit; mais, ce qui est encore plus précieux, c'est un résumé complet et impartial. L'auteur n'épouse pas un système et ne se soumet pas à de petites vues particulières; il s'ensuit que tous les résultats réels sont indiqués, toutes les recherches appréciées et tous les mérites reconnus. C'est ce bon esprit qui fait lire avec un sentiment de plaisir scientifique ce résumé aussi agréable qu'utile. Les nombreux articles sur l'Afrique, soit de l'auteur, soit des autres collaborateurs des *Nouvelles Annales*, s'y trouvent réduits à leur quintescence. Nous ferons toutefois observer que, sous la dénomination d'intérieur de l'Afrique, l'auteur n'a pas compris le grand vide que présente l'Afrique méridionale et orientale.

Carte des États-Unis de l'Amérique septentrionale, dressée d'après des documens authentiques, par *David Vance*. Philadelphie, chez Finley. Juillet, 1825.

Cette carte est très-joliment gravée, peu chargée de montagnes, mais nette et bien conçue quant aux grands traits de géographie physique que l'auteur a cru pouvoir admettre. Elle est en quatre grandes feuilles qui ne comprennent que les pays qui s'étendent jusqu'au Nouveau-Mexique. Un carton donne, sur une plus petite échelle, l'ensemble des États-Unis et de l'Amérique septentrionale. Les limites à l'ouest sont indiquées d'une manière arbi-

traire, et l'auteur n'a pas connu le traité récent entre l'Angleterre et la Russie.

On trouve sur cette carte la note que voici :

Principales routes des bateaux à vapeur : D'Eastport à Boston, 467 milles; de Boston à New-York, 241 (41 par terre à Providence); de New-York à Philadelphie, 97 (37 par terre); de Philadelphie à Baltimore, 120 (dont 16 par terre); de New-York à Albany, 144; d'Albany à Niagara, 353; de Niagara à Ogdensbourg, 289; de Buffalo à Détroit, 330; de Philadelphie à New-York, par Bordentown, 91 (dont 28 par terre); de Philadelphie à Norfolk, 268 (dont 92 par terre); de New-York à Norfolk, 358; de Baltimore à Norfolk, 200; de New-York à Norwich (Connecticut), 135; de Washington à Richmond, 302; de Charleston à Savannah, 108; de Savannah à Augusta, 140; d'Albany à Montréal, 247 (dont 18 par terre); de New-Orléans à Pittsburg, 1,199; de New-Orléans à Natchitoches, 420; de New-Orléans à Nashville, 1,236; de New-Orléans à Florence, 1,327; de New-Orléans à Saint-Louis, 1,152; de Mobile à Tuscalosa, 319; de Mobile à Montgomery, 331.

IV.

NOUVELLES.

Ile nouvelle.

On lit dans les journaux des Pays-Bas l'article suivant : « La frégate royale *Maria Reigersbergen*, capitaine Coertsen, et la corvette *Pollux*, capitaine Eegh, parties des Pays-Bas le 23 août 1824, ont touché à la côte de Guinée, et ont ensuite fait voile pour Buenos-Ayres, où les officiers ont été accueillis par les autorités de la manière la plus amicale. Ils ont doublé le cap Horn, le 3 fé-

vrier suivant, se sont rendus à Valparaiso, et y sont restés jusqu'au 21 mars, après y avoir éprouvé le même accueil bienveillant de la part des autorités. Comme la citadelle et le port de Callao se trouvoient étroitement bloqués, ces deux bâtimens se sont dirigés vers un autre port dans les parages de Lima, où ils ont été reçus très-amicalement par le président Bolivar. Le 10 avril, ils ont continué leur route vers l'Océan-Pacifique, et ont atteint, le 15 mai, l'île de Noahiva. Après y avoir embarqué des rafraîchissemens, ils ont, le 14 juin, découvert une île basse qui ne se trouve indiquée sur aucune carte marine, située à 7° 10′ latitude méridionale, et 177° 33′ 6″ de long. est de Greenwich; elle est habitée par des gens couleur de cuivre, lesquels, comme les autres habitans de la mer du sud, sont sauvages et enclins au vol. Cette île a été nommée *Nederlandsch-Eiland* (île des Pays-Bas). Le 29 juillet, cette expédition a atteint la hauteur de la nouvelle Guinée, et le 1er août celles des îles Molucques.»

Découverte d'un écueil dans le Grand-Océan.

Le commandant de la station américaine dans le Grand-Océan ayant fait lever le plan de la côte de Topocalma (Chili), on a trouvé un banc à sept ou huit milles dans le nord de la basse marquée par les Espagnols. Ce banc, situé sur la route des navires qui se rendent à Valparaiso, a, dans sa partie nord, trois récifs presque est et ouest, et de quinze à vingt brasses d'eau tout autour. Le récif le plus au large est à onze milles de terre, dans le nord-ouest du monde de la basse marquée devant Topocalma. Sa latitude est de 33° 52′ sud, et sa longitude 74° 21′ 00″ ouest de Paris.

Ce banc a occasionné, l'année dernière, la perte du vaisseau américain *l'Océan*.

Voyages des Espagnols, par M. de Navarette.

Dans le numéro de janvier 1825 des *Nouvelles Annales des Voyages et de l'Histoire*, nous avons annoncé à nos lecteurs que don Ferdinand de Navarette, directeur du dépôt hydrographique de Madrid, savant officier de ma-

rine et écrivain habile déjà connu par des ouvrages estimés, alloit publier une *Collection des voyages et des découvertes que les Espagnols ont faites par mer depuis la fin du quinzième siècle, et des Mémoires inédits sur l'histoire et la navigation des colonies d'outre-mer.*

Cet ouvrage, si important et si vivement attendu par tous les amis des sciences géographiques et historiques, va paroître presque en même temps en espagnol et en françois.

Deux membres de la Société de Géographie, M. le chevalier de Verneuil, officier de l'université de France et collègue de M. de Navarette à l'académie royale d'histoire à Madrid, déjà connu par une grammaire espagnole (qui a obtenu les suffrages les plus flatteurs de l'académie royale espagnole), et M. de la Roquette, l'un des coopérateurs les plus actifs de la Biographie universelle, à qui nous devons de bonnes traductions, etc., vont traduire la collection de M. de Navarette. M. de Verneuil, ami et collègue du savant éditeur espagnol, habite Madrid, et s'occupe à traduire le premier volume de la collection; M. de la Roquette traduir[illegible] dans l'intervalle, et ils se diviseront ensuite le travail de manière à ce qu'il n'y ait aucune espèce d'interruption.

Cette traduction ne sauroit qu'être fort agréable pour tous les amis de la science.

Source de Bourampoutre.

Les journaux anglois contiennent une nouvelle singulière que voici : Le lieutenant Powles Burlton, de l'artillerie du Bengale dans l'Ascham, a découvert la source du Bourampoutre dans une montagne à neige, sous 28 degrés de latitude et à 96 degrés 10 minutes de longitude est de Greenwich, à plus de 1,000 milles plus à l'est qu'on l'avoit supposé.

Que devient le Tsanpou et même l'Iravaddy ? Au cahier prochain les réflexions.

RELATION DU NAUFRAGE

De trois matelots anglois sur la côte de la Nouvelle-Hollande en avril 1823, et de leur séjour chez les sauvages pendant sept mois;

Rédigée par M. J. UNICKE.

(Traduit de l'anglois.)

Le 9 mars 1823, nous partîmes de Sydney dans un grand bateau ouvert pour aller aux cinq îles charger du bois (1) : notre embarcation avoit vingt-neuf pieds six pouces dans sa plus grande longueur, et dix pieds de largeur. Nous étions quatre hommes d'équipage : Richard Parsons, Jean Finnegan, Jean Thomson et moi, Thomas Pamphlet. Nous avions une provision considérable de farine et de lard en planches, etc., pour acheter le bois, quatre gallons d'eau et cinq de rum. Vers quatre heures du soir, nous n'étions qu'à peu près à huit milles de notre destination, lorsqu'un violent coup de vent de l'ouest nous contraignit d'amener toutes nos voiles et de

(1) Ces îles sont à peu près à 50 milles au sud de Port-Jackson.

tenir le bateau daus la direction de la lame. A la nuit, la pluie tomba en abondance, et le vent augmenta; cependant nous ne perdîmes la terre de vue que par l'obscurité.

L'impétuosité du vent ne diminua qu'au bout de cinq jours; mais la mer continuoit à être si grosse, que nous fûmes encore obligés de suivre la direction de la lame : nous ne pûmes faire de nouveau usage de la voile qu'au bout de onze jours, le 2 avril ; alors la mer fut plus tranquille : on supposoit que le courant nous avoit poussés au sud, et que nous étions devant la terre Van-Diémen. Nous n'avions pas de boussole ; nous nous guidions d'après le soleil, faisant route, nous approchant du nord-ouest autant que nous pouvions le deviner, et nous espérions bientôt attérir près du lieu de notre destination.

Notre foible provision d'eau avoit été totalement consommée dès le second jour : l'eau de pluie, que nous avions recueillie au commencement du coup de vent, avoit été tellement gâtée par l'eau salée, qu'il avoit fallu la jèter. Nous souffrîmes horriblement pendant les treize jours qui suivirent, car nous n'avions que du rum à boire; nous avions à peine la force de parler, et nous ne pouvions nous entendre les uns les autres qu'avec la plus grande difficulté. Thomson, matelot écossois, le meilleur du bord, car il avoit servi long-temps sur les vaisseaux de

ligne, tomba dans le délire pour avoir bu de l'eau de mer; il ne nous fut plus d'aucune utilité.

Le quinzième jour, 5 avril, il plut abondamment : nos voiles étant étendues, nous pûmes recueillir à peu près une baille et demie d'eau ; mais la toile étoit tellement imprégnée d'eau salée, que nous ne fîmes pas un grand usage de ce secours. Le dix-huitième jour, 9 avril, une pluie douce et légère vint nous soulager; nous emplîmes une baille ; l'eau étoit bien meilleure : Thomson, après en avoir bu, se trouva un peu mieux ; mais sa diarrhée ne cessa pas, et il ressentit d'autres incommodités pour avoir fait usage d'eau salée.

Nous continuâmes jusqu'au dix-neuvième jour, 10 avril, à faire route au nord-ouest, comme nous l'imaginions ; vers onze heures du matin, Finnegan ayant grimpé au haut du mât, dit qu'il voyoit la terre droit en avant de nous, et ajouta que c'étoit la pointe de Port-Stephen, la reconnoissant, puisqu'il y avoit travaillé. Ne pouvant ajouter foi à ce discours, je montai au haut du mât ; et, après avoir regardé avec beaucoup d'attention pendant quelque temps, je ne fus pas en état de décider si c'étoit la terre ou un nuage. Cependant nous résolûmes de nous diriger de ce côté ; mais, vers le soir, nous ne vîmes plus rien.

Thomson étoit fort mal ; Finnegan étoit de-

venu entièrement sourd; Parsons et moi, quoique nous ne fussions pas dans un si mauvais état, nous avions à peine la force de parler ou de nous remuer : une lassitude affreuse nous accabloit; c'étoit avec la plus grande difficulté que nous pouvions faire chacun nos deux heures de quart. Nous restâmes dans cet état jusqu'au vingt-unième jour, 12 avril. Au point du jour, étant de quart, je vis distinctement la terre devant nous; à mesure que la clarté augmenta, nous distinguâmes que c'étoient trois ou quatre îles. Nous fîmes force de voiles pour arriver. Thomson, en apprenant cette heureuse nouvelle, parut se ranimer un peu : quatre jours auparavant, nous avions été obligés de lui lier les pieds et les mains pour l'empêcher de sauter par-dessus bord, car il avoit l'esprit entièrement dérangé. On lui délia les pieds : aussitôt il vint à moi, qui me tenois à l'arrière; et, s'imaginant que nous étions déjà à terre, il me supplia, au nom de Dieu, de lui donner de l'eau fraîche. Quand il reconnut que je ne pouvois pas lui accorder sa demande, son état empira; il tint les discours les plus extravagans et les plus incohérens; il dit qu'il venoit de dîner avec sa famille en Ecosse, etc.; ensuite il se coucha près de la sentine; une heure après, il expira.

Après avoir fait route vers la terre jusqu'à dix heures du soir, nous mîmes en travers, parce que

nous espérions, le lendemain, au point du jour, atteindre le rivage dont nous pensions que nous n'étions éloignés que d'une heure de chemin. Nous apercevions distinctement les naturels autour de leurs feux, et nous projetions, si c'étoit possible, de nous éloigner d'eux le jour suivant. Vers minuit, le bateau toucha sur un récif de rochers : comme il étoit peu chargé, la houle le fit passer par-dessus sans aucun dommage.

Le jour arrivé, nous reconnûmes que nous avions tellement dérivé au large, que la terre étoit à peine visible ; mais il souffloit un vent frais qui nous étoit favorable ; la mer étoit tranquille : on dirigea donc le bateau vers la même terre ; au coucher du soleil, nous nous trouvions à peu près à trois milles de terre, mais un peu au nord de l'endroit devant lequel nous avions mis en travers la veille. Néanmoins, nous appréhendions de débarquer, à cause des naturels que nous voyions de nouveau très-distinctement : nous restâmes donc en mer, en gouvernant au nord. A l'aube du jour, le vent étoit foible et la mer unie ; nous étions tout près de la côte ; j'aperçus un ruisseau d'eau fraîche qui couloit à travers la plage : alors je projetai de prendre les manœuvres courantes du bateau, de les attacher à notre baril, et de me jeter à la nage en le tenant : parvenu à terre, j'aurois pu, par ce moyen, envoyer de l'eau à ceux qui restoient à bord ; mais Par-

sons, qui étoit propriétaire de la moitié de l'embarcation, craignant qu'elle ne se perdît, combattit mon dessein : on continua donc de naviguer pendant toute la journée ; vers le soir, Parsons me dit qu'il se mouroit, et qu'au risque de la perte du bateau, il vouloit de l'eau fraîche.

En conséquence, nous cherchâmes des yeux un endroit propre à échouer ; les brisans et la houle nous en empêchèrent ; il fallut donc poursuivre notre route pendant toute la nuit en faisant petite voile. Le corps de Thomson étoit resté à bord, parce que nous avions toujours espéré pouvoir descendre à terre et l'y enterrer ; mais il commençoit à sentir mauvais : nous mîmes donc en délibération si nous ne le jeterions point par-dessus bord : après une discussion assez vive, nous nous arrêtâmes à ce parti. L'ayant fouillé, nous trouvâmes son certificat de congé cousu à son gilet ; ensuite Parsons lui noua un mouchoir sur le visage, et on le lança à la mer. Il avoit été gardé si long-temps, qu'il surnagea aussi aisément qu'un morceau de liége.

Nous longeâmes la côte pendant toute la journée du 14 avril, en nous dirigeant au nord, sans pouvoir débarquer : la nuit, nous poursuivîmes notre route en faisant petites voiles. Le matin, Finnegan, qui étoit au gouvernail, dit qu'il voyoit une anse dans laquelle nous pourrions jeter l'ancre, et où un ruisseau d'eau douce tomboit

dans la mer. On gouverna donc de ce côté : la mer étant assez unie, nous mouillâmes à peu près à un quart de mille du rivage, en filant quarante brasses de câble pour que le bateau pût dériver davantage vers la terre.

Ensuite je me déshabillai; et, après avoir attaché le cordage au baril, je sautai dans l'eau et j'essayai de nager vers la terre; mais j'étois si foible et si épuisé, que, par les obstacles que m'opposèrent, soit le ressac, soit le baril, je ne pus atteindre la plage qu'au bout d'une demi-heure; mais, dès que mon pied eut touché la terre, je courus au ruisseau, et, me couchant tout de mon long, je bus comme auroit fait un cheval; puis je retournai à la plage pour prendre le baril que je laissai de nouveau, et je retournai boire. Je recommençai de même à quatre reprises. Quand j'essayai, après cela, de remplir le baril, je ne pus en venir à bout, à cause de ma foiblesse et de la quantité d'eau que j'avois avalée.

Sur ces entrefaites, le vent fraîchit beaucoup en soufflant de l'est : mes compagnons m'appelèrent à grands cris pour que je revinsse à bord, afin de les aider à tenir le bateau au large; le ressac étoit si fort, et je me sentois si foible, que je n'osai pas me hasarder à rentrer dans l'eau; en conséquence, je leur criai que, comme le vent fraîchissoit, il falloit couper le câble et laisser

échouer le bateau. Au bout de quelque temps ils le firent; et, après avoir un peu nagé, tous deux arrivèrent heureusement à terre. Le bateau fut jeté sur le sable, et, en moins de cinq minutes, son fond fut enfoncé.

L'avidité de mes compagnons pour l'eau fraîche surpassa de beaucoup la mienne. J'avois apporté à terre un pot d'étain pour remplir le baril. Parsons le vida treize fois de suite; quant à Finnegan, il s'étendit dans l'eau et but avec un tel excès, que son estomac ne put retenir ce qu'il avoit pris et le rejeta totalement; ce qu'il répéta quatre fois.

Nous nous étions tous dépouillés de nos habits pour nous jeter à la nage; le ressac étoit si haut, que nous ne pûmes nous approcher du bateau, afin de les reprendre. Ainsi, nous étions absolument nus, excepté Finnegan, qui, le lendemain matin, ramassa une vieille casaque en loques. La plage sur laquelle le bateau avoit échoué étoit basse, sablonneuse et entourée de dunes sur lesquelles il ne croissoit même pas de bois à brûler; mais, quand même elles nous en auroient fourni, nous étions dépourvus de moyens d'allumer du feu. Nous grimpâmes donc sur une de ces hauteurs, et nous nous étendîmes sur le sable pour y dormir.

Il plut à torrens pendant la nuit; comme j'étois le plus foible, mes compagnons me placèrent

entre eux deux. Nous souffrîmes beaucoup du froid et de la faim. Le lendemain, quand le jour parut, nous vîmes que le bateau étoit entièrement brisé, et que quelques-uns des objets qu'il contenoit avoient été poussés sur le rivage. Ayant dirigé nos pas vers la plage, nous y trouvâmes trois sacs de farine; deux étoient absolument gâtés, mais l'eau salée n'avoit pénétré qu'à deux pouces dans le troisième. En conséquence, nous vidâmes ceux dont la farine ne valoit plus rien, et nous prîmes chacun une trentaine de livres de celle qui étoit encore bonne; ce qui étoit autant que nous pouvions porter.

Nous nous imaginions toujours être beaucoup au sud de Port-Jackson. Quatre à cinq jours avant de faire naufrage, nous vîmes un grand nombre de poissons volans et de dauphins; nous prîmes un couple des premiers : cette circonstance ne nous suggéra pas l'idée que nous étions au nord de Port-Jackson. Après un chétif repas de farine et d'eau que nous avions mêlées dans une baille jetée à la côte, nous acheminâmes vers le nord le long de la plage, marchant aussi vite que le permettoit notre foiblesse. Vers le soir, nous aperçûmes un sentier des naturels qui s'enfonçoit dans un bois couvrant une partie d'un morne situé devant nous. Nous étant décidés à le suivre, nous aperçûmes bientôt une femme noire avec son enfant; elle portoit de l'eau dans un

vaisseau d'écorce. Craignant que, si elle nous découvroit, elle ne donnât l'alarme à sa tribu, nous nous tînmes cachés jusqu'à ce qu'elle eût passé, puis nous continuâmes notre route. Il y avoit plusieurs grandes huttes près du lieu où nous avions rencontré la femme; probablement les hommes étoient occupés à la pêche, car nous n'en vîmes aucun. Ayant marché à peu près un mille, nous arrivâmes sur la plage de l'autre côté du morne. En sortant du bois, nous vîmes une grande hutte près de laquelle il y avoit un enfant qui s'amusoit à lancer une zagaie à des corneilles. Une troupe nombreuse de chiens rôdoit autour de la hutte; mais ils ne parurent pas faire attention à nous. Bientôt le petit garçon ayant tourné la tête, nous aperçut : aussitôt il courut dans la cabane; un homme en sortit, saisit à la hâte une lance qui étoit à côté, et prit l'enfant par la main, avec l'intention de l'emmener dans le bois; mais une grande femme se précipita hors de la cabane, jeta l'enfant sur son dos et disparut à l'instant. Alors je criai à l'homme de s'arrêter. Quelle fut notre surprise de l'entendre répondre en bon anglois : « Que voulez-vous? Avez-vous envie de me » tuer? » — Et à l'instant il suivit la femme.

Cette circonstance nous convainquit que nous étions dans le voisinage d'un établissement anglois; ce qui ranima notre courage, car nous conçûmes l'espoir d'arriver bientôt dans un en-

droit où nous pourrions trouver du soulagement à nos maux. On verra plus tard que nous nous trompions ; nous ne pûmes jamais deviner comment ces insulaires de la baie Moreton parloient anglois, parce que nous ne pensions pas que les habitans de cette baie eussent jamais vu un blanc. Je dis à Finnegan d'entrer dans la cabane pour y prendre du feu : il en rapporta, et nous poursuivîmes notre chemin, avec le projet de nous arrêter au premier ruisseau que nous rencontrerions.

Au bout d'un mille, nous trouvâmes une marre profonde d'environ six pouces : ayant allumé un grand feu sur ses bords, nous mêlâmes de la farine et de l'eau ; nous en fîmes des galettes, et, après les avoir mangées, nous nous assîmes à terre pour nous reposer. Un moment après survinrent des chiens qui paroissoient nous avoir suivis depuis la cabane ; bientôt après je vis une tête d'homme qui nous regardoit de dessus la levée de terre derrière nous, et bientôt après trois autres. Nous leur fîmes signe d'approcher ; ils hésitèrent d'abord ; enfin ils s'avancèrent. Nous leur donnâmes de la galette ; ils essayèrent d'en manger, mais ils ne tardèrent pas à la cracher. Ils étoient à peu près une douzaine ; ils se mirent à nous tâter la poitrine et les épaules d'une manière qui nous causa de vives alarmes : c'est pourquoi nous nous disposâmes à partir aussitôt que nous eûmes

fini notre repas ; alors ils nous pressèrent fortement de retourner avec eux aux cabanes que nous avions vues les premières, mais nous persistâmes à vouloir marcher au nord. Ils avoient des filets sur leur dos, et nous donnèrent à entendre, par signes, qu'ils en feroient usage pour prendre du poisson pour nous. S'apercevant que nous tenions opiniâtrement à notre projet, quelques-uns se préparèrent à nous accompagner, et il y en eut deux qui se chargèrent de nos sacs de farine.

Après avoir parcouru à peu près un mille avec eux, nous arrivâmes à une autre réunion de cabanes : nos conducteurs nous invitèrent à y entrer; ils exprimèrent beaucoup de joie de ce que nous y consentîmes, et la manifestèrent en chantant et en dansant autour de nous; ensuite ils allumèrent un grand feu : je me couchai auprès pour dormir, avec mon sac sous la tête; un des naturels resta auprès de moi comme pour veiller à ma sûreté et entretenir le feu : mes deux compagnons entrèrent dans une des cabanes, où on les combla d'attentions; ils y passèrent la nuit.

Le lendemain matin, nous mangeâmes un peu de galette pour nous donner des forces; puis nous nous remîmes en route, accompagnés des bons sauvages qui nous conduisirent sur le bord de la mer, et parurent désirer vivement de nous voir rebrousser chemin; mais ils n'essayèrent nullement d'employer la force. Nous étions décidés à

toujours marcher au nord, supposant que cette direction finiroit par nous faire arriver à Port-Jackson. Quand les naturels s'aperçurent que nous ne voulions pas retourner, quelques-uns nous accompagnèrent comme auparavant.

Au bout de trois milles, ils nous firent rentrer dans le bois, où nous trouvâmes d'autres cabanes. Là, nous fûmes de nouveau invités à revenir sur nos pas. Nous nous assîmes pendant à peu près une heure avec les sauvages, et ensuite nous repartîmes; ce qui les contraria beaucoup: l'un d'eux nous suivit. Nous longeâmes le rivage, et nous passâmes devant plusieurs cabanes dont les habitans eurent l'air de ne pas prendre garde à nous. A la dernière, notre guide nous quitta, nous indiquant, à une certaine distance, une autre station où nous trouverions une pirogue: il nous fit aussi monter sur un terrain élevé, et nous montra dans le lointain une pointe de terre que nous supposâmes être le continent, parce que nous pensions que nous étions sur une île.

Ayant marché jusque vers quatre heures après midi, nous trouvâmes près de la plage cinq grandes cabanes qui paroissoient désertes: comme un ruisseau d'eau limpide couloit près de ces habitations, nous résolûmes d'y passer la nuit. Le lendemain, voyant que les naturels ne revenoient pas, nous prîmes le parti d'y rester encore un jour et une nuit, afin de nous reposer un peu; ensuite nous

fîmes route pendant cinq jours le long du rivage sans rencontrer un seul naturel, ni rien qui fût digne de remarque. Nos pieds étoient blessés, ce qui nous empêchoit de parcourir une grande distance à la fois; nous ajoutions de temps en temps à notre farine des moules et d'autres coquillages que nous rencontrions sur notre chemin.

Le cinquième jour, nous arrivâmes à une haute pointe sablonneuse, où un bras de mer, large de trois milles, nous empêcha d'aller plus loin; la marée paroissoit courir avec une grande vitesse. Alors nous fûmes convaincus que nous avions été jetés sur une île, et toutes nos pensées se dirigèrent vers les moyens d'atteindre la terre ferme. Derrière la dune, il y avoit un petit réservoir d'eau douce creusé par les naturels; nous allumâmes du feu auprès, et nous y dormîmes. Comme nous avions aperçu du feu sur le rivage opposé, le lendemain nous en fîmes un grand sur les bords de la mer; les naturels l'ayant découvert, l'un d'eux s'embarqua dans une grande pirogue et vint à nous : nous nous retirâmes derrière la colline quand il approcha de terre : dès qu'il eut tiré sa pirogue sur la plage, il marcha vers le feu; alors nous nous montrâmes; mais à peine eut-il distingué notre couleur, qu'il courut vers son bateau, y sauta et s'éloigna rapidement, en hurlant de toutes ses forces.

Sur ces entrefaites, une autre pirogue avoit

été mise à la mer de la côte opposée, et deux hommes s'y étoient embarqués. Ils rencontrèrent le premier à peu près à mi-canal ; puis ils s'avancèrent tous vers le lieu où nous étions assis. Quand ils eurent débarqué, nous ne voulûmes pas nous approcher d'eux, afin de ne pas les effrayer : c'est pourquoi nous restâmes assis tranquillement près du feu. Ces trois hommes marchèrent vers nous avec précaution ; et, après nous avoir examinés de loin, ils retournèrent à leurs bateaux ; puis, avec des morceaux d'écorce, ils firent des signaux à leurs compagnons qui étoient de l'autre côté. Deux autres pirogues en partirent à l'instant : chacune portoit une demi-douzaine de sauvages. Dès que ceux-ci eurent débarqué, la troupe, forte de quatorze hommes, s'avança vers nous. Ils étoient complétement nus et absolument sans aucune espèce d'armes ; ils paroissoient encore appréhender de venir plus près de nous. A la fin, l'un d'eux s'approcha du feu ; nous fîmes des signes aux autres ; il y en eut trois qui suivirent son exemple : en peu de temps, toute la bande forma un cercle autour de nous.

Parsons avoit des ciseaux qui avoient appartenu à Thomson : la barbe de ces sauvages étoit très-longue ; il se mit à la couper, ce qui sembla leur faire grand plaisir. Ils restèrent une heure avec nous : quand nous nous levâmes pour partir, nous

prîmes nos sacs sur nos épaules, nous disposant à les accompagner; mais ils n'avoient pas l'air de vouloir le permettre, car ils coururent très-vite à leurs pirogues : alors nous essayâmes de nous rendre maîtres d'une de ces embarcations; mais, plus alertes que nous, ils sautèrent à bord et s'éloignèrent rapidement.

Désespérant de pouvoir sortir de l'île, nous retournâmes tristement vers des cabanes abandonnées que nous avions vues près de trois milles avant d'arriver à la pointe. Nous y passâmes la nuit; le lendemain matin, nous revînmes à la pointe, dans l'espérance que nous pourrions encore persuader aux naturels de nous transporter au-delà du canal. Quelle fut notre joie, en approchant, de voir sur la plage la grande pirogue qui, la veille, avoit paru la première! il n'y avoit personne auprès. En regardant autour de nous, nous aperçûmes deux sauvages qui avoient l'air de se diriger vers l'endroit où notre bateau s'étoit perdu, car nous reconnûmes alors que nous avions presque fait le tour de l'île. Ces hommes continuoient leur chemin sans avoir l'air de faire attention à nous; c'est pourquoi nous nous dépêchâmes de nous emparer de la pirogue. En l'examinant, nous craignîmes qu'elle ne pût nous contenir tous les trois avec nos sacs; nous tînmes donc conseil; je consentis à rester en arrière, et

je laissai Parsons et Finnegan traverser le canal : il fut convenu que l'un d'eux reviendroit me chercher avec la pirogue.

Ils partirent ; je gagnai le haut de la dune, d'où je les vis effectuer leur traversée : quand ils approchèrent du rivage, j'aperçus un grand nombre de naturels qui s'avançoient dans l'eau à leur rencontre ; ce qui me fit craindre que ce ne fût dans le dessein de les tuer. Quand mes compagnons furent débarqués, toute la troupe les entoura, et s'avança avec eux vers le bois où je finis par les perdre de vue. Je restai à la même place jusqu'au soir à regarder si je ne verrois pas arriver une pirogue ; rien ne parut : je retournai donc au petit réservoir où nous avions passé la première nuit ; j'y allumai du feu ; je dormis fort mal ; j'étois tourmenté par mes inquiétudes sur le sort de mes compagnons : je craignois qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur.

Le lendemain je regagnai le rivage, et j'y fis un grand feu, espérant qu'à cette vue la pirogue viendroit me prendre. Je fus de nouveau trompé dans mon attente : pendant toute la journée, je ne découvris pas un seul naturel sur la côte opposée. Alors je me mis à déplorer ma triste destinée d'être laissé ainsi seul dans ce lieu de désolation : après avoir consommé la petite quantité de farine qui me restoit, je devois m'attendre à y mourir de faim ou à succomber aux attaques

des naturels. Je retournai au réservoir, bien convaincu que je ne reverrois jamais aucun de mes infortunés compagnons.

En marchant le long du rivage, le lendemain matin je vis une grande barrique que la marée avoit jetée à terre et qui provenoit de quelque navire. Je supposai qu'elle contenoit des provisions ou quelque liqueur spiritueuse, et je me mis à défaire plusieurs cercles; mais, quand je l'eus ouverte, je fus bien déçu, en voyant qu'elle contenoit six autres barriques renfermées les unes dans les autres. Toutes paroissoient entièrement neuves; elles n'avoient pas été long-temps à la mer, et étoient vraisemblablement destinées à être remplies d'huile.

Tout en m'occupant de ma besogne, je jetois souvent des regards inquiets vers la rive opposée. Je retournois vers la colline, lorsque j'aperçus une pirogue se détacher du rivage. Il y avoit deux hommes : à mesure qu'elle s'approcha, je distinguai parfaitement que c'étoit Finnegan et un sauvage. En débarquant, celui-ci mit son filet sur son épaule, et marcha du même côté où j'avois vu précédemment aller les deux autres; mais, avant de partir, il me fit signe de m'en retourner avec mon camarade. Alors Finnegan me raconta que rien n'égaloit la bonté avec laquelle Parsons et lui avoient été traités par les naturels; on les avoit logés à part dans une grande cabane,

et on leur avoit donné autant de poisson qu'ils avoient pu en manger; mais il leur avoit été impossible de persuader auparavant à ces sauvages d'envoyer leur pirogue me chercher. C'étoit au hasard qu'il devoit la possibilité d'avoir fait la traversée avec le naturel que j'avois vu, celui-ci allant voir ses amis qui étoient de l'autre côté de l'île.

La marée portoit hors du canal avec une grande vitesse : je dis à Finnegan de longer le rivage jusqu'à une certaine distance, ou bien d'attendre que le jusant fût moins fort; mais il s'obstina à vouloir passer tout droit à l'instant même. Je fus obligé de céder : nous poussâmes au large. A peine avions-nous quitté le rivage, que, malgré tous nos efforts, le courant nous emporta dans la mer. Nous continuâmes à jouer des pagaies pendant près d'une heure et demie : cependant nous avions dérivé jusque dans le voisinage des brisans qui nous entouroient de tous les côtés : comme nous n'avions aucun espoir que la pirogue pût résister au choc qu'elle éprouveroit si elle s'engageoit dans ces écueils, nous redoublâmes d'efforts pour les éviter : peine inutile! nous fûmes bientôt au milieu des rochers; mais, contre notre attente, notre petit bateau sortit plus heureusement qu'un grand canot de la chaîne qu'ils formoient. Bientôt nous fûmes en pleine mer. La marée ne eessoit pas d'être très-forte : nous ne

nous relâchions pas un seul instant de faire tout ce que nous pouvions pour gagner le rivage opposé, où nous apercevions Parsons au milieu des naturels qui couroient le long de la côte en veillant sur tous nos mouvemens.

Enfin, après cinq heures d'un travail dur et opiniâtre, nous abordâmes sans accident à huit milles de l'endroit où nous avions d'abord projeté de débarquer. Parsons et un grand nombre de naturels nous attendoient sur la plage, et nous reçurent avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ils emportèrent la pirogue dans le bois, nous offrirent du poisson grillé, puis nous conduisirent à leurs cabanes. Ils nous placèrent dans une de ces huttes qui étoit grande et bien construite, et nous approvisionnèrent abondamment de poisson et d'eau.

Nous restâmes là une dizaine de jours, pendant lesquels ces sauvages nous traitèrent très-amicalement. Néanmoins, durant les six premiers jours, ils ne nous permirent pas d'approcher des huttes où étoient leurs femmes : le soir, une demi-douzaine de jeunes gens se couchoient devant notre cabane; ensuite ils devinrent moins vigilans, et nous traversions, quand nous le voulions, leurs demeures au milieu des femmes.

Ayant un peu recouvré nos forces, et nous trouvant remis de nos fatigues, nous tînmes

conseil sur ce que nous ferions. Parsons et moi nous étions résolus de tâcher de retourner à Sydney, mais Finnegan ne se décida qu'avec peine à nous accompagner. Les sauvages lui avoient témoigné tant de bienveillance, qu'il préféroit de rester avec eux plutôt que d'affronter les difficultés et les dangers que nous rencontrerions en essayant de gagner un de nos établissemens. Cependant, il consentit enfin à nous tenir compagnie.

En conséquence, vers le dizième jour, dans la matinée, nous partîmes, en nous dirigeant à l'ouest, afin de faire le tour de la grande baie, dont l'île sur laquelle nous avions d'abord été jetés forme la limite orientale. Nous avions ménagé autant que nous avions pu notre farine, de sorte que notre provision étoit encore à peu près de quarante livres : Parsons en portoit la plus grande partie. Finnegan étoit chargé du reste et d'un brandon allumé ; j'avois, pour ma part, une hache et un pot d'étain que nous avions sauvés du naufrage. Les naturels nous avoient indiqué un bras de mer éloigné d'à peu près quatorze milles ; ils nous apprirent par signes que nous y trouverions une pirogue dans laquelle ils nous conseillèrent de passer pour gagner une île que l'on apercevoit dans le fond de la baie.

Nous avions parcouru dix milles quand le brandon s'éteignit. Parsons, qui étoit violent et

emporté, s'écria qu'il alloit tuer Finnegan, et en même temps lui asséna un coup terrible avec le manche de la hache ; il l'auroit certainement assommé, si je ne m'y étois pas opposé. Finnegan lui demanda grâce, et promit de retourner le plus vîte qu'il pourroit à un endroit que nous avions laissé à près de quatre milles en arrière, et où nous avions vu un feu des naturels. Il partit donc; mais, au bout de cinq heures, il n'avoit pas encore reparu. Ennuyés de l'attendre, nous résolûmes de rebrousser chemin. Après avoir caché dans des broussailles notre farine et tout ce que nous portions, nous nous dirigeâmes vers le feu. Il étoit presque éteint : avec un peu de peine, nous parvînmes à le rallumer. Une heure se passa; Finnegan ne revenoit pas : nous pensâmes que le meilleur parti à prendre étoit de retourner à l'endroit où nous avions laissé nos provisions. Cette fois, nous tenions chacun un brandon en main, de crainte que l'un des deux ne s'éteignît : cependant, à peine venions-nous d'arriver, qu'à notre chagrin extrême tous deux nous manquèrent. Notre farine étant notre seul moyen de subsistance, nous n'avions plus le moyen de la préparer : nous résolûmes donc d'en prendre à peu près trois livres, et de retourner encore une fois au feu que nous avions eu le soin d'arranger avant de nous en éloigner. La nuit étoit déjà avancée quand nous le rega-

gnâmes pour la seconde fois : ayant fait une galette avec notre farine, nous la mangeâmes, puis nous nous étendîmes auprès du foyer.

Le lendemain, nous pétrîmes le reste de notre farine ; et, après avoir attendu près de trois heures, dans l'espoir que Finnegan reviendroit, nous revînmes au lieu où étoient nos provisions, portant chacun un brandon. Supposant que Finnegan étoit retourné chez les naturels, nous ne nous inquiétâmes plus de lui, et nous marchâmes aussi vite que nous pûmes vers le lieu où les sauvages nous avoient donné à entendre que nous trouverions une pirogue.

Vers quatre heures après midi, nous arrivâmes à des huttes voisines du lieu qu'ils nous avoient indiqué ; mais nous étions trop fatigués pour aller à la recherche de la pirogue. Il y avoit de l'eau dans un marais près de nous ; nous allumâmes du feu, nous pétrîmes une galette pour notre souper, ensuite nous dormîmes dans les cabanes.

Depuis ce temps, nous prîmes toujours la précaution d'allumer du feu de trois en trois milles dans nos marches, afin de ne plus éprouver le même inconvénient dont nous avions déjà souffert.

Le lendemain, nous découvrîmes la pirogue précisément à l'endroit indiqué par les naturels ; nous la mîmes à l'eau pour essayer si elle pourroit nous porter tous les deux ; elle avoit été

exposée si long-temps à l'ardeur du soleil, qu'elle étoit ouverte en plusieurs endroits, et ne pouvoit même flotter avec un seul homme dedans. C'étoit un obstacle terrible, car le rivage commençoit à être couvert de palétuviers si touffus, que nous n'aurions pu continuer notre route en le longeant; et, dépourvus de souliers, nous n'étions pas en état de marcher dans les bois.

Après avoir délibéré sur ce que nous ferions, nous nous décidâmes à retourner chez les sauvages, surtout parce que nous espérions y rencontrer Finnegan. Nous prîmes donc notre farine en passant, et nous continuâmes notre route. A la nuit tombante, nous étions déjà parvenus à une distance de quatre milles des cabanes : ayant trouvé de l'eau et du feu, nous y passâmes la nuit.

Le lendemain matin, la marée étoit haute, et les palétuviers nous empêchèrent de poursuivre notre route : il fallut donc attendre l'heure du reflux. Nous étions sur le point de partir, lorsque nous aperçûmes Finnegan qui venoit à nous avec deux sauvages. Il parut que ces hommes avoient laissé leurs filets dans les cabanes près desquelles nous avions trouvé la pirogue, et qu'ils craignoient que nous ne les emportassions. Ils amenoient Finnegan avec eux pour que nous ne leur fissions pas de mal; dès qu'ils nous virent, ils lui firent signe de venir nous joindre ; c'est ce que nous ne voulûmes pas permettre,

étant très-courroucés contre lui de ce qu'il nous avoit abandonnés sans feu : nous étions résolus à ne plus rien avoir à faire avec lui : nous lui dîmes donc d'aller avec les naturels aux cabanes de la pirogue.

Nous prîmes la route opposée, en nous dirigeant vers les huttes où nous avions demeuré avec les naturels ; à peu près à un demi-mille avant d'y arriver, nous vîmes les sauvages occupés à pêcher ; ils avoient été très-heureux : lorsqu'ils nous aperçurent, ils firent griller une quantité de poissons, et ils ne nous laissèrent aller que lorsque nous nous en fûmes rassasiés. Alors ils nous conduisirent à notre ancien logement, y allumèrent du feu, nous laissèrent des poissons et retournèrent en prendre davantage. Nous tâchâmes de nous arranger le plus commodément possible ; mais quelle fut notre surprise, à la nuit tombante, de voir revenir Finnegan et les deux naturels avec leurs filets ! Ils avoient parcouru en un jour la même distance qui nous avoit pris trois jours, et avoient forcé notre compatriote à rester avec eux. Il étoit épuisé de fatigue. Quant à ses deux compagnons, ils allèrent chercher du poisson et de la racine de fougère pour eux et pour lui.

Alors nous fîmes notre paix avec lui, et nous fûmes aussi bons amis que jamais. Nous nous reposâmes pendant trois jours dans la tente, où les

sauvages nous apportoient régulièrement du poisson et de la racine de fougère à laquelle ils donnoient le nom de *dingova.*

Cependant nous consultâmes entre nous s'il valoit mieux nous emparer d'une de leurs pirogues pendant la nuit, ou bien en construire une. Nous étant décidés pour ce dernier parti, nous choisîmes un arbre; il fut abattu, et nous nous mîmes à l'ouvrage pour en faire une embarcation. Nous travaillâmes depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, pendant près de trois semaines, avec notre hache, qui étoit notre seul outil. Durant tout ce temps, les naturels nous apportèrent régulièrement de la nourriture pendant que nous étions occupés à notre besogne, et déposèrent également, chaque jour, du poisson dans notre cabane. Finnegan refusa de partager notre corvée; les naturels, l'ayant remarqué, nous prirent plusieurs fois la hache des mains, et la lui présentèrent en lui montrant par signes qu'il devoit s'en servir. Voyant qu'il s'obstinoit dans son refus, ils ne lui donnèrent plus rien à manger, mais continuèrent à nous approvisionner abondamment. Il fut, en conséquence, contraint de se pourvoir lui-même de racine de fougère.

Au bout de trois semaines, notre pirogue fut terminée; les naturels ne voulurent pas nous permettre de la lancer à l'eau; ils se chargèrent de cette besogne. Quand ils la virent à flot, avec

Parsons et moi dedans, leur joie et leur admiration ne connurent plus de bornes : ils se mirent à sauter, à danser, à hurler, en courant après nous le long du rivage et revenant sur leurs pas.

Convaincus que cette pirogue pourroit répondre à nos desseins, nous descendîmes à terre. Alors les naturels la tirèrent de nouveau sur la plage, et ne nous permirent pas d'y toucher. Le reste de la soirée fut employé à faire des préparatifs pour notre départ. Finnegan persista dans son refus de nous accompagner, malgré nos instances réitérées. Les naturels nous avoient donné une bonne quantité de poisson. Parsons et moi nous partîmes le matin, après midi, avec la marée montante. Nous n'étions pas encore à un quart de mille, que les sauvages, s'apercevant que Finnegan ne nous accompagnoit pas, lancèrent brusquement un canot à l'eau; deux d'entre eux y entrèrent, et les autres forcèrent notre camarade à s'y embarquer. Les premiers firent aussitôt force de rames pour nous rejoindre; mais nous avions déjà doublé un banc de sable qui étoit à une certaine distance de la côte : c'est pourquoi ils abordèrent ce banc, y firent descendre Finnegan, l'y laissèrent, et retournèrent vers leurs cabanes.

Finnegan, ne sachant pas nager, se seroit noyé quand la mer haute auroit couvert le banc. Nous eûmes pitié de lui, et nous l'allâmes prendre. Réunis de nouveau, nous nous dirigeâmes vers

l'île dont j'ai parlé plus haut, les sauvages nous ayant conseillé de gouverner de ce côté. Vers onze heures du soir, nous l'atteignîmes. Nous mîmes aussitôt la pirogue en sûreté, et nous fîmes un grand feu. Un instant après, la pluie tomba : elle continua pendant toute la nuit.

Le lendemain matin, elle cessa; alors nous gagnâmes, avec la pirogue, le côté de l'île opposé; nous y étant procuré de la racine de fougère, nous fîmes route pour l'autre côté de la baie. La marée étant très-forte, nous n'atterrîmes qu'à la nuit. Nous trouvâmes sur la plage une demi-douzaine de huttes et du feu. Nous entendions distinctement les naturels, qui probablement venoient de quitter cet endroit. Ils étoient un peu au sud, occupés à pêcher, et faisoient beaucoup de bruit; mais ils ne s'approchèrent pas de nous.

Dès que le jour parut, nous grimpâmes sur un terrain élevé, situé derrière les cabanes, et d'où nous pouvions bien voir tout le pays. Nous aperçûmes une autre pointe au nord; mais elle paroissoit si éloignée, et le rivage sembloit se retirer tellement en arrière, que nous craignîmes de nous hasarder à traverser ce bras de mer dans notre pirogue. Nous retournâmes donc aux cabanes; et, ayant tiré le bateau sur la plage, nous nous mîmes à faire le tour de la baie à pied. Les palétuviers étoient si touffus, que nous ne pûmes poursuivre notre route pendant long-temps, et

nous nous engageâmes dans un sentier tracé par les naturels, et qui sembloit se prolonger dans la direction que nous voulions suivre.

Le troisième jour, nous arrivâmes sur les bords d'une grande rivière, à un endroit où il étoit évident que les naturels avoient coutume de la traverser ; mais elle étoit trop large pour essayer de la passer à la nage, et nous ne pûmes nous procurer une pirogue. Nous marchâmes donc pendant près d'un mois, éprouvant de grandes difficultés par les nombreuses criques salées dont nous étions obligés de faire le tour, parce que mes deux compagnons ne savoient pas assez bien nager pour les traverser.

Enfin nous parvînmes sur la rive d'une crique, de l'autre côté de laquelle il y avoit deux pirogues. Je me jetai aussitôt à la nage ; mais j'étois si foible, car depuis un mois nous ne vivions que de racine de fougère, que je n'atteignis qu'avec une peine extrême au bord opposé. Je détachai une des pirogues, et je l'amenai à mes compagnons ; elle étoit si petite qu'elle ne pouvoit contenir que deux hommes à la fois. Je pris donc Parsons avec moi, et ensuite je retournai rendre Finnegan.

Quand nous fûmes de l'autre côté, nous trouvâmes les broussailles si touffues et le pays si raboteux, qu'étant nus et sans souliers, il nous fut impossible de marcher. Il fallut donc revenir à

l'endroit d'où nous étions partis. Ensuite nous retournâmes sur nos pas, en suivant la même route que nous avions prise en venant; mais notre voyage fut bien moins difficile qu'alors; car, lorsque nous remontions une rivière ou une crique, au lieu d'employer sept à huit jours, comme auparavant, pour arriver au point où nous pouvions la passer à gué, nous la traversions dans notre pirogue. Nous cheminâmes ainsi pendant trois jours. Parsons et Finnegan alloient à pied, et je m'avançois dans la pirogue le long du bord de la rivière.

Un jour, ayant trouvé une seconde *pirogue* sur l'autre bord de la rivière, ce qui nous donnoit à tous la possibilité de la descendre en naviguant, nous convînmes de rester pendant quelques jours dans l'endroit où nous étions, afin de faire une provision de racine de fougère. Nous étions occupés de ce travail, lorsque nous fûmes rencontrés par une troupe d'indigènes qui, avec leurs filets, alloient à la pêche; nous leur demandâmes du poisson, qu'ils nous donnèrent; le lendemain, ils eurent l'air de désirer impatiemment de nous voir partir; et, comme nous ne nous en allions pas assez vite à leur gré, ils essayèrent de s'emparer de nos pirogues. Heureusement nous pûmes mettre ces embarcations hors de leur portée, et nous continuâmes notre voyage.

Deux jours après, nous parvînmes à l'embou-

chure du fleuve, et j'eus la bonne chance d'y tuer, sur un banc de sable, à son entrée, cinq grandes raies qui nous firent faire plusieurs bons repas. L'eau du fleuve, jusqu'à la distance où nous l'avions remonté, étoit saumâtre, et la marée s'y faisoit sentir avec force.

Nous laissâmes la petite pirogue; mes compagnons marchèrent le long de la plage, et je conduisis le bateau le long de la côte. Nous avions voyagé ainsi depuis trois jours, lorsque, le troisième, dans la soirée, nous arrivâmes à la pointe que les naturels nous avoient indiquée d'abord sur l'île où notre bateau s'étoit perdu. C'étoit le cent-unième jour depuis notre départ de Sydney. Nous avions tenu jusque-là un compte exact du temps; ensuite nous le perdîmes totalement.

J'avois emmené Parsons au-delà de la dernière baie, et j'avois promis à Finnegan d'aller aussi le prendre avec la pirogue; en m'attendant, il avoit marché à une petite distance le long de la côte, et avoit trouvé une pirogue dans laquelle il y avoit une trentaine de grands poissons; il se saisit du tout, de sorte que je venois de débarquer Parsons lorsque nous aperçûmes Finnegan qui s'avançoit vers nous dans sa pirogue, Il nous cria d'aussi loin qu'il put de faire un grand feu, parce qu'il apportoit une bonne provision de poisson: nous allâmes à sa rencontre; et, dès qu'il fut

descendu à terre, nous tirâmes la pirogue sur la plage, et nous portâmes le poisson dans des huttes vides qui étoient tout près de nous.

Sur ces entrefaites, les indigènes auxquels appartenoit la pirogue commencèrent à nous appeler, et finirent par suivre Finnegan dans une autre pirogue où ils s'embarquèrent au nombre d'une dizaine. D'autres naturels qui étoient du même côté de la baie que nous, alarmés par le bruit, se joignirent à ces nouveau-venus, et tous marchèrent ensemble vers les cabanes. N'ayant presque vécu depuis plusieurs semaines que de dingova, qui est une nourriture peu *substantielle*, et harassés par la fatigue d'un voyage si long sous un soleil brûlant, sans habits, nous étions extrêmement affoiblis; néanmoins, nous résolûmes de tout risquer plutôt que de perdre le poisson que nous venions de nous procurer : nous le plaçâmes donc sous des écorces ; je pris ma hache, et Finnegan s'arma d'un bâton ; bien déterminés à ne pas nous laisser dépouiller sans combat. Mais les naturels s'étant approchés, semblèrent touchés de notre état misérable ; et, au lieu d'essayer de reprendre leur poisson, quelques-uns qui étoient munis de leurs filets, se mirent aussitôt en besogne pour nous en fournir davantage ; d'autres allèrent nous chercher autant de dingova que nous pûmes en porter. Le soir, ils nous emme-

nèrent dans leurs huttes, où ils se montrèrent aussi hospitaliers envers nous que les autres sauvages avec lesquels nous avions déjà vécu.

Continuation du récit par Finnegan à cause de la maladie de Pamphlet.

Nous étions depuis cinq jours chez ces braves gens, lorsque Pamphlet, étant allé avec eux à la pêche, nous dit, en revenant, qu'il étoit inutile de rester plus long-temps dans ce lieu, parce qu'il avoit aperçu la pointe de la baie de Jarvis à la distance d'une quinzaine de milles, et qu'il nous proposoit d'y aller le lendemain. Parsons y consentit; mais ayant des raisons de craindre quelque violence de la part de Parsons qui, une ou deux fois, avoit essayé de me tuer, je me décidai à rester où j'étois, jusqu'à ce que je fusse entièrement débarrassé de lui, et ensuite d'essayer de voyager seul; je pris ce parti d'autant plus volontiers, que le chef de cette tribu m'avoit toujours traité avec beaucoup de bonté depuis notre arrivée en ce lieu. En conséquence, Pamphlet et Finnegan partirent le lendemain matin; mais, le soir du second jour, ils revinrent, faute d'avoir pu se procurer de quoi manger.

Nous séjournâmes là pendant près d'un mois : on nous distribua dans différentes cabanes : le vieux chef ne cessa pas de prendre soin de moi; chaque membre de la tribu contribuoit pour sa part à

notre entretien ; l'un apportant du poisson, l'autre du dingova, et ainsi du reste, de sorte que nous étions aussi bien que nous pouvions le souhaiter dans notre situation. Au bout d'un mois, nous recommençâmes à éprouver le désir de retourner dans la colonie, si cela se pouvoit, et nous résolûmes de tenter un dernier effort. Ayant amassé une grande quantité de dingova, nous partîmes un après midi, et nous longeâmes la plage en marchant au nord pendant près de dix milles. Nous avions le dessein d'y passer la nuit, et nous venions d'y allumer du feu, lorsque quatre des indigènes avec qui nous venions de demeurer nous rejoignirent et eurent recours à toutes sortes de sollicitations pour nous engager à retourner avec eux. Croyant qu'ils ne nous avoient suivis que parce que nous leur avions promis la hache et d'autres choses, que nous ne leur avions pas données et que très-probablement d'autres hommes de leur tribu les rejoindroient avant la matinée du lendemain, nous les renvoyâmes, et nous allâmes un mille plus loin, où nous restâmes cette nuit-là.

Nous partîmes le lendemain de très-bonne heure ; dans le courant de la journée, un homme et une femme de la tribu que nous venions de quitter nous rejoignirent. Ils essayèrent de nous engager à retourner avec eux, mais tous leurs efforts furent vains. Après nous avoir accompa-

gnés pendant près d'un mille, ils se séparèrent de nous et s'enfoncèrent dans les bois.

Vers le soir, nous arrivâmes sur le bord d'une rivière qui nous parut trop large pour que nous pussions la traverser. Nous restâmes donc sur le rivage pendant la nuit; le lendemain, nous le suivîmes en remontant à la distance d'environ un mille, où nous trouvâmes une pirogue. Elle fut amenée au lieu où nous avions dormi; l'après midi, nous nous en servîmes pour traverser la rivière à la marée basse, et nous allâmes passer la nuit sur l'autre rive.

Le lendemain, ayant poursuivi notre route, nous remontâmes une petite rivière sur le bord de laquelle il y avoit plusieurs huttes; nous y trouvâmes un vieillard qui n'avoit pas la force de bouger; il avoit eu depuis long-temps les jambes et les bras cassés, et jamais ils n'avoient été remis. Il y avoit avec lui trois femmes et des enfans; ils mangeoient du poisson dont ils nous donnèrent dès qu'ils nous virent.

Nous nous arrêtâmes trois jours dans ce lieu. Ayant vu qu'à marée basse une femme passoit la rivière à gué, nous l'imitâmes, puis nous poursuivîmes notre route. Le même jour, une autre rivière nous barra le chemin; nous suivîmes ses bords pendant deux jours; et, dans la soirée du second, ayant rencontré quelques indigènes, nous fûmes surpris de reconnoître parmi eux un homme

appartenant à la tribu chez laquelle nous nous étions arrêtés si long-temps. C'étoit un des quatre qui nous avoient accompagnés le jour que nous l'avions quittée.

Cet homme, quand nous arrivâmes dans sa tribu, ne pouvoit marcher, par suite d'une blessure qu'il avoit reçue au genou; une partie de la zagaïe y étoit restée : Pamphlet réussit à l'extirper et le guérit. Le sauvage, reconnoissant de ce service, avoit conçu un vif attachement pour Pamphlet. Quand il le revit, il le conjura instamment de s'en retourner avec lui. Pamphlet, dont le pied étoit en très-mauvais état, finit par y consentir; le sauvage étoit en route pour aller se joindre à une nombreuse réunion, où il devoit combattre l'homme qui l'avoit blessé. Ils partirent le lendemain; Parsons et moi nous continuâmes notre voyage. Le jour d'après, nous traversâmes la rivière; le troisième jour, étant arrivés sur le bord d'une autre rivière, il s'éleva une querelle entre Parsons et moi : ce brutal, tirant son couteau, jura qu'il me tueroit. Alors je m'enfuis dans le bois, il me suivit. Heureusement je réussis à lui échapper, et je marchai jusqu'au soir en doublant le pas et remontant le cours de l'eau. A la chute du jour, je rencontrai une troupe de sauvages qui traversoient la rivière dans trois pirogues; j'essayai de leur faire comprendre par signes que je désirois qu'ils me prissent avec eux.

Ils n'y voulurent pas consentir, et me firent rebrousser chemin vers un des leurs qui pêchoit et avoit sa femme avec lui. Quatre jours après, celui-ci me ramena au lieu d'où j'étois parti. J'y retrouvai Pamphlet, et le vieux chef me reçut de nouveau avec la plus grande bonté; il paroissoit charmé de mon retour.

Récit repris par Pamphlet.

Le lendemain du retour de Finnegan, le vieux chef, qui alloit avec plusieurs hommes de sa tribu à un combat qui devoit se livrer à une certaine distance, prit Finnegan avec lui. Il désiroit également m'emmener; mais, quand je lui donnai à entendre par signes que mes pieds étoient encore en très-mauvais état, il me permit de rester en arrière sans me presser davantage.

Tous les jours j'accompagnois les gens de sa tribu à leurs expéditions de pêche; ils fournissoient à mes besoins avec la plus grande générosité. Ils ne me laissoient pas même griller le poisson ni broyer le dingova qu'ils me donnoient. Cependant un jour le vieillard dans la cabane duquel je demeurois, ayant pris plusieurs gros poissons, ne m'en donna aucun, ce qui étoit contraire à son habitude; je lui en demandai, il me les refusa assez aigrement. Imaginant qu'ils étoient ennuyés de me garder chez eux, je me décidai à les quitter; je pris donc ma hache, et je partis,

avec le dessein de rejoindre Parsons si je le pouvois. Mais je n'étois pas encore bien loin, que quatre jeunes gens qui m'avoient suivi employèrent toutes les raisons qu'ils purent imaginer pour me persuader de retourner avec eux. Je finis par y consentir, et d'autant plus promptement que chacun d'eux étoit armé de deux zagaïes dont je ne savois pas trop quel usage ils feroient si je persistois dans mon refus.

Je vécus ensuite un mois avec eux, de la même manière qu'auparavant, attendant chaque jour le retour de Finnegan. Comme, ainsi que je l'ai dit, j'avois perdu notre compte des jours, je ne puis me former une idée précise du temps que je passai là, ni de celui que dura l'absence de Finnegan.

Enfin, un soir que j'étois assis devant le feu, et que les naturels faisoient griller des poissons pour moi, j'en entendis quelques-uns, qui étoient sur le rivage, crier de toutes leurs forces et m'appeler. Je me levai, et je m'acheminai lentement vers eux : ô surprise délicieuse ! un cutter entroit à pleine voile dans la baie ; il étoit à peu près à trois milles de distance. Aussitôt je m'acheminai le plus vite que je pus pour aller à sa rencontre ; un grand nombre de naturels me suivirent. Avant que j'eusse parcouru la moitié de la distance, le navire laissa tomber l'ancre, à un demi-quart de mille de terre. Arrivé devant l'endroit où il étoit

uillé, je le hélai; on me répondit : un canot s'en détacha, et bientôt je vis débarquer M. Oxley, ingénieur général de la colonie, M. Stirling, lieutenant d'infanterie, et M. J. Uniacke.

J'appris alors, à mon étonnement extrême, que j'étois à 500 milles au moins au nord de Port-Jackson, au lieu d'être, comme nous le supposions constamment, au sud de la baie Jarvis. Le soir je fus mené à bord, où, après m'avoir bien nettoyé, on me donna de bons habits, et on me traita avec une bienveillance extrême; mais ce retour soudain de fortune produisit une impression si vive sur mon esprit, que je ne pus, dans cette soirée, répondre à aucune des questions qui me furent adressées.

Le lendemain je fus plus calme; et, dans le cours de la journée, ma satisfaction fut singulièrement augmentée par le retour de Finnegan; on lui prodigua les mêmes attentions dont j'avois été l'objet. Je m'aperçus alors que huit mois s'étoient écoulés depuis mon départ de Sydney. J'en avois passé près de cinq avec les hospitaliers habitans de la baie Moreton; leur conduite envers mes compagnons et moi avoit été si constamment bienveillante et généreuse que, malgré le plaisir que je ressentois de l'idée de retourner parmi mes compatriotes, je ne quittai pas sans regret sincère ces bons sauvages.

MM. Oxley et Stirling partirent le lendemain

matin, et emmenèrent Finnegan avec eux, ... d'explorer la rivière que nous avions si souvent essayé de traverser. Ils revinrent au bout de six jours; le cutter appareilla, et nous fîmes tous voile pour Sydney (1).

Extrait des *Geographical Memoirs* on New South Wales, by baron Field.

(1) Pamphlet ne dit pas ce qu'est devenu Parsons.

VOYAGE PAR TERRE

DE RANGOUN A MARTABAN.

M. F. Carey, qui étoit résident anglois à Rangoun dans les premières années du dix-neuvième siècle, y avoit épousé la fille d'une femme du pays. Ses relations fréquentes et familières avec les Barmans lui avoient donné la facilité de connoître parfaitement la langue, les usages et les mœurs de ce peuple. Il est mort en 1823, à l'âge de trente-six ans. Sa fin prématurée doit être un sujet de regret pour ses compatriotes. Quoique le voyage dont on va présenter l'extrait ait été fait depuis plus de dix-sept ans, comme l'attention générale est aujourd'hui fixée sur le pays des Barmans, on a pensé que la publication de ce morceau ne pourroit qu'intéresser le public.

En 1809, M. Carey fut invité par le vice-roi du Pegou à l'accompagner dans une expédition contre les Siamois. « Le 16 novembre 1809, dit M. Carey, je m'embarquai à Rangoun, et, le lendemain au soir, j'arrivai à Pegou après avoir passé par les endroits suivans, situés entre la pointe de Sirian et cette capitale : Thonlen, ville; Detchu et Ma-

kaïica, villages; Alkayoung, ville; Teumen-Teukou, Pekoung, Tchenobbo, Groungbon, Tchendé, villages; Djedouveudi et Peukaou, villes; les criques que nous vîmes furent le Mourat, le Madjing, petite rivière, l'Alkeuveuk et l'Akharaung.

Il paroît que le vice-roi s'étoit attaché M. Carey comme médecin; il ordonna qu'on lui fournît, pour lui et son bagage, trois chariots attelés de buffles, et que dix personnes le servissent; il le défraya également de toutes ses dépenses. « Avant de partir de Pegou, dit M. Carey, le vice-roi m'envoya chercher pour savoir si j'avois du khatta-ni, racine bulbeuse et rouge que les Barmans regardent comme essentielle pour le succès des opérations alchimiques. Ils croient que l'on peut retirer de l'or de certaines opérations en employant cette plante. Le vice-roi témoigna une grande joie quand je lui assurai que j'avois cette plante, et que je lui en donnerois un cayeu quand je serai de retour à Rangoun. Les expériences qu'il avoit faites précédemment avoient manqué, faute de ce précieux ingrédient.

« Le 19, avant le jour, l'armée barmane s'achemina lentement vers Choibon, grand village, dont le nom signifie fleur d'or: quand elle l'eut passé, elle marcha pendant quelque temps au nord-ouest, puis fit halte, et campa dans une vaste plaine, à deux jours de route de la rivière Tchitoung. Durant les deux premières heures,

elle traversa des djengles ou broussailles touffues composées de petits arbres et de bambous ; ensuite elle entra dans une vaste plaine où l'on n'apercevoit que quelques arbres épars, et qui s'étendoit à perte de vue au nord-est. Elle étoit couverte d'une herbe épaisse ; quelques espaces seulement étoient cultivés ; diverses espèces de bêtes sauvages l'habitoient. Les montagnes paroissoient courir au nord-est depuis Tchitoung, et ensuite tourner au sud vers Martaban. »

Le lendemain, l'armée passa sur un pont de bateaux le Kouban, rivière large d'environ six cents pieds, et qui ne peut se franchir à gué. M. Carey supposa qu'elle étoit un bras du Tchitoung, ou bien qu'elle prenoit sa source dans les montagnes de Toungou. Les Barmans ne purent pas lui dire d'où elle sortoit ; mais ils lui apprirent qu'elle avoit son embouchure dans la mer. Tout le pays que l'on traversa étoit complétement désert et couvert d'herbe fort longue : on se dirigea au nord-est.

Le 21, on partit à une heure et demie après minuit. Après avoir encore traversé de l'herbe très-haute, l'armée campa sur les rives du Tchitoung. Ce jour-là, on marcha au sud-est. Les habitans de Tchitoung et des villages voisins avoient établi un marché où l'on pût se fournir de poisson, de volaille, de riz et d'herbes potagères. Les soldats reçurent leur ration des magasins du gouvernement.

Tout le pays, depuis Pegou jusqu'ici, offre une vaste plaine. Le pays est bas, et doit être inondé pendant la saison pluvieuse : il est couvert de longues herbes, et infesté par les bêtes sauvages.

A l'ouest des rives du Tchitoung, tout appartenoit autrefois au gouvernement du Pegou; et l'immense étendue de pays qui est à l'ouest et se prolonge jusqu'à Djounkceylon, appartenoit au Siamois; car le cours du Tchitoung formoit la limite entre les deux états.

La ville de Tchitoung est située sur la rive orientale, et environnée de quelques villages épars; la rivière y a près d'un quart de mille de largeur, et n'est point profonde : les crocodiles y sont nombreux. Au nord, elle passe très-près des montagnes, et ensuite elle tourne au sud pour aller se jeter dans la mer. M. Carey ne vit point de montagnes à l'ouest de la rivière Tchitoung, quoique la relation de Symes y en place. Les montagnes sont absolument incultes et inhabitées. On trouve autour de leur lisière quelques maisons de corians ou montagnards. Les montagnes paroissent couvertes de grands arbres, avec quelques espaces vides. On dit que les tchatts, espèce de grande bête fauve; les tcheines, espèce d'antelope, et les tigres, y sont très-communs; les éléphans, les sangliers, les cerfs abondent dans les vallées.

M. Carey décrit ainsi l'équipement des troupes barmanes : « Un soldat barman n'a pas un bagage bien lourd : une petite boîte, en joncs tressés, qui

n'a pas un pied carré, renferme ses vêtemens, qui consistent généralement en une pièce, quelquefois en deux; un peu de poudre de cory, pour assaisonner son riz; un pot, une natte, un long sac contenant une dizaine de livres de riz; une lance, une épée ou un coutelas qui est employé dans toutes les occasions, composent son équipement. Cela est suspendu à un bambou à quatre pieds, pour le placer debout quand on ne le porte pas : on le met sur les épaules quand on est en marche. La plupart des officiers ont des chariots pour leurs femmes, leurs effets, etc. »

Le lendemain, le vice-roi passa la rivière en grande pompe; il effectua ce trajet sur quatre bateaux amarrés ensemble et tirés par deux bateaux de guerre. Les troupes bordoient la haie à l'endroit où il débarqua; elles étoient assises et lui tournoient le dos, en signe de leur extrême respect. Il examina ses éléphans, et passa en revue les gouverneurs des différens territoires, pour s'assurer si leur contingent en hommes alloit arriver. On lui offrit des présens en riz, poisson, bétel, etc. Il prit ce dont il avoit besoin, puis distribua le reste parmi les personnes qu'il affectionnoit.

Le lendemain matin, l'armée, continuant à marcher au sud-est, entra dans les forêts touffues qui bordent les montagnes de Tchitoung : elles sont presque impénétrables; elles consistent en

diverses espèces de grands arbres ; parmi lesquels on distingue le yendak rouge et le noir, dont le bois ressemble à l'acajou ; le moukkhou, qui est très-haut et a le grain très-dur ; le kitchi, qui donne une résine utile, et dont le bois est durable ; le pima ou djaroul, et le pengadour, le plus dur de tous les arbres de l'empire barman. On avoit, long-temps à l'avance, ouvert la route en abattant les arbres. Il y a un chemin plus court et meilleur qui passe dans la plaine, mais il n'est praticable que dans les mois de décembre et de janvier.

En marchant dans la forêt, on parcourut à peu près deux milles et demi à l'heure ; jusqu'aux rives du Tchitoung, la traite ordinaire avoit été de quatre milles dans le même espace de temps.

Le 25, le vice-roi s'amusa à chasser aux éléphans. Le lendemain, on poursuivit la marche à travers les forêts. L'armée campa sur le flanc oriental du Thebou, groupe formé de six grandes montagnes ; un petit courant d'eau, nommé le Thebou, coule de ces monts vers la rivière de Tchitoung.

Le 27, l'armée sortit des forêts épaisses, et arriva sur le bord du Daoungving ou Mayving, belle rivière, d'où M. Carey put apercevoir que l'on avoit passé entre deux chaînes de montagnes : celle de l'ouest se nomme le Kouktrinating ; celle de l'est, le Djingat : sur le sommet de celle-ci s'élève une grande pagode.

Le 28 et le 29, on traversa encore des forêts épaisses, et on se dirigea au sud-est. Le 30, on tourna vers l'est.

Le 1er décembre, on voyagea droit à l'est. Des deux côtés, la vue étoit égayée par l'aspect varié des montagnes, et s'étendoit dans une vallée ouverte. Les montagnes du nord-ouest formoient une chaîne régulière ; celles du sud-est étoient dispersées. M. Carey, ayant gravi sur une des montagnes, trouva des habitations de Corians, qui sont une race d'hommes grossiers, vivant dans un état absolument sauvage. Nul, parmi eux, soit homme, femme ou enfant, ne paroissoit s'être lavé le visage ou les mains depuis plusieurs mois ; la salive leur couloit le long du menton ; leur figure étoit barbouillée de bétel, qui les avoit rendues toutes rouges. Leurs vêtemens, peu nombreux, étoient couverts d'ordure et de vermine ; leurs ongles étoient d'une longueur démesurée. Ils aiment beaucoup à fumer du tabac, et se servent d'une petite pipe qui est rarement hors de leur bouche. Ils n'obéissent à aucun gouvernement, et subsistent uniquement de ce que leurs forêts leur fournissent, et de ce qu'ils cultivent, qui suffit exactement pour leur consommation annuelle, et consiste principalement en feuilles de bétel, riz, etc.

Le lendemain, on s'avança au sud ; et, le troisième jour, on atteignit Kviagon, village situé à trois milles de Martaban.

Le 4, l'armée se réunit et traversa Martaban. Cette ville est longue de plus d'un mille. Le jour suivant, M. Carey monta sur une des plus hautes montagnes pour connoître l'aspect de la surface du pays, qu'il décrit ainsi :

« La perspective est vraiment grande et magnifique. Au nord et au sud, la chaîne de montagnes sur lesquelles la ville est située se prolongent à perte de vue; à l'est, la longue et haute chaîne de montagnes qui sépare les états des Barmans de ceux des Siamois, court parallèlement à celle qui borde la côte à une distance de 100 à 150 milles; à l'ouest, on voit le fleuve qui se partage en deux bras, et se jette dans la mer au milieu d'îles éparses, dans diverses directions. La ville paroît bien peuplée, de même que la contrée qui l'environne. La population consiste en Pégouans, Barmans, Siamois et montagnards. Mortaban est situé sur le flanc oriental des montagnes; la palissade qui l'entoure s'étend jusqu'au sommet et au pied des hauteurs; elle est maintenant en très-mauvais état. »

Ayant appris que le vice-roi n'avoit pas le projet de partir bientôt, et qu'il n'iroit pas deux journées de marche au-delà de Martaban, M. Carey demanda et obtint la permission de retourner par eau à Rangoun, où il arriva le 14 décembre.

(Extrait de l'*Asiatick journal*, septembre 1825.)

RELATION

D'UNE EXPÉDITION FAITE EN 1823

A LA SOURCE DE LA RIVIÈRE SAINT-PIERRE, AU LAC OUINNIPIG, AU LAC DES BOIS, etc.

PAR M. E.-H. LONG,

Major au corps des ingénieurs-géographes des États-Unis;

Rédigée sur ses notes par M. KÉATING.

(Extrait de l'original anglois.)

(SUITE; page 224 de ce volume.)

LE 30 juin, dans la soirée, le major Long entra dans un village indien, dont le chef se nommoit Chaki (l'homme qui se peint en rouge): le village a conservé le nom d'*aile rouge* que l'on donnoit autrefois à ce chef. Les provisions de la troupe du major étoient presque épuisées; il se décida donc à attendre l'arrivée du bateau qu'il avoit aperçu la veille. Ses compagnons débarquèrent le lendemain 1er juillet : le chef indien invita tout le détachement à venir dans sa cabane, afin d'y tenir une conférence en règle.

Chaki est un des chefs les plus distingués des

Dacotas. Il doit sa qualité de chef à ses exploits militaires ; on dit qu'il n'a jamais été défait, quoiqu'il ait pris part à plus de combats qu'aucun autre Indien. On lui témoigne plus de respect qu'aux autres chefs; ce qui lui a fait prendre un ton d'importance et de dignité qui aujourd'hui se rencontre rarement chez ces peuples. Pour nous faire honneur, le pavillon des États-Unis fut arboré sur sa loge; une députation de ses guerriers vint nous inviter à nous rendre chez lui. Nous y fûmes reçus en cérémonie. Le chef et son fils Tantonkamané (le buffle marchant) étoient assis près de la porte. Ils se levèrent, et nous prirent la main. Nous prîmes place sur leur estrade; ses guerriers étoient vis-à-vis. Le calumet de paix fut placé au milieu de la cabane dans une position inclinée, la tige soutenue sur une fourchette de bois.

Le chef se leva, prit de nouveau la main à tout le détachement, prit la pipe qu'il tint en l'air, et prononça, d'un ton très-animé, un discours dans lequel il exprima sa satisfaction de voir la troupe envoyée par son grand-père (le président), et son respect, ainsi que ses dispositions amicales, envers le gouvernement des États-Unis. Il s'informa de la nature et de l'objet de l'expédition : souvent les phrases de son discours commençoient par les derniers mots des précédentes. A chacune, les guerriers témoignoient

leur approbation en répétant avec force, et d'un ton nazal et guttural, les syllabes *éh-éh*.

Le major Long, dans sa réponse, expliqua l'objet de l'expédition, les vues du gouvernement en l'envoyant parmi les Indiens, les intentions bienveillantes du président envers tous ses enfans rouges, etc.

Le chef parut satisfait de la harangue, ainsi que du présent de tabac, poudre, balles, etc. ; ensuite il dit que ses guerriers avoient été très-affligés récemment de la perte d'un grand nombre de leurs amis et de leurs parens, et qu'en conséquence ils avoient peint leur visage en noir; qu'ils n'avoient pas une seule goutte de liqueur spiritueuse pour les consoler dans leur douleur, et qu'ils espéroient que leur père leur donneroit un peu de lait pour réjouir leur cœur. On lui apprit que l'expédition n'étoit nullement approvisionnée de liqueur, et que le désir de leur grand-père étoit que les Indiens n'en reçussent point des hommes blancs, parce qu'elle leur faisoit perdre la raison, et les rendoit querelleurs et malades.

Chaki reconnut la vérité de ce discours, et avoua que l'usage de la liqueur leur faisoit beaucoup de mal; mais il sembla regretter de ne pouvoir se divertir à l'occasion des bonnes nouvelles qu'il avoit reçues de son grand-père. Son fils prononça également un discours. Ces harangues

22 *

étoient remarquables pour la beauté et l'originalité des idées, qui sans doute perdirent beaucoup par la traduction peu élégante et inanimée de l'interprète. Les gestes dont les orateurs accompagnoient leurs paroles se distinguoient plus par la force que par la grâce ou par l'expression.

Ensuite un jeune Indien qui remplissoit l'emploi de porte-pipe du chef, charge honorable, alluma la pipe, la présenta au major Long, puis à toute la troupe, et finit par les guerriers indiens; il soutenoit la tête de la pipe pendant que chacun des assistans en tira deux à trois bouffées; il en fit autant, retira le tuyau et l'offrit au major Long en signe de respect; il avoit près de trois pieds de long, il étoit aplati, sa largeur étoit de deux pouces, son épaisseur de trois quarts de pouces; il étoit peint en bleu, avec une couleur qui, après avoir été long-temps exposée à l'air, prend une teinte verte; sur un tiers de la longueur, ce tuyau étoit orné de piquans de porc-épic teints de différentes couleurs, de manière à représenter de jolis dessins, de petites plumes de divers oiseaux, de poils de cerfs peints en rouge. Ce sont les femmes qui arrangent ainsi ces pipes; la principale dissemblance entre la pipe dacota et la chipéouane, consiste en ce que celle-ci est cylindrique et a envir onun pouce de diamètre. Les deux nations font également leurs têtes de pipes d'une pierre rouge, quelquefois noire : on y taille toute

sortes de figures ; cette pierre se trouve le long de la rivière Saint-Pierre.

La conférence se termina par la cérémonie de serrer de nouveau la main. Sa répétition fréquente pendant cette entrevue avec Chaki, que l'on regarde comme obstinément attaché à tous les anciens usages, nous fit rechercher si celui-ci existoit originairement chez les Indiens, ou s'il avoit été introduit parmi eux par les Européens. Le résultat de notre examen fut qu'il le devoit aux Anglois.

Quoique Chaki soit actuellement très-âgé, il est encore respecté à cause de ses anciens exploits. Quand le major Tuliaferro, l'agent indien, lui rendit visite, il y a peu de temps, avec Morgan, chef des Sâks, ce dernier dit à Tantonkamané en lui serrant la main : « Je ne te regarde que comme un personnage peu important, et je ne te prends la main qu'en considération de ton père. » Celui-ci a été, pour les Sâks, un ennemi brave et actif ; cette nation se souviendra long-temps du mal qu'il lui a fait.

Plusieurs des chefs que nous vîmes dans la cabane de Chaki étoient de beaux hommes ; l'un d'eux qui s'étoit entièrement barbouillé le visage de charbon ressembloit, tant à Bonaparte, par sa physionomie et la conformation de sa tête, que nous en fûmes tous frappés ; mais c'étoit plutôt à Bonaparte, premier consul, qu'à l'empereur ; car

il n'étoit pas remarquable par son embonpoint. Nous ne pûmes nous assurer si c'étoit un homme distingué dans sa nation.

Parmi les nombreux Indiens que nous vîmes dans ce village, un de ceux qui nous tinrent le plus assidument compagnie fut un vieillard nommé Ouazékota (tireur placé sur la cime du Pin). C'étoit un mendiant insupportable; il témoignoit une grande amitié pour nous, et aimoit beaucoup à faire parade de sa connoissance de notre langue, qui consistoit en quelques phrases banales. Le nom de cet homme a une grande ressemblance avec celui du principal chef des Issatis ou Nadouessis, que le père Hennepin rencontra sur le Mississipi et qu'il appelle Ouasicoudé (Pin percé). Ouazékota avoit accompagné le major Long dans une partie de son voyage en 1817, mais il s'en souvenoit à peine; son grand âge lui fait perdre la mémoire.

Les Indiens manifestèrent un grand plaisir à la vue de notre carte de voyage : ils firent preuve de beaucoup d'intelligence en cette occasion; ils la comprirent à l'instant, suivirent avec leurs doigts plusieurs rivières, en les nommant, et indiquant les portages. Ouazékota montra le Saut Saint-Antoine, qu'il appela Hahavatipa. Ils parurent très-surpris de ce qu'une si grande étendue de pays pouvoit être représentée dans un si petit espace, et pourtant d'une manière si distincte.

L'aiguille magnétique et le mercure attirèrent également leur attention. Ils furent très-étonnés de voir le fer flotter sur ce métal avec la même facilité que le liége sur l'eau; ils considérèrent toutes ces choses comme mystérieuses.

Trois Menomonis se trouvoient dans ce village; ils revenoient de chasser sur les bords de la rivière Saint-Pierre. On supposoit qu'une soixantaine de guerriers de cette nation se réuniroient à la bande de Redwing. Cependant le principal des trois, homme robuste et de bonne mine, crut devoir nous adresser des excuses, relativement à cette bande, en nous disant que les Sioux étoient des cochons et des mendians dépourvus de vivres, et ne connoissant pas les devoirs de l'hospitalité; mais que, lorsque nous arriverions chez les Chippeous, nous serions accueillis comme doivent l'être des étrangers : cependant l'expérience ne nous a pas toujours prouvé la vérité de ces sortes d'assertions.

Le teint de ces Menomonis étoit plus clair que celui des autres Indiens que nous avons rencontrés dans notre voyage. L'un d'eux parloit françois; le principal avoit beaucoup de vampoun autour de son cou, ainsi qu'un collier de couris. Nous apprîmes ensuite de l'agent indien de Saint-Antoine que cet homme étoit un chef éminent, et que, lorsque sa troupe se réunit avec celle de Chaki, on le reconnoît comme le principal chef

de guerre. Ce Menomoni nous dit que les tertres observés derrière le village avoient été élevés par la main des hommes, pour servir de tombeaux. Les Sioux qui furent consultés sur ce sujet les regardoient, au contraire, comme des éminences naturelles. Comme ces Indiens, au lieu de poser leurs morts en terre, les placent sur des échafaudages, ils semblent ignorer l'ancienne pratique d'enterrer les défunts.

En quittant ce village, on se sépara de nouveau. Le major Long, qui alloit par terre, partit l'après midi, et atteignit dans la soirée suivante le fort Saint-Antoine. Il s'éloigna du fleuve. Le pays étoit moins montueux qu'auparavant; le nombre des tertres augmentoit; de temps en temps, on en apercevoit près d'une centaine à la fois. Une rivière large de quarante pieds, que l'on traversa non loin du village, est nommée par les Indiens *Eamozindata* (Haut-Rocher), à cause d'un roc blanc, de forme pyramidale, qui s'élève à une hauteur considérable dans le voisinage, à quelques milles au-dessus du point où nous avons passé. On auroit voulu s'en approcher, parce que cela n'alongeoit pas beaucoup la route; mais, soit superstition, soit tout autre motif, Touerno, le guide indien, montra de la répugnance à se diriger de ce côté. Cet homme n'étoit pas le compagnon le plus agréable que l'on auroit pu avoir, quoiqu'il eût été choisi comme un des plus recom-

mandables de ceux du voisinage de la prairie du Chien. C'étoit un homme simple, peu spirituel; il fumoit sans cesse. Son tomahak étoit arrangé en forme de pipe, et il en faisoit un usage perpétuel; il disoit que c'étoit la seule consolation des Indiens quand ils avoient faim. Lorsqu'il se sentoit incommodé, il avoit recours à un spécifique singulier : il grimpoit à un arbre, en coupoit la cime de manière à la faire pencher, puis se laissoit tomber à terre.

Les premiers rochers que l'on vit depuis le Rock-River furent rencontrés à peu près à sept milles du fort Saint-Antoine; ils étoient de granite. On remarqua un changement notable dans le pays au-dessus du lac Pepin. Les coteaux moins haut étoient fréquemment interrompus. La distance, par terre, de la prairie du Chien à la rivière Saint-Pierre, est de 211 milles. On la parcourut en huit jours; ce qui fait 26 milles et demi par jour. Philadelphie est éloignée de ce lieu de près de 1300 milles. Nous avions été soixante-quatre jours en route, en y comprenant les séjours; ce qui étoit 20 milles par jour. Nous pourrions regarder notre course jusqu'ici comme la première partie de notre voyage.

Le détachement qui étoit venu par eau avoit campé, le premier jour, au-dessus de la rivière de la Roche-Peinte, sur la rive gauche du Missisipi. Les montagnes étoient trop éloignées pour

que l'on pût déterminer si réellement elles étoient calcaires, comme elles en avoient l'apparence; elles se prolongeoient des deux côtés du fleuve, et atteignoient à une hauteur considérable. Dans un endroit, le rocher est extrêmement escarpé et semble inaccessible. La difficulté de l'entreprise fut probablement ce qui engagea les Indiens à essayer d'escalader ces rocs; ayant réussi, ils désirèrent perpétuer la mémoire de leur succès, en peignant sur la surface de ces rochers quelques figures grotesques en rouge. On dit que, lorsqu'elles sont effacées par le temps ou enlevées par la pluie, les Indiens, qui naviguent constamment sur ce fleuve, les renouvellent par de nouveaux dessins. La Roche-Peinte, de même que tous les essais imparfaits de distinguer, par des moyens artificiels, les choses que la nature a revêtues d'une enveloppe uniforme, s'empare plus fortement de l'imagination du voyageur, que les plus beaux tableaux que cette même nature lui offre dans les contrées de l'ouest. Ainsi cette roche est devenue un point de reconnoissance qui aide à trouver sa route dans ces régions désertes.

Le temps étoit chaud et serein, le vent foible, mais contraire, de sorte que l'on ne déploya pas la voile. Le premier jour du voyage sur le Mississipi fut délicieux pour ceux qui n'avoient pas encore navigué sur ce fleuve. Le spectacle qu'il offre est si magnifique, son caractère diffère telle-

ment de celui des paysages, que nous étions habitués à contempler dans nos pays civilisés; ses traits sont si hardis, si sauvages, si majestueux, qu'ils communiquent de nouvelles sensations à l'esprit. La rapidité du fleuve même, quoiqu'elle retardât notre marche, nous charmoit; elle nous donnoit une idée du volume immense d'eau que le Mississipi roule sans cesse vers l'Océan : le grand nombre d'îles qu'il renferme contribue aussi à la variété de la scène, en la présentant constamment sous un aspect nouveau.

Le 26 juin, le vent fut favorable. On aperçut dans les rochers une apparence de caverne; on débarqua pour l'examiner, mais on reconnut que ce n'étoit qu'une petite excavation. M. Keating le minéralogiste, profitant de cette occasion, observa que la roche étoit calcaire, qu'elle devenoit très-peu compacte dans la partie supérieure. On reconnut au-dessous des fragmens de très-bel oolithe détachés et quelques-uns d'une dimension considérable. On pensa qu'ils n'étoient pas éloignés de leur gisement primitif. La nécessité de profiter du vent ne permit pas de pousser les recherches plus loin.

On aperçut à gauche l'embouchure d'une petite rivière, et, un peu plus loin, à droite, celle du Yava, rivière célèbre dans les guerres entre les Sioux et les Sâks. A 45 milles du fort Crawford, on vit un petit village Ouinnebago, entouré de

quelques champs de maïs. Un peu au-dessous, on remarqua le cap Puant, et, un peu au-delà, le cap de l'Ail, qui est de forme conique; sa hauteur est de 400 pieds. C'est un point de reconnoissance fameux chez les voyageurs. Dans cette partie de son cours, le Mississipi remplit presque entièrement la vallée, et baigne le pied des falaises de chaque côté; quelquefois il a 3 à 4 milles de largeur; il est rempli d'îles nombreuses qui rendent sa navigation difficile. Les falaises, hautes, en général, de 400 à 500 pieds, sont coupées par de nombreuses ravines. Tout annonce le commencement d'un pays montueux et raboteux.

On campa dans la prairie, entre la rivière du Raton et celle de la Hache; mais les moustiques nous tourmentèrent tellement, que nous aimâmes mieux nous rembarquer. Une tempête affreuse, qui dura toute la nuit, nous força de nous rapprocher du rivage. L'orage ne cessa qu'au point du jour.

Le 27, on n'avança pas beaucoup, à cause du vent contraire; on campa dans la prairie de la Crosse, ainsi nommée d'un jeu qui est très en vogue chez les Indiens. On vit, à peu de distance, plusieurs tombeaux, sur lesquels flottoient des pavillons, ce qui indiquoit que les défunts avoient été des gens de conséquence.

Le lendemain, on passa devant l'embouchure du Black-River, un des principaux affluens du Mississipi; il coule au milieu de trois grandes

forêts, et l'on y vient de très-loin pour y couper du bois de charpente. On arriva, dans la soirée, à la montagne qui trempe dans l'eau : ce nom a été donné par les Indiens à une île rocailleuse qui correspond aux falaises voisines, et qui n'est séparée de celles de la gauche que par un canal étroit. Pike avoit estimé sa hauteur à 200 pieds; le major Long a trouvé, par une mesure trigonométrique, faite en 1817, qu'elle est de 500 pieds.

On arriva, le 29, de bonne heure, au village d'Ouapacha : le major Long et sa troupe l'avoient quitté une heure auparavant. Le vieux chef de ce village vint à bord. C'étoit un homme sensé; il parla fort raisonnablement des avantages que les arts et l'agriculture procurent aux hommes, et exprima ses vœux de les voir introduire parmi les Dacotas, ses compatriotes. Il ne pouvoit trouver de termes assez forts pour peindre l'admiration que lui avoit causée le bateau à vapeur qui avoit remonté le fleuve, au printemps précédent. Il ne put accepter l'invitation d'accompagner les blancs au fort Saint-Antoine, parce que les Dacotas avoient appris, dans la matinée, que les Chippeouas, leurs ennemis, rôdoient à quelque distance.

On atteignit, dans la soirée du 30, l'extrémité méridionale du lac Pepin, et l'on campa sur une pointe sablonneuse. Bientôt le vent souffla

avec force, ce qui prouva que l'on avoit bien fait de s'arrêter; car la navigation de ce lac est, dit-on, très-dangereuse lorsque le vent fraîchit. L'interprète ayant été consulté pour savoir si l'on pouvoit continuer la navigation pendant la nuit, répondit : « *Le lac est petit, mais il est malin.* »

Le lendemain matin, le temps fut beau et calme, ce qui facilita le trajet du lac; mais, parvenus à trois milles de son extrémité supérieure, le vent augmenta graduellement, et nous nous convainquîmes par notre propre observation que le moindre souffle de vent cause une houle très-forte sur le lac; c'est pourquoi les voyageurs le traversent autant qu'ils peuvent pendant la nuit, l'expérience leur ayant appris qu'alors il est généralement plus calme que pendant le jour. Sa longueur est à peu près de 21 milles, et sa largeur varie d'un à trois milles; la vallée s'élargit considérablement vers son extrémité méridionale, parce que c'est là que le Chippeoua se réunit au Mississipi. Cette rivière, large de 1500 pieds à son embouchure, est, dans tous les temps, navigable pour les pirogues, à une distance de cinquante milles, et beaucoup plus haut à l'époque des hautes eaux.

Le lac Pepin est entouré de montagnes dont il baigne le pied presque partout, excepté dans deux endroits, où il est bordé de belles prairies. Vu du

sommet des hauteurs, le pays paroît peu boisé et plutôt ondulé que montueux. La rive orientale du lac est très-pittoresque.

Le P. Hennequin fut le premier européen qui entra dans le lac Pepin; ce fut au mois d'août 1680 : il en a donné la description. En remontant le lac, nous vîmes flotter à la surface un gros poisson qui avoit été blessé d'un coup de harpon ou de lance : nous le prîmes, et nous le reconnûmes le *platirostra edentula* de Le Sueur.

Le Mississipi s'unit à la pointe supérieure du lac par trois canaux que des îles séparent. Ayant débarqué sur une de ces terres, on y tua en quelques minutes un grand nombre de pigeons voyageurs. On vit aussi un serpent à sonnettes, ce qui contredit l'assertion de quelques auteurs qui prétendent que ce reptile ne se trouve pas au-dessus de ce lac; il est probable qu'il y est rare : ce fut le dernier que l'on aperçut.

Le 1er juillet, on campa au-dessous de l'embouchure de la rivière Sainte-Croix, que le Mississipi reçoit à gauche, et qui a environ 300 pieds de large à son confluent avec ce fleuve; immédiatement au-dessus, sa longueur est de trois quarts de mille à deux milles, elle forme ce que l'on appelle le lac Sainte-Croix.

Le 2 juillet, nous franchîmes le point où le Mississipi passe pour le plus resserré, au-dessous

du Saut Saint-Antoine ; son lit y est dégagé d'îles et n'a pas plus de 300 à 360 pieds de largeur. On ne navigue plus entre deux murs parallèles d'une hauteur considérable ; le fleuve traverse un pays de prairies où l'œil se promène avec plaisir sur de vastes prairies ondulées. Le cours du fleuve devient sinueux et souvent embarrassé de bancs de sable ; le courant est si rapide, que l'on ne peut avancer que lentement quand on le remonte.

On débarqua pendant quelques minutes pour examiner une pierre que les Indiens ont en grande vénération. La couleur rouge dont elle est généralement barbouillée lui a fait donner le nom de *pierre peinte*. C'étoit le premier bloc de roche primitive que l'on eût observé à l'ouest du Rock-River ; il consiste en un fragment de siénite de quatre pieds et démi-de diamètre ; il n'est pas surprenant que les Indiens l'aient considéré comme une curiosité, puisque ses caractères diffèrent totalement de deux des rochers du voisinage. Les Indiens offrent fréquemment des présens au grand esprit près de cette pierre : on y trouva les plumes d'un aigle, deux racines de pomme de prairie (*psoralea esculenta*) peintes en vermillon, et d'autres objets : une branche de saule, dont le bois étoit barbouillé en rouge, avoit été fichée en terre à côté de l'idole, dont on cassa un échantillon pour augmenter la collection des minéraux, mais

on eut soin de ne pas laisser d'éclats qui auroient choqué la dévotion des Indiens, en leur montrant qu'on avoit profané l'objet de leur adoration.

A peu de distance de là, on visita un cimetière indien; il consiste en plusieurs échafaudages portant des cercueils de la forme la plus grossière : quelquefois un coffre acheté d'un marchand, ou une couverture de laine, ou bien un rouleau d'écorce cachent les cadavres. Il y avoit aussi plusieurs tombes où l'on dépose probablement les os après que l'enveloppe molle a été totalement consumée par le temps.

On passa ensuite devant le village du Petit-Corbeau; il étoit abandonné pour le moment. Les maisons différoient de celles que l'on avoit vues auparavant. Elles consistoient en gros pieux plantés en terre et placés les uns à côté des autres, sans autre intervalle que quelques petits trous pour pouvoir se défendre; le toit est en écorce. Il y a, devant et derrière chaque cabane, un échafaudage pour faire sécher le maïs et les autres provisions.

A une distance de quatre milles au-dessus, on descendit à terre pour examiner une caverne qui, étant creusée par la nature dans le grès, n'offre pas les singularités remarquables que présentent les grottes calcaires. On la nomme grotte de la Fontaine, à cause d'un ruisseau limpide qui la

traverse, et dont la température est à peu près de 46° (7°).

Dans la nuit du 2 au 3 juillet, le canot entra dans la rivière Saint-Pierre. La distance de l'embouchure de l'Ouisconsin jusqu'à ce point doit être évaluée, suivant notre estime, à 220 milles; nous l'avions parcourue en sept jours et demi, ce qui est la traversée la plus courte dont on ait entendu parler jusqu'à présent.

Les rivières qui, dans cet intervalle, se réunissent au Mississipi sont nombreuses, mais la plupart peu importantes. Les seules qui méritent d'être citées, sont, à droite du fleuve, la rivière du Canon, la rivière de la Racine, et le Yava; à gauche, la Sainte-Croix, le Chippeoua et le Black-River; les deux premières prennent leur source près de quelques-uns des affluens du lac Supérieur. Carver remonta le Chippeoua après avoir visité le Saut Saint-Antoine; ensuite il descendit une rivière voisine, probablement le Montréal, et arriva dans le lac Supérieur.

La source de la Sainte-Croix est voisine de celles du Bois-Brûlé, qui tombe aussi dans ce lac; il y a un portage de deux lieues entre ces rivières. C'est une des routes les plus fréquentées par les commerçans. Le lac Sainte-Croix a une étendue de 30 milles; on dit que la rivière est encore navigable 20 milles plus loin; ensuite son cours est

embarrassé par un rapide; au-dessus, il est assez profond pour les pirogues.

Le gibier disparoît très-rapidement de la surface du pays. Jadis on trouvoit dans ces cantons des bisons très-grands ; en 1817, on en voyoit encore quelques-uns près de la rivière qui porte leur nom et qui se réunit au Mississipi, au-dessous du lac Pepin ; mais, depuis qu'une garnison occupe le fort Saint-Antoine, ces animaux ont tous été détruits, ou bien se sont retirés plus à l'ouest.

Le détachement qui avoit fait le voyage par terre, quoiqu'il eût un excellent chasseur, n'avoit tué qu'un petit nombre de pigeons. On vit une grande troupe d'élans. Deux espèces de tortues (*testudo trionix ferox. T. Emys geographica*) sont abondantes dans le fleuve, du moins si l'on en juge par la quantité d'œufs que l'on recueillit dans le sable des îles.

Le fort Saint-Antoine est situé sur un escarpement élevé, entre le Mississipi à gauche et le Saint-Pierre à droite; cette position, au confluent des deux rivières, est excellente pour commander le cours de chacune, surtout tant que l'on ne craindra que les attaques des sauvages. A cette époque, la garnison étoit composée de cinq compagnies d'infanterie. La grande activité déployée par les officiers et les soldats avoit déjà procuré plusieurs agrémens de la vie à ce lieu, situé si loin du monde civilisé. Les casernes sont bien

bâties et commodes; la demeure du commandant est même élégante. A l'époque où nous visitâmes ce poste, il y avoit environ deux cent dix acres de terre cultivés, dont cent en froment; le reste en maïs, en pommes de terre, en jardinage, qui fournissent abondamment à la table de la garnison.

Le 6 juillet, nous sommes allés à pied au Saut Saint-Antoine, qui est éloigné de neuf milles du fort, par eau, et de sept par terre; il est très-pittoresque; l'eau tombe de seize pieds de hauteur: une île, large de 300 pieds, sépare la chute en deux parties inégales; l'orientale longue de 690 pieds; l'occidentale, de 330. Cette cascade est subdivisée en plusieurs petites, contiguës les unes aux autres; de sorte qu'elles forment une nappe d'eau, qui présente une grande variété de formes et de teintes. La végétation touffue de l'île lui donne un aspect sombre qui contraste avec la surface brillante de la nappe d'eau, réfléchissant les rayons du soleil sous mille couleurs différentes. La force du courant, au-dessus de la chute, est très-grande; mais on nous dit qu'on pouvoit y passer la rivière à gué : nous en fîmes l'expérience; elle ne fut pas exempte de danger, surtout en revenant de la rive opposée; car le rocher sur lequel on marchoit étoit très-uni, et le courant assez fort pour exposer fréquemment à glisser. Quelques-uns d'entre nous, notamment M. Kea-

ting, repassèrent au-dessous de la chute, et ce ne fut pas sans difficultés.

Hennepin, le premier Européen qui ait visité le Saut Saint-Antoine, le nomma ainsi, en honneur de saint Antoine de Padoue. Il estimoit sa hauteur à une soixantaine de pieds. Carver la réduisit à une trentaine, en prenant occasion d'adresser au missionnaire des reproches que lui-même méritoit également. Pike, plus exact que tous les voyageurs qui l'avoient précédé, dit que la hauteur perpendiculaire du Saut est de seize pieds et demi; le major Long l'ayant mesuré, en 1817, avec une ligne d'aplomb, l'a trouvé conforme à l'estime de Pike; M. Colhoun fit en notre présence la même opération avec un niveau d'eau assez grossier, et détermina qu'elle étoit de quinze pieds, différence insignifiante.

Au-dessous de la chute, la rivière se résserre et n'a plus que 600 pieds de largeur. Il y a, au-dessus et au-dessous, un rapide considérable; ce qui occasionne un portage d'un demi-quart de mille de longueur. La différence de niveau entre le lieu où l'on débarque et celui où l'on charge de nouveau les marchandises, est évalué par Pike à 58 pieds; ce qui doit se rapprocher de la vérité. La totalité de la chute, jusqu'au pied du rapide inférieur, qui s'étend à plusieurs milles, peut être estimée à une trentaine de pieds. On a construit deux moulins pour l'usage de la gar-

nison : ils sont gardés par un détachement. Les arbres voisins de la chute sont le chêne, le noyer-hickory, le noyer, le pin, le bouleau, le tilleul, le peuplier, etc.

Le pays qui entoure le fort renferme plusieurs autres chutes, que l'on représente comme dignes d'être vues; entre autres, le Saut de Brown, éloigné seulement de deux milles et demi du poste. Il est formé par une rivière qui tombe dans le Mississipi, à peu près à deux milles au-dessus du fort, et qui sort d'un lac situé à quelques milles plus haut. On a découvert récemment, à peu de distance, un autre lac, qui n'est marqué sur aucune carte, qui a reçu le nom de lac Colhoun, en honneur du secrétaire d'état de la guerre. On parle aussi d'un autre lac, beaucoup plus grand, trouvé à une quarantaine de milles au nord-ouest du fort. On dit qu'il égale le lac Champlain ; ce qui, d'après la nature du pays et ce que l'on sait du cours des rivières, ne paroît guère possible.

Les Indiens étant des observateurs exacts de tous les phénomènes de la nature, nous nous étions proposés de leur demander s'ils avoient été témoins de la chute de quelque aérolithe. Voici, sur ce point, le résumé des opinions de plusieurs nations, et surtout des Sioux. Ils disent que, toutes les fois qu'un arbre est frappé du tonnerre, on trouve à son pied une pierre brune ou noire, et très-lourde ; quelquefois on l'a ramassée toute

chaude. Plusieurs de nos guides nous racontèrent qu'ils les avoient vues et en avoient possédé. On les estime beaucoup, à cause de leur rareté; mais on ne leur attribue aucune vertu surnaturelle ou mystérieuse. Il est probable que les Indiens ont pris pour un éclair le météore qui accompagne la chute de ces pierres; et que, dans quelques occasions, les ayant observées et ramassées pendant qu'elles étoient encore chaudes, ils ont pensé qu'elles étoient inséparables de l'éclair. On a des raisons de croire qu'un aérolithe tomba près de Saint-Antoine, il y a quelques années; mais nous n'avons pas réussi à le découvrir.

Le 9 juillet, entre trois et quatre heures du matin, on observa un phénomène singulier. La nuit avoit été orageuse; il avoit plu abondamment, et les éclairs avoient été fréquens. Mais au moment indiqué plus haut, une lumière extrêmement vive, d'une couleur jaunâtre et plus brillante qu'aucun éclair, parut dans le nord; quoique constante, elle n'étoit pas permanente. Fort souvent, elle augmentoit d'intensité, et lançoit des rayons. Le jour qu'elle produisoit étoit si grand, qu'il nous réveilla, quoique nos fenêtres fussent tournées au sud-ouest : on auroit cru que toutes les casernes étoient en feu. Cette lumière dura sans interruption pendant quinze minutes. Pendant les cinq premières, la pluie tomba avec une violence sans exemple : c'étoient réellement des torrens.

De temps en temps, on entendoit des coups de tonnerre. Au bout d'un quart d'heure, la lumière s'évanouit, et fit place à la couleur gris foncé que l'on remarque pendant une matinée brumeuse, avant le lever du soleil. L'atmosphère paroissoit extrêmement chargée d'électricité. Malheureusement nous n'étions pas préparés pour observer l'influence de cette aurore boréale par l'aiguille magnétique. La veille, la chaleur avoit été très-grande; le vent souffla, pendant toute la nuit, du sud-ouest, avec beaucoup de force.

La falaise sur laquelle le fort a été bâti consiste en une roche calcaire, disposée en couches horizontales et parallèles. A la surface du sol, on trouve des blocs calcaires qui paroissent être des restes d'un lit disparu en grande partie. Les couches de la falaise sont de nature différente. On n'y a pas découvert de restes organiques.

Pour quelqu'un qui aime la chasse et la pêche, le séjour du fort Saint-Antoine ne peut être que fort agréable. On a quelquefois pêché, au Saut, du catfish (*silurus*) qui pesoit cent-quarante livres. Nous y avons vu la bécasse (*scolopax minor*), le pic doré (*picus auratus*), le pic velu (*picus villosus*), le grimpereau (*certhia familiaris*), etc.

Les soldats qui nous avoient accompagnés depuis le fort Crawford, n'étant pas en état de supporter les fatigues du voyage, et quelques-uns ayant rempli le temps de leur engagement, ils furent

renvoyés à leur garnison; et nous prîmes au fort Saint-Antoine une escorte composée d'un sergent, deux caporaux et dix-huit soldats choisis. Le nouveau détachement étoit commandé par un lieutenant.

L'expédition partit du fort Saint-Antoine le 9 juillet, après midi. Elle avoit pris un nouvel interprète : c'étoit Joseph Renville, né d'un François et d'une femme de la nation des Dacotas; il servoit en même temps de guide. On fut très-content de lui.

M. J. Snelling, fils du commandant du fort, se joignit à la troupe : elle se montoit à trente-trois personnes. Elle se partagea en deux détachemens, pour mieux examiner le pays; l'un, à la tête duquel étoit le major Long, alla par eau, et fut réparti dans quatre pirogues; l'autre, qui alla par terre, comprenoit MM. Say et Colhoun, et le lieutenant d'infanterie. Il fut convenu que les deux troupes voyageroient ensemble, et camperoient toutes les nuits dans le même endroit, autant, du moins, que ce seroit possible.

Le confluent de la rivière Saint-Pierre et du Mississipi est situé par 44° 53′ 49″ de latitude nord, et 93° 8′ 7″ de longitude ouest. La variation de l'aiguille aimantée est de 10° 28′ 40″ est.

Le nom de cette rivière, en dacota, est *Ouatapan mene sota* (rivière à l'eau trouble); celui du Mississipi est *Ouatapan tantcha* (corps de rivières);

celui du Missouri, *Ouatapan mene choschâ* (rivière à l'eau bourbeuse). Le nom indien du Saint-Pierre lui vient de l'apparence de ses eaux, qui le distingue du Mississipi, dont les eaux sont très-claires à son confluent avec cette rivière.

Il y a devant l'embouchure du Saint-Pierre une grande île séparée du continent par un petit bras du Mississipi; là, tombe le Saint-Pierre. La largeur du Mississipi en cet endroit, indépendamment de l'île, est de 750 pieds. Quand on remonte ce fleuve, notamment dans les basses eaux, on passe par ce bras, parce qu'il est plus profond que le lit principal du fleuve à l'est de l'île. Carver suppose, avec beaucoup de vraisemblance, que la position de cette île, qui est très-boisée, empêcha Hennepin d'apercevoir le Saint-Pierre : on ne trouve pas d'auteur qui en ait parlé avant la fin du dix-septième siècle. Ce n'est qu'à l'aide de recherches minutieuses que nous avons pu trouver la trace de la découverte de cette rivière à cette époque. Charlevoix en fait mention (1). M. d'Iberville ayant donné ordre à Le Sueur, son parent, d'aller avec vingt hommes faire un établissement vers le pays des Sioux, et prendre possession d'une mine de cuivre que celui-ci avoit découverte, ce détachement partit du bas de la Louisiane vers la fin d'avril 1701,

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, T. IV, p. 165.

remonta le Mississipi jusqu'au Saut Saint-Antoine, entra dans la rivière Saint-Pierre; et, après y avoir fait 40 lieues, il trouva sur la gauche une autre rivière qui s'y décharge, et qu'on a nommée la *Rivière Verte*. Quoique ce ne fût qu'à la fin de septembre, Le Sueur ne put y naviguer qu'une lieue, l'ayant trouvée couverte de glaçons. Diverses causes, entre autres le manque de fonds, empêchèrent Le Sueur de suivre la découverte.

Ce récit s'accorde en partie avec celui qui est contenu dans un manuscrit très-intéressant qui appartient à la société philosophique de Philadelphie, et qui paroît avoir été composé avec beaucoup de soin et d'exactitude. On y voit que Le Sueur arriva, en décembre 1699, à l'embouchure du Mississipi, avec M. d'Iberville. Il avoit amené avec lui trente ouvriers : c'étoit un des fameux voyageurs du Canada. L'Huillier, fermier général, l'avoit envoyé former un établissement près des sonrces du Mississipi, pour en tirer un minérai de couleur verte qu'il y avoit découvert en 1695.

La rivière Saint-Pierre est marquée sur plusieurs anciennes cartes de la Louisiane; on y trouve aussi le fort l'Huillier, et l'indication d'une mine de houille, à dix lieues de la rivière; mais si cette mine n'est pas purement idéale, il faut que l'on

ait pris de la lignite pour ce minéral, car ce n'est pas un pays houillier.

Carver est le seul voyageur qui dit avoir visité cette rivière, par pure curiosité ; mais en lisant son livre avec attention, on reste convaincu qu'il l'a vu et a pu y entrer, mais que certainement il ne l'a pas remonté très-haut, et n'a pas séjourné long-temps dans le pays.

Le major Long aperçut, le long des bords du Saint-Pierre, plusieurs cabanes et des villages indiens; on n'y trouva que des femmes ; les hommes étoient à la chasse; cependant on vit un jour une petite troupe de guerriers.

Le 12, on s'aperçut que le nombre des îles augmentoit; la navigation devenoit très-lente. L'après-midi, une des pirogues chavira, les hommes qui la montoient curent de la peine à regagner le rivage; une partie de la cargaison fut perdue ou endommagée. Le soir, une tempête affreuse éclata ; la pluie tomboit à torrens, et causa beaucoup de dégâts aux provisions : plusieurs arbres, dans le voisinage de la tente des voyageurs, furent frappés du tonnerre; d'autres furent cassés par la violence du vent.

Le lendemain matin, le major Long jugea qu'il convenoit de changer la manière de voyager. En six jours on n'avoit parcouru, par eau, que 130 milles, et probablement l'on avanceroit

avec encore plus de lenteur, parce que la profondeur de la rivière diminuoit. Les provisions n'étoient pas suffisantes pour une troupe si nombreuse; et le pays n'offroit pas de ressource. Le guide assura que si l'on continuoit à remonter le Saint-Pierre en pirogue, on perdroit un temps précieux, car on n'arriveroit à la Rivière rouge qu'après que les bisons l'auroient quittée, et qu'il seroit impossible d'atteindre le lac Supérieur avant l'hiver; alors on seroit obligé de passer cette saison à l'ouest du lac. Cela contrarioit trop les intentions du major Long, et les instructions qu'il avoit reçues du ministère; en conséquence, il renvoya neuf soldats de l'escorte, afin d'épargner les vivres, et il décida que toute la troupe voyageroit ensemble par terre, ce qui feroit gagner du temps.

Le lieu où l'on étoit campé est situé par 44° 21′ 27″ nord, et 94° 15′ ouest. Depuis le fort Saint-Antoine jusqu'à cet endroit, la largeur du Saint-Pierre est de 180 à 240 pieds : il est si profond que l'on ne peut le passer à gué, jusqu'à 45 milles en remontant : cette profondeur est de 16 pieds au fort Saint-Antoine : elle diminue rapidement à mesure que l'on avance; quelquefois les pirogues avoient à peine assez d'eau pour flotter; dans les grandes eaux, on peut aller beaucoup plus haut avec des pirogues chargées. Le courant, presque imperceptible au

fort Saint-Antoine, augmente graduellement, et, en quelques endroits, est rapide; durant les trois derniers jours, on le trouva d'un mille et demi par heure.

Le lit de la rivière est également sablonneux; ses bords ont ordinairement douze à quinze pieds de hauteur, et sont principalement composés de grès. Le dernier jour, on vit une colline qui s'élevoit à près de 80 pieds. Dans l'intérieur du pays, on trouve çà et là du calcaire, et quelquefois des blocs de granite et d'amphibole.

A 41 milles au-dessus du fort, on trouve des rapides; plus bas, le lit de la rivière offre peu d'îles; plus haut, elles deviennent nombreuses; elles sont petites : leur quantité contribue à augmenter la rapidité du courant. Le Saint-Pierre ne reçoit que des affluens peu considérables; le plus important, à droite, est l'Elk-River, à une vingtaine de milles au-dessus du fort; un autre, à gauche, à 20 milles plus haut, est probablement la rivière Carver.

Le pays que traversa le détachement voyageant par terre, étoit quelquefois si marécageux, que l'on ne pouvoit y passer sans danger pour les hommes ni pour les chevaux; dans deux occasions, on fut obligé de construire deux espèces de chaussées ou de ponts, tant le sol étoit mou. Les forêts consistoient principalement en érables, noyers blancs, noyers-hickory, chênes, ormes,

frênes, tilleuls, etc. Depuis le fort Saint-Antoine, on ne vit plus de noyer noir.

Ce qui frappa les voyageurs fut l'uniformité et le silence de la contrée qu'ils parcoururent. Les Indiens ne fréquentent pas les lieux où le gibier est rare, et il l'est extrêmement dans cette contrée éloignée. Souvent, pendant plusieurs jours de suite, on n'apercevoit pas une seule créature vivante. Cependant on observa, sur l'écorce des arbres, des marques indiquant que les Indiens passent par ce canton pour aller à la chasse.

Le 15 juillet, la troupe, réduite à vingt-quatre personnes, continua sa route. On avoit vingt-un chevaux, dont deux étoient hors de service. Dix portoient le bagage; neuf étoient réservés aux officiers et aux savans; les soldats alloient à pied, ce qui n'étoit pas pénible dans un pays de prairie, et d'ailleurs on ne faisoit pas de longues journées. On passa devant des habitations d'Indiens abandonnées. Quand nous eûmes parcouru neuf milles, les guides nous dirent qu'à 6 lieues au sud-est, le Saint-Pierre recevoit à droite la Terre-Bleue, qui l'égale en volume; cette rivière vient du coteau des Prairies, pays élevé qui s'étend au nord, entre le Saint-Pierre et le Missouri. Les Dacotas nomment cette rivière Makato ossa Ouatapan, ce qui signifie « la rivière où l'on recueille la terre bleue. » On regretta beaucoup que les circonstances ne permissent pas de la visiter, pour

pouvoir bien connoître le caractère qui lui a valu son nom. Nous essayâmes inutilement d'obtenir des Indiens de la terre bleue. C'est évidemment la même substance sur laquelle Le Sueur opéra, la prenant pour du minérai de cuivre; sa couleur nous donne lieu de conjecturer que c'est plutôt un phosphate de fer.

(*La suite à un cahier prochain.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Mémoire sur les changemens du climat des Alpes, par M. *Kasthofer*, couronné par la *Société helvétique des sciences naturelles*. Arau, 1822.

La société helvétique pour les sciences naturelles a mis au concours, en 1818, la question suivante : « Quelles « sont les causes de la variété que l'on observe dans le « climat des Alpes ? » Elle demandoit des faits, et particulièrement :

1° L'exposé le plus complet possible des phénomènes anciens et nouveaux qui peuvent expliquer la disparition de plusieurs pâturages des Alpes.

2° Un examen critique de ces phénomènes.

3° Une distinction exacte de tous les cas où ces pâturages auroient disparu par toute autre cause que le froid, par exemple, par la décomposition des masses de roches environnantes, par quelque éboulement, par des avalanches, etc.

4° La recherche des preuves historiques et des traces naturelles propres à prouver que la végétation des plantes s'est élevée jadis à un plus haut point qu'aujourd'hui.

5° Une série d'observations sur la *ligne des neiges* et

sur l'époque à laquelle le bétail est obligé de quitter les pâturages des Alpes.

6° Des observations faites pendant plusieurs années sur l'accroissement et le décroissement partiels des glaciers des vallées latérales, et sur leur formation et leur disparition dans les hautes régions.

7° Des recherches sur les anciennes limites de plusieurs glaciers, lesquelles sont indiquées par les débris de pierres qu'ils poussent devant eux.

Les mémoires devoient être examinés par M. Pictet, président, et MM. Charpentier, Ebel, Escher et Horner, membres de la société; et, sur leur rapport, les prix devoient être décernés, en 1820, aux auteurs qui auroient le mieux répondu à la question.

M. Kasthofer, administrateur des forêts d'Untersee, entreprit, non de résoudre complétement la question, le délai étoit trop court, mais de fournir au moins quelques données propres à répandre du jour sur le sujet. En conséquence, il travailla, pendant les hivers de 1819 et 1820, à transcrire toutes les observations qu'il avoit faites pendant dix années sur les hautes montagnes du canton de Berne. Il auroit sans doute désiré rectifier encore plusieurs faits, vérifier plusieurs observations, mais la saison lui opposoit des obstacles insurmontables. Il se borna à rassembler un certain nombre de chasseurs de chamois des plus hautes vallées des Alpes de Berne, leur soumit ses idées et les consulta sur plusieurs faits. Son ouvrage fut couronné par la société helvétique.

L'auteur a divisé son mémoire en trois parties. Dans la première, il examine les causes physiques qui influent sur la température des hautes montagnes de la Suisse; il recherche les effets de ces changemens sur la nature

des montagnes, sur la végétation, sur la forme des monts, sur l'atmosphère.

Il consacre la seconde partie à l'exposition des faits qui sont propres à expliquer la dégradation qu'éprouvent les hautes montagnes de la Suisse.

Dans sa troisième partie, il déduit les conséquences de ces faits, en indiquant les moyens que l'homme peut avoir pour opposer une barrière à cette dégradation.

Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettant pas de rendre compte de l'ouvrage entier, nous nous contenterons d'offrir l'analyse de la partie géographique.

Faute de documens historiques ou de traditions précises sur le mouvement successif des glaciers qui avancent ou se retirent à leur embouchure dans des vallées plus basses, les terres et les pierres qu'ils poussent devant eux (nommés en Suisse *Gandecken* ou *moraines*), et qu'ils abandonnent ensuite, offrent la seule grande échelle de ces mouvemens. Les sillons que les masses de glace creusent dans les rochers, en se pressant dans les vallées latérales, indiquent les diverses hauteurs qu'ils ont atteintes.

Mais l'histoire naturelle de la Suisse ne possède point encore des données exactes sur l'époque et le degré d'accroissement et de décroissement de plusieurs glaciers et de leurs diverses embouchures dans la même mer de glace, ainsi que sur les phénomènes météorologiques qui les ont précédés.

Des traditions plus ou moins exactes des habitans des vallées, et les observations de plusieurs auteurs du milieu du siècle passé, fondées, sans doute, sur ces traditions, offrent les données suivantes, relativement à l'accroissement et au décroissement des glaciers de Grindelwald.

En 1540, la partie de ces glaciers qui s'étend vers la pente septentrionale du Wetterhorn, du Mettenberg et de l'Eiger, s'est entièrement fondue.

En 1600, ces glaciers, ainsi que ceux du Tyrol, se sont le plus avancés.

En 1620, au rapport d'anciens documens, le glacier supérieur de Grindelwald étoit encore presque au même point; à juger par la carte de Marian, il étoit encore très-considérable en 1660.

Jusqu'en 1686, ces glaciers paroissent avoir diminué.

En 1703, ils s'étoient encore beaucoup avancés. Après avoir diminué en 1723, ils augmentèrent en 1750. De 1770 à 1773, ils s'avancèrent rapidement et se retirèrent ensuite progressivement.

Enfin, de 1818 à 1819, ils ont encore avancé, sans néanmoins atteindre leur ancienne limite.

En 1660, ainsi qu'en 1777, le glacier inférieur paroît avoir avancé plus que le glacier supérieur, tandis que, pour l'ordinaire, ils avançoient en raison inverse.

En 1561, le sentier étoit encore ouvert. Des protestans du Valais arrivoient à Grindelwald pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Encore en 1578, des habitans du Valais y apportèrent leurs enfans pour les faire baptiser.

La chapelle de Pétronille, qui fut, sans doute, entraînée et couverte par le glacier au commencement du 17e siècle, étoit bâtie sur le bord du rocher auprès duquel le glacier inférieur s'insinue dans la vallée habitée. La cloche de chapelle que l'on a retrouvée, porte le millésime de 1044. La chapelle même est encore indiquée sur une carte de Schopf, gravée en 1570.

Enfin, en 1712, trois habitans protestans de Grindelwald, fuyant les persécutions auxquelles ils étoient exposés dans le Valais, passèrent encore ce sentier; ils mi-

rent trois jours à arriver. Depuis lors, personne ne l'a passé.

Au rapport de Besson, le glacier *du Rhône*, dans le haut Valais, qui, en 1819, n'avoit pas encore atteint son ancienne limite (Gandecke), en étoit encore, en 1777, éloigné de plus de 700 pieds, et les pâtres assuroient que, depuis vingt ans, il se retiroit.

M. Kasthofer appelle toute l'attention sur l'époque des mouvemens opposés des glaciers qui coïncide exactement. Celui du Grindelwald s'avançoit encore en 1820; celui du Rhône commençoit à se retirer en 1819, tandis qu'au contraire le glacier du pâturage (*Trifl-gletscher*) qui le joint au nord s'avançoit encore.

Le glacier de Gleret qui s'incline de Mont-Velan vers le Saint-Bernard, s'avançoit en 1767, tandis que celui de Grindelwald se retiroit; et, en 1777, il se retiroit quand ce dernier s'avançoit.

Déjà Saussure avoit observé qu'en 1778 le glacier des Bois et celui de Montdolent s'étoient retirés, tandis que le glacier Triolet, qui en est peu éloigné, s'étoit avancé. Les moraines les plus éloignées prouvoient que ce glacier avoit été autrefois de 209 pieds plus élevé.

Il y avoit autrefois un chemin entre les glaciers du Tschingelhorn et Butlassen, qui, de la vallée de Lauterbrunn, conduisoit au Valais; les mineurs de Trechsellane le passèrent en 1783; le glacier a, depuis, englouti ce sentier.

Il y avoit, il y a 200 ans, sur le sol qu'occupe aujourd'hui le glacier de Renften, dans la vallée d'Urbach, un pâturage pour 40 vaches. On ne peut préciser l'époque où ce glacier pénétra dans la vallée, mais c'est une tradition transmise de père en fils dans la commune de Geisholz, à laquelle appartenoit ce pâturage; en 1759, cette commune vendit à celle de Grund ce qui en restoit,

et qui ne pouvoit plus suffire que pour faire paître huit vaches.

Le glacier de Renften, qui tient au glacier de Gaulis, a pénétré aujourd'hui jusques auprès du Tossenhorn, dans la vallée d'Urbach; et, dans l'été de 1819, il a répandu, en dépassant les bords du rocher, des masses de glace, sur la belle prairie d'Ilmenstein qu'il menace de couvrir.

Le glacier de Renften a poussé, il y a quelques années, dans la vallée, un morceau d'un tronc de pin, sur lequel on distinguoit des lettres qui, sans doute, faisoient partie du nom de celui qui avoit coupé l'arbre. Le sol de ce glacier, n'ayant guère que 6000 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer, n'étoit pas au-delà des bornes de la végétation des pins rouges.

Gruner, en décrivant des glaciers de Grindelwald, dit qu'on y voyoit alors des mélèzes desséchés : le fait est possible; car, d'après M. de Buch, ces arbres végètent encore à la hauteur de 6970 pieds. La vallée couverte par le glacier de Gaulis étoit jadis une prairie. D'anciennes traditions en disent autant de la vallée que couvrent aujourd'hui les glaciers du Vorder-Aar et de Grindelwald, dont la base, en effet, n'est pas au-delà de la ligne de la végétation des plantes alpines.

On a exploité jadis, sur la rive droite de l'Aar, des cristaux au milieu du glacier de Gelmeren, près Handeck, dans un roc qui s'élevoit de 150 à 200 pieds au-dessus de ce glacier qui a disparu aujourd'hui, couvert par le glacier qui a atteint sa plus ancienne limite.

Le glacier de Vorder-Aar, non loin de l'hospice du Grimsel, et qui, suivant la tradition, doit aussi avoir couvert un pâturage, dépasse aujourd'hui, de plusieurs centaines de pieds, sa plus ancienne limite. Les sillons les plus élevés qu'a faits le glacier sur les pans du rocher

le long duquel il s'avance, sont déjà couverts de glaces. Plusieurs vieux *artes* (Pinus cembra) qui se trouvent au sud, et qui, depuis plusieurs siècles, n'offroient aucun symptôme de destruction, ont commencé à dessécher dans l'hiver de 1816 à 1817.

Au nord du Schwarzhorn, qui, dans les plus grandes chaleurs, conserve ses neiges, et qui, par conséquent, doit avoir plus de 6000 pieds de hauteur, on voit, dans un enfoncement, le Glacier Bleu entièrement isolé. George Bauman de Grindelwald, vieillard de soixante-seize ans, a assuré que son aïeul lui a dit que ce glacier avoit commencé par un petit amas de neige, produit d'une avalanche, qui ne s'y étoit point fondue l'été suivant. Ce glacier, qui alimente le Reichenbach et le Giesbach, s'est considérablement accru dans les hivers de 1816 et 1817, et les étés chauds de 1818 et 19 n'ont pu fondre les amas de neiges qu'ont entassés ces deux hivers. Cependant, ce glacier n'a point encore atteint son ancienne limite.

Le glacier de Tschingel est au fond de la vallée de Gasteren. En considérant sa distance de son ancienne limite, et les échancrures des roch rs qui le bordent, on voit qu'il a diminué de 100 pieds dans sa hauteur, et de 2000 pieds dans sa longueur. Il s'est porté le plus en avant en 1785; en 1819, il étoit à 400 pieds du point où il s'étoit trouvé en 1785.

Le glacier de Lützenthal, au c ntraire, qui, d'un côté, communique avec le glacier de Tschingel, et, de l'autre, s'étend dans le Valais, s'étoit considérablement avancé.

La prairie dite Hochwyd-Alp, suivant une tradition généralement répandue dans le pays, et que l'inspection des lieux rend probable, offroit un pâturage d'été pour 100 vaches, qui ne suffit plus aujourd'hui qu'à 27. On

attribue sa dégradation aux débris détachés des rochers voisins, qui ont couvert une partie du sol.

Dix ménages restoient ordinairement tout l'hiver dans le hameau de Garteren, élevé à 4300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Depuis 1787, la crainte des avalanches, devenues très-fréquentes, ne permet plus d'y demeurer.

Le glacier qui, d'Altels s'incline vers Garteren, est descendu plus que jamais. En 1819, la montagne de Wildelsig-Schafberg est devenue inaccessible.

Le glacier de Gygli qu'on remarquoit à peine de la route de Grimsel, s'est élevé de 100 pieds dans sa hauteur, et s'est rapproché, en 1819, de quelques centaines de pieds de l'Aar. On faisoit paître, sur le Gygli-Alp, qui en est peu éloigné, vingt vaches; aujourd'hui, le pâturage en nourrit à peine dix. Les habitans des environs attribuent la dégradation de ce pâturage, non seulement aux pierres détachées par des avalanches, mais au changement de température, et prétendent que l'air est devenu beaucoup plus froid.

Le glacier d'Engstlen qui borne l'Unterwald, a dépassé ses anciennes limites en 1819. Non loin de ce glacier, on voit un pâturage (le Scharmatt-Alp), sur lequel on trouve encore de grands *arves* (pinus cembra), mais nulle part des jeunes. Il y a trente ou quarante ans que ces arbres portoient beaucoup de fruits, ils ont cessé de produire aujourd'hui. En 1816, la récolte en fut très-abondante dans toutes les montagnes du Tyrol, et très-chétive dans la prairie de Scharmatt.

On observe le même phénomène dans les alpes de Grindelwald. Les habitans et les pâtres l'attribuent également au changement de température.

A l'endroit nommé *Gadmenfluh*, sur la pente septentrionale d'une prairie (l'*Engsten-Alp*), la neige qui

s'amassoit jadis a pris, en 1819, la nature des glaciers, offrant des crevasses, et s'avançant insensiblement.

Le glacier de Wenden, vers la vallée de Gadmen, n'a pas encore atteint sa première limite; mais, en 1819, les glaciers de Rufestein, de Schmadel et de la Jungfrau ont dépassé les leurs.

Le glacier de Steinen, vers la prairie de la vallée de Gudmen qui traverse la nouvelle route du Saint-Gothard, s'est avancé, dans l'automne de 1819, jusqu'à son ancienne limite, mais n'en a point encore atteint la hauteur.

Vingt vaches paissoient, il y a soixante ans, sur les prairies nommées *Kuhbergli* et *Umpohl* situées près de ce glacier; aujourd'hui, ces pâturages, par un effet du changement de température, ne sont plus bons que pour des moutons.

Le glacier de Gelten, au fond de la vallée des avalanches (*Lauvinerthal*), s'étoit avancé, en 1818, de plus de 1000 pieds.

La vallée de Gadmen se rétrécit d'orient en occident vers la vallée de Nesselthal; c'est là qu'au sud, à l'entrée de la vallée dite *Trift-thal*, se joignent les glaciers de Trift et du Rhône. Il y avoit de grandes forêts de sapins qui ont été abattues, il y a trente à quarante ans; les habitans assurent que, dès-lors, la température de la vallée de Gadmen a changé; ils se plaignent de la fréquence des avalanches, et disent que la végétation a beaucoup souffert. On trouvoit encore, en 1786, sur les prairies du village, des cerisiers qui portoient des fruits; les vieux arbres ont péri, et ceux que l'on a tenté de planter n'ont atteint que huit pieds de hauteur, et n'ont point prospéré.

Le petit village d'Andereck, dans la vallée de Gadmen, n'avoit point encore souffert des avalanches. Au-dessus de ce village est le lac de Gadelaui, petit mais profond,

au pied d'un rocher d'où tombent de temps à autre des pierres et de la poussière d'avalanches. Autrefois, l'eau de ce lac geloit en hiver, mais jamais au point de ne pas se rompre quand les pierres y tomboient, et d'amortir ainsi l'action de ces matières, lesquelles ne renvoyoient sur le flanc de la montagne que de l'eau et des neiges fondues qui ne portoient aucun préjudice au village; mais, dans ces dernières années, l'eau du lac a gelé au point de résister aux avalanches qui ont entraîné la forêt et englouti trois maisons du village avec leurs habitans.

Le village de Guttannen, à 3,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, est dans une vallée au midi de Grimsel; et plus bas, dans cette même vallée, on voit le petit village d'Imboden. Plusieurs incendies ayant contraint les habitans à abattre les arbres des forêts voisines, on a observé que le vent appelé dans le pays *Fœn* (1), assez semblable au Sirocco, balaie plus impétueusement la vallée. On y cultivoit autrefois du chanvre, il n'y vient plus; on n'y fait plus de kirschwasser, les cerisiers ne portant plus de fruits.

En face du village d'Imboden est une prairie inculte (*Wildheumaad*) qui appartenoit à un certain Melchior Zwalder, mort il y a quarante ans; tous les habitans du lieu se rappellent qu'il faisoit ordinairement vingt meules de foin, elle en donne à peine dix aujourd'hui.

C'étoit autrefois le 21 juin qu'on envoyoit le bétail sur l'*Engstiger-Alp*, pâturage de la vallée d'Oberhassli; aujourd'hui, c'est huit à dix jours plus tard. Autrefois, le bétail ne revenoit de la montagne que le 12 octobre; aujourd'hui, le 29 ou le 30 septembre. Ce n'est pas que les avalanches aient envahi du terrain; c'est que, sur

(1) *Foen*, de *Funi*, feu; en ancien scandinave, *Edda*.

sur les arrêtes des hautes-Alpes, la végétation se dégrade, et que des mousses (*Lichenes*, et le *fax* (*Nardus strictus*) couvrent le sol appauvri (1).

Il y a trente ans que Jean Feuz cueilloit souvent des cerises très-mûres de trois beaux arbres qu'il avoit à Gimelwald (4090 pieds au-dessus du niveau de la mer); l'acquéreur de la prairie sur laquelle étoient ces cerisiers les a abattus, il y a quelques années, parce qu'ils ne portoient plus de fruits. On a cessé d'en planter de jeunes, l'expérience ayant prouvé qu'ils n'y prospèrent plus.

Il en est de même de *Boganggen-Weide*, prairie où l'on nourrissoit jadis beaucoup de chevaux, et qui n'offre plus qu'une maigre pâture à quelques vaches.

Dans les parties hautes de ces prairies, le gazon a disparu entièrement. On l'attribue aux neiges qui y ont séjourné dans les années 1816 et 1817. Mais elles étoient fondues et 1818, et le gazon n'avoit pas encore reparu en 1819; la terre végétale avoit visiblement diminué.

On trouve, dans la vallée de Gentel, une grande quantité d'érables. Melchior Dennler de Wyler s'est occupé, il y a dix ans, d'en former une pépinière dont il a pris le plus grand soin. Ces plantes, dans l'espace de six années, n'ont crû que de trois pouces et ont ensuite dépéri. Dans la vallée de Gadmen où l'on voit de vieux platanes dont le tronc a 6 pieds de diamètre, on a aussi observé que les jeunes platanes ne croissent plus comme autrefois.

Nous nous bornerons à ces exemples. M. Kasthofer en cite encore une quarantaine, qui tous prouvent que, depuis trente à cinquante ans, la température des hautes Alpes a changé, et que les avalanches ont couvert une partie des hauts pâturages. Nous croyons inutile de les trans-

(1) *Fax*, en islandois, et *feax*, en anglo-saxon, *cheveux*.

mettre à nos lecteurs; nous aimons mieux leur offrir les conséquences qui, dans la troisième partie de son mémoire, l'auteur croit devoir tirer de ses observations.

» L'aspect de nos vallées, dit-il, nous porte à croire que jadis le lit des torrens étoit plus élevé; que leurs eaux, en s'éloignant des sources, se sont écoulées dans des lacs ou bassins toujours plus bas, et dont les lits se sont insensiblement élevés et comblés par les matières que les avalanches y ont précipitées, et que ce n'est sans doute qu'à la suite de tremblemens de terre, et après que le froissement de pierres agitées pendant des siècles ont fait éclater leurs parois, que les vallées des hautes Alpes ont pris leurs formes actuelles.

» On pourroit peut-être expliquer de cette manière les phénomènes qu'offrent les glaces en se répandant des hautes vallées dans les vallées inférieures.

» Les hautes Alpes déchargent par des avalanches, dans les bassins qui sont à leur pied, les neiges que de longs hivers ont accumulées sur leurs sommets. Les mers de glaces supérieures en font autant dans les inférieures qui, à leur tour, envahissent des vallées fertiles et habitées. La masse de glace n'est point immobile; elle s'écroule toujours, quand les eaux fondantes minent ses bases; elle s'élève toujours par des neiges nouvelles que les hivers y amoncèlent, pour s'écrouler ensuite.

» C'est avec une force énorme que, depuis des millions d'années, bien avant tous les documens historiques et les traditions, ces masses de glaces, pressant les rochers qui les bordent, les contraignent de leur céder ou d'éclater.

» Il résulte clairement de la nature du mouvement des glaciers et de l'action des avalanches que les uns et les

autres tendent sans cesse à détruire les rochers qui bordent les bassins particuliers, et à lier entre elles les mers de glace élevées graduellement. Les bases de rochers de ces dernières ne peuvent demeurer les mêmes à la longue; car les plans inclinés, sur lesquels les glaces pèsent en descendant, les aplatissent de plus en plus, et menacent de détruire toutes les inégalités; ainsi, quand bien même la quantité de neige et de glace sembleroit ne pas changer pendant plusieurs siècles, celle que les mers de glace envoient dans les bassins ne pourroit demeurer la même.

» Ce n'est pas seulement la quantité des neiges tombées, le nombre et le volume des avalanches, le changement de température, qui déterminent le mouvement par lequel les glaciers se portent en avant; des courans d'air qui règnent tantôt dans une direction, tantôt dans des directions opposées, qui souvent, indépendamment de la température, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, amoncelant les neiges, amènent les avalanches. Des goufres qui se forment sous les mers de glace, la subite destruction des pans de rochers qui, tantôt invisibles et sous le glacier, tantôt s'élevant au-dessus, séparent les bassins qui les cernoient. Ces dernières circonstances exercent peut-être plus d'influence que les premières sur le mouvement et la propagation des glaces, qui, dans tous les cas, ne peuvent donner une échelle sûre de la température plus ou moins élevée des hautes Alpes.

» Si les rochers qui séparent la vallée de glace de Tschingel de celle de Kien cédoient à la pression du glacier, ou si la fissure nommée *Gamschikrinne* s'affaissoit ou s'élargissoit; si le glacier de Gaulis creusoit de plus en plus son lit; enfin si, après quelques milliers d'années, ou par l'effet de quelque tremblement de terre, le rocher

de Mœnch rouloit jusqu'aux aiguilles nommées les *Walcherhœrner*, il arriveroit que les vallées de Kien, d'Urbach et de Grindelwald seroient beaucoup plus couvertes de glaces qu'aujourd'hui, quand même il n'y auroit point eu d'hivers aussi rigoureux que ces derniers.

» En admettant que l'action des avalanches et le choc des glaciers fassent passer les glaces des hautes vallées dans les vallées inférieures, la probabilité, que, dans les siècles futurs, le nombre des vallées et des hauts pâturages comblés s'accroîtra, cette même action des avalanches, cette lente et constante pression des masses de glaces, amèneront, plus tard encore, le *retrait* des glaciers, quand les masses énormes qui s'élèvent aujourd'hui à plusieurs milliers de pieds au-dessus du glacier seront détruites et ne rempliront plus, par des avalanches, les hautes vallées. »

M. de Ramond, qui a fait des observations sur les Pyrénées, présume qu'un siècle suffit pour affaisser d'un pied le sommet aride du plus haut rocher.

Une tradition répandue dans presque toutes les vallées des Alpes parle des *Blumlis-Alp* ou Alpes fleuries, qui, aujourd'hui couvertes de glaces, offroient jadis un vert pâturage.

L'identité de dénomination de vallées si diverses, et souvent si éloignées les unes des autres, et qui sont aujourd'hui au-delà des limites de la végétation, prouve l'antiquité de la tradition, et la croyance populaire atteste la vérité du fait, que *les glaciers s'étendent ;* quoique cette croyance générale puisse avoir donné lieu à des opinions particulières qui peuvent être considérées plutôt comme de vagues ouï-dire, que comme des traditions fidèlement transmises. Il est naturel à l'homme qui oublie facilement le mal passé, que le présent ennuie, et auquel l'avenir

ne promet pas un meilleur sort, de chercher des illusions dans l'histoire ou dans les événemens de sa propre vie, et de voir des plaines émaillées de fleurs là où il n'y eut jamais que des neiges et des glaces. Mais si les *Blumlis-Alp* dont nous avons parlé ont offert des plaines verdoyantes, ce n'est, sans contredit, qu'à une époque bien antérieure à toute tradition.

Mais, ce qui, mieux que ces anciennes traditions, milite en faveur de l'expansion des glaciers, c'est le fait positif de la destruction des sentiers par lesquels on pouvoit jadis passer d'une vallée de glace dans l'autre. Si les neiges des hivers rigoureux et la fonte de ces neiges dans les étés suivans étoient la cause du mouvement des glaciers, ces voies de communication se seroient rétablies, de même que les glaciers se sont toujours retirés de leurs anciennes limites. Mais ces voies sontfermées depuis deux siècles, et le seront à jamais, non par l'amoncèlement des neiges et des glaces accidentelles, mais par la destruction des couches supérieures des glaciers; en sorte que plus leurs bords sont échancrés, et plus les vallées inférieures se remplissent, plus la pression des glaciers contre les parois des rochers que le chemin côtoyoit, a dû être violente.

S'il étoit possible de comparer les masses des glaciers pendant une série de siècles, on pourroit obtenir une échelle propre à mesurer la température des hautes Alpes. Si les sentiers qui conduisent au Vallais et en Italie sont restés ouverts depuis des siècles, il ne s'ensuit pas que la température soit demeurée la même, comme il ne s'ensuit pas qu'elle ait changé là où les glaciers ont rendu impraticables les chemins dont nous venons de parler. Les principales routes entre l'Italie et la Suisse passent par de profondes sections des vallées alongées;

les flancs de leurs montagnes sont trop escarpés (comme dans la plupart des vallées latérales), pour arrêter les matières des avalanches et favoriser la formation de glaciers.

Il résulte de ces faits que, malgré les hivers rigoureux de 1816 et 1817, et les étés chauds de 1818 et 1819, plusieurs glaciers n'ont point dépassé la ligne de leurs dernières limites; mais, en admettant que l'expansion des glaciers doive être attribuée à la destruction des parois qui séparent les hautes vallées des vallées inférieures, et à l'aplatissement de leurs bases, cette explication semble contredire le fait précité, attendu que, depuis l'époque où les glaciers ont abandonné leurs dernières limites, l'action des glaces sur les parois ayant continué, les glaces devoient se répandre progressivement, et les glaciers dépasser leurs dernières limites.

Mais on ne sauroit douter que jadis il ne soit tombé une quantité plus considérable de neiges dans les Alpes, parce qu'elles étoient plus couvertes de forêts. Les faits que nous avons cités plus haut prouvent que les anciennes forêts ont diminué. Il en résulte que l'atmosphère en étant devenu plus sec, s'oppose presque autant à l'expansion des glaciers que la destruction des parois ne la favorise.

M. Kasthofer parle d'un pâturage des hautes Alpes grevé d'un cens de moulin. — On trouve encore souvent des meules dans des lieux où l'on ne cultive pas de blé. On sait que le bailli de Landenberg fit enlever de la charrue les bœufs de Melchthal, dans une vallée où l'on ne trouve plus de charrue, et fort peu de blé; mais ces faits ne prouvent pas que le sol refroidi ne soit plus susceptible de la culture des céréales. Ce sont des relations commerciales et industrielles qui ont fait abandonner en partie cette culture.

« En jetant les yeux sur nos montagnes, on voit qu'elles sont, pour la plupart, formées de décombres entassés par le temps, et couverts de gazons ou de forêts. Nous voyons tous les jours des amas de décombres se garnir insensiblement de gazon, et particulièrement dans les bois et dans les lieux où des rochers saillans leur offrent un abri contre les vents et les bestiaux. Mais, sur les arrêtes plus élevées, exposées aux vents, la végétation est nécessairement moins active.

« Si, dans les hautes Alpes, le gazon fait place aux lichens, c'est surtout sur les pâturages où paissent les moutons, et qui sont plus élevés que ceux où paissent les vaches; ils se trouvent même au-delà de la limite de la végétation des arbres, et même à la hauteur des mers de glaces; mais, quoique les bergers se plaignent généralement de la diminution du gazon, elle n'est pas aussi forte que celle que l'on observe sur les hauts pâturages destinés aux vaches. Le prix des fromages et du foin très élevé dans la partie des Alpes qu'habite l'auteur, a nui beaucoup à la propagation des moutons, et déjà l'on y remarque que cette branche d'économie souffre en proportion du morcellement des terres dans les vallées. Au reste, cette circonstance est favorable à la végétation, car les moutons la détruisent, parce qu'ils arrachent, en paissant, jusqu'aux racines des herbes. »

Si tous ces faits prouvent la dégradation de la végétation des hautes Alpes, il importeroit de savoir si cette dégradation suit une progression continue, ou si l'on doit l'attribuer à quelque cause qui n'agit que périodiquement.

Il est clair que la décomposition des rochers des Alpes suit une loi dont nous voyons que les effets influent sur la végétation. Mais la végétation reprendra-t-elle son ac-

tivité dans des parties où nous ne trouvons ni glaciers ni avalanches, et où néanmoins elle languit ? Espérons que des années, telles que celles de 1818 et 1819, se renouvelleront dans le cours de ce siècle, pour réparer des désastres semblables à ceux de 1816 et 1817 !

Ce seroit ici le lieu d'examiner la question générale du changement présumé des climats ou du refroidissement de notre globe. Déjà le mémoire de M. Kasthofer nous rassure à l'égard des Alpes ; les causes locales et temporaires de l'extension des glaciers ne tiennent d'aucune manière à une cause générale qui embrasseroit le globe. Tout ce que l'histoire nous a conservé relativement au climat de la Grèce et de l'Italie semble plutôt indiquer un adoucissement général de la température de ces pays si bien connus et si long-temps observés. La culture du vin, du coton et de l'olivier s'est avancée plus au nord dans la Thrace et dans les pays danubiens que du temps des anciens. Mais peut-être seroit-il plus juste de regarder ces progrès comme les résultats de l'industrie humaine et de la diminution des forêts humides et froides. L'olivier, qui exige une chaleur moyenne de l'année de 11° 5′ à 15° 5′, une chaleur moyenne des étés de 17° 6′ à 18° 2′, et un terme moyen de 4° 4′ pour le froid des hivers, ne prospère encore avec une certitude absolue que dans les régions où il prospéroit du temps des anciens. Depuis Homère jusqu'à Pline, les anciens nous fournissent des exemples de grandes chaleurs et de fortes gelées, qui tous peuvent s'expliquer par les exceptions que présentent encore les années particulièrement froides ou chaudes.

Une autre partie de l'Europe qui peut être comparée avec la Suisse, c'est la Scandinavie. Là aussi le climat ne paroît pas avoir subi de révolution générale, mais seulement des changemens locaux.

M. de Buch cite des phénomènes semblables à ceux qu'indique M. Kasthofer, et qui ont changé le climat de la Norvége. Il dit que les vieillards des districts de Trondhiem, de Helgoland et de Senjen se rappellent que l'époque où, dans leur enfance, on ensemençoit les terres, étoit antérieure de huit à quinze jours à celle où se fait aujourd'hui cette opération; que, près de Trondhiem, la terre a cessé de produire divers fruits; qu'on voit, dans les hautes montagnes de Folgefond, des glaciers qui commencent à se former et qui croissent à vue d'œil. Les sommités du Tielesund perdoient leurs neiges en été, elles les conservent aujourd'hui toute l'année.

Mais ces phénomènes ne sont ni généraux ni continuels. Sous le règne de Hérald Graafeld (960), toute la Norvège fut couverte de neige jusque bien avant dans l'été suivant et dans tout le pays de Helgoland : on fut obligé de renoncer à tout espoir de récolte. Le poète Eyvind Scaldaspiller, en voyant cette neige au milieu de l'été, déplora le bouleversement de la nature. Mais de bonnes années succédèrent à ces années désastreuses. Espérons qu'il en sera de même à l'égard de la Suisse.

Il faut observer encore que les tables chronologiques des froids et des chauds extrêmes, recueillies par M. Neikter dans les *Acta Upsaliensia*, et copiées par tant d'écrivains, ne sont rien moins qu'exactes et précises : par exemple, on y cite deux années où « *la mer entre le Danemarck et la Norvège a été gelée.* » On applique cette assertion au bras de mer entre la Norvège et les côtes nord-ouest du Jutland; ce qui supposeroit une espèce de prodige. Mais rappelons-nous qu'à l'époque indiquée, la Norvège s'étendoit jusqu'à la rivière Gotha, vis-à-vis le cap Skagen. Cela diminue de trois quarts ce que l'assertion a d'absurde et d'incroyable. La glace, accumu-

25*

lée au *sud-est* du cap Skagen, a pu s'étendre jusqu'aux récifs devant Gothenbourg. Il en est de même de beaucoup d'autres exemples.

Une circonstance très-importante à observer, c'est que, depuis l'époque où les observations ont été recueillies avec ordre et avec ensemble, il paroît prouvé que les températures très-froides et très-chaudes n'embrassent jamais qu'une portion relativement bornée de la surface du globe. D'ordinaire, les hivers froids pour le midi de l'Europe ou pour les rivages de la Méditerranée sont doux pour la partie septentrionale, ou du moins pour les pays baignés par l'Océan et par ses golfes. Cette opposition du climat *océanien* et *méditerranéen* deviendra plus sensible par la théorie nouvelle des climats européens que nous donnerons dans la *Description de l'Europe*, Volume VI du *Précis de la Géographie universelle*, qui est sur le point de paroître. Nous expliquons les phénomènes connus par des causes également connues; mais, si même on vouloit en chercher d'inconnues, cette distribution inégale du froid dans la même saison sur une surface aussi peu étendue que celle de l'Europe, prouveroit au moins une thèse négative importante; c'est que ces froids ne peuvent pas provenir d'une cause *cosmique*, d'une cause commune à tout notre globe. C'est dans les causes partielles qu'il faut les étudier, soit *chorographiques* ou communes à une grande région physique, soit *topographiques* ou restreintes à des localités.

En résumant tout ce que nous venons d'apprendre dans le mémoire de M. Kasthofer, nous pouvons établir les thèses suivantes comme bases de la climatologie spéciale des Alpes :

1° Qu'il y a peu de conformité entre le mouvement

des glaciers divers à leur embouchure dans les vallées basses;

2° Que les glaciers croissent non seulement par les neiges qui tombent, mais par la destruction progressive de leurs bases, et que ces destructions partielles, ainsi que l'irrégularité des neiges portées par les avalanches, sont la cause de l'irrégularité du mouvement des glaciers;

3° Que rien ne prouve l'accroissement des glaciers des hautes Alpes, mais que les faits attestent que les glaces se sont répandues, sans rien prouver relativement à la température;

4° Qu'on ne sauroit déterminer en général la ligne qui indiqueroit la hauteur où commencent les neiges dans les Alpes;

5° Que les avalanches n'ont pas lieu dans les montagnes couvertes de forêts; que si, depuis quelque temps, elles ont été plus fréquentes, il ne s'ensuit pas qu'elles aient opéré le refroidissement de la température ni qu'elles aient augmenté d'intensité au-delà de la limite de la végétation des sapins;

6° Que la végétation est moins active aujourd'hui, surtout dans les hautes régions;

7° Que le gazon disparoît, surtout dans les lieux où les neiges tombées en hiver ne se fondent pas en été, et où règnent des courans d'air et les vents du sud;

8° Que les forêts couvroient jadis les Alpes à une plus grande hauteur et que les plantes ne sont plus aussi belles, mais que rien ne prouve que la limite de la végétation ait changé;

9° Que les courans d'air, qui sont plus violens là où les forêts ont disparu, épuisent la terre dépouillée de gazon;

10° Qu'on ne sauroit prouver que la température des hautes Alpes ait changé, même là où la végétation a perdu de son activité, mais que l'on peut admettre que les vents et les courans d'air ont refroidi le sol et absorbé les sucs nourriciers des plantes.

Il seroit bien à désirer que les véritables naturalistes et les véritables géographes voulussent s'attacher à nous fournir des travaux spéciaux semblables à celui de M. Kasthofer. C'est par cette seule voie que nous pouvons arriver à un ensemble de notions certaines sur la climatologie.

(*M. B.*)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

De l'état de Muscate ou Mascat, tiré d'un journal imprimé à Bombay.

Le territoire de l'Iman de Mascat, qu'on désigne ordinairement par le nom de *royaume d'Oman*, situé entre les 22 et 27^d de lat. bor. et 55 à 60^d de long. orient., embrasse une étendue de 500 milles anglois de côtes, sur lesquelles on trouve plusieurs ports et rades. Les principaux ports sont : Mascat, capitale de tout l'état; Burka, Sinak, Sohar, Korfaian, Schenas, Deba et Lima; au nord et au sud, Kalliatte, Zore, et Rasal-Had. Toutes ces villes font un commerce considérable avec l'Arabie, la Perse et le Sind; celui de Mascat s'étend de l'Inde à la mer Rouge, aux îles de France et de Bourbon, et à la côte d'Afrique; l'iman a affermé de la Perse les ports de Bender Abbas, et de Menou ou Minah, ainsi que les îles de Kischmo de Lerrak et d'Ormus. Plusieurs places sur la côte de

Mekraç, l'île de Zanzibar et quelques établissemens sur la côte d'Afrique sont sous sa domination. On fait monter ses revenus à 400,000 *crowns* anglois. Ses dépenses sont insignifiantes, car le système féodal y est dans toute sa force; il n'a pas d'employés à solder; au contraire, les gouverneurs lui paient un tribut annuel. Le pays, montagneux à la côte, offre dans l'intérieur un plateau plus ou moins élevé, dont une partie, cultivée, produit du froment, de l'orge et des fruits. Le bétail y est fort beau. D'excellens poissons abondent dans tous les marchés et sont à bas prix. On trouve dans l'intérieur quelques sources d'eaux minérales chaudes, et nommément celles de Boschar et de Rusto .

Kas Ibn Sultan, ayant été assassiné en 1807 ou 1808, par Bidou Ibn Saaf, l'iman actuel, son frère, lui succéda. Il peut avoir quarante-huit ou cinquante ans. Il réunit aux agrémens de la figure un esprit juste et pénétrant. Observateur attentif de tout ce qui se passe dans l'Arabie et dans l'Inde, il sait profiter habilement de tout ce qui peut favoriser ses projets. Il s'est créé une marine considérable, au moyen de laquelle non seulement il assure sa domination sur toute la partie littorale de son royaume, mais perçoit ses revenus qui, sans cette mesure, ne seroient pas exactement acquittés. Son gouvernement est despotique au suprême degré. Les habitans de l'intérieur du pays le regardent comme leur souverain, mais ils ne lui paient pas de tribut. L'expédition des Anglois contre Beni-Bu-Ali, en 1821, a éminemment contribué à affermir son autorité, et il a su profiter habilement de cet événement pour persuader à ses sujets qu'il est sous la protection spéciale du gouvernement anglois qui sera toujours prêt à punir les rebelles et à les faire rentrer dans le devoir.

L'iman est le principal négociant du pays. Il emploie

au commerce quatre grands vaisseaux et plusieurs *bug-galas* et *battilas*. L'un de ses navires fait tous les ans le voyage de Zanzibar pour y acheter des esclaves. Il n'a qu'une femme dont il n'a point d'enfans; mais il a trois fils et plusieurs filles de ses odalisques. Il y a dix-huit mois qu'il acheta une créole françoise de l'île de Bourbon. On n'a jamais pu apprendre l'histoire de cette créole, qui, ne pouvant se faire à son nouvel état, après avoir langui pendant cinq à six mois, est morte de chagrin. L'iman vient de faire son pélerinage à la Mecque.

La population de Muscate s'élève à 400 mille habitans mâles et un plus grand nombre de femmes, parmi lesquelles on comprend les esclaves, qui en font plus du tiers. Tous les hommes sont obligés de porter les armes; ils obéissent à divers chefs dont ils épousent les intérêts avec chaleur, tandis qu'ils ne marchent qu'avec répugnance pour le compte de l'iman, qui n'a de troupes soldées que 800 Baluschès (1) qui forment sa garde. Les Arabes attribuent à son avarice la fâcheuse issue de l'expédition de 1820 contre Beni-Ben-Ali.

Sa flotte se compose du *Schah-Allum*, de 50 canons; de la *Caroline*, de 40; du *Liverpool*, de 20; du brick *le Nasari*, de 10 canons, et d'une frégate de 28 qui est en construction, de quatre battilas de 2 à 4, et d'une baggala de 10 canons. Ses vaisseaux marchands sont construits de manière à pouvoir être armés de 23 canons. Tous ses vaisseaux de guerre sont en très-bon état; mais il lui seroit difficile de trouver parmi ses sujets le nombre de marins nécessaire pour les équiper.

Les principaux objets d'exportation sont les gommes,

(1) Tirés de la province indienne Baluschistan, vis-à-vis Mascat.

les épiceries, les dattes, les fruits secs, le sel et les poissons; ceux d'importation, des munitions de guerre, de l'indigo, du sucre candi blanc, du café, du riz, du sel et des perles. On tire de Sind et de Kutsch une grande quantité de ghi ou beurre fluide. Une grande partie de ces objets arrive à Mascat, d'où ils sont envoyés dans les différentes possessions de l'iman et dans les contrées qui bordent le golfe Persique.

Le tableau suivant offre le montant des revenus de l'iman et les sources d'où il les tire. Les lieux marqués d'une étoile sont dans l'intérieur; tous les autres sont sur la côte.

	Crowns.
De Mascat même	15,000
Par le commerce extérieur	188,000
Muttra	50,000
Sohar	24,000
Zore	10,000
Suak	7,000
Massema	5,000
Burka	5,000
Nakal	4,000
(*) Rustock	7,000
Samoy	4,000
(*) Budbod	4,000
(*) Zachari	5,000
(*) Nigzuda	4,000
Deba	4,000
Calliatte	3,000
Zih	3,000
Des lieux que l'iman a pris en ferme de la Perse	8,000
	352,000

		Crowns.
	D'autre part......	350,000
De Mekran........................		5,000
De l'île de Zanzibar................		120,000
Des lieux situés sur la côte d'Afrique..		20,000
Tribut de Bahrein..................		7,000
De plusieurs autres lieux............		20,000
	Total....	532,000

dont il faut déduire 40,000 *crowns* annuellement pour mauvaise paye, y compris le tribut de Bahrein, qui semble n'exister que de nom.

Il y a dans le pays un parti opposé à l'îman, et à la tête duquel est Bidou-Ibn-Saaf, cousin du roi et meurtrier de son frère. Après une querelle qui s'éleva entre eux à ce sujet, Bidou-Ibn-Saaf se retira à *Deriah*, capitale des Vuhabis ou Vahabites. Il embrassa leur religion, et sut gagner la confianee de leur chef. Peu de temps avant la ruine de Deriah, il quitta cette ville et s'attacha à Ibrahim-Pacha, avec lequel il est encore en correspondance. On dit que Mehemed-Ali partage à son égard l'affection toute particulière que lui porte son fils. Les habitans de l'intérieur, ainsi que des provinces septentrionales, lui sont tous dévoués. On assure que ce prince se distingue par des talens et des qualités extraordinaires. Il est probable qu'à la mort de l'iman actuel il lui succédera. On dit que ses deux fils sont attachés aux Anglois. Parmi les mécontens qui grossissent le parti de Bidou-Ibn-Saaf, on compte Achmet-Ibn-Helâl, son gendre, Achmet-Ibn-Iman, frère de ce dernier, et Narsab-Ibn-Iman, son cousin : ces deux derniers ne peuvent pardonner à l'iman régnant de leur avoir enlevé leur patrimoine de Rustok, dont la possession donnoit le

titre d'iman d'Oman. Il y a encore un autre parti, c'est celui d'Achmet-Ibn-Azan et Kaase-Ibn-Azan, le premier âgé de vingt, l'autre de seize ans, et tous deux petits-fils de Kaase-Ibn-Sultan, frère aîné de l'iman. Ils possèdent tout le territoire qui s'étend de Sohar à Soham sur le golfe Persique : on dit que les habitans leur sont fort attachés. L'iman s'est emparé de tous leurs revenus, et c'est là le motif de leur mécontentement. On prétend qu'ils sont très-dévoués aux Anglois. Les seuls membres de la famille de l'iman qui lui soient attachés sont ses oncles, Mahomed-Ibn-Salem, San-Ibn-Salem et Achmet-Ibn-Salem; mais ils n'ont ni pouvoir ni influence.

Les Lucomoriens.

Le baron d'Herberstein, dans son célèbre *Voyage de Moscovie*, parle des *Leucomoriens* ou *Lucomoriens*, peuple qui habitoit à l'embouchure du fleuve Obi. « Ils » meurent tous les ans, le 26 décembre, le jour de Saint- » George, et reviennent à la vie l'année suivante, le » 24 avril. Avant de mourir, ils placent dans un certain » endroit les marchandises dont ils veulent se défaire; » leurs voisins, les *Serponowtzes* et les *Grusintzes*, vien- » nent les chercher, et mettent à la place d'autres objets, » d'après une estimation arbitraire. Lors du retour à la » vie des Lucomoriens, ces marchés donnent souvent lieu » à des rixes sanglantes. »

Cette singulière tradition a été commentée et expliquée par un savant de Pétersbourg, M. *Lehrberg*, dans ses *Untersuchungen*; mais nous n'avons pas encore ce livre à notre disposition. Il nous paroît probable que cette tribu de Samoïèdes ou de Wogoules s'enfermoit réellement les six mois d'hiver dans des cabanes ou dans des creux sous

terre, et y passoit la saison rigoureuse dans une inaction complète. Nous espérons donner le morceau de M. Lehrberg.

Passage sous la Tamise.

Ce passage a pour but de mettre en communication deux quartiers très-populeux, qu'un détour de plus d'une lieue sépare, quand il faut user du pont le plus voisin; d'un autre côté, on est obligé de se créer une route sous la Tamise, parce qu'un pont en cet endroit, se trouvant au-dessous des *docks* (bassins) et des magasins, seroit incompatible avec l'activité des navires hauturiers qui montent à mille toises plus haut.

La largeur de la rivière est, dans l'endroit choisi, de huit cents pieds françois, presque double de celle de la Seine au pont du Jardin-du-Roi; celle du passage sera de neuf cent cinquante pieds, quarante pieds de plus que la longueur du Pont-Neuf. A chaque extrémité seront, pour y procurer accès, deux puits de descente atteignant à la profondeur de quarante-cinq pieds; l'un des puits, de cent vingt pieds de diamètre à l'extérieur de ce revêtement, offrira une rampe en spirale, commode pour les voitures, puisqu'elle n'aura que quatre pouces et demi par toise de pente; l'autre, de cinquante pieds de diamètre, sera muni d'escaliers pour les piétons. On a préféré ces puits aux longs plans inclinés qu'il auroit fallu prolonger sur l'une ou l'autre rive pour répartir la chute de quarante-cinq pieds. Le passage, au lieu d'être horizontal, s'abaissera graduellement de quinze à vingt pieds en quittant une des rives, pour s'élever d'autant en gagnant l'autre rive.

Deux galeries, chacune de dix pieds de large (dont

six pour les voitures et quatre pour les piétons), courront parallèlement, séparées l'une de l'autre par une muraille munie d'arcades qui rétabliront la communication entre elles; constamment éclairées, elles aboutiront aux puits d'ascension. Comme elles seront plus basses au milieu qu'aux issues, un réservoir, recevant les eaux vagues, y sera ménagé, pour être épuisé par une pompe que mettra en action une machine à vapeur.

La lame d'eau qui coulera au-dessus des travaux a douze pieds à marée basse, et trente-deux à marée haute; les plus gros vaisseaux y naviguent. Si l'on vouloit considérer le travail du souterrain comme un ouvrage de maçonnerie, destiné à supporter cette énorme masse, à la manière des aquéducs, on crieroit à la témérité. Mais tel n'est pas le système de l'entreprise : c'est la nature elle-même qui soutient le poids des eaux au moyen d'un banc d'argile, comme ailleurs elle le pourroit faire au moyen d'un banc de roc. On sait, par les sondages faits d'avance, que le fond du lit de la rivière se compose de trois pieds huit pouces de gravier et de sable; puis viennent un pied dix pouces d'argile et de sable : au-dessous de ces cinq pieds et demi de sol périlleux, se trouve une couche de trente-cinq pieds, composée d'argile pure et tenace. C'est dans cette couche, d'une nature si propre à retenir les éboulemens et les eaux, que s'opère le travail. Tandis que l'on creuse, on remplace à mesure les terres excavées par un plein de maçonnerie; il en résultera un long solide quadrangulaire de briques, dans lequel sera pratiqué le passage.

Il se trouvera des endroits où l'on n'aura au-dessus de soi que dix pieds et demi de bon sol argileux; on peut rencontrer aussi des fissures et des crevasses, ou des ramifications accidentelles du sol sablonneux dans le banc

d'argile. Il faut ici porter sa confiance sur le savoir de M. Brunel, et ce seront les combinaisons faites pour remédier à une foule d'accidens possibles, qui constitueront son véritable titre de gloire. Que d'objections n'a-t-il point dû prévenir pour dissiper les craintes de non-réussite, et chez les capitalistes, et chez les ouvriers, qui n'ignorent point le danger de l'irruption d'une cataracte. Mais les travaux sont décidément commencés; les plans en sont arrêtés, et les fonds pour la dépense sont faits.

Il est assez difficile de donner une idée bien exacte de la manière dont travaillent les ouvriers. Dès qu'on aura pénétré de six pouces dans l'argile, on procédera à remplir ce vide par le solide de maçonnerie dans lequel on ménagera à mesure les deux galeries servant de route. Puis on recommencera à creuser six autres pouces, en se tenant constamment aux aguets pour agir, si la plus légère filtration se manifestoit. On avancera de trois pieds par jour.

Sucre d'Égypte.

« C'est à *Radamoun*, au-dessus des ruines d'Antinoë, que M. *Brine*, Anglois, a établi, pour le compte du pacha, une raffinerie de sucre; il y possède une habitation agréable avec des jardins. La fabrication se fait très en grand; dans l'année 1820, elle avoit fourni 11,000 quintaux, et, cette année, M. Brine espéroit la pousser jusqu'à 20,000 quintaux. La raffinerie voisine, à *Rauda*, en fournissoit 12,000, et toute l'Égypte, y compris le sucre brut, 80,000 quintaux. Il seroit facile de décupler la production; mais la consommation du sucre n'est pas très-forte en Égypte; on y prend le café au naturel, et on ignore l'usage du thé. Le sucre de Radamoun nous a paru excellent et à bas prix.

« Le sirop est en partie employé à faire du rum. Les plantations de cannes restent sous l'eau durant l'inondation, et sont arrosées pendant le reste de l'année, moyennant des roues.

« Un *feddan*, équivalant à 5,724 mètres carrés, produit, l'un portant l'autre, cinq *cantars* ou environ cent livres de sucre. (Voyage de M. le général *Minutoli*.)

Sur l'ancienne culture de la vigne en Angleterre.

Parmi les argumens les plus plausibles que l'on invoque pour prouver que le climat de l'Europe septentrionale, ou plutôt boréo-occidentale, s'est refroidi et détérioré, nous distinguons celui qu'on tire de l'ancienne culture de la vigne en Angleterre. C'est M. Barrow qui, dans le *Quarterly Review*, il y a quelques années, a développé cet argument avec beaucoup de talent; nous espérons cependant le réfuter.

Nous ne nierons pas que les Romains aient porté la culture de la vigne dans la Grande-Bretagne; que Beda en ait fait mention; que l'évêque d'Ely ait reçu des Normands trois tonneaux de vins en dîme; que, dans le douzième siècle encore, la vallée de Glocester, selon Guillaume de Malmesbury, produisit des raisins généreux en abondance qui donnoient un vin peu inférieur à celui de France (1); enfin que les cadastres de contributions prouvent que le raisin mûrissoit et étoit employé à faire du vin dans le comté de Kent et dans ceux qui sont situés le long de la Manche.

Tout cela est vrai, mais ne prouve pas ce qu'on veut

(1) C'est-à-dire de *Normandie*, partie de la France liée avec l'Angleterre.

prouver. Si le climat des îles britanniques s'étoit refroidi, celui de la Norvège, du Danemarck, de l'Allemagne et de la France septentrionale le seroit aussi. L'accumulation supposée des glaces contre les côtes orientales du Groenland, depuis le quatorzième siècle, influeroit également et simultanément sur toute l'atmosphère boréo-occidentale de l'Europe. Or, c'est ce qui n'a pas lieu dans les parties du continent que nous venons de citer.

Considérons la végétation dans son ensemble. La culture des céréales s'est constamment avancée de plus en plus au nord dans la Norvège méridionale (je ne m'occupe pas de ce qui est au nord du cercle polaire). Le froment a été introduit dans le Danemarck par les Allemands, ainsi que les légumes fins par les Hollandois; le pommier indigène a été successivement perfectionné jusqu'au 55e parallèle. Les fruits du climat de la Loire ont été propagés jusqu'en Hollande et en Saxe. Le nord de la France a vu s'étendre successivement la culture des figuiers et des melons, même des orangers.

Tout ceci est conforme au principe général, que les progrès de l'industrie adoucissent le climat, sauf les cas locaux où la destruction imprudente d'une forêt le rend plus ventueux.

Mais depuis quelques siècles *la culture de la vigne a rétrogradé dans tous ces pays, du nord au sud, comme en Angleterre*. Ce fait isolé doit donc avoir une cause particulière.

Pourquoi la culture de la vigne, comme *vinifère*, a-t-elle, dans notre Normandie, été successivement réduite à celle des *treilles?* Parce qu'une culture forcée, peu favorisée par le climat, peut être avantageuse à certain degré dans des siècles où il y a peu d'industrie commerciale et peu de communications faciles, promptes et journalières. Alors, chaque province cherche à produire

chez elle les objets que cependant elle pouvoit tirer avec plus de profit de chez ses voisins. La routine fait passer sur quelques inconvéniens; cette routine devient une sorte de patriotisme local. Mais à mesure que l'industrie, la richesse, le luxe rendent les importations étrangères plus actives et plus fréquentes, la culture indigène ne peut plus se défaire de ses produits médiocres. Le Normand, devenu plus riche, achète du vin de la Bourgogne et de la Loire; il porte toute son industrie cultivatrice sur ses pâturages, ses prairies, ses pommiers, comme étant d'un produit plus certain et plus lucratif.

Ce n'est pas le climat qui est changé, car on fait encore du vin en Normandie, à Argences, dans le Calvados. Ce sont les rapports industriels et commerciaux qui ont fait renoncer à une culture peu avantageuse.

La même cause a fait rétrograder en Allemagne la culture des vignobles. Il n'est pas douteux, d'après les preuves rapportées par *Anton* (Histoire de l'Economie rurale allemande, tom. III, p. 296), que les vignobles du Brandebourg, de la Basse-Lusace, près Gœrlitz, et des environs de Gœttingue n'aient produit du vin dans le douzième siècle. Mais quel vin ? On peut en juger par les produits actuels de deux vignobles encore existans, à *Gruneberg,* en Silésie, 51 deg. 57 min. 40 sec. de latitude nord, où l'on a produit en 1789 jusqu'à 31,563 *eimer* de vin dont la majeure partie a été transformée en vinaigre, et à *Naumburg,* en Saxe, 51 deg. 57 min. 55 sec. de latitude nord, où nous en avons nous-mêmes vérifié par dégustation la qualité acétique. Les habitans du pays en consomment pourtant une petite quantité, après l'avoir gardé en bouteille plusieurs années; c'est une sorte de curiosité patriotique que nous sommes loin de vouloir tourner en ridicule. Mais le perfectionnement de la bière allemande

(aujourd'hui un peu dégénérée) a fait abandonner les autres vignobles septentrionaux, même dans les sables de Brandebourg, où peut-être ils réussiroient le mieux. Des tentatives récentes prouvent que l'Angleterre méridionale, située sous les mêmes parallèles que Gruneberg et Naumburg, peut encore produire un vin passable, mais qui coûte trop cher pour être l'objet d'une bonne spéculation. M. B.

(*La suite à un autre cahier*).

Mouvement de population des principales villes des Pays-Bas pendant l'an 1825.

VILLES.	NAISSANCES.	DÉCÈS.	RAPPORT Des décès aux naissances, le nombre de ces dernières pris pour 10,000.
Amsterdam	7,352	6,302	8,572
Bruxelles	3,763	3,146	8,360
Rotterdam	2,767	2,146	7,756
Gand	2,820	1,976	7,007
La Haye	1,819	1,344	7,389
Bruges	1,415	1,172	8,283
Leyde	1,283	1,215	9,470
Groningue	1,103	860	7,797
Utrecht	1,647	1,161	7,049
Harlem	819	539	6,581
Dordrecht	719	444	6,175
Mons	809	672	8,307
Malines	794	606	7,658
Leeuwarde	701	453	6,462
Delft	584	390	6,673
Nimègue	559	334	5,973

Ruse des voleurs hindous.

Près Allah-Abad, dans un endroit où le Gange est bordé des deux côtés par des rivages élevés et taillés à

pic, demeure une petite tribu de voleurs, qui pillent les bateaux de la manière suivante.

Lorsqu'ils voient que les bateaux, par crainte du courant rapide, ont jeté l'ancre et que les matelots se sont endormis, ils se mettent par-dessus la tête des pots de terre noire, dans lesquels ils ont fait deux petits trous pour les yeux; ils vont ensuite à la nage autour des bateaux jusqu'à ce qu'ils aient guetté un moment favorable pour y monter. Si, par hasard, quelque marin veilloit, il ne voit rien de suspect sur la rivière; il se couche et se croit en sûreté. Les voleurs montent à petit bruit, et enlèvent tous les objets de valeur qu'ils trouvent. Comme les riches Hindous et les Anglois voyagent avec un cortége de bateaux, fourni de vaisselle d'argent et de toutes sortes de commodités, les voleurs font quelquefois d'excellentes affaires. *(Voyage de Mme Deane.)*

Observations sur le nombre des naissances et des décès dans le royaume des Pays-Bas.

Ces observations sont consignées dans trois articles du premier volume de la *Correspondance mathématique et physique*, publiée par MM. Garnier et Quetelet, ouvrage périodique publié à Bruxelles. Les résultats que M. Quetelet a obtenus, sont fondés sur des observations faites à Bruxelles, pendant l'espace de dix-huit ans pour les naissances, et de dix-sept pour les décès. Afin d'obtenir, en ce qui concerne les décès, des données plus rigoureusement exactes, l'auteur a pris six années, à partir, en rétrogradant, de 1824; les autres sont celles qui ont précédé la bataille de Waterloo. Il a cru devoir suivre cette marche, parce que ce dernier événement, à cause de sa proximité des murs de Bruxelles, a contribué à déranger

l'ordre ordinaire de la mortalité, et s'est fait ressentir encore long-temps après. M. Quetelet a dressé ses tables de naissances et de décès pour chaque mois de l'année, et, d'abord pour les naissances; il a obtenu les résultats suivans. Il faut remarquer qu'afin de faciliter les comparaisons, il a représenté par l'unité le nombre moyen de ces naissances :

Janvier	1,0403
Février	1,1570
Mars	1,0991
Avril	1,0790
Mai	0,9893
Juin	0,9559
Juillet	0,9012
Août	0,9033
Septembre	0,9401
Octobre	0,9492
Novembre	0,9679
Décembre	1,0175

On voit par ce tableau que c'est pendant le mois de février que le nombre des naissances est le plus considérable, tandis qu'il est au *minimum* dans le mois de juillet; ainsi le premier de ces mois l'emporte d'un quart environ sur celui-ci : l'auteur remonte ensuite aux époques des conceptions, et il démontre que pendant le mois d'octobre elles sont moins nombreuses, et que c'est dans le mois de mai qu'elles sont les plus multipliées, toujours dans la même proportion.

Une autre conséquence intéressante découle de ces faits, c'est que la multiplication de l'espèce humaine reçoit un accroissement sensible, précisément à l'époque où la végétation acquiert le plus de vigueur, au lieu que

la puissance génératrice de l'homme diminue très-perceptiblement vers la fin du mois d'octobre, lorsque la nature, après avoir satisfait au vœu de la reproduction par le perfectionnement des germes, commence à suspendre les fonctions vitales dans la plus grande partie des êtres.

Ces données sont positives pour les naissances, elles ne le sont pas moins quant aux décès. Voici comment M. Quetelet les a établis d'après l'expérience des dix-sept années, dont nous avons déjà parlé :

Janvier	1,1724
Février	1,1096
Mars	1,1001
Avril	1,0684
Mai	0,9955
Juin	0,9464
Juillet	0,8057
Août	0,8439
Septembre	0,8843
Octobre	0,9564
Novembre	0,9751
Décembre	1,1719

On reconnoît que, depuis le mois de janvier jusqu'au mois d'août, le nombre des décès va toujours en décroissant, et qu'à dater du premier de ce dernier mois, il s'augmente progressivement jusqu'au mois de janvier.

Maintenant si l'on compare le tableau des naissances à celui des décès, on se convaincra que ceux-ci ont lieu à peu près dans la même proportion que les naissances, c'est-à-dire qu'ils sont moins fréquens dans les mois de juillet, d'août et de septembre, et plus nombreux pendant les mois d'hiver.

Justice turque.

Une frégate du grand-seigneur fit naufrage sur l'île de Samos, il y a une vingtaine d'années. Le capitan-pacha somma les magistrats grecs de lui payer une indemnité. « Si votre maudite île, dit l'amiral, ne se fût pas trouvée placée à travers de notre route, la frégate n'y auroit pas fait naufrage. » — Il fallut payer.

Un jeune Grec de l'île de Cos, amoureux d'une demoiselle qui le refusoit, mit fin à sa vie en avalant du poison. La famille du défunt demanda au père de la jeune personne *le prix du sang*. Le *kadi* prononça la sentence suivante :

« Vous avez une demoiselle fort jolie : si elle n'eût pas existé, le jeune homme n'en seroit pas devenu amoureux; si elle ne l'eût pas refusé, il ne se seroit pas donné la mort. Donc votre fille est l'unique cause de sa mort; donc vous devez le prix du sang; mais c'est au sultan que vous devez le payer, car vous l'avez privé d'un de ses vassaux. Payez-le sur-le-champ entre mes mains. »

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Lettres critiques sur les voyageurs actuels.

(Première lettre.)

Monsieur le rédacteur, lecteur assidu des voyages, je crois sentir les causes qui empêchent ce genre d'écrits d'atteindre le degré d'utilité et d'intérêt auquel il doit être porté; je dis plus, de conserver l'intérêt qu'il offroit jadis à la curiosité publique. Comment donner aux re-

cherches, comme aux relations des voyageurs, une direction plus propre à produire des résultats instructifs et intéressans? Telle est la question que vous auriez dû vous charger d'approfondir; mais, puisque vous gardez le silence, je vais essayer de l'effleurer.

Un des premiers défauts de nos voyageurs actuels, c'est, ce me semble, de ne pas savoir choisir le théâtre de leurs excursions, ni les objets de leurs observations, ni enfin le mode convenable d'observer.

Commençons par faire voir aux voyageurs en Europe que, même dans cette partie du monde qui semble épuisée, il reste encore d'amples récoltes à faire. Seulement il faut renoncer à cette manie d'écrivains, de s'imaginer que les choses cent fois dépeintes peuvent encore être rajeunies par de nouvelles formes de style, par de nouvelles combinaisons de mots. On peut encore tromper de cette manière sa coterie; on n'y prend plus le public.

Les voyageurs qui parcourent l'Europe ne sont aujourd'hui que des voisins qui se visitent pour causer ensemble. Point de dangers glorieux, point d'aventures romanesques, point de déserts brûlans, de mers glaciales à traverser; point de lions à combattre, si ce ne sont les douaniers; les accidens les plus romanesques sont d'ordinaire une voiture versée ou un dîner manqué. Il faut aller en Espagne ou en Turquie pour rencontrer des brigands un pen passables et pour être dévalisé d'une manière tant soit peu poétique.

En vain auroit-on recours aujourd'hui à certains artifices de composition et de style qui naguère réussissoient à merveille. Tout est usé : tempêtes, avalanches, ciel du matin, ciel du soir, ruines, chaumières, cavernes; où trouver du neuf dans tous ces sujets de description? Les

habitans de Paris ont eu tant d'occasion de voir ces choses! Pour ceux qui aiment le vrai, Prévost a composé ses panoramas; pour ceux qui aiment les fictions, Ciceri, dans ses décorations, perfectionne la nature. Cette sensibilité un peu théâtrale des imitateurs de Bernardin-Saint-Pierre, qui découvroient tant de vertus dans les hameaux, tant d'harmonies dans les pointes de rochers et tant de mystères dans les vents-coulis des vieux châteaux, est aussi considérablement émoussée, et, pour parler avec les chimistes, *saturée* de niaiseries. Les beaux esprits d'Athénée ont renoncé à la métaphysique de la *belle nature*. Les *montagnes-réverbères* et les *montagnes-parasols* sont remises dans le dépôt de vieilles décorations à côté de la grande *coupole de glace* qui couvroit jadis le pole, et que Parry a tant ébréchée.

Que reste-t-il à un voyageur qui, après avoir joui lui-même du plaisir d'observer les pays et les peuples de l'Europe, veut communiquer ses jouissances à un lecteur? Instruire les autres, après s'être instruit lui-même, voilà le seul but que doive se proposer aujourd'hui l'auteur d'un voyage dans les pays civilisés, et pourquoi ne dirois-je pas dans tous les pays du monde?

S'instruire!—Vous voulez donc qu'un voyageur porte avec soi des thermomètres, des baromètres, des eudiomètres, des cyanomètres, et cent autres instrumens scientifiques? Vous voulez qu'après s'être ennuyé à mesurer chaque colline et même après avoir déterminé le niveau de chaque auberge depuis Constance jusqu'à Paris, comme l'a récemment fait un savant Allemand, après s'être fait un dos voûté à force de ramasser des espèces nouvelles et des échantillons de roches, on revienne assommer le public de dissertations? — Non pas, s'il vous plaît: je distingue entre un voyageur ordinaire, mais instruit, spiri-

tuel, judicieux, et ces voyageurs uniquement voués aux progrès des sciences (c'est-à-dire des sciences enregistrées et patentées par les académies), voyageurs vénérables que j'aimerois mieux appeler *savans loco-motifs* ou *académies ambulantes*, et dont je m'occuperai dans une lettre suivante.

Ici, je ne m'adresse qu'aux voyageurs qui ne sont ni chimistes, ni astronomes, ni physiciens *ex professo*, et je leur dis : Si vous voulez vous distinguer de la foule, si vous voulez réveiller dans le public le goût des voyages, sortez des routes battues. Tous les conseils sont concentrés dans ces mots.

Vous aimez les pays de montagne, les cataractes, les vastes lacs, les glaciers et les avalanches? Vous aimez les mœurs pastorales, les usages singuliers, les coutumes extraordinaires? — Je ne vous défends pas d'aller en Suisse; mais je vous défends de nous parler encore des rochers de Meillerie, et des coteaux de Vevay, et des bosquets de Clarence, et du pont du Diable, et de tant d'autres *lieux communs;* admirez-les pour votre propre compte; mais, au nom de Dieu, épargnez-nous la millième copie de ces tableaux. Montez plutôt avec le chasseur de chamois dans les vallées les plus reculées; suivez les sentiers du chevrier; entrez dans la *senne* la plus solitaire, comme l'ont fait Ebel et Kasthofer, ou bien passez quelques semaines au milieu d'une tribu isolée, hors des routes de communication; observez jour par jour ses mœurs en vous mêlant aux travaux comme aux jeux de vos hôtes; notez surtout leurs traditions et les idiotismes de leur dialecte, vous ferez un petit tableau local qui sera à vous.

« Mais, réplique notre voyageur, vous voulez que je m'expose à geler, à faire de mauvais repas, à me cas-

ser un bras ou même le cou pour glaner après les Saussure et pour acquérir très-peu de célébrité ! Il faudroit un grand talent d'observateur et un talent d'écrivain non moins grand pour faire valoir de semblables travaux après ceux des voyageurs célèbres (1). »

Eh bien ! choisissez un théâtre nouveau, entrez en Italie; mais jurez d'éviter Turin, Milan, Florence, Rome, Naples et Venise; cherchez l'inconnu; suivez la ligne des Apennins, pénétrez dans tous les recoins, dans toutes les retraites rustiques de ce haut pays de l'Italie où les *ciceroni* ne vont pas bavarder. On pouvoit y aller du temps de Buonaparte; la police militaire avoit rendu sûres les routes les plus écartées : j'ai tracé le plan d'un voyage semblable à un ami qui s'est laissé entraîner par la routine. Aujourd'hui, les voleurs et les *banditti*, ayant repris leur empire sur les montagnes, l'entreprise seroit un peu périlleuse, mais non pas impossible (2).

Je vous dirai bien où vous n'avez ni *banditti* ni *aria cattiva* à craindre. Allez, non pas dans cette éternelle Écosse (où, pour le dire en passant, M. Necker-Saussure et M. le docteur Boué ont recueilli des critiques justes et sévères), non pas dans cette Allemagne, où tout village a sa statistique toute faite, mais dans la Haute-Suède et dans la Norvège : là, vous trouverez des cascades plus belles que celles du Velino, des précipices plus pittoresques que ceux du Simplon, des lacs plus imposans que celui de Garda.

Encore, dans ces pays vierges que nous recommandons

(1) Nous ferons traduire pour les *Annales des Voyages* une vingtaine de petits voyages dans les Alpes. (*Note du rédacteur.*)

(2) M. *Schow*, auteur de la Géographie des plantes (en danois), a fait des excursions de ce genre, et il est à désirer qu'il les publie. (*Note du rédacteur.*)

aux voyageurs jaloux d'intéresser, d'étonner, de captiver le public, l'observateur instruit et plein d'idées a toujours des avantages immenses. Comparez seulement l'excellente relation de M. le baron de Buch et le verbiage de *milord* Capell de Brook. Le voyage d'Arndt en Suède est un modèle de ce qu'un voyageur doit être pour trouver des agrémens dans ces pays : savoir la langue, apprécier une nation hautement civilisée, aimer un peuple généreux, recueillir les excellens renseignemens que les indigènes ont publiés.

La Sardaigne était une *terra incognita.* Pourquoi M. Mimault, dans sa relation trop vantée par les journaux quotidiens, a-t-il été obligé de ramasser tous les morceaux d'histoire déjà connus, et de nous donner, au lieu d'une relation originale, une compilation intéressante, il est vrai, mais que, dans trois mois, un véritable érudit referoit bien mieux dans nos bibliothèques ? Parce qu'il n'a pas parcouru l'île de Sardaigne pas à pas, comme vient de le faire M. de Marmora.

Mais vous avez autre chose à faire ; vous avez des devoirs à remplir ou des places à demander : alors ne soyez pas si prompts à écrire, à faire imprimer. Ces livres, peu substantiels, peu riches en nouveautés, encombrent les bibliothèques ; et il en reste tant à faire ! Le public ne sauroit y suffire.

Grâce à Dieu, ces voyageurs du haut ton qui, courant de capitale en capitale, jugent un peuple en quinze jours sont devenus moins prodigues de leurs publications. Est-ce *voyager* que de courir la poste pour aller vivre quelques mois dans une autre ville ? Est-ce *voyager* que de suivre le grand chemin, en dormant ou en causant dans un bon carrosse, comme MM. un tel et un tel sont allés

de Paris à Pétersbourg et de Pétersbourg à Odessa, pour revenir, tout gonflés de leur importance, étaler dans les salons de Paris leur science tranchante et superficielle ?

Ces voyages de grands seigneurs étoient jadis imprimés en Allemagne sous des titres ridiculement pompeux. Il y en a un qui est intitulé *le Sérénissime Ulysse de Brandebourg*, ou *Relation des voyages* de S. A., etc., etc., par *Hornius*, 1675. On y trouve les détails les plus minutieux sur les réceptions de cour. Quelques diplomates spirituels seroient en état de jeter beaucoup d'intérêt sur une relation des voyages dans les cours ; mais les convenances le leur interdisent. Que veulent nous dire les voyageurs profanes qui croient avoir vu les cours pour y avoir été présentés ? L'auteur du *Voyage de deux François dans le Nord* a été présenté partout, s'est fait montrer tous les appartemens, toutes les galeries ; mais ses renseignemens sur les ressources, les forces et les revenus des états sont tels, qu'on voit bien qu'il les a recueillis dans ces *hautes classes* qui ont peu de goût pour le savoir et le travail.

Sans doute il est bon, comme le dit Montaigne, « de » frotter et limer notre cervelle contre celle des autres. » Mais il faut d'abord que votre propre cervelle soit bien fournie et bien raffermie ; il faut avoir étudié d'avance le pays que vous voulez parcourir dans les meilleurs ouvrages du pays même ; sans cela, dispensez-vous d'écrire ; voyagez pour votre propre instruction, et gardez vos observations pour votre usage personnel « Je ne sache, dit » encore le philosophe gascon, de meilleure école à fa» çonner la vie que de lui proposer la diversité des autres » vies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle » variété des formes de notre nature. . . » *Façonnez*-vous

vous-mêmes, messieurs les voyageurs; mais réfléchissez bien sur vos forces avant d'entreprendre de *façonner* les autres.

Cette réflexion, je me l'applique à moi-même, et c'est à vous, monsieur le rédacteur, à décider si je dois continuer ces lettres.

Je suis, etc., etc. *K.*

Journal de M. Emerson, envoyé en Grèce par le comité grec de Londres (en anglois).

Ce rapport authentique confirme encore les idées affligeantes que tous les hommes sensés ont dû se former sur l'état moral de la Grèce. Voici un envoyé des Philellènes de Londres qui apporte aux Grecs des secours considérables, mais il cherche en vain les Grecs, il trouve des aventuriers féroces. Nous n'extrairons qu'un seul passage.

La caverne d'Odysséus est dans le mont Parnasse; c'est en quelque sorte un petit canton souterrain. On n'y arrive que par un seul sentier presque impraticable. On y trouve une source abondante d'eau limpide et un espace suffisant pour loger quelques centaines d'individus. Odysséus y avoit réuni des vivres pour plusieurs années et tous les trésors, fruits de ses campagnes; il dominoit de ce point toute la Livadie. Trompé par le général grec Gouras, il se livra aux Grecs, qui l'enfermèrent d'abord à *l'Acropolis* d'Athènes et le précipitèrent enfin du haut d'un précipice où il trouva la mort.

« J'ai déjà fait mention, dit M. Emerson, de M. Trelawney, Irlandois, qui a épousé la sœur d'Odysséus. Après la reddition de ce chef infortuné, il s'étoit retiré dans la caverne du mont Parnasse, où se trouvoit la famille d'Odysséus, avec quelques-uns de ses plus fidèles

partisans ; et là, dans un fort que la nature a rendu inexpugnable, ils bravoient les troupes de Gouras, qui occupoient les environs. Parmi ceux qui se trouvoient dans la caverne, il y avoit un certain M. Fenton, Ecossois, qui, l'hiver dernier, étoit arrivé en Morée comme un aventurier, et qui, dans ses rapports avec les habitans européens de ce pays, s'étoit conduit en homme sans mœurs et profondément corrompu. Il étoit dégradé au point qu'il s'offrit à un des gouvernans du pays, moyennant une soixantaine de guinées, pour être le meurtrier d'Odysséus. La proposition fut acceptée ; mais des circonstances fortuites en empêchèrent l'exécution. La publicité qu'eut alors le caractère atroce de Fenton le mit dans l'impossibilité de rester plus long-temps dans le pays au milieu de ses compatriotes et d'autres Européens. L'ordre qu'il reçut du gouvernement de quitter Napoli de Romanie, le détermina à embrasser le parti de l'homme qu'il avoit offert d'assassiner. La brouillerie de l'aventurier avec le gouvernement de Napoli étoit déjà une recommandation suffisante auprès d'Odysséus. Ainsi il fut reçu parmi les habitans de la caverne. M. Trelawney, qui n'avoit presque plus aucun rapport avec ses compatriotes, n'avoit aucun soupçon de la perversité du nouveau venu. Après la reddition d'Odysséus, Fenton resta dans la caverne ; néanmoins il étoit plutôt dans une sorte de dépendance que dans des rapports d'amitié vis-à-vis de M. Trelawney, jusqu'à ce qu'après la mort d'Odysséus, il prit la résolution désespérée de se rendre maître de la caverne et des trésors qu'elle renfermoit, lesquels, d'après une convention antérieure, étoit maintenant la propriété de son bienfaiteur Trelawney. Quelques jours avant qu'il tentât cette entreprise, un jeune Anglois, de dix-neuf ans, entra dans la caverne. Sa jeunesse et son caractère roma-

nesque déterminèrent Fenton à l'associer à son projet, en lui promettant que, si l'affaire réussissoit par sa coopération, il le feroit prince de Livadie. Le jeune Anglois étoit arrivé dans la caverne le 25 juin; le 29, après le dîner, Fenton lui proposa de tirer au blanc avec Trelawnay. Celui-ci, qui n'avoit pas le moindre soupçon, s'étant approché du blanc pour voir leurs coups, ils tirèrent l'un et l'autre leur pistolet; celui de Fenton ne partit pas; mais le coup de l'Anglois fit tomber Trelawney, qui reçut deux balles, l'une par derrière, qui traversa l'épaule droite et lui fracassa le bras; l'autre à la mâchoire, qui fut brisée. Les gens de Trelawney, accourus au bruit, massacrèrent Fenton, qui expira aussitôt, se saisirent de l'autre scélérat, et le mirent aux fers. Comme on n'avoit pas de chirurgien, le rétablissement de Trelawney fut long-temps douteux; mais enfin la nature prit le dessus et le tira d'affaire. »

Notes d'un Voyage dans le Levant en 1816 *et* 1817 (*par M. Firmin Didot*). Première partie.

Dans la promenade qu'un de nos premiers typographes a faite dans le Levant, en qualité d'attaché à l'ambassade françoise de Constantinople, il ne faut chercher que ce que l'auteur a voulu y mettre. Ce sont les *notes* d'un homme spirituel et lettré, jetées sur le papier pendant une excursion assez rapide, et qui avoit pour but de jouir personnellement de la vue de tous les sites fameux et tous les restes d'antiquités, déjà tant de fois décrits par les voyageurs. Il est difficile de faire autrement quand on voyage pour sa propre instruction et pour son propre amusement; mais aussi il est difficile, en voyant ce que tant de monde a vu, de trouver à dire beaucoup de choses neuves. Les *inscriptions* que M. Didot a rapportées sont

ce que le volume présent contient de plus neuf; il y en a qui nous ont paru intéressantes. Je suis peut-être ingrat en parlant avec tant de franchise, car j'ai suivi l'auteur avec un plaisir très-vif dans toutes ses courses, soit qu'il remonte le fleuve des pyramides, soit qu'il gravisse les flancs escarpés du mont Liban, soit qu'il arrête dans les bosquets de Chypre et de Lesbos, ou sous les voûtes du Saint-Sépulcre, partout j'ai trouvé en lui un guide aimable, un narrateur élégant, un observateur judicieux; quoique ami et partisan des Grecs (auxquels il a depuis rendu et continue à rendre des services essentiels), M. Didot ne nous assomme pas de ces phrases du genre admiratif qui, chez d'autres voyageurs, remplacent les observations; il n'est pas non plus enthousiaste de Mehemet-Ali ni de sa manière de gouverner l'Egypte. Les descriptions attachantes, les anecdotes piquantes et les traits d'une érudition pleine de goût abondent dans ce volume, qui sera recherché par les amateurs d'une lecture agréable.

Nous doutons que Napoléon ait sérieusement pensé à donner au général Junot le titre bizarre de *roi de Nazareth*, page 240. Nous nous étonnons d'entendre M. Didot expliquer le nom de *Famagusta* par *Fama Augusti*; personne ne connoît une ville ancienne de ce nom; Famagusta n'est qu'une corruption du nom que *Ammochostos* (chez Ptolémée), qui, dans le moyen âge, s'étoit transformé en *Amachustod* (*Voy. Crusii*, Turco-Græcia, p. 209). Nous prierons M. Didot d'expliquer la contradiction qui se trouve page 315, où Chypre a 100,000 habitans, et page 325, où elle n'en a plus que 80,000. L'une et l'autre somme se trouvent chez les géographes, mais avec l'expression du doute; M. Didot parle des *rapports* qu'il s'est procurés. Page 401, on compare mal à propos

l'expression *oie*, appliquée aux belles Athéniennes, à celle d'*anaticula* chez Plaute. Le mot latin est appliqué dans le passage cité comme les autres termes populaires qui l'accompagnent dans le texte, et comme les termes correspondans en françois (*ma poule*, *mon canard*, etc., etc.) Le terme grec, au contraire, exprime bien réellement le mauvais goût des Athéniens modernes, qui, à l'exemple des Turcs, admirent les femmes grasses, qui ont la démarche vacillante de l'oiseau sauveur du Capitole. Page 177, il nous apprend « que l'on marque ordinairement « sur *nos cartes* le cours du Nil, depuis Rosette jusqu'au » Caire, *en ligne droite*, tandis qu'il forme de nombreux » détours. » Si M. Didot avoit seulement regardé la carte spéciale de l'Egypte dans l'Atlas du *Précis de la Géographie universelle* (n° 58), il y auroit vu tous les détours qu'il a vus en voyageant. Qu'entend-il donc par *nos cartes?* apparemment celles de Vosgien ou de Pinkerton. Il est fâcheux que ce voyageur lettré et spirituel soit en arrière dans la connoissance des ouvrages qu'il auroit dû consulter. Si, au lieu de son éternel Danville, il avoit porté avec lui la géographie des Grecs et des Romains, par *Mannert*, il auroit eu le plaisir et l'avantage de bien mieux profiter de son séjour en Chypre, où M. de Hammer a fait, en moins de temps, des découvertes. Avec Danville, on est quarante années bien comptées en arrière de la science. C'est comme si l'on s'en tenoit à des impressions de Barbou lorsqu'on a celles des Didot.

Essai sur la distribution géographique des conifères, par M. Mirbel (de l'académie des sciences.)

La géographie des plantes est une science naissante qui doit intéresser également les botanistes, les géographes

et les physiciens. Ce qui en retarde les progrès, c'est, outre la disette de bons matériaux, l'absence de ces vues vraiment philosophiques, résultant de la réunion des principes propres à chacune des sciences qui concourent à la géographie des plantes. Nous voyons avec bien du plaisir quelques vues de ce genre dans le travail présent d'un des hommes les plus savans en physiologie végétale. C'en est déjà une que de ne pas aspirer à la prétention de faire des traités généraux ou d'établir des théories transcendantes, avant que l'on n'ait recueilli des détails suffisans. M. Mirbel essaie modestement une monographie géographique d'une seule famille. Cette famille est une des plus naturelles et des mieux caractérisées du système de Jussieu, soit que l'on considère la structure de ces feuilles en forme d'aiguille, persistant au milieu du sommeil hivernal de la végétation, soit que l'on contemple l'aspect et le port de ces pyramides végétales et la nature résineuse de leurs troncs. Mais, toute naturelle que paroisse cette famille, la méditation des faits géographiques recueillis par M. Mirbel nous a fait naître plusieurs idées sceptiques que nous lui soumettons.

D'abord, je pense que les conifères de la partie septentrionale de l'ancien et du nouveau continent doivent être réunies dans une seule et même zone ou région géographique. C'est le *pinus*, l'*abies*, le *larix* qui y dominent.

Ensuite, il me semble que la Chine, l'Indochine, toute l'Océanie et l'Amérique méridionale forment une autre zone géographique où dominent l'*araucaria*, la *casuarina*, le *podocarpus*, le *dammara*, le *frenela*.

M. Mirbel, en relisant lui-même son mémoire, conviendra, je l'espère, de la justesse de cette distribution générale. Elle coïncide avec le grand contraste de l'hé-

misphère aquatique et austro-oriental d'un côté, et l'hémisphère terrestre et boréo-occidental de l'autre.

Mais oserons-nous maintenant, sortant des limites de la géographie, hasarder l'idée que ces deux groupes géographiques pourroient bien aussi mériter d'être distingués comme deux familles botaniques? Ils offrent incontestablement un ensemble de petites différences caractéristiques; ces différences deviennent à nos yeux plus importantes, puisqu'elles coïncident avec des divisions géographiques aussi remarquables que celles que nous venons d'indiquer. Nous proposons donc de scinder la famille des conifères en deux, appartenant chacune à son hémisphère. C'est aux botanistes à en juger (1).

Le mémoire de M. Mirbel, rempli de faits et écrit avec élégance, mérite d'être lu par tous les hommes pensans et instruits qui voudront prendre une juste idée de la géographie des plantes (2).

Sur la collection des Voyages de M. de Navarrete.

Nous revenons sur cette collection importante, pour en donner une idée bibliographique précise.

La collection de M. de Navarrete a pour titre : *Collection des voyages et découvertes que les Espagnols ont faites par mer depuis la fin du 15e siècle, avec divers documens inédits sur l'histoire de la marine espagnole et des établissemens espagnols en Amérique*, mise en ordre et enrichie

(1) L'*ephedra*, le *taxus*, le *juniperus* semblent passer d'un hémisphère dans l'autre. Mais l'*ephedra americana*, le *taxus spicata*, le *juniperus rigida* sont, selon M. Mirbel lui-même, des espèces douteuses.

(2) Comparez nos analyses de la Géographie des plantes, de M. *Schow*, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, année 1824.

de notes, par *Don Martin Fernandez de Navarrete*, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, secrétaire de S. M. C., ministre émérite (*Jubilado*) du conseil suprême de la guerre, directeur par intérim du Dépôt hydrographique, membre titulaire des Académies royales espagnole et de l'Histoire, membre adjoint de celle de San Fernando, etc.

Le premier et le deuxième volumes paroissent; le premier porte le titre spécial: *Voyages de Colomb, amiral de Castille*.

Ce volume, précédé d'une savante introduction de M. de Navarrete sur les différens voyages et sur les documens qui ont déjà été publiés, contient le 1er, le 3e et le 4e voyage de Colomb, et, pour remplacer le 2e voyage qui n'a pu être retrouvé, une relation du docteur Chanca, qui accompagna dans ce voyage le navigateur génois.

M. de Navarrete joint à ces quatre relations des notes et des éclaircissemens sur la navigation, l'histoire naturelle et du pays, et sur l'histoire, les coutumes, les mœurs et des habitans.

A la fin de ce volume se trouve une carte ayant pour titre: « *Cartes des quatre voyages de Christophe Colomb*, où sont indiquées les diverses routes qu'il a suivies, etc.

Le 2e volume porte le titre:

Collection de documens relatifs à la personne, aux voyages et aux découvertes de l'amiral Don Christophe Colomb, au gouvernement et à l'administration des premiers établissemens en Amérique, et à la navigation des Espagnols.

Ce volume est, comme le premier, et comme le seront tous ceux de la collection, accompagné de notes de M. de Navarrete, et a une carte ayant pour titre: *Côtes de la Terre-Ferme, depuis l'Orénoque jusqu'au Yucatan, îles Antilles et Lucayes, avec les différentes routes de Colomb dans tous ses voyages.*

Les matériaux et les notes des 3ᵉ et 4ᵉ volumes sont déjà mis en ordre et ne tarderont pas à être imprimés ; une partie du 3ᵉ l'est même déjà.

Ce 3ᵉ volume comprendra les voyages des *Navegantes menores*, tels que *Ojeda*, *Grijalva*, *Pinson*, *Vespucci*, etc., et aura également une carte relative aux voyages dont il traitera.

Le tome IV sera entièrement relatif à *Cortez*, et contiendra, outre ses lettres 2, 3 et 4, déjà connues, les lettres 1ʳᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ, encore inédites, et beaucoup d'autres documens également inédits, avec une carte dont nous n'avons pas encore le titre.

M. le chevalier de Verneuil, officier de l'Université de France, collègue de M. de Navarrete à l'Académie royale d'Histoire de Madrid, et son ami, a déjà avancé la traduction du premier volume, traduction qui sera terminée par M. de la Roquette, l'un des collaborateurs des Nouvelles Annales des Voyages, et de la Biographie universelle, connu par plusieurs bonnes traductions.

Cette traduction ne tardera pas à paroître, et sera un vrai présent pour les amateurs de l'histoire des découvertes.

Résumé géographique sur la Péninsule ibérique, par M. Bory de Saint-Vincent.

Nous parlons le moins que nous pouvons des dictionnaires, des encyclopédies, des résumés, des abrégés, parce que cette classe de livres est généralement au-dessous de la critique ; ce sont de simples spéculations de libraires, jaloux de mettre à contribution les besoins du public, besoins journaliers et qui ne lui permettent pas d'attendre. Mais le Résumé de M. Bory n'a rien de

commun avec cette classe de livres ; c'est un travail dirigé par des principes scientifiques et fondé non seulement sur l'étude des meilleurs livres, mais encore sur les observations personnelles d'un savant.

C'est la géographie naturelle que M. Bory Saint-Vincent prend pour base, et on ne pouvoit pas s'attendre à autre chose de la part d'un habile naturaliste ; mais, comme c'est encore un voyageur infatigable et un officier distingué, on trouve chez lui ce coup d'œil pratique et ces vues originales qui manquent quelquefois aux simples naturalistes. Ses vues se développeroient encore plus librement, s'il suivoit la méthode des divisions par *massifs* au lieu de celle par *bassins*. Dans sa Description des végétaux, des animaux, des minéraux, on reconnoît aussitôt que ce n'est pas un de nos géographes ordinaires de l'ancienne école ; on reconnoît un homme qui pense, qui a des idées et des sentimens. Pour de la sagesse et de la justice à l'égard des peuples étrangers, de leurs institutions, de leurs croyances, M. Bory de Saint-Vincent est, comme on sait, un peu suspect : heureusement il s'est contenu ; il a bien fait : puisse-t-il faire oublier son article l'*Homme*, dans son dictionnaire ! Le style même est, sinon élégant, du moins vif et spirituel. M. Bory se place franchement sous l'impulsion nouvelle, donnée à la science par le *Précis de la géographie universelle*, il en fait la déclaration formelle dans des termes trop flatteurs pour que nous les répétions.

Le volume présent sur la Péninsule ibérique (pourquoi pas hispanique ?) est, à quelques égards, l'abrégé d'un ouvrage précédent du même auteur, mais revu et modifié. M. Bory de Saint-Vincent se propose de diriger une suite de résumés semblables.

Memorias, etc., etc., *par Féo é Torres.* (*Mémoires*, *par M. le chevalier Féo é Torres.*) Un vol. in-8°. (Chez Fantin.)

Cet ouvrage, imprimé à Paris en portugais, est dicté par la piété filiale et par l'honneur; mais, au milieu des documens officiels, militaires et administratifs, il contient divers morceaux qui peuvent intéresser la géographie et l'histoire.

La *Biographie* du vice-amiral *Da Motta Féo é Torres* renferme un itinéraire des voyages que fit ce gouverneur dans l'intérieur de son gouvernement de Parayba, au Brésil. Cet itinéraire donne quelques distances dont les chartographes tireront parti. Le gouverneur observe la sécheresse des plateaux de l'intérieur, nommés *Sertaoens*, et ses remarques, malheureusement en petit nombre, s'accordent bien avec celles de Koster.

La seconde partie offre l'*histoire des actions mémorables des gouverneurs et des capitaines généraux d'Angola*, depuis 1575 jusqu'à nos jours. Ceux qui ont lu les relations des missionnaires n'y apprendront rien de neuf sur l'histoire antérieure à nos jours; mais, depuis 1780, on y trouve quelques détails curieux, entre autres sur les querelles des évêques et du gouverneur. On reste convaincu que la puissance portugaise dans l'Angola n'est pas très-solidement établie. On y lit aussi une trop courte notice sur l'ambassade envoyée par le roi et la reine des *Moulonas* au gouverneur Saldanha de Gama; nous la traduirons comme confirmant le mémoire de M. Bowdich sur les découvertes des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique australe (1).

(1) Traduit dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, 1824, T. XXIII, p. 203.

La troisième partie des mémoires contient la *Description géographique et politique des royaumes d'Angola et de Benguela et de leurs dépendances.* Ce titre promet beaucoup; mais on n'y trouve qu'une statistique assez sèche et d'où nous tirons les faits suivans :

Le royaume de Congo, vassal nominal du roi de Portugal, est indépendant du royaume d'Angola. Celui-ci n'atteint pas même l'embouchure du fleuve Congo; il se termine au nord aux terres d'un prince nègre nommé le *marquis de Mossoul*, vers le 8e parallèle; les principaux postes sont le long des rives du Coanza. *Pedras de Pungoandango*, à 3 degrés et demi de Saint-Paul-de-Loando, est le point le plus avancé dans l'intérieur. *Pedras de Enconge*, presque sous la même longitude et vers 7 degrés de latitude, est le point le plus avancé au nord-est. Le royaume de Benguela se compose de quelques postes militaires, séparés par des déserts. Loin que la domination des Portugais n'atteigne le cap Negro, ils n'occupent pas même le nouveau port de Mossamèdes, découvert sous le gouverneur de ce nom, ainsi que nos lecteurs ont pu le voir dans le Mémoire de Bowdich. Le poste de *Caconda*, à 70 *legoas* au sud-est de Benguela et à 100 au sud de Pongoandango, est le point le plus avancé au sud-est. Ces deux points, avec Enconge, forment la ligne militaire des Portugais.

La population est donnée pour la plupart des districts; elle manque pour d'autres; mais, en remplissant les lacunes par estime, nous trouvons à peu près la somme totale de 350,000 individus.

Les recettes du royaume d'Angola pour 1819 s'élèvent au total de 175,202,419 *reis* (1,071,240 francs), dont 137,320,800 proviennent uniquement des droits d'exportation sur les esclaves.

Cette exportation, avec ce qui se fait en fraude, peut s'élever à 22,000 esclaves par an, pour les deux royaumes.

Les dépenses sont évaluées à un total de 141,836,000 *reis* pour le royaume d'Angola.

Les détails sur Benguela sont imparfaits; la recette étoit évaluée à 37,000,000 *reis*.

Il y a dans les deux pays 6,353 hommes de troupe de ligne, dont 1991 seulement de *première* ligne, 3003 de seconde ligne ou *milices*, et 1,359 *ordenanças*. Les princes vassaux sont obligés de lever 20,000 *empacaseiros* ou milices nègres.

La *carte d'Angola et de Benguela*, dessinée, en 1790, par le colonel *Furtado*, et jointe à ces mémoires, est la même qui accompagne le mémoire de Bowdich. On trouve la copie de celle-ci dans les *Nouvelles Annales des Voyagés*, Tome XXIII, avec le mémoire.

IV.

NOUVELLES.

Reconnoissance du Brisbane, fleuve de la Nouvelle-Hollande.

Les Anglois ont formé un établissement à Red-Cliff-Point, dans la baie Moreton, près l'embouchure de la Brisbane.

C'est en vertu des ordres de sir Thomas Brisbane que M. Oxley, ingénieur géographe, accompagné de M. Cunningham, botaniste, partit de nouveau en septembre 1824 pour reconnoître ce fleuve, sur lequel il s'avança 40 milles plus haut qu'il ne l'avoit fait en 1823; ce qui

fait en tout 90 milles. En plusieurs endroits il fut arrêté, dans sa navigation, par des bancs de sable et des lits de roches qui s'étendoient d'une rive à l'autre. Du sommet d'un monticule, il suivit assez loin, des yeux, le cours des eaux, jusqu'à ces lacs et marais dans lesquels se perd le Macquarie-River. Quel que soit le résultat important de cette seconde exploration qui sembloit promettre une solution définitive, il reste encore à éclaircir la question de savoir si le Brisbane est une continuation des rivières Macquarie, Castelreagh, Peel et autres dont les eaux coulent vers le nord.

Colonie dans la Nouvelle-Zélande.

La Rosanna, capitaine Burd, a fait voile de Gravesand, le 30 août, pour la Nouvelle-Zelande, avec environ 30 passagers, laboureurs, serruriers, maçons, tailleurs de pierres et charpentiers. Ils y sont envoyés par une compagnie de commerce pour y fonder un établissement, principalement pour la culture du lin, et la recherche des bois de construction.

(*Missionary Register.* — *Octobre* 1825).

Monument du capitaine Cook.

On sait qu'un vaisseau de la marine royale angloise a ramené aux îles Sandwich les restes mortels de Rio-Rio, roi de cet archipel. Le nouveau monarque a permis aux Anglois d'élever un monument à la mémoire du capitaine Cook, à l'endroit même où son cadavre sanglant fut coupé en morceaux; les habitans d'Owaihi, étant pour la plupart chrétiens, y ont coopéré eux-mêmes.

(1) Nous publierons, avec le cahier de mai, une carte générale des découvertes récentes des Anglois dans la Nouvelle-Hollande.

Voyages russes au Caucase.

A Kasan, il s'est formé une société de jeunes savans pour faire un voyage au Caucase et dans les provinces persanes de la Russie. M. le professeur Eichwald est à la tête, et M. Pomortzeff, employé au jardin botanique de Saint-Pétersbourg, s'y est joint comme naturaliste.

Excitée par cet exemple, l'université d'Abo a résolu d'envoyer de son côté deux voyageurs savans dans ces mêmes régions. Ce sont MM. Dommert et Siegfrid; ils sont tous les deux naturalistes et chargés de faire des collections pour l'université.

M. Machkoff, membre de l'Académie impériale des beaux-arts, qui se trouve près de M. le général Yermoloff, commandant en chef des provinces du Caucase, s'occupe, depuis 1816, de dessiner des vues en Géorgie, sur le Caucase et dans les provinces persanes appartenant à la Russie; il en a déjà terminé cinquante, qu'il a eu l'honneur de présenter à l'empereur; il se propose de les publier cette année, ainsi qu'une collection de costumes des peuples de la Géorgie, du Caucase et de la Perse.

Carte du Tibet oriental.

Nous apprenons que M. Klaproth va enfin faire paroître sa carte du Tibet oriental, accompagnée d'un mémoire tiré des sources originales. Ce savant va sans doute nous expliquer tout ce qu'il y a de vague et d'obscur dans la découverte de la source de Bourampoutre, annoncée par les journaux anglois. Que devient le Tsan-Pou, le grand fleuve du Tibet? Joint-il quelque fleuve de la Chine? S'écoule-t-il dans quelque lac central? Que devient la partie supérieure du cours de l'Irawaddy qui, en supposant juste la position de la source de Bourampoutre, ne trouve presque plus d'emplacement? La chaîne de l'Himalaya où se termine-t-elle à l'est? Les fleuves de la péninsule Indo-Chinoise naissent-ils au pied du prolongement de cette chaîne? Toutes ces questions seront sans doute résolues par M. Klaproth.

Carte d'Afrique, d'après M. Ritter.

Nous n'avons pas encore vu cette carte, qui vient de

paroître à Berlin et à Manheim ; mais nous sommes certains qu'elle mérite la plus grande attention, car elle est dessinée et gravée sous les yeux de M. Ritter, et destinée à rendre les idées de ce savant géographe. Le dessin est de M. Berghaus, un des dessinateurs qui a le plus juste sentiment du terrain. Elle est annoncée favorablement par M. Hoffmann, un des rédacteurs de la *Herta*, journal scientifique infiniment supérieur à tous les recueils de ce genre qui aient paru en Allemagne, et dont nous regrettons de n'avoir pas pu analyser encore les derniers cahiers.

Réclama tion.

Monsieur le rédacteur, les *fragmens d'un voyage en France*, par M. Dureau de la Malle, que vous avez insérés dans le Bulletin des Nouvelles Annales des Voyages de février dernier, contiennent sur Dijon quelques fautes et inexactitudes, dans le peu de mots consacrés à sa description par l'auteur, que je crois devoir, dans l'intérêt de la *vérité* et de la *fidélité* dont il se pique, m'empresser de les relever.

Hugues Bambin pour *Hugues Sambin*, *Sainte-Bénigne* pour *Saint-Bénigne*, sont des fautes à mettre sans doute sur le compte de l'imprimeur.

Mais il me semble, d'abord, qu'au lieu de dire que le portail de Saint-Michel est *peint* par Hugues Sambin, il eût été plus exact d'observer que les trois arcades gothiques dont ce portail est composé, et les différens ordres d'architecture qui y sont disposés, ont été faits d'après les dessins de Hugues Sambin, qui étoit un habile architecte de Dijon.

Enoncer ensuite que l'église Saint-Jean et sa belle flèche ont été abattues pour construire une salle de spectacle, tandis que cette salle se construit *près* de l'emplacement de la Sainte-Chapelle, église qui avoit effectivement une belle flèche ornée d'une couronne, mais qui a été démolie pendant la révolution ; c'est commettre une méprise un peu trop forte pour pouvoir être passée sous silence.

L'auteur donne à la flèche de Saint-Bénigne 375 pieds ; je crois être suffisamment instruit pour assurer que cette flèche n'a de hauteur que 91 mètres 50 centimètres, ou 280 pieds 6 pouces 4 lignes.

Les deux frères Rigoley de Puligny, dont M. Dureau de la Malle admire avec juste raison le beau monument, de l'expression la plus touchante, déposé à Saint-Bénigne, ont été tous deux, non pas simplement maîtres des comptes, mais successivement premiers présidens de la chambre des comptes ; ils sont morts, non pas à un an de distance, mais dans la même année. Leur tombeau étoit autrefois dans une chapelle des Dames de la Visitation, et l'inscription latine est de la composition de M. Rigoley de Juvigny, savant Dijonnois, leur parent. — J'ai l'honneur, etc. — DELMASSE, *un des abonnés aux* Annales des Voyages.

FIN DU TOME XXIX.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Janvier.

Février.

Mars.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

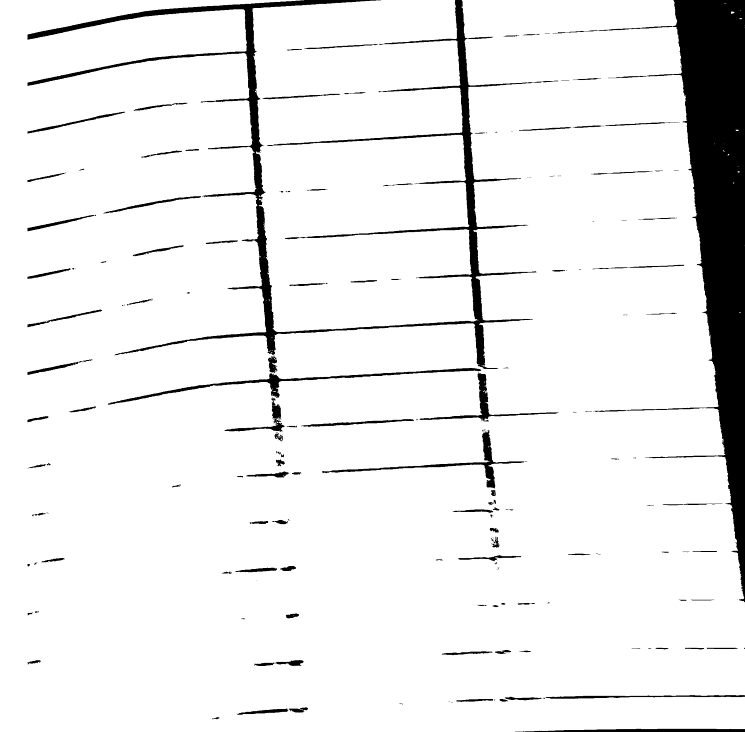
Janvier.

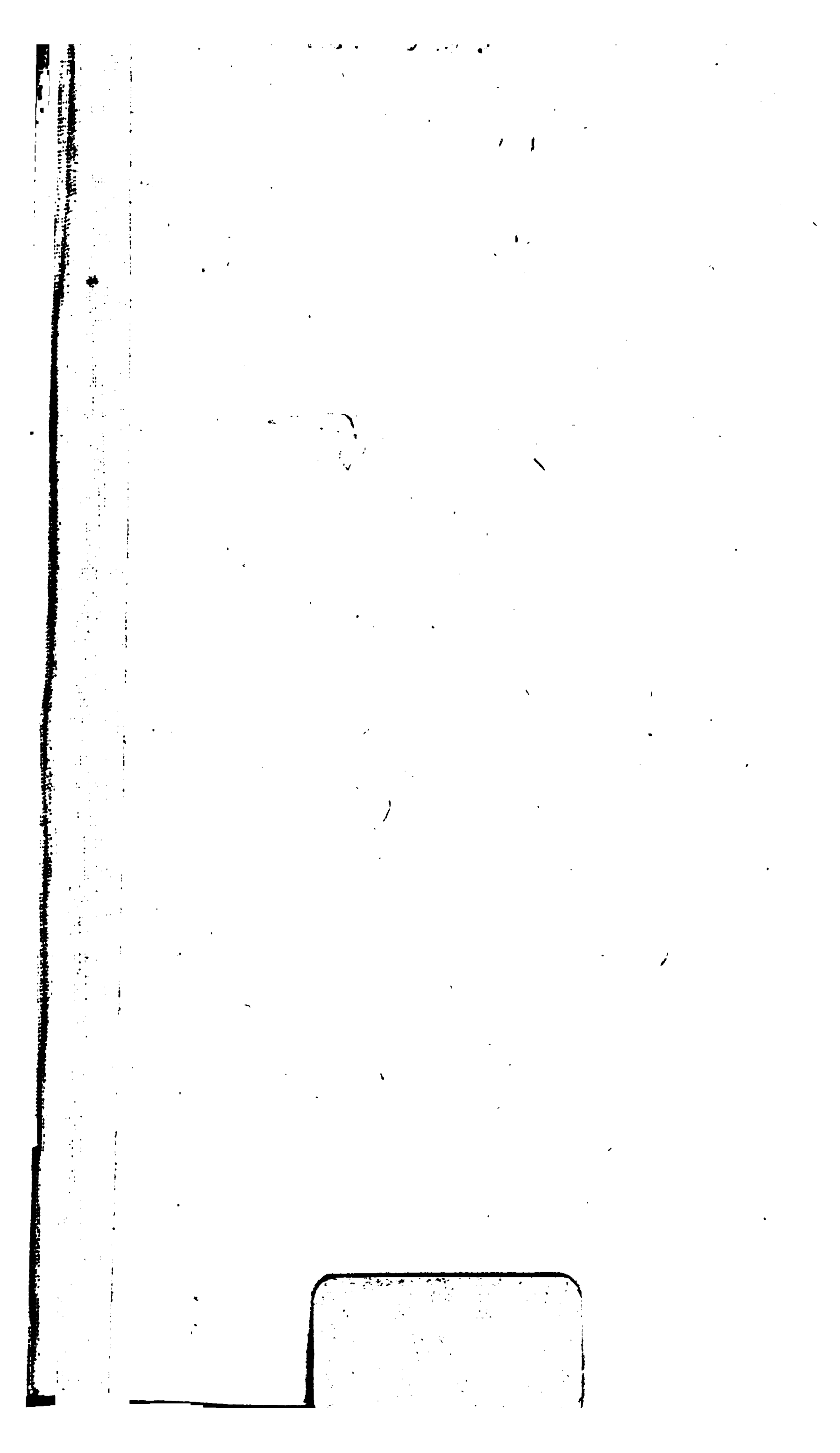
Février.

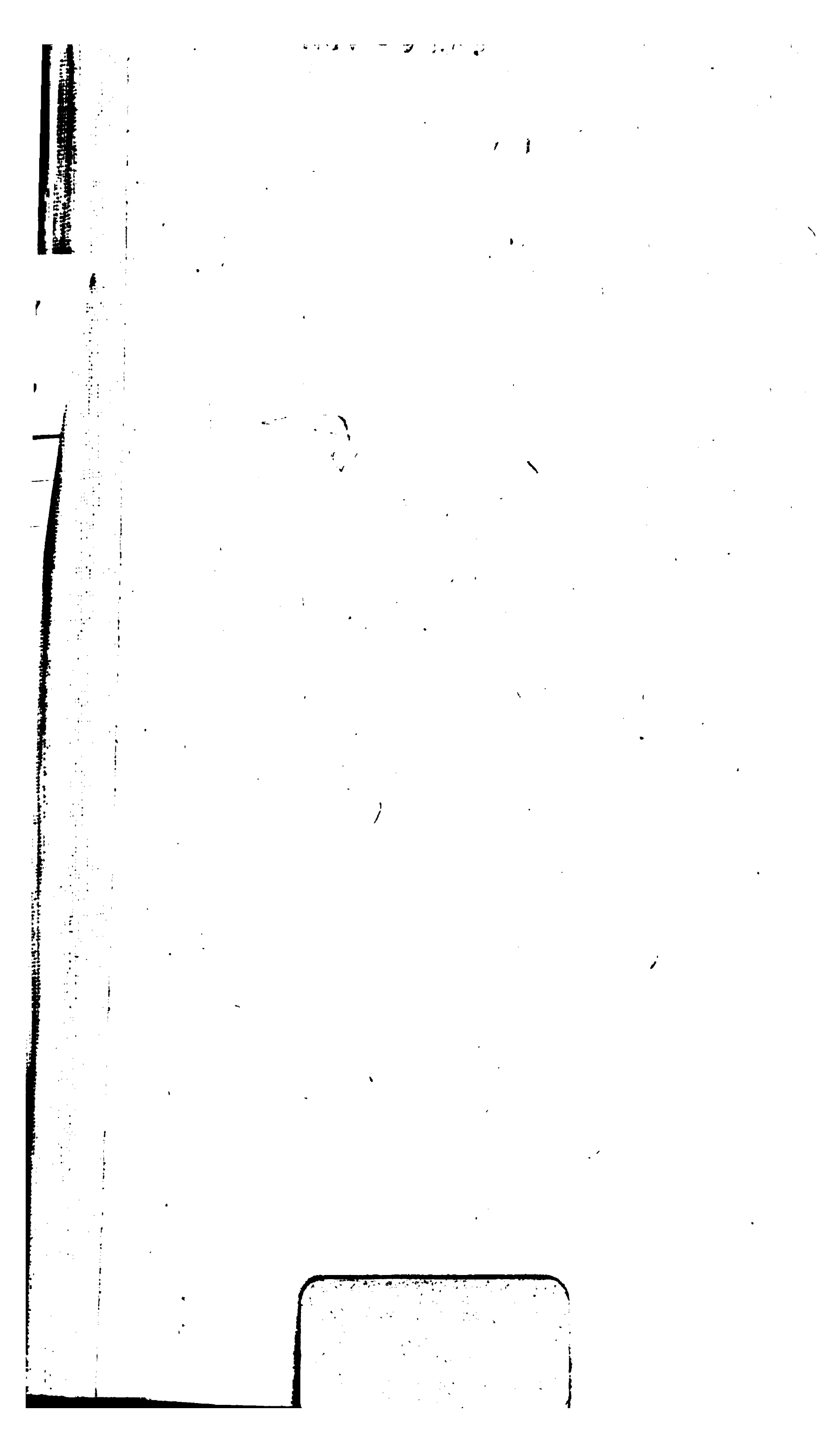
Mars.

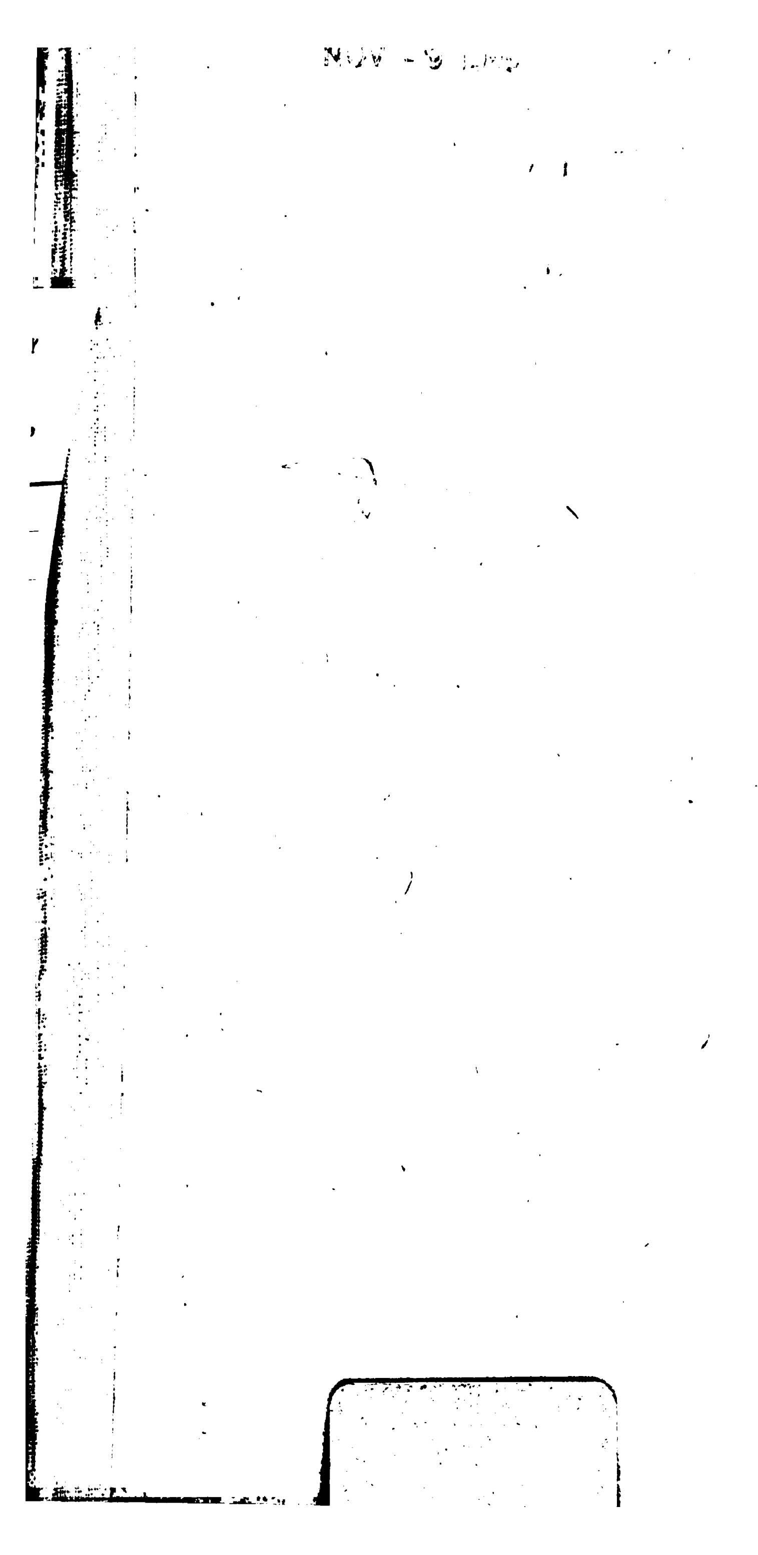
FIN DE LA TABLE DU TOME XXIX.

Planches qui accompagnent ce volume.








NOV - 9